FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
VIII
557
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XX

Palchetto 6

Num.° d' ordine 20 Ghaza

B Priv
VIII
55

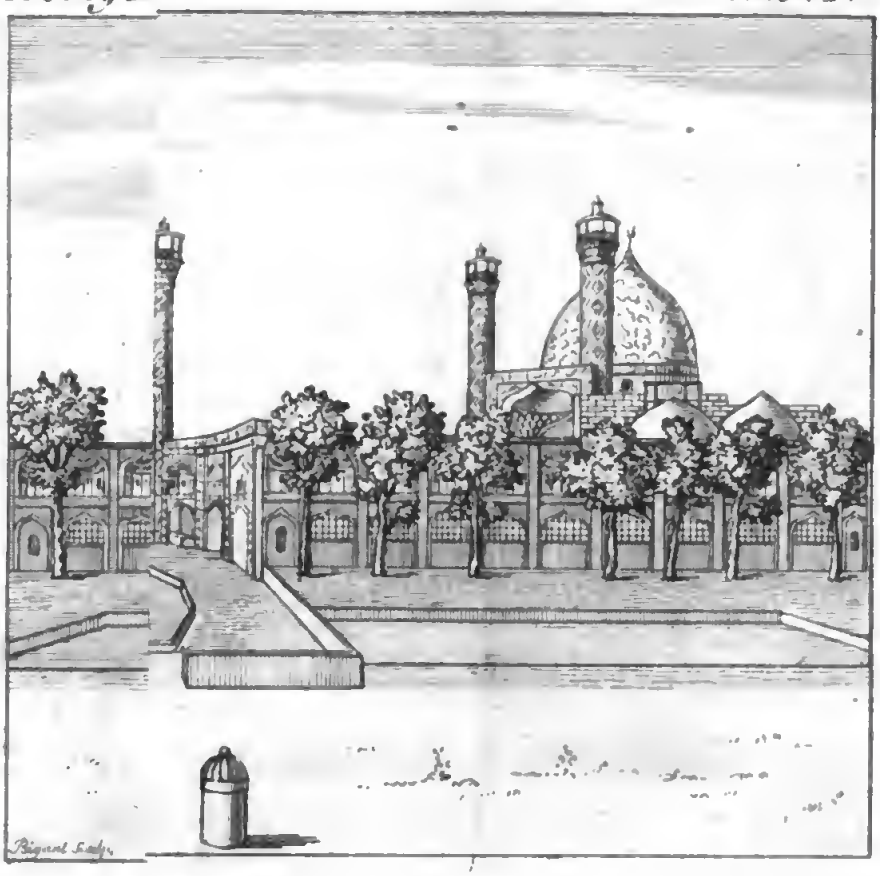
ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME XXVI.

NAPOLI

DE LA MECQUE.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI



VUE I. MARCHÉ IMPERIAL À ISPAHAN.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Uſages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures, enrichie de Cartes géographiques & de Figures.

Troisième volume du Supplément, & faiſant ſuite aux Voyages d'Afrique.

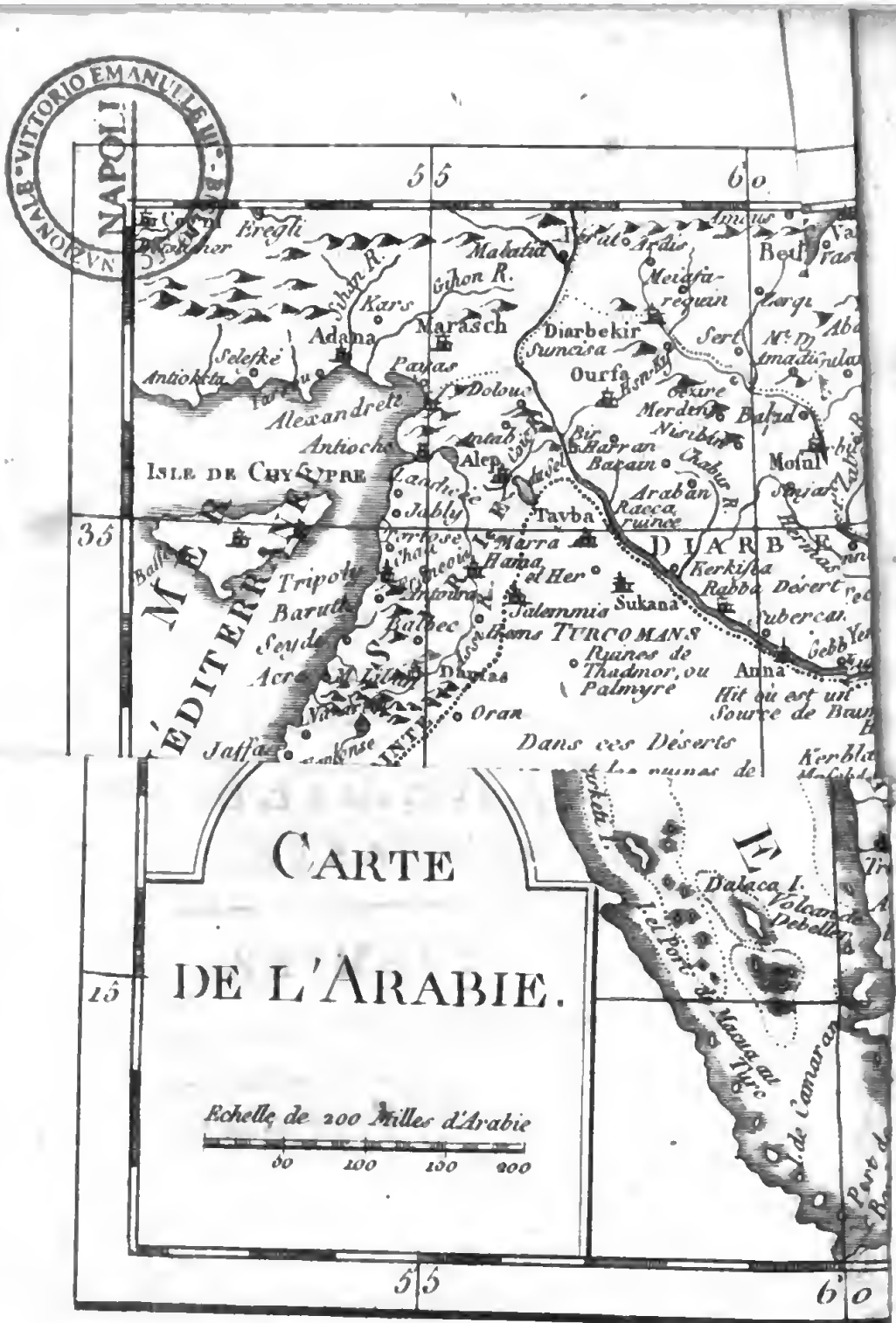
TOME VINGT-SIXIÈME.

A PARIS,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins, N°. 28.

AN VIIIe. DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

REGIA NAVALE · VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI



CARTE DE L'ARABIE.

Abrégé de Chardin &

641831

ABRÉGÉ
DES VOYAGES
FAITS PAR LES PLUS CÉLÈBRES VOYAGEURS,

Tels que Pockoke, Niébuhr, Chardin, &c. dans la Syrie, la Paleſtine, l'Arabie, la Perſe, l'Empire ottoman, & autres lieux de l'Orient.

LIVRE PREMIER.
VOYAGES D'ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Richard Pockoke dans la Syrie. — Deſcription géographique de cette contrée. — Son état phyſique. — Caractère général de ſes habitans.

CE fut dans les douces & fertiles régions de l'Orient que la première demeure de l'homme lui fut aſſignée par le créateur. C'eſt-là que l'eſpèce humaine commença à s'élever aux

Syrie.

connaiſſances; & tant par les reſtes des ſciences qui furent anciennement cultivées dans ce pays, que par les débris des arts qui y furent pratiqués, l'on peut conjecturer que c'eſt la première contrée où les hommes aient fait quelque progrès conſidérable dans cette carrière. On vanta de bonne heure la ſageſſe de l'Orient. Toutes les nations éloignées tournaient ſans ceſſe leurs regards vers ces lieux enchanteurs d'où partait pour eux le premier rayon de l'aſtre bienfaiſant qui fécondait leur ſol: c'eſt-là que tous les hommes de génie accouraient pour y étudier les véritables lois de l'organiſation ſociale. C'eſt dans ces contrées que ſont nées la plupart des opinions qui nous gouvernent: c'eſt de-là que ſont ſorties ces idées religieuſes qui ont influé ſi puiſſamment ſur notre morale publique & particulière, ſur notre civiliſation & ſur nos gouvernemens. Il eſt donc intéreſſant de connaître les lieux où ces idées prirent naiſſance, les uſages & les mœurs dont elles ſe compoſèrent, l'eſprit & le caractère des nations qui les ont conſacrées; il eſt intéreſſant d'examiner juſqu'à quel point cet eſprit, ces mœurs, ces uſages ſe ſont altérés ou conſervés; de rechercher quelles ont pu être les influences du climat, les effets du gouvernement, les cauſes

Syrie.

des habitudes, en un mot, de juger par l'état préſent, quel fut l'état des tems paſſés. Syrie.

Parmi ces terres antiques couvertes des monumens de tous les arts, les voyageurs ont diſtingué ſur-tout la Syrie où fut d'abord placé le berceau du genre humain, & ſur lequel le fer du deſpotiſme ne ceſſe depuis long-tems d'accumuler les débris. Hérodote, qui écrit ſouvent pour les enfans, mais plus ſouvent encore pour les philoſophes, nous a laiſſé une hiſtoire intéreſſante de l'ancienne Syrie. Richard Pockoke & les autres voyageurs modernes qui ont viſité & décrit cette belle contrée, ont fait un préſent encore plus riche à la littérature. L'abrégé de l'hiſtoire générale des voyages en Aſie ſerait incomplet, ſi nous négligions d'extraire de leurs récits tout ce qui peut ſervir à faire connaître à nos lecteurs un pays ſi renommé.

En ſortant de l'Égypte par l'iſthme de Suès, ſi l'on ſuit le rivage de la Méditerranée, l'on entre dans une ſeconde province des Turcs, connue parmi nous ſous le nom de Syrie. Elle eſt bornée à l'Orient par l'Euphrate & l'Arabie déſerte, & au couchant par la Méditerranée : elle a été anciennement partagée en pluſieurs provinces dont les bornes & les noms ont perpétuellement varié. Quelques-uns re-

Syrie.

gardent la Paleſtine comme faiſant partie de la Syrie : la Phénicie formait un autre diſtrict. On y trouve de grandes montagnes, des rivières conſidérables, des pays fertiles & des déſerts. Pendant qu'un froid âpre glace les ſommets du *Taurus*, que le Liban & l'Anti-Liban ſont couverts de neige, que le reſte de la Syrie, ſans vent & ſans ombrage, languit ſous une chaleur étouffante qui affaiſſe les eſprits & les corps, un air frais circule entre les collines qui ſoutiennent les hautes montagnes, ſuit les bords du fleuve Oronte, & vivifie les habitans de ces contrées délicieuſes.

Quand on jète les yeux ſur la carte de la Syrie, on obſerve que ce pays n'eſt, en quelque ſorte, qu'une chaîne de montagnes, qui, d'un rameau principal ſe diſtribue à droite & à gauche en divers ſens. La vue du terrein eſt analogue à cet expoſé. Ces montagnes, en changeant de niveaux & de lieux, changent auſſi beaucoup de formes & d'aſpects. Entre Alexandrette & l'Oronte, les ſapins, les mélèſes, les chênes, les buis, les lauriers, les ifs & les myrthes qui les couvrent, leur donnent un air de vie qui déride le voyageur attriſté de la nudité du déſert. Les rameaux inférieurs qui vont dans le nord d'Alep, n'offrent, au contraire, que des rochers blanchâ-

tres ſans verdure & ſans terre. Vers le Liban les montagnes s'élèvent, & cependant ſe couvrent en beaucoup d'endroits d'autant de terre qu'il en faut pour devenir cultivables à force d'induſtrie & de travail. Syrie.

En quittant le pays des Druſes, les montagnes perdent de leur hauteur & de leur aſpérité, & deviennent plus propres au labourage; mais en s'avançant vers la Judée, elles ſe dépouillent, reſſèrent leurs vallées, deviennent ſèches, raboteuſes, & finiſſent par n'être plus, ſur la mer Morte, qu'un entaſſement de roches ſauvages pleines de précipices & de cavernes.

La vue des lieux atteſtent que le point le plus élevé de toute la Syrie, eſt le Liban, au ſud-eſt de Tripoli : le Liban préſente tout le ſpectacle des grandes montagnes : on y trouve à chaque pas ces ſcènes, où la nature déploie, tantôt de l'agrément ou de la grandeur, tantôt de la biſarrerie, toujours de la variété; ſi l'obſervateur curieux ſe tranſporte juſqu'à ces ſommets qui bornent ſa vue, l'immenſité de l'eſpace qu'il découvre, devient un ſujet d'admiration; mais, pour jouir entièrement de la majeſté de ce ſpectacle, il faut ſe placer ſur la cime même du Liban ou du *Sannin*. Là, de toutes parts s'étend un horizon ſans bornes;

Syrie. là, par un tems clair, la vue s'égare & ſur le déſert qui confine au golfe Perſique & ſur la mer qui baigne l'Europe. L'ame croit embraſſer le monde.

Lorſque le voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, l'aſpérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices commencent par l'effrayer : bientôt l'adreſſe des mulets qui le portent le raſſure, & il examine à ſon aiſe les accidens pittoreſques qui ſe ſuccèdent pour le diſtraire. Là, comme dans les Alpes, il marche des journées entières pour arriver dans un lieu qui, dès le départ, eſt en vue ; il tourne, il deſcend, il côtoie, il grimpe, & dans ce changement perpétuel de ſites, on dirait qu'un pouvoir magique varie à chaque inſtant les décorations de la ſcène. Les habitans de ces montagnes préfèrent ce ſéjour à celui des plus riches plaines, parce qu'il les met à l'abri des vexations des Turcs. Cette ſécurité leur paraît un bien ſi précieux, qu'ils ont déployé dans ces rochers une induſtrie que l'on chercherait vainement ailleurs. A force d'art & de travail, ils ont contraint un ſol rocailleux à devenir fertile. Preſque toutes les montagnes préſentent l'aſpect d'un eſcalier ou d'un amphithéâtre, dont chaque gradin eſt un rang de vignes ou de mûriers. On

oublie alors qu'on eſt en Turquie ; ou ſi on ſe le rappèle, c'eſt pour ſentir plus vivement combien eſt puiſſante l'influence même la plus légère de la liberté. Syrie.

Le midi de la Syrie, c'eſt-à-dire, le baſſin du Jourdain eſt un pays de volcans : les ſources bitumineuſes & ſoufrées du lac Aſphaltite, les laves, les pierres-ponces & les bains chauds prouvent que cette vallée a été le ſiége d'un feu qui n'eſt pas encore éteint. On obſerve qu'il s'échappe ſouvent du lac des nuages de fumée, & qu'il ſe fait de nouvelles crévaſſes ſur ces rivages. Les tremblemens de terre ſe font encore quelquefois ſentir dans ce canton ; la côte en général y eſt ſujète. De nos jours, en 1759, il en eſt arrivé un qui a cauſé les plus grands ravages : on prétend qu'il tua dans la vallée de Balbek plus de vingt mille ames dont la perte ne s'eſt point réparée.

La Syrie partage avec l'Égypte, la Perſe & preſque tout le midi de l'Aſie ; un autre fléau non moins redoutable, les nuées de ſauterelles dont les voyageurs ont parlé. La quantité de ces inſectes eſt une choſe incroyable pour quiconque ne l'a pas vue par lui-même ; la terre en eſt couverte ſur un eſpace de pluſieurs lieues : on entend de loin le bruit qu'elles font en broutant les herbes & les arbres,

Syrie.

comme d'une armée qui fourrage à la dérobée : on dirait que le feu ſuit leurs traces. Par-tout où leurs légions ſe portent, la verdure diſparaît de la campagne comme un rideau que l'on plie ; lorſque ces nuées de ſauterelles prennent leur vol pour ſurmonter quelque obſtacle ou traverſer plus rapidement un ſol déſert, on peut dire, à la lettre, que le ciel en eſt obſcurci. Heureuſement que ce fléau n'eſt pas trop répété ; car il n'en eſt point qui amène auſſi ſûrement la famine & les maladies qui la ſuivent. : quand elles paraiſſent ſur les frontières du pays cultivé, les habitans s'efforcent de les détourner, en leur oppoſant des torrens de fumée ; ils creuſent auſſi des foſſes où il s'en enſévelit beaucoup ; l'oiſeau appelé *Sumat-mar*, & qui reſſemble beaucoup au Loriot, les ſuit en troupes nombreuſes, comme celles des étourneaux, & non-ſeulement il en mange à ſatiété, mais il en tue tout ce qu'il en peut tuer. Auſſi les payſans le reſpectent-ils ; & l'on ne permet en aucun tems de le tirer. Quand les vents de ſud & de ſud-eſt ſoufflent, ils chaſſent violemment les nuages de ſauterelles ſur la Méditerranée, & ils les y noyent en ſi grande quantité, que, lorſque leurs cadavres ſont rejetés ſur le rivage, ils infectent l'air pendant pluſieurs jours à une grande diſtance.

On préſume aiſément que dans un pays auſſi étendu que la Syrie, la qualité du ſol n'eſt pas par-tout la même. En général, la terre des montagnes eſt rude; celle des plaines eſt graſſe & annonce la plus grande fécondité. Preſque par-tout la terre eſt brune & reſſemble à un excellent terreau de jardin. Les pluies d'hiver y font des boues profondes; &, lorſque l'été revient, la chaleur y cauſe, comme en Égypte, des gerçures qui ouvrent la terre à pluſieurs pieds de profondeur. Syrie.

On ne trouve guère en ce pays que des ruiſſeaux. A peine l'*Oronte* & le *Jourdain*, qui ſont les plus conſidérables, ont-ils à leur embouchure ſoixante pas de canal; les autres ne méritent pas qu'on en parle; ce ne ſont que des torrens à caſcade, & l'on conçoit que les montagnes qui les fourniſſent, n'étant qu'à deux pas de la mer, leurs eaux n'ont pas le tems de s'aſſembler dans de longues vallées pour former des rivières: toutes ces eaux ont formé divers lacs qui contiennent pluſieurs eſpèces de poiſſons étrangers aux nôtres.

Le ſeul lac *Aſphaltite* ne contient rien de vivant ni même de végétant. On ne voit ni verdure ſur ſes bords, ni poiſſon dans ſes eaux; mais il eſt faux que ſon air ſoit empeſté, au point que les oiſeaux ne puiſſent le traverſer

Syrie.

impunément. Il n'eſt pas rare de voir des hirondelles voler à ſa ſurface ; la vraie cauſe de l'abſence des végétaux & des animaux, eſt la ſalure âcre de ſes eaux, infiniment plus forte que celle de la mer : tous les environs ſont remplis de mines de ſel gemme. On trouve auſſi ſur ce rivage une grande quantité de morceaux de bitume & de ſoufre dont les Arabes font un petit commerce : enfin, l'on y voit d'eſpace en eſpace des blocs informes, que des yeux prévenus prennent pour des ſtatues mutilées, & que les pélerins ignorans & ſuperſtitieux regardent comme un monument de l'aventure de la femme de Loth.

On eſt aſſez généralement dans l'opinion, que la Syrie eſt un pays très-chaud ; mais cette idée, pour être exacte, demande des diſtinctions ; 1°. à raiſon des latitudes, qui ne laiſſent pas de différer de cent cinquante lieues du fort au faible ; en ſecond lieu, à raiſon de la diviſion naturelle du terrein en pays bas & plat, & en pays haut ou des montagnes ; cette diviſion cauſe des différences bien plus ſenſibles. On doit établir deux climats généraux, l'un très-chaud, qui eſt celui de la côte & des plaines intérieures ; l'autre tempéré & preſque ſemblable au nôtre, lequel règne dans les

montagnes, ſur-tout quand elles prennent une certaine élévation. Syrie.

Sous ce climat, l'ordre des ſaiſons eſt preſque le même qu'au milieu de la France : l'hiver, qui dure de novembre en mars, eſt vif & rigoureux ; il ne ſe paſſe point d'année ſans neige. Le printems & l'automne y ſont doux, & l'été n'y a rien d'inſupportable. Dans les plaines, au contraire, dès que le ſoleil revient à l'équateur, on paſſe ſubitement à des chaleurs accablantes ; en récompenſe, l'hiver y eſt ſi tempéré, que les orangers, les dattiers, les bananiers & autres arbres délicats croiſſent en pleine terre. C'eſt un ſpectacle pittoreſque pour un européen, dans Tripoli, de voir ſous ſes fenêtres en janvier, des orangers chargés de fleurs & de fruits, pendant que ſur ſa tête le Liban eſt hériſſé de frimats & de neiges.

Par cette diſpoſition, la Syrie réunit, sous un même ciel, des climats différens. Si l'art venait au ſecours de la nature, on pourrait y rapprocher dans un eſpace de vingt lieues les productions des contrées les plus diſtantes. Dans l'état actuel, malgré la barbarie d'un gouvernement ennemi de toute activité & de toute induſtrie, l'on eſt étonné de la liſte de productions que fournit cette province. Outre le froment, le riz, le ſeigle, l'orge, les féves

Syrie.

& le coton, plante qu'on y cultive par-tout, on y trouve encore une foule d'objets utiles ou agréables, appropriés à divers lieux.

Le tonnerre a lieu dans la Syrie comme dans le Delta ; mais il y a cette différence entre ces deux pays, que, dans le Delta & la plaine de Paleſtine, il eſt infiniment rare l'été, & plus fréquent l'hiver ; dans les deux contrées, ſa vraie ſaiſon eſt celle des pluies, c'eſt-à-dire, le tems des équinoxes, & ſur-tout de celui d'automne : il eſt encore remarquable qu'il ne vient jamais des parties du continent, mais de celles de la mer ; c'eſt toujours de la Méditerranée que les orages arrivent ſur le Delta & la Syrie ; leurs inſtans de préférence dans la journée ſont le ſoir & le matin ; ils ſont accompagnés d'ondées violentes, & quelquefois de grêle qui couvrent en une heure de tems la campagne de petits lacs.

Il y a peu de bétail dans toute la Syrie ; on y remarque une eſpèce de chèvre dont les oreilles ont un pied de long & une largeur proportionnée ; mais ce n'eſt rien en comparaiſon de la queue des moutons ſyriens ; elle eſt ſi prodigieuſement longue, qu'il la leur faut attacher ſur des planches minces portées par de petites roues : il eſt de ces queues qui pèsent juſqu'à cinquante livres.

La gazelle & le lièvre ſont ici le gibier le plus commun, & le chameau l'animal le plus utile. La gazelle a la tête, la queue & le poil du chameau, le corps de la biche & le cri des chèvres ; par les jambes, qu'elle a plus courtes par devant que par derrière, elle reſſemble au lièvre ; auſſi a-t-elle plus de facilité à monter qu'à deſcendre ; dans un terrein uni, ſa légèreté eſt médiocre ; elle tient les oreilles levées au moindre bruit : cet animal eſt d'un naturel doux & s'apprivoiſe aiſément. Syrie.

Si nous remarquons la forme & la poſition des parties habitables de l'Aſie & de l'Afrique, nous aurons de bonnes raiſons pour conſidérer le chameau comme le plus utile de tous les animaux, que les habitans de ces grands continens aient domptés. Dans ces deux régions, quelques-uns des plus fertiles diſtricts ſont ſéparés l'un de l'autre par des trajets ſi étendus de ſables arides, ſéjour de la déſolation & de la ſéchereſſe, qu'ils paraiſſent exclure la poſſibilité de toute communication entre ces deux parties du monde. Mais comme l'Océan, qui ſemble d'abord être placé comme une barrière inſurmontable entre les différentes parties de la terre, eſt devenu par la navigation utile à leur commerce réciproque ; ainsi par le moyen du chameau, que les Arabes nomment avec

Syrie.

emphâse, le vaiſſeau du déſert, on traverse les déſerts les plus ſauvages, & les nations qu'ils ſéparent ſont en état de commercer entre elles. Ces voyages pénibles, impraticables pour tout autre animal, le chameau les exécute avec une étonnante promptitude : chargé de ſix, ſept à huit cents peſant, il peut continuer ſa marche durant un long eſpace de tems avec peu de nourriture ou de repos, & quelquefois ſans boire pendant huit à neuf jours. Par la ſage économie de la providence, le chameau paraît formé expreſſément pour être la bête de charge des régions où il eſt placé, & où ſon ſervice eſt très-néceſſaire. Dans tous les diſtricts de l'Aſie ou de l'Afrique, où les déſerts ſont très-multipliés & très-étendus, le chameau abonde : ces pays lui ſont propres, & la ſphère de ſon activité ne peut s'étendre plus loin ; il redoute également les excès de la chaleur & du froid, & ne peut ſe faire même au doux climat de notre zône tempérée. Comme le premier commerce des marchandiſes de l'Inde dont nous ayons quelque détail authentique, fut fait par le moyen des chameaux, & comme c'eſt en les employant encore que le tranſport de ces marchandiſes eſt d'une ſi grande étendue dans l'Aſie & dans l'Afrique, les particularités relati-

vés à ce ſingulier animal ſont toutes intéreſſantes. Si quelques-uns de nos lecteurs déſirent une plus ample information, & ſouhaitent de connaître comment l'induſtrie & l'art de l'homme ont ſecondé les intentions de la nature, en dreſſant le chameau, dès sa naiſſance, à cette vie active & laborieuſe à laquelle il eſt deſtiné, ils peuvent conſulter l'hiſtoire naturelle de Buffon, art. *chameau* et *dromadaire*, une des plus éloquentes deſcriptions, & autant qu'on le peut juger, d'après l'examen des autorités qu'il a citées, une des plus exactes qu'ait données ce fameux écrivain. Syrie.

La race des chevaux a dégénéré dans ce pays. On trouve dans les montagnes & parmi les rochers quelques hyènes: les habitans du pays diſent que cet animal n'attaque jamais l'homme ſans y être forcé par la faim. Il eſt vrai qu'il n'a pas la même réſerve pour les cadavres & les troupeaux.

Il eſt ſans exemple, de voir dans ces contrées un chien attaqué de la rage, & cependant rien de plus commun que d'y voir des loups enragés: quiconque en eſt mordu, meurt néceſſairement de cette maladie. La morſure des ſerpens, au contraire, n'eſt point dangereuſe; tous fuient devant l'homme. Ceux même qui ont été mordus de la ſcolopendre & du

Syrie.

ſcorpion, en ſont quitte pour un inſtant de douleur.

Entre les raretés naturelles doivent ſe mettre les cèdres du Liban, ces arbres célèbres, objets d'un culte antique & encore religieuſement honorés de nos jours, & deux vallées de ſel qui en ſont remplies à une profondeur qu'on n'a pu ſonder; enfin les eaux minérales de Palmyre.

Tout indique que la Syrie eſt un des pays les plus anciennement peuplés du globe: ſon climat a toujours été favorable à la propagation des êtres animés. On a remarqué juſques ſous les règnes des Seleucides, que les hommes y naiſſent avec toutes les proportions de la force, & les femmes avec le germe heureux de la beauté & des graces. Les artiſtes de la Grèce y envoyèrent modeler leur Hercule & deſſiner les traits de leur Vénus.

Cette belle nature ſe faiſait remarquer juſques dans les animaux. Nos phyſiciens ont obſervé que la Syrie eſt encore le pays de l'Aſie le plus favorable en variétés heureuſes des quadrupèdes: leur robe y eſt auſſi plus fine, plus luſtrée, mieux nuancée. Il ſemble que ce climat rectifie toutes les imperfections, adouciſſe toutes les couleurs, et embéliſſe toutes les formes.

On

On voit peu de pays où les objets ſoient mieux en harmonie, & qui ſoient ſi pittoreſquement peuplés ; l'habillement long & flottant de ces peuples ; la variété des couleurs gaies de leurs vêtemens ; la marche grave des chameaux dans des vaſtes plaines, où la précaution avec laquelle ils ſuivent les détours d'une montagne ſur les bords des précipices : toutes ces circonſtances ſont parfaitement d'accord avec le caractère du lieu de la ſcène. Les vues des villages turcs environnés de cyprès avec les minarets : tout cela donne une variété de ſpectacles qui fait oublier quelque tems les ruines & la déſolation dont on eſt environné. Syrie.

Les plaines ſont garnies de fontaines conſtruites par une piété utile & placées entre elles à cette diſtance où la ſoif qui preſſe le voyageur haraſſé, lui fait déſirer avec ardeur de rencontrer un frais ruiſſeau. Si les fontaines ainſi répandues ne ſont pas toujours pittoreſques par leur conſtruction, elles ont toujours un caractère intéreſſant, ſur-tout quand elles ſont ombragées de quelques platanes, & qu'à l'heure de midi, on y obſerve le dévot muſulman, après ſon ablution, ſe proſterner ſur le tapis qu'il porte avec lui, adreſſant à Dieu la prière preſcrite par ſon prophète.

Syrie.

L'artiste qui voyage dans ces contrées, indépendamment des objets divers, & ſur-tout des ruines qui peuvent donner de la dignité à ſes deſſins, trouve dans les phyſionomies & les vêtemens des habitans, des matériaux & des modèles de tout ce qui compoſe le coſtume dans ces détails les plus minutieux dont l'art peut avoir beſoin.

La diſtance eſt meſurée par le nombre d'heures qu'on met à la parcourir, & rarement avec exactitude ; elle eſt eſtimée différemment ſelon que le chemin eſt uni ou montueux : cette manière de calculer eſt priſe ſur la marche du chameau. Un voyageur a pris la peine de compter le nombre de pas d'un chameau marchant en caravane, & a trouvé après pluſieurs jours de marche, & en prenant un taux moyen, que cet animal faiſait par heure environ deux milles anglais et trois quarts.

Pour le voyageur philoſophe, c'eſt un fait curieux à obſerver que, tandis que les modes européennes ſont ſi changeantes, les premières relations du Levant, remontant à plus de deux cents ans, nous font une peinture des Levantins de cette époque, à-peu-près la même que celle qu'on peut en faire de nos jours. Les Turcs, généralement parlant, n'ont rien innové dans leurs uſages & leurs mœurs,

& la communication que les Francs ont eue avec les Grecs, n'a point apporté non plus des différences eſſentielles dans les uſages & les habitudes domeſtiques de ceux-ci, Syrie.

Des hiſtoriens, qui n'ont lu qu'un livre, conjecturent que la Syrie eut de tems immémorial ſes mœurs, ſes lois & ſon gouvernement : on a même écrit que les gorges du Liban & de l'Anti-Liban avaient fourni quatre dynaſties de ſouverains, c'eſt-à-dire des rois de *Zobah*, de *Hamath*, de *Geshur* & de *Damas*. Toutes ces opinions ſont plus qu'incertaines. Il eſt certain qu'on ne voit aucune trace de cette indépendance des Syriens dans les annales de Suze, de Ninive, de Babylone & d'Ecbatane. L'Orient & la Grèce ſe taiſent de concert, quand il s'agit des quatre dynaſties des rois qui ſe partageaient les gorges du Liban & de l'Anti-Liban. Il eſt probable que tous ces rois de l'antique Syrie n'ont jamais exiſté, ou que s'ils ont exiſté, ils n'ont rien fait de mémorable ; ce qui eſt la même choſe pour l'écrivain philoſophe qui aſſigne aux nations les rangs dans l'hiſtoire.

La Syrie ne commence vraiment à paraître avec éclat parmi les monarchies de notre continent, qu'à l'époque de l'avénement des Seleucides ; c'eſt alors que cette terre fortunée

Syrie. devint le centre d'un vaſte empire, qui s'étendait de l'Inde juſqu'à la mer Égée.

En général, les Syriens ont toujours paſſé & paſſent encore pour une nation molle & efféminée : ce déſordre venait non-ſeulement du climat, mais encore plus de la religion ; on n'en connaît pas dans toute l'antiquité, dont les rits & les emblêmes aient été plus propres à gâter l'imagination & à corrompre les mœurs. Leur principale divinité était une déeſſe. Les parties ſexuelles étaient des objets de culte ; les unes gravées ſur les murailles des temples, les autres élevées en trophées de grandeur démeſurée ; leurs prêtres les plus accrédités étaient des eunuques, qui ne portaient que des habits de femmes, & affectaient les manières les plus libres & les plus laſcives.

Cette molleſſe n'empêchait pas les Syriens de ſe rendre habiles dans les arts & dans les ſciences. Leur heureuſe ſituation, presque au centre de l'ancien monde, les avait rendus comme dépoſitaires & gardiens des connaiſſances des autres peuples ; ils les ont très-longtems perpétuées & conſervées dans leur langue. Ils ont fait un grand commerce, ſur-tout par l'Euphrate, qui leur procurait les marchandiſes de la Perſe & de l'Inde. Leur pays était auſſi le paſſage de la côte la plus commer-

çante de la mer Rouge à la Méditerranée, & ils eurent ſur la première, un port qui les rendit quelque tems maîtres du commerce de l'Égypte. Syrie.

Quand les guerres, nos diſcordes civiles, & la main du tems auront détruit nos cités, ceux que notre réputation attirera dans nos déſerts pour y contempler les reſtes de notre magnificence, trouveront des monceaux de décombres effrayans, mais nulle part la quantité de riches débris qu'on admire à *Balbeck* & à *Palmyre*.

Balbeck, ſituée dans une plaine délicieuſe au pied du mont Liban, paraît avoir été la demeure de pluſieurs puiſſans princes qui ſe ſont ſuccédé dans ce palais. Un ſeul n'aurait pu achever les édifices dont les débris étonnent encore. Elle eſt abſolument ruinée, mais on n'y peut faire un pas ſans trouver des fragmens précieux de ſculpture & d'architecture, des ſtatues ſans nombre, des colonnes, des vaſtes voûtes, & des murailles chargées de bas-reliefs, de longues rampes d'eſcaliers du plus beau marbre, des incruſtations, & de tout ce qui peut orner des édifices ſuperbes par eux-mêmes; on remarque dans cet amas de ruines un mélange des productions giganteſques des anciens conſtruc-

Syrie.

teurs, avec la légèreté & les graces des architectes grecs & romains. Les derniers ont ſemé ſur les colonnes les faiſceaux, l'aigle & les attributs de leurs Dieux.

Palmyre, entourée de ſables, encore éloignée de l'Euphrate, préſente des débris qui, par la quantité, les maſſes & la variété, ne ſont pas moins impoſans que ceux de *Balbeck*. On fait remonter ſa ſplendeur au tems de Salomon. Les Grecs & les Romains y ont, comme à *Balbeck*, imprimé le caractère de leur touche élégante. On y diſtingue encore des temples, des amphithéâtres, des cirques, des tombeaux, où la vanité humaine ſurvit aux dépouilles de ceux qu'on y a dépoſés. Leurs noms ſont effacés, mais ceux de la reine Zénobite & de Longin, ſon miniſtre, reſteront gravés avec éloge dans les faſtes de l'hiſtoire. Ainſi que l'Égypte, la Syrie a, depuis 2500, ſubi dix révolutions qui ont mêlangé les races de ſes habitans, en ſorte qu'il ne faut pas les regarder comme une même nation, mais comme un alliage de nations diverſes. On peut en faire trois claſſes principales; 1°. la poſtérité du peuple conquis par les Arabes, c'eſt-à-dire, les Grecs du Bas-Empire; 2°. la poſtérité des Arabes conquérans; 3°. le peuple dominant aujourd'hui, les Turcs

Ottomans : les diſtinctions ſurvenues dans ces claſſes exigeraient encore des ſubdiviſions. Syrie.

Il eſt remarquable que les peuples anciens du pays n'ont plus de repréſentans ſenſibles: leurs caractères ſe ſont tous confondus dans celui des Grecs, qui, en effet, par un ſéjour continué depuis Alexandre, ont bien eu le tems de s'identifier l'ancienne population : la terre ſeule & quelques traits de mœurs & d'uſage conſervent des veſtiges des ſiècles reculés.

Le ſang y ſuit à-peu-près les mêmes lois que dans le midi de l'Europe, en obſervant les différences qui réſultent de la nature du climat; ainſi les habitans des plaines du midi ſont plus bâſanés que ceux du nord, & ceux-là, beaucoup plus que les habitans des montagnes: dans le Liban & le pays des Druſes, le teint ne diffère pas de celui de nos provinces du milieu de la France. On vante les femmes de Damas & de Tripoli pour leur blancheur & même pour la régularité des traits; ſur ce dernier article, il faut en croire la renommée, puiſque le voile qu'elles portent ſans ceſſe ne permet à perſonne de faire des obſervations générales.

Les Syriens ſont, en général, de ſtature moyenne ; ils ſont, comme dans tous les pays

Syrie.

chauds, moins replets que les habitans du nord. On ne voit guère parmi eux des ſujets boſſus ou contrefaits. Il eſt vrai que l'on y connaît peu ces tailles étranglées que parmi nous on recherche ; elles ne ſont pas eſtimées en Orient.

Les maladies particulières à la Syrie ſont les dyſſenteries, les fièvres inflammatoires, les intermittentes, qui viennent à la ſuite des mauvais fruits dont le peuple ſe gorge ; la petite-vérole y eſt quelquefois très-meurtrière ; l'incommodité générale & habituelle eſt le mal d'eſtomac.

L'idiôme général de la Syrie eſt la langue arabe ; mais les dialectes varient & changent en chaque endroit ; le ſyriaque y eſt devenu une langue preſque étrangère. Les maronites, qui l'ont conſervé dans leur liturgie & dans leur meſſe ne l'entendent pas pour la plupart en la récitant ; la langue turque n'eſt uſitée en Syrie que par les gens de guerre & du gouvernement : quelques naturels l'apprennent pour le beſoin de leurs affaires, comme les Turcs apprennent l'arabe. L'arabe de Syrie eſt beaucoup plus rude que celui d'Égypte : la prononciation des gens de loi au Caire paſſe pour un modèle de facilité & d'élégance. Parmi nos idiômes, l'italien eſt celui que les Arabes

préfèrent, & ils comparent, avec quelque raiſon, le français au turc, & l'anglais au perſan. Syrie.

Parmi les peuples de la Syrie, les uns ſont répandus indifféremment dans toutes les parties, les autres ſont bornés à des emplacemens particuliers.

Les Grecs propres, les Turcs, & les Arabes payſans ſont dans le premier cas, avec cette différence que les Turcs ne ſe trouvent que dans les villes, où ils exercent les emplois de guerre & de magiſtrature & les arts. Les Arabes & les Grecs peuplent les villages, & forment la claſſe des laboureurs à la campagne, & le bas peuple dans les villes.

Les Turkmans, les Kourdes & les Bedouins, n'ont pas de demeures fixes, mais ils errent ſans ceſſe avec leurs tentes & leurs troupeaux dans des diſtricts limités dont ils ſe regardent comme les propriétaires.

La hauteur qui détourne les Turcs de ſe communiquer aux étrangers, la prévention qui leur fait mépriſer tous ceux qui ne ſont pas éclairés des lumières de l'iſlamiſme, la vanterie & l'eſprit menſonger des Grecs, ne permettent pas à un étranger de s'inſtruire facilement, par un commerce ſuivi avec les uns & les autres, de ce qui pourroit donner une parfaite con-

Syrie.

naiſſance de leur caractère national. Ces moyens praticables au milieu d'un peuple plus civiliſé, échoueraient ici, & ce n'eſt que par des recherches obſtinées & ſuivies pendant quelques années, & dans une poſition favorable, qu'on peut tracer un tableau qui ait quelque vérité, & qui ne ſoit pas altéré par les préventions ou les faux jugemens, ou par la légèreté à admettre des faits ſans aſſez d'examen.

CHAPITRE II.

De la Paleſtine en général. — Départ de Damiette, où Pockocke s'embarque pour Joppé. — De Rama. — Entrée à Jéruſalem. — Pélérinage. — État actuel de cette ville & de ſes environs.

LA Paleſtine, dans ſa conſiſtance actuelle, embraſſe tout le terrein compris entre la Méditerranée à l'oueſt, la chaîne des montagnes à l'eſt, & deux lignes tirées, l'une au midi par *Kan-Yerianés*, & l'autre au nord, entre *Gaizarié* & le ruiſſeau de *Yafa*. Tout cet eſpace eſt une plaine preſqu'unie ſans rivière ni ruiſſeau pendant l'été, mais arroſée de quelques torrens pendant l'hiver. Malgré cette arridité, l'on peut dire que le ſol eſt fécond; car, lorſque les pluies d'hiver ne manquent pas, toutes les productions viennent en abondance: en général, cette contrée eſt une des plus dévaſtées de la Syrie, parce qu'étant propre à la cavalerie, & adjacente

Paleſtine.

Palestine.

au déſert, elle eſt ouverte aux Bedouins, qui n'aiment pas les montagnes.

Je m'embarquai, dit Pockocke, le 10 mars 1737, à *Damiette*, ſur un vaiſſeau français qui tranſportait les pélerins d'Égypte à *Joppé*, où nous abordâmes le 14. Cette ville eſt ſituée ſur le penchant d'une colline; on prétend que le couvent latin, où l'on reçoit les pélerins européens, ſervait autrefois de maiſon à Simon le corroyeur. La ville appartient au chef des eunuques noirs du grand-ſeigneur, qui y envoie un gouverneur; j'en partis avec la caravane; je m'apperçus bientôt que nous étions dans un pays où les Arabes étaient les maîtres; car, s'il arrivait à nos montures d'aller plus vîte qu'ils ne voulaient, ils les arrêtaient, en préſentant leur mouſqueton aux cavaliers, & ſur-tout aux moines, qui feignaient de ne point entendre l'arabe pour n'être pas obligés de répondre. Nous arrivâmes, au bout de trois lieues, au couvent de *Rama*, habité par des religieux eſpagnols. Les moines ſont dans l'idée que la maiſon de Nicodême était dans l'endroit où eſt la chapelle de leur couvent, & que c'eſt lui-même qui fit le fameux crucifix que l'on montre à Lucques ſous le nom de *Volto Santo*.

Dans la perſuaſion où l'on était que les che-

mins ſeraient plus ſûrs pendant le paſſage de la caravane que dans tout autre tems, on pré- Palestine.
para, le 17, tout ce qui était néceſſaire pour mon voyage, & dès que la nuit fut venue, je pris la route de Jéruſalem, ſous l'eſcorte d'un cavalier arabe, qui était ſuivi d'un valet-de-pied. Après avoir fait deux ou trois milles, nous arrivâmes à ſa tente, dans un endroit où les Arabes campaient; je m'aſſis auprès du feu avec ſa femme & quelques autres perſonnes; car les Arabes ne ſont pas auſſi jaloux de leurs femmes que les Turcs, &, quoiqu'elles aient un appartement ſéparé dans leurs tentes, ils ne laiſſent pas que d'y introduire ceux qu'ils connaiſſent; elles me ſervirent du pain & du café, & me dirent, quelque tems après, d'aller me repoſer ſur mon tapis: je m'endormis, & ne fus pas peu inquiet, lorſque je m'apperçus, à mon réveil, qu'il était grand jour; on prépara le café, & mon arabe ſortit; ſes femmes me régalèrent le mieux qu'elles purent; elles me ſervirent des gâteaux aigres & de l'huile d'olive, dans laquelle elles ont coutume de tremper leur pain; mais s'appercevant que je ne mangeais point, elles m'offrirent du beurre; je reſtai dans le *harem* pour plus grande ſûreté; la femme de mon arabe ne me quittait point, & aucun étranger n'aurait oſé y entrer

Palestine.

ſans être introduit; pluſieurs hommes & pluſieurs femmes eurent la curioſité de me voir. Après que nous eûmes dîné, mon arabe me mit un manteau rayé ſur les épaules, me mena promener dans les champs, & pouſſa la politeſſe juſqu'à couper des jets de fenouil ſauvage, qu'il me pria de manger: nous partîmes enfin à l'entrée de la nuit, &, lorſque nous fûmes arrivés à Jéruſalem, il me dit qu'il avait appris, au ſortir de *Joppé*, que quelques-uns de ſes ennemis y étaient, & que dans la crainte qu'ils ne lui tendiſſent quelque piége, il avait jugé à propos de me conduire dans ſa tente, & qu'ayant eu le bonheur d'échapper, il ſe garderait bien de me ramener au couvent. Il eſt certain que cette route eſt la plus dangereuſe qu'il y ait dans la Turquie; je m'apperçus même qu'il évitait, autant qu'il le pouvait, les villages & les camps, qu'il s'arrêtait ſouvent, & prêtait l'oreille pour écouter s'il n'entendait venir perſonne.

Chemin faiſant, nous rencontrâmes le village de l'*Ydda*, jadis *Diospolis*. L'aſpect d'un lieu où l'ennemi & le feu viennent de paſſer eſt préciſément celui de ce village; ce ne ſont que mâſures & décombres, depuis les huttes des habitans juſqu'au palais de l'Aga; les pauvres chrétiens qui y demeurent, montrent avec

vénération les ruines de l'égliſe de St. Pierre, & ſont aſſeoir les étrangers ſur une colonne qui ſervit, diſent-ils, à repoſer ce ſaint; ils montrent l'endroit où il prêchait, celui où il faiſait ſa prière; tout ce pays eſt plein de pareilles traditions; l'on n'y fait pas un pas que l'on ne vous y montre des traces de quelques apôtres, de quelques martyrs, de quelques vierges: mais quelle foi ajouter à ces traditions. Palestine.

Si l'on parcourt cette plaine juſqu'a *Gaze*, on rencontre, d'eſpace en eſpace, quelques villages mal bâtis en terre ſèche, qui, comme leurs habitans, portent l'empreinte de la pauvreté & de la miſère; les environs de ces villages ſont enſemencés, dans la ſaiſon, de grains & de pastèques; tout le reſte eſt déſert & livré aux Arabes Bedouins, qui y font paître leurs troupeaux. A chaque pas, l'on y rencontre des ruines, *Gaze* en eſt un exemple que l'on peut citer: c'eſt un compoſé de trois villages, qui ne ſont maintenant en grande partie qu'un amas de décombres; le ſol & le climat perdent entièrement ici le caractère arabe, & les habitans ont plutôt le teint, la taille, les mœurs & l'action des Egyptiens que des Syriens. La poſition de *Gaze*, en la rendant le moyen de communication entre ces deux peu-

Palestine.

ples, en a fait de tout tems une ville assez importante. Les ruines de marbre blanc que l'on y trouve encore quelquefois, prouvent que jadis elle fut le séjour du luxe & de l'opulence : le sol noirâtre de son territoire est très-fécond; mais elle a participé à la décadence générale; elle n'est plus maintenant qu'un bourg sans défense, peuplé tout au plus de deux mille ames. L'industrie principale de ses habitans consiste à fabriquer des toiles de coton ; une branche qui leur est plus avantageuse, est le passage des caravanes qui vont & viennent d'Égygte en Syrie. Les provisions qu'elles sont forcées de prendre pour les quatre journées de désert, procurent aux farines, aux huiles, aux dattes & autres denrées, un débouché profitable à tous les habitans.

Mon arabe me quitta aux portes de Jérusalem : cette ville présente, comme tant d'autres, un grand exemple de la vicissitude des choses humaines : à voir ses murailles abattues, ses fossés comblés, son enceinte embarrassée de décombres, l'on a peine à reconnoître cette métropole célèbre qui jadis lutta contre les empires les plus puissans, qui balança un instant les efforts de Rome même : on s'étonne encore plus de sa fortune, en voyant sa situation ; car, placée dans un terrein scabreux & privé

privé d'eau, entouré de ravines & de hauteurs difficiles, écartée de tout grand paſſage, elle ne ſemblait pas propre à devenir ni un entrepôt de commerce, ni un ſiége de conſommation : mais que ne peut l'opinion maniée par un légiſlateur habile, ou favoriſée par des circonſtances heureuſes? C'eſt cette même opinion qui lui conſerve encore un reſte d'exiſtence ; la renommée de ſes merveilles perpétuée chez les Orientaux, en appèle & en fixe toujours un certain nombre dans ſes murailles. Palestine.

Indépendamment de deux cités de l'Arabie, la Mecque & Medine, conſacrées par les reſpects & la viſite de tous les peuples mahométans, l'Iſlamiſme révère auſſi *Jéruſalem*, à cauſe de ſon ancien temple, du ſepulchre de J. C., & des tombeaux des patriarches. Quelques-uns des anciens califes, & même des ſultans ottomans, ont donné à cette ville des témoignages éclatans de leur dévotion. *Soliman* Ier. fit même décorer ſon temple d'un ſuperbe dôme, qui, depuis, fut réparé avec beaucoup de magnificence par les ordres & les libéralités d'*Achmet* Ier.

Les malheurs que cette ville a éprouvés peuvent ſe rapporter à quatre époques ; la première, ſous Nabuchodonoſor, qui, après l'a-

Palestine.

voir assiégée & pillée, amena son roi & ses habitans captifs à Babylone; la seconde, sous le règne d'*Anthiochus Epiphanes*, qui la traita avec la même cruauté; la troisième, au commencement de notre ère, sous le règne de Vespasien & de Titus, qui la mirent au pillage, firent périr une multitude de Juifs, & embrâsèrent le temple de Salomon; la quatrième, sous le règne de l'empereur Adrien, qui punit la révolte des Juifs par le plus horrible massacre, & porta le plus rude coup à cette cité, en faisant démolir entièrement les restes de ses murs & les couvrant de sel.

La ville est située à l'extrémité méridionale d'une grande plaine qui s'étend vers le nord du côté de Samarie. Adrien la fit rebâtir telle qu'elle est aujourd'hui; elle est entourée d'un mur élevé, auquel Constantin, Héraclius & Soliman ont donné plus de solidité.

Six portes donnent entrée dans cette ville; elle peut avoir maintenant deux mille de circonférence; sa population ne va pas au-delà de quinze mille ames, dix mille Turcs, & cinq mille chrétiens, catholiques, schismatiques ou juifs; on y compte cinq ou six mosqués; il y a un muphti & un cadi; Jérusalem a eu, de tout tems, des gouverneurs propres avec le titre de pachas; mais plus ordinairement

elle eſt, comme aujourd'hui, une dépendance de Damas, dont elle reçoit un gouverneur. Palestine.
On n'entre dans la ville qu'après en avoir obtenu la permiſſion; chaque pélerin lui doit une entrée de dix piaſtres, plus, un droit d'eſcorte pour le voyage du Jourdain, ſans compter les aubaines qu'il tire des imprudences que ces étrangers commettent pendant leur ſéjour. Chaque couvent lui paie tant pour un droit de proceſſion, tant pour chaque réparation à faire, plus, des préſens à l'avénement de chaque ſupérieur & au ſien propre; plus, des gratifications ſous main pour obtenir des bagatelles ſecrètes qu'on ſollicite, & tout cela va loin chez les Turcs, qui, dans l'art de preſſurer, ſont auſſi entendus que les plus habiles gens de loi de l'Europe; en outre, le gouverneur perçoit des droits ſur la ſortie d'une denrée particulière à Jéruſalem, je veux parler des *chapelets*, des *reliquaires*, des *ſanctuaires*, des *croix*, des *paſſions*, des *agnus dei*, des *ſcapulaires*, &c. dont il part chaque année près de trois cents caiſſes. La fabrication de ces uſtenſiles de piété eſt la branche d'induſtrie qui fait vivre la plupart des familles chrétiennes & mahométanes de Jéruſalem & des environs: les hommes, femmes & enfans, tous s'amuſent à ſculpter, à tourner le bois, le corail, & à

Palestine.

broder en soie, en perles, & en fil d'or & d'argent; le seul couvent de Terre-Sainte enlève tous les ans pour cinquante mille piastres, & ceux des Grecs, des Cophtes & des Arméniens réunis, pour une somme encore plus forte. Ce genre de commerce est d'autant plus avantageux aux fabricans, que la main-d'œuvre est presque l'unique objet de leur salaire.

A cet article, les couvens joignent une autre branche non moins importante, *la visite des pélerins*.

L'on sait que, de tout tems, le désir de contempler les monumens de la religion chrétienne amenait à Jérusalem une foule successive de pélerins qui venaient des bords de l'Océan-Atlantique, & des pays de l'Orient les plus éloignés; & l'exemple de l'impératrice Hélène, qui paraît avoir réuni la crédulité de son siècle à la ferveur d'une nouvelle convertie, autorisait leur piété. Il fut même un tems où les ministres de la religion en avaient fait un acte nécessaire au salut; les sages & les héros qui ont visité le théâtre de la sagesse & de la gloire des anciens, ont senti que le génie de ces lieux les inspirait; & le chrétien qui s'agenouillait devant le Saint-Sépulcre, attribuait la vivacité de sa foi & la ferveur de sa dévotion à l'influence plus immédiate de l'esprit de Dieu.

Le zèle, peut-être la cupidité du clergé de Jéruſalem excitait & multipliait ces voyages utiles. D'après une tradition qu'on diſait inconteſtable, les prêtres catholiques indiquaient l'endroit où s'était paſſé chaque événement digne de ſouvenir; ils montraient les inſtrumens de la paſſion de J. C., les clous & la lance qui percèrent ſes mains, ſes pieds & ſon côté, la couronne d'épine qu'on mit ſur ſa tête, la colonne où il fut battu de verges, & particulièrement cette croix où il expira, qu'on avait tirée du milieu des décombres, ſous le règne de l'un des princes qui placèrent le ſymbôle du chriſtianiſme ſur la bannière des légions romaines. Les miracles qui ſemblaient néceſſaires pour expliquer comment elle s'était conſervée, & comment elle avait été découverte, ſe propageaient ſans oppoſition. L'évêque de Jéruſalem avait la garde de la vraie croix : il la montrait ſolemnellement le jour de pâques ; & en diſtribuant aux pélerins de petits morceaux de ce bois qu'ils garniſſaient d'or & de pierreries, & qu'ils portaient en triomphe dans leur patrie, il pouvait ſeul ſatisfaire leur dévotion, qui mettait du prix à ces reliques. Palestine.

L'on ſe rappèle que ce fut cette ferveur qui, agitant l'Europe, produiſit les Croiſades; de-

Palestine. puis leur malheureuſe iſſue, le zèle des Européens ſe refroidiſſant de jour en jour, le nombre de leurs pélerins a beaucoup diminué, & il ſe réduit déſormais à quelques moines d'Italie, d'Eſpagne & d'Allemagne : mais il n'en eſt pas ainſi des Orientaux ; fidèles à l'eſprit des tems paſſés, ils ont continué de regarder le voyage de Jéruſalem comme une œuvre du plus grand mérite ; ils ſont même ſcandaliſés du relâchement des Francs à cet égard, & ils diſent qu'ils ſont tous devenus hérétiques ou infidèles. Chaque année il part de la Morée, de l'Archipel, de Conſtantinople, de la Natolie, de l'Arménie, de l'Égypte & de la Syrie, une foule de pélerins de tout âge & de tout ſexe.

Yafa eſt le lieu où débarquent ces pélerins ; lorſqu'ils ſont arrivés à la porte de Jéruſalem, ils en donnent avis aux religieux du couvent de leur communion, qui envoient leur interprète pour les conduire au monaſtère. On les loge pêle mêle par familles dans les cellules où ils reſtent juſqu'après les fêtes de pâques. Le jour des rameaux arrivé, l'on va ſe purifier au Jourdain, & ce voyage exige encore une contribution au profit du gouverneur qui en emploie environ la moitié en frais d'eſcorte et droits de paſſage qu'exigent les Arabes. Il faut

voir dans les relations particulières de ce pélerinage la marche tumultueuſe de cette foule dévote dans la plaine de *Jéricho*, ſon zèle indécent & ſuperſtitieux à ſe jeter, hommes, femmes & enfans, nuds, dans l'eau du Jourdain, leurs fatigues à ſe rendre au bord de la mer Morte, leur ennui à la vue des rochers de cette contrée ; enfin, leur retour, & la cérémonie *du feu nouveau* qui deſcend du ciel le *ſamedi ſaint, apporté par un ange*. Les Orientaux croient encore à ce miracle, quoique les Francs aient reconnu que les prêtres, retirés dans la ſacriſtie, emploient des moyens très-naturels. Palestine.

J'aſſiſtai à la cérémonie que les Grecs d'Orient pratiquent à cette occaſion ; un peu après minuit, ils commencèrent quelques cérémonies d'une manière auſſi tumultueuſe qu'indécente ; ils enveloppèrent un homme dans un drap, & le portèrent ſur leurs épaules trois fois autour du ſépulchre, parmi les cris d'une foule de peuple qui les ſuivait. Ils furent enſuite le poſer à la première porte du ſépulchre, où après lui avoir fait pluſieurs niches, il ſe leva pour montrer qu'il était reſſuſcité. Il y en avait d'autres qu'on portait de la même manière, avec cette différence qu'ils n'étaient point convertis. Un autre ſe promenait autour du ſépulchre avec un homme de bout ſur ſes

Palestine.

épaules, qui parlait aux assistans & leur faisait differens signes. Les enfans, pour se conformer à leur exemple, sautaient sur les épaules de leurs camarades, les renversaient par terre, s'arrachaient le bonnet pendant qu'une troupe de payſans couraient autour du sépulchre, de manière qu'on les eût pris pour une bande de bacchantes. Les Turcs, & même le gouverneur de Jérusalem vinrent, comme c'est la coutume, pour voir la cérémonie du feu sacré; le tumulte cessa dès qu'on les vit paraître; les latins disent que dans les premiers siècles, le feu descendait la veille de pâques dans le saint-sépulchre, & allumait toutes les lampes qui y sont; le miracle ayant cessé vers le cinquième ou sixième siècle; les catholiques écrivirent au pape, qui répondit que, puisqu'il ne plaisait pas à Dieu de le continuer, ils ne devaient point en imposer au peuple: depuis ce tems-là, les Grecs n'en ont pas moins prétendu être en possession du miracle.

Après qu'on eût allumé les cierges qui étaient dans l'église, plusieurs jeunes gens coururent comme des forcenés vers le sépulchre, ayant chacun une bannière à la main; le gardien du couvent, accompagné de ses religieux, porta dans le sépulchre une grosse lampe de verre qui n'était point allumée; les assistans

pouſſèrent de grands cris quand la proceſſion commença ; les évêques, ſuivis de leurs prêtres firent trois fois le tour du ſépulchre ; l'évêque y entra le premier ; les évêques arméniens, cophtes & ſyriens, ſe préſentèrent à leur tour, mais on leur refuſa la porte ; elle était gardée par des Turcs qui exigeaient de l'argent de tous ceux qui voulaient s'approcher pour allumer leurs flambeaux ; ils étaient armés de fouets & de bâtons, avec leſquels ils frappaient tout le monde ſans diſtinction d'âge ni de dignité : au bout d'un demi-quart-d'heure, on ouvrit la porte du ſépulchre, on vit alors quantité de bougies en l'air, & chacun s'empreſſa d'allumer la ſienne ; il y avait des jeunes gens qui en avaient vingt ou trente à la main, & qui avançaient leurs bras nuds pour jouir les premiers de cette prérogative. Quelques-uns de ceux qui avaient le feu ſacré, ſe voyant preſſés par la foule, ne trouvèrent point d'autre expédient que celui de ſe faire jour à coups de flambeaux ; l'égliſe fut remplie en un inſtant d'une fumée épouvantable. Palestine.

L'impératrice Hélène ayant, dit-on, trouvé la croix de J. C., fit bâtir ſur ſon tombeau l'égliſe magnifique qui ſubſiſte encore de nos jours ; le comble était de cyprès, & le roi d'Eſpagne l'ayant fait réparer, on conſerva le

Palestine.

bois qu'on en avait tiré en guiſe de reliques, & l'on en fait encore des chapelets. L'égliſe reçoit le jour par une ouverture qui eſt au haut du dôme ; la galerie qui eſt au-deſſus forme environ les trois-quarts d'un cercle ; la plus grande partie de la galerie appartient aux Latins, & communique avec leur couvent ; la partie de l'égliſe, qui eſt au-deſſus, eſt fermée & appartient aux peuples des différentes religions. Le ſépulchre eſt entièrement revêtu par dehors de marbre gris ; les choſes remarquables qu'on nous montra, furent la pierre ſur laquelle on dit que l'ange s'aſſit, l'endroit ou Jéſus apparut à Marie Magdelaine, l'autel de la colonne à laquelle on l'attacha pour le flageller, l'autel de la croix, la chapelle où eſt le pilier de marbre ſur lequel il s'aſſit, lorſqu'on lui mit la couronne d'épine, les degrés par leſquels on monte ſur le calvaire ; le trou dans lequel on planta la croix, il eſt taillé dans le roc ; les tombeaux de Godefroi & de Baudouin, rois de Jéruſalem : il y a dans le chœur des Grecs un trou, qu'ils appèlent le nombril du monde, & qu'ils prétendent être au centre de la terre ; il eſt ſous un dôme qui couvre le milieu de l'édifice.

Je fus voir, le 30, pluſieurs monumens remarquables qui ſont dans la ville, comme la

belle porte du temple de l'hôpital de Sainte-Hélène, le couvent des Grecs; je visitai la grotte & la prison de Jérémie, & ce qu'on appèle les tombeaux des rois; je visitai, le 2 avril, tous les endroits qui sont dans les environs de la montagne des Oliviers; je vis la fontaine & le village de Siloë, & la montagne de l'*Offense*. C'est sans doute le nom de la montagne où Salomon sacrifia aux divinités étrangères. Nous fûmes de-là à Béthanie, habité seulement par deux ou trois familles; la première chose qu'on y montre, est la maison de Simon le Lépreux; le sépulchre du Lazare est au midi; c'est une grotte taillée dans terre, où l'on descend par un escalier composé de 25 marches; à côté, est une cellule dans laquelle on dit que Marie fit pénitence. Palestine.

Laissant là des détails faits cependant pour peindre l'état du pays, si nous quittons Jérusalem, nous trouverons plusieurs lieux remarquables qui méritent d'en faire mention. En traversant le Jourdain, à mi-chemin des deux lacs, on entre dans un canton montueux, jadis célèbre sous le nom de royaume de Samarie, & connu aujourd'hui sous celui de pays de *Nablous* qui en est le chef-lieu; ce bourg, situé près de *Sichem*, & sur les ruines de la *Neapolis* des Grecs, est la résidence d'un scheck

Palestine.

qui tient à ferme le tribut, dont il rend compte au pacha de Damas lors de ſa tournée : l'état de ce pays eſt à-peu-près le même que celui des Druſes, avec la différence que ſes habitans ſont des muſulmans qui ne ſouffrent pas volontiers des chrétiens parmi eux. L'éloignement où ils ſont de Damas, & la difficulté de leur terrein, en les préſervant juſqu'à un certain point des vexations du gouvernement, leur ont procuré plus d'aiſance qu'on n'en trouve ailleurs ; ils paſſent même pour le peuple le plus riche de la Syrie.

Le ſecond lieu eſt *Bethléem*, ſi célèbre dans l'hiſtoire du chriſtianiſme; ce village, ſitué à deux lieues de Jéruſalem, au ſud-eſt, eſt aſſis ſur une hauteur, dans un pays de côteaux & de vallons qui pourrait devenir très-agréable ; c'eſt le meilleur ſol de ces cantons, mais la culture manque comme par-tout ailleurs; il s'y trouve quelques chrétiens qui ont un curé, dépendant du couvent de Jéruſalem ; l'intérêt de la ſûreté, plus fort que celui de la religion, fait vivre ces chrétiens en aſſez bonne intelligence avec les Muſulmans, leurs concitoyens.

Le troiſième eſt *Hébron*, ſitué à ſept lieues au ſud de Bethléem ; les Arabes appèlent ce village *le Bien-Aimé*, qui eſt l'épithète propre d'Abraham dont on montre la grotte ſépul-

chrale : *Hébron* eſt aſſis au pied d'une élévation ſur laquelle ſont de mauvaiſes mâſures, reſtes informes d'un ancien château ; le pays des environs eſt une eſpèce de baſſin oblong, de cinq à ſix lieues d'étendue, agréablement parſemé de collines rocailleuſes, de boſquets, de ſapins, de chênes, & de plantations d'oliviers & de vignes ; l'emploi de ces vignes n'eſt pas de procurer du vin, attendu que les habitans ſont tous muſulmans zélés, au point qu'ils ne ſouffrent chez eux aucun chrétien ; l'on ne s'en ſert qu'à faire du raiſin ſec aſſez mal préparé, quoique l'eſpèce ſoit fort belle ; les payſans cultivent encore du coton que leurs femmes filent, & qui ſe débite à Jéruſalem & à Gaze ; ils y tiennent quelques fabriques de ſavon, dont la ſoude leur eſt fournie par les Bedouins, & une verrerie fort ancienne, la ſeule qui exiſte en Syrie. Il en ſort une grande quantité d'anneaux colorés, de bracelets pour les poignets, pour les jambes, pour les bras au-deſſus du coude, & diverſes autres bagatelles qne l'on envoie juſqu'à Conſtantinople. Ces anneaux ont ſouvent la groſſeur du pouce & davantage ; on les paſſe au bras de la jeuneſſe : il arrive, ainſi que je l'ai vu pluſieurs fois, que le bras groſſiſſant plus que la capacité de l'anneau, il ſe forme au-deſſus & Palestine.

Palestine. au-deſſous un bourrelet de chair, enſorte que l'anneau ſe trouve enfermé dans une dépreſſion profonde dont on ne peut plus le retirer; cela paſſe pour une beauté.

Au moyen de ces branches d'induſtrie, *Hébron* eſt le plus puiſſant village de ces cantons; la diſcorde qui règne dans ce pays, depuis le tems des Arabes, y cauſe une guerre civile perpétuelle; à chaque inſtant les payſans font des incurſions ſur les terres les uns des autres, & ravagent mutuellement leurs blés, leurs oliviers, & s'enlèvent leurs brebis, leurs chèvres & leurs chameaux; les Turcs, qui par-tout répriment peu ces déſordres, y remédient d'autant moins ici, que leur autorité y eſt très-précaire; les Bedouins, dont les camps occupent le plat pays, forment contre eux un parti d'oppoſition, dont les payſans s'étayent pour leur réſiſter, & pour ſe tourmenter les uns les autres, ſelon les aveugles caprices de leur ignorance ou de leur intérêt. De-là une anarchie pire que le deſpotiſme qui règne ailleurs, & une dévaſtation qui donne à cette partie un aſpect plus miſérable qu'au reſte de la Syrie.

Le quatrième & dernier lieu eſt la mer Morte, qu'on appelait le lac *Aſphaltite*, à cauſe d'une eſpèce de bitume qu'on y trouve. Diodore de

Sicile aſſure qu'elle a ſoixante-douze milles de long, & ſept à huit de large. Il eſt étonnant qu'on n'ait pas encore trouvé ſes iſſues; mais il y a tout lieu de croire qu'elle communique à la Méditerranée par quelque conduit ſouterrein; en effet, on ne ſaurait comprendre ce que devient cette prodigieuſe quantité d'eau qui s'y jète. Il eſt certain que cette mer a été sujète, depuis quelques années, à des débordemens extraordinaires, & tels qu'on n'en avait pas vus depuis long-tems. Palestine.

On cherche en vain, près de la mer Morte, quelques reſtes de Sodome et de Gomorrhe. Strabon rapporte que, ſelon une tradition des habitans, il y avait dans cet endroit treize villes dont Sodome était la capitale, que ce lac avait été formé par un tremblement de terre, & une éruption de feu & d'eaux ſulfureuſes & bitumineuſes, qui engloutirent la ville; & en effet, la choſe n'a pu être autrement, du moins à en juger par les pierres calcinées, les cavernes, & quantité de cendres qu'on y trouve, par le bitume qui coule des rochers, & par les ſources d'eau chaude, dont l'odeur ſe fait ſentir à des diſtances conſidérables, & enfin par la quantité de ruines qu'on y voit.

Les pierres qui ſont ſur les bords du lac,

Palestine.

ſont couvertes de pluſieurs couches minces d'une ſubſtance blanche, dont chacune paraît avoir été formée par différens débordemens du lac. Pline dit qu'aucun corps vivant ne peut aller au fond. Veſpaſien, voulant en faire l'expérience, fit jeter dedans pluſieurs perſonnes qui ne ſavaient pas nager, les mains derrière le dos, & pas une n'alla au fond.

Cette eau me parut d'une nature ſi extraordinaire, que je reſtai près d'un quart d'heure dedans. Je flottais deſſus dans telle poſture qu'il me plaiſait ſans jamais m'enfoncer; ayant voulu une fois plonger, mes jambes reſtèrent en l'air, & j'eus toutes les peines du monde à me remettre debout; je n'oſai cependant pas m'aventurer dans les endroits où il y avait beaucoup de fond; mais je ſuis perſuadé que ces effets auraient été plus remarquables. Je trouvai, au ſortir de l'eau, ſur mon viſage, une croute de ſel. La perſonne qui en fit l'analyſe m'aſſura qu'elle peſait un cinquième de plus que l'eau douce. Le peuple ſe perſuade que l'eau brûle le corps de ceux qui nagent dans ce lac, de même que les bateaux; et de là vient qu'on n'y en voit aucun. J'obſervai que le bitume flotte ſur l'eau, & que le vent le pouſſe à terre: les Arabes ont ſoin de le ramaſſer; ils l'employent en guiſe de poix, de même

même que dans la compoſition de pluſieurs remèdes, et l'on croit même que les Égyptiens s'en ſervaient pour embaumer les corps; il ſent très-mauvais lorſqu'on le brûle. Il y a tout lieu de croire que ce ſont des feux ſouterrains qui font fondre ce bitume au fond de la mer, & qu'il y forme une maſſe qui ſe ſubdiviſe par l'agitation des vagues. Palestine,

L'air des environs de ce lac paſſe pour très-mal ſain. Les Arabes ſont tellement perſuadés de ſes mauvaiſes qualités, que toutes les fois qu'ils paſſent auprès, ils mettent leur mouchoir devant leur bouche, & ne reſpirent que par le nez. On a cru que les oiſeaux ne pouvaient voltiger au-deſſus, qu'ils ne fuſſent étouffés par les vapeurs qui s'en élèvent; mais c'eſt un conte fait à plaiſir.

Je retournai au couvent latin de Rama le 22 avril; j'en partis le lendemain pour *Lidde*: cette ville eſt éloignée d'une lieue de *Rama*; j'obſervai que la plaine était plus ſabloneuſe que du côté de l'orient. Je vis en mon chemin un puits, et tout auprès un petit bâtiment pour la commodité des voyageurs: ces ſortes d'endroits qu'on appèle *Mocots*, ſont très-fréquens dans ces contrées. On eſt dans l'uſage d'en bâtir près des puits & des fontaines, pour que les paſſans s'y mettent à l'abri de la chaleur.

Palestine.

Comme j'entrois dans *Lidde*, je rencontrai une troupe de femmes turques, qui revenaient d'un enterrement en faiſant des lamentations effroyables : elles tenaient leurs mouchoirs dans leurs mains, et les faiſaient voltiger en rond, en chantant une eſpèce de dialogue. Après avoir vu l'égliſe Saint-George, je fus joindre la caravane qui allait à Joppé, où je fus obligé de séjourner quelque tems en attendant un vaiſſeau pour Acre.

CHAPITRE III.

Du Pachalic de Saide, dit aussi d'Aire. — De la ville de Saide, jadis Sidon. — Du village de Sour, jadis Tyr. — Du Mont-Carmel. — Du Mont-Thabor. — De la Mer de Tibériade.

Je m'embarquai, le 2 de mai, sur un de ces gros bateaux dont on se sert sur cette côte; ils appartiennent ordinairement à des patrons grecs, qui ont permission d'embarquer douze matelots, & qu'il est défendu aux Maltais de prendre à moins qu'ils ne soient à plus de 80 lieues de la Terre-Sainte. Cependant, malgré cette défense, lorsque les Maltais trouvent quelques passagers mahométans à bord, ils les réduisent en esclavage, quoiqu'ils fassent le signe de la croix, & qu'ils se disent chrétiens. Nous rangeâmes la côte, & nous nous trouvâmes le lendemain à cinq milles de *Joppé;* nous vîmes au haut des rochers, qui sont près de la mer, une mosquée, & sur la côte une forteresse ruinée. Nous

Syrie.

Syrie.

mouillâmes à l'entrée de la nuit, & le lendemain après-midi nous abordâmes près de Céſarée. Un janiſſaire qui était à bord, prit le parti d'aller à terre; mais il eut auparavant la précaution de prendre ſes plus mauvais habits de peur que les Arabes ne le dépouillaſſent. Le lendemain nous arrivâmes à Acre : cette ville eſt ſituée à l'embouchure nord-oueſt d'une baie, à laquelle on donne communément trois lieues de long ſur deux de profondeur : elle eſt dans une plaine fertile bornée, au nord à environ douze milles de diſtance, par les montagnes qu'on appelait anciennement l'Anti-Liban, & à l'orient par celles de Galilée, qui ſont éloignées d'environ dix milles. L'importance de ce port, en tems de guerre, a été cauſe que la ville a ſouffert un grand nombre de révolutions : elle fut priſe dans le ſeptième siècle par les Sarraſins; dans le douzième par les Croiſés; en 1291, les Sarraſins l'ayant priſe d'aſſaut, en raſèrent les fortifications; les Turcs la leur enlevèrent en 1517.

Ce pachalic embraſſe aujourd'hui tout le terrein compris entre la Méditerranée, à l'oueſt l'Anti-Liban, & le cours ſupérieur du Jourdain à l'eſt : cette étendue lui donne d'autant plus d'importance qu'il y joint des avantages précieux de poſition & de ſol. Les plaines ſont

vantées avec raiſon pour leur fertilité; ce pays poſſède une forêt de chênes, la ſeule de la Syrie. Les montagnes voiſines de *Sour*, ont des tabacs excellens, & l'on y trouve un canton où ils ont un parfum de girofle, qui les fait réſerver à l'uſage excluſif du ſultan & de ſes femmes. Le pays abonde en vins & en ſoies; enfin, par la poſition de la côte & la quantité des anſes, ce pachalic devient l'entrepôt néceſſaire de Damas & de toute la Syrie intérieure. Syrie.

Le lieu le plus remarquable de ce pachalic eſt la ville de *Beryte*; jusqu'à ces derniers tems elle avait appartenue aux Druſes, mais le pacha a jugé à propos de la leur retirer & d'y mettre une garniſon turque; elle n'en continue pas moins d'être l'entrepôt des Maronites & des Druſes. Le dialecte des habitans eſt renommé avec raison pour être le plus mauvais de tous; il réunit à lui ſeul les douze défauts d'élocution dont parlent les grammairiens arabes. Le pont de *Beryte*, formé comme tous ceux de la côte par une jetée, eſt comme eux comblé de ſables & de ruines. On trouve hors des murs, à l'oueſt, les décombres & quelques futs de colonnes qui indiquent que Beryte a été autrefois beaucoup plus grande qu'aujourd'hui; la plaine qui forme ſon territoire

Syrie.

eſt toute plantée de muriers blancs : c'eſt un coup-d'œil vraiment agréable, lorsqu'on vient des montagnes, d'appercevoir de leurs ſommets ou de leurs pentes, les riches tapis de verdure que déploie au fond lointain de la vallée cette forêt d'arbres utiles : dans l'été le séjour de Beryte eſt incommode par ſa chaleur & ſon eau tiède ; cependant il n'eſt pas malſain.

Je partis d'Acre pour me rendre au Mont-Carmel ; j'étais accompagné de deux chrétiens, habillés à la turque & très-bien armés. On prétend que le premier ſable qu'on employa pour faire du verre, fut celui d'une rivière que nous traverſâmes ; & il y a tout lieu de croire que l'on dut cette découverte au haſard. Lorſque nous fûmes arrivés au pied du Mont-Carmel, nous nous détournâmes du côté du couchant : on prétend que la partie de la montagne où eſt la baie, eſt l'endroit même où Élie fit deſcendre le feu du ciel ſur le ſacrifice qu'il offroit, après que les prêtres de Baal eurent vainement invoqué leur Dieu.

Comme j'avais été recommandé à l'Aga, il donna ordre à deux de ſes domeſtiques de m'accompagner au Mont-Carmel. Les carmes y ont un couvent, qui n'eſt habité que par deux ou trois religieux, & dont une grande partie,

sur-tout l'égliſe, eſt taillée dans le roc ; on montre tout auprès une chapelle en forme de grotte, où l'on dit qu'Élie ſe retirait quelquefois. Les Turcs, de même que les Chrétiens & les Juifs, y vont en pélerinage le jour de ſa fête. Nous couchâmes dans le couvent latin, dont la vue eſt ce qu'on peut imaginer de plus beau. Il y a au bas de la montagne une grotte très-curieuſe ; elle forme un ſalon d'environ quatorze pieds de long, vingt de large & quinze de hauteur, entièrement taillé dans le roc. Il ſert aujourd'hui de moſquée. Syrie.

Nous fûmes de-là au château que les Francs appèlent *Pellegrino*. Ce château eſt ſitué ſur un rochêr en forme de promontoire qui avance dans la mer d'un quart de mille ; il eſt ſi magnifique & ſi bien bâti, qu'on peut le mettre au rang des monumens les plus curieux de cette contrée. Nous arrivâmes à Céſarée qu'Hérode fit bâtir en l'honneur d'Auguſte ; Veſpaſien en fit une colonie romaine : l'ancienne ville s'étendait plus avant vers le nord que la nouvelle ; car je vis ſur le rivage une muraille qui aboutit à quelques aqueducs ruinés, qui vont environ un demi-mille au nord. On prétend que ce fut Louis IX, roi de France, qui fit bâtir les murailles de la ville qui ſubſiſtent encore. Il y a dans la ville quantité de

Syrie.

maiſons voûtées qui paraiſſent avoir été bâties du tems des Croiſades ; mais le terrein eſt tellement couvert de ronces & de buiſſons, qu'il me fut impoſſible d'en approcher ; elles ſervent de retraite aux ſangliers, & lorsque les Mahométans en tuent quelqu'un, ils le laiſſent ſur la place crainte de ſe ſouiller. La ville n'eſt habitée que par deux ou trois pauvres familles, qui vivent dans la crainte continuelle des Arabes.

Nous partîmes après avoir pris quelques proviſions, &, lorſque nous approchâmes de *Tortora*, le ſcheik nous envoya inviter à dîner. La crainte de lui déplaire nous engagea à nous rendre chez lui. Il nous ſervit un pilaû & quelques morceaux de mouton bouilli & rôti. Après que nous eûmes pris le café, je traverſai la baie & me rendis à Acre.

J'en partis le 8 de mai pour me rendre à Nazareth, accompagné de deux chrétiens qui me ſervaient d'eſcorte : étant arrivés dans la plaine nous prîmes notre route vers l'orient ; elle eſt extrêmement fertile, mais également impraticable après les pluies & dans les tems ſecs, à cauſe des crevaſſes dont elle eſt remplie. Nous rencontrâmes une montagne ſur laquelle il y a quantité de citernes ; nous deſcendîmes dans la fertile vallée d'*Abilene ;* le

puits de *Zabulon* eſt au bas de la montagne ; les enfans y puiſent de l'eau avec des ſeaux de cuir, & les femmes la portent au haut ſur leurs têtes dans des cruches de terre : *Kana* eſt de l'autre côté de la vallée. Lorſque nous fûmes à l'orient de la plaine, le guide que le ſcheik d'*Abilene* nous avait donné, nous dit qu'il appercevait deux cavaliers ſous une montagne qui avance du côté du midi. Il s'y rendit, & ne trouva perſonne; la frayeur nous ſaiſit & nous nous rendîmes le plus vîte que nous pûmes au pied de la montagne qui eſt ſur le chemin de *Sephouri :* les Chrétiens appèlent ce village *Sainte-Anne*, parce qu'ils ont pour tradition que *Joachim* & *Sainte-Anne* y demeuraient & avaient leur maison dans l'endroit où ſont les ruines d'une égliſe. On trouve environ un mille au ſud-eſt, la belle fontaine de *Sephouri*, qui eſt vraiſemblablement la même où les chevaliers de Jéruſalem campèrent durant la guerre des Croiſades. Nous traverſâmes une petite plaine, & nous arrivâmes le 9 à Nazareth. Syrie.

Les moines latins du Saint-Sépulcre y ont une égliſe & un couvent. On prétend que l'égliſe eſt bâtie dans l'endroit même où était la maiſon de *Joſeph* & de *Marie*, & l'on y montre celui d'où la maiſon de Lorette a été

Syrie.

tranſportée : il y a au couchant un appartement voûté, qu'on dit être la ſinagogue où Jéſus-Chriſt expliqua le paſſage d'*Isaie*, qui le concernait. On me fit voir de l'autre côté de la montagne une groſſe pierre carrée ſur laquelle on dit qu'il mangeait avec ſes diſciples. A cent toiſes du village on trouve une fontaine couverte d'une voûte, dont l'eau coule dans un beau baſſin de marbre, qui m'a paru être un tombeau ; plus loin eſt une égliſe ſouterraine, où les Grecs diſent que l'ange annonça à Marie qu'elle deviendrait enceinte du Saint-Eſprit.

La montagne du *Précipice*, entoure une partie de la vallée qui eſt étroite, & bordée de chaque côté de hautes montagnes. Nous arrivâmes, au bout d'un quart d'heure, à un autel taillé dans le roc, & couvert d'une voûte ; environ quarante pieds plus haut eſt l'endroit d'où l'on dit que les Juifs voulurent précipiter le Sauveur ; il y a ſur le bord du rocher deux pierres en forme de parapet, ſur leſquelles ſes mains & ſes pieds reſtèrent empreints pendant qu'il ſe débattait.

Le village de *Jaffa*, eſt bâti ſur la montagne qui eſt au midi, au couchant du Précipice. On dit que la maiſon de Zébedée, père de Saint-Jacques & de Saint-Jean, était dans cet en-

droit. Le ſcheik du village nous régala avec des œufs frais, du lait aigre & du café. Syrie.

Nous partîmes le 10 de Nazareth de très-grand matin pour le Mont-Thabor ; c'eſt la plus belle montagne que j'aie jamais vue : elle eſt extrêmement fertile en pâturages & couverte de bois ; la montée en eſt ſi douce que nous y fûmes à cheval du côté du nord. Son ſommet, qui a près d'un mille de long & environ un quart de mille de large, eſt entouré d'une muraille, que *Joſephe* dit avoir été bâtie dans quarante jours. On trouve auſſi pluſieurs citernes pratiquées ſous terre. Mais, ce qui a rendu cette montagne fameuſe, a été le bruit qui courait du tems de Saint-Jérôme, que c'était là que Jéſus-Chriſt s'était transfiguré en préſence de Pierre, de Jacques & de Jean.

On trouve à l'orient de la montagne les ruines d'un château, dans l'enceinte duquel eſt une grotte, où l'on a bâti trois autels, en mémoire de trois tentes que Saint-Pierre propoſa de dreſſer. Ce qui augmente la beauté du *Mont-Thabor*, eſt qu'on découvre, de ſon ſommet, pluſieurs endroits célèbres. Étant deſcendu du Mont-Thabor, je retournai à Nazareth pour me rendre à Meshed qui eſt au nord. Les Turcs diſent que c'eſt la patrie de Jonas, & l'on me montra dans une moſquée

Syrie.

une niche qu'on a pratiquée au deſſus de ſon tombeau.

Environ deux milles plus loin eſt *Kepher-Kenna*, où les latins diſent que Jéſus-Chriſt changea l'eau en vin aux noces de *Cana*. On montre la fontaine où l'on fut puiſer l'eau, ſur laquelle il opéra ce changement miraculeux. La montagne des béatitudes eſt douze milles au nord-eſt de Nazareth : elle paraît raboteuſe & remplie de rochers ; mais l'éminence qui eſt du côté de l'orient eſt unie & couverte de pâturages : ce fut là, dit-on, que Jéſus-Chriſt fit ce fameux ſermon que les évangeliſtes nous ont conſervé. Environ deux milles à l'orient, près de la crête de l'éminence qui aboutit à la mer de Tibériade, ſont pluſieurs groſſes pierres noires, dont deux ſont plus groſſes que les autres : on dit que ce fut ſur celles-ci que Jéſus bénit le pain dont il nourrit les cinq mille ames qu'il avait fait aſſeoir ſur le gazon.

Le village de *Hutin*, eſt au couchant de la montagne des béatitudes ; il eſt fameux par ſes orangers & ſes citroniers. Les Turcs y ont une moſquée pour laquelle ils ont une grande vénération, à cauſe d'un grand *ſcheik* qui y eſt enterré, & qui, à ce que m'a dit un

juif, eſt le même que *Jethro*, beau-père de Moyſe. Syrie.

La ville de *Tibériade* eſt ſituée ſur la mer de ce nom; elle eſt fermée de trois côtés par d'aſſez mauvaiſes murailles; elle eſt ouverte du côté du lac : on y voit quantité de ruines. Cette ville était la capitale de la Galilée; les rabins vinrent s'y établir après la deſtruction de Jéruſalem, & y reſtèrent juſqu'au onzième ſiècle. On voit, près de la porte de la maiſon du *ſcheik*, le côté d'une pile ſépulchrale ornée de reliefs ; il y a au milieu une couronne de fleurs, au centre de laquelle eſt un taureau, & de chaque côté une guirlande, dont l'extrémité eſt ſoutenue par un aigle qui a les ailes étendues.

La mer de Tibériade eſt un des plus beaux lacs qu'on puiſſe voir ; elle eſt bornée à l'orient par des montagnes qui viennent aboutir ſur ſes bords; je ſuis perſuadé qu'elle n'a pas plus de quatorze à quinze milles de longueur; elle eſt très-poiſſoneuſe. Je fus au nord de la mer de Tibériade dans l'endroit où eſt l'embouchure du Jourdain ; c'eſt là qu'il s'y jète, après avoir traverſé la plaine l'eſpace d'environ deux milles; il traverſe les montagnes & ſe précipite du haut des rochers avec un grand bruit; il eſt preſqu'entièrement caché par des eſpèces

Syrie.

de platanes qui croiſſent de chaque côté, & qui donnent un ombrage charmant. Environ quatre milles au nord, & à côté de la montagne qui eſt au couchant, eſt une éminence ſur laquelle je vis quantité de ruines, ſans pouvoir juger ſi elles étaient anciennes ou non.

Le chemin de Tibériade à Saphet eſt extrêmement rude; nous le ſuivîmes, mais la chaleur nous obligea d'entrer dans une tente des Arabes. On nous avait apprêté des œufs & du lait aigre, dans lequel on avait mis des rouelles de concombres pour nous rafraîchir. Le cadi de *Saphet*, pour qui j'avais une lettre de recommandation, me reçut avec beaucoup de politeſſe, & me fit ſervir du café. J'avais auſſi une lettre pour le grand-prêtre des Juifs; c'étoit un vieillard vénérable & fort ſavant: j'arrivai chez lui au moment qu'il ſortait de table; je lui remis ma lettre; mais, comme c'était un jour de ſabat, il la fit ouvrir par un autre, enſuite il la lut. Je lui fis ſentir que j'avais envie de loger chez lui; mais il feignit de ne point m'entendre: il craignait de déſobliger le cadi, à qui il aurait fait un affront impardonable s'il m'avait reçu chez lui, après avoir été recommandé à ce magiſtrat. Je fus donc obligé de retourner chez le *cadi;* il nous donna un ſouper magnifique. Le lendemain,

jour de la pentecôte, le grand prêtre prit un habit de ſatin blanc, & reçut les complimens des rabins, qui lui baiſèrent la main avec reſpect. Syrie.

Saphet eſt conſidérable; elle eſt gouvernée par un cadi qu'on y envoie de Conſtantinople. Les Juifs y ont une univerſité pour l'éducation de leurs rabins. Pluſieurs docteurs de leur loi, qui vivoient du tems du ſecond temple, y ſont enterrés. Il y en a trois dans un endroit, que les Turcs diſent être trois fils de Jacob. Leur croyance eſt que le meſſie régnera pendant quarante ans dans cette ville, avant que de fixer ſa réſidence à Jéruſalem.

Au ſortir des montagnes qui ſont au nord-eſt de Saphet, nous entrâmes dans un pays coupé. Nous rencontrâmes un détachement que le ſcheik de *Samwata* avait envoyé pour donner la chaſſe aux voleurs. Le capitaine qui le commandait nous demanda qui nous étions; nos gens lui répondirent que, s'il voulait les ſuivre, ils lui donneraient la ſatisfaction qu'ils demandaient : l'un d'eux nous ayant ſuivis, nous lui dîmes que nous avions une lettre pour ſon maître; nous le priâmes de la montrer à ſon commandant; ils vinrent nous prendre un moment après; ils mangèrent avec nous & détachèrent deux de leurs camarades pour

Syrie.

m'accompagner par-tout où je voudrais aller : lorſque je fus ſur la frontière de leur territoire, je leur fis un préſent, & ils s'en retournèrent.

Nous continuâmes notre route le long des montagnes qui ſont au couchant de Tibériade, & nous arrivâmes à une citerne ſouterraine, dans laquelle on dit que Joſeph fut jeté par ſes frères. Le puits de *Joſeph* eſt dans une cour murée, où les Turcs ont un oratoire. Il y a près de la citerne une moſquée & le tombeau d'un ſcheik. Nous fîmes halte vers minuit, & dormîmes au pied d'un arbre. Le lendemain nous fûmes de retour à *Acre*.

En revenant à la côte, on doit remarquer d'abord *Saide*, reſtes infortunés de l'ancienne *Sydon*. Cette ville, ci-devant réſidence du pacha, eſt comme toutes les villes turques, mal bâtie, mal-propre & pleine de décombres modernes ; elle occupe le long de la mer un terrein d'environ ſix cents pas de long, ſur cent cinquante de large. Du côté de la mer, la ville eſt abſolument ſans muraille ; du côté de la terre, celle qui l'enceint n'eſt qu'un mur de priſon.

Saide eſt une ville aſſez commerçante, parce qu'elle eſt le principal entrepôt de Damas & du pays intérieur. Les Français, les ſeuls

ſeuls Européens que l'on y trouve, y ont un conſul & cinq à ſix maiſons de commerce. Le nombre des habitans peut ſe monter à cinq mille ames. Syrie.

A ſix lieues au ſud de Saide, en ſuivant le rivage, l'on arrive, par un chemin de plaine très-coulant, au village de *Sour*: on a de la peine à reconnaître dans cet emplacement celui de Tyr, dont le nom tient à tant d'idées & de faits intéreſſans pour quiconque a lu l'hiſtoire.

Toute la population du village conſiſte en cinquante à ſoixante pauvres familles qui vivent obſcurément de quelques cultures de grain, & d'un peu de pêche. Les maiſons qu'elles occupent ne ſont plus, comme au tems de Strabon, des édifices à trois ou quatre étages, mais de chétives huttes prêtes à s'écrouler.

Le nom de Phénicie, celui de Tyr & de Sidon, les principales villes de ce pays, préſentent à l'eſprit l'idée d'une des contrées les plus commerçantes de l'univers : ces villes regorgeant d'habitans, étaient obligées de ſe décharger de l'excédent de leur population par des colonies. Des côtes de la Méditerranée, elles s'étendirent jusqu'au détroit de Gibraltar, le paſſèrent & reconnurent les îles bri-

tanniques. Tout favoriſait autour d'eux les ſpéculations du commerce ; la mer baignait leurs côtes, les forêts du Liban leur fourniſſaient abondamment les bois propres à la conſtruction des vaiſſeaux ; les voiles, les cordages & autres agrès leur arrivaient facilement de l'Égypte. Leurs ports étaient ſûrs, nombreux, ſpacieux ; ils en faiſaient ſortir des flottes chargées, non-ſeulement des ouvrages de leurs manufactures, mais encore des productions de l'orient & du midi, qu'ils répandaient dans la Grèce & au-delà, de ſorte qu'ils furent, pendant pluſieurs ſiècles, les facteurs de l'occident & le lien des trois parties du monde.

Syrie.

Dans ces cités opulentes, ſe cultivaient avec éclat la philoſophie, l'éloquence ; les ſciences qui demandent de la tranquillité & une certaine aiſance. Les beſoins du commerce y perfectionnaient la géométrie, l'aſtronomie & l'arithmétique. Il s'y forma des ouvriers & artiſtes excellens, ſculpteurs, peintres, architectes, brodeurs, charpentiers, forgerons. C'eſt aux rois de ce petit état, que recouraient de grands monarques, quand ils voulaient ériger des monumens importans. Ainſi Salomon ayant entrepris de bâtir & d'orner le temple de Jéruſalem, s'adreſſa, pour avoir des directeurs d'ouvrages, à *Hiram*, roi de

Tyr. Une remarque qui ſe préſente ſouvent, c'eſt que ces villes où fleuriſſent les ſciences, où brillent les lumières, qui devraient par conſéquent être l'aſyle de la ſageſſe & des mœurs, ſont au contraire preſque toujours un foyer d'erreur & une ſentine de corruption. Syrie.

On croit que le verre a été inventé par les habitans de Tyr. Sur ces côtes, ſe trouvait un petit coquillage qui donnait la pourpre & qu'on n'y rencontre plus. Quelques-unes de ces villes ont été républiques, d'autres ſoumiſes à des rois : le plus connu de ceux de Tyr eſt Pigmalion. Celui-ci a laiſſé la réputation d'un prince avare, qui tua ſon beau-frère pour jouir de ſes tréſors. Didon, ſa veuve, les cacha, trompa ſon frère, & les emporta ſur des vaiſſeaux ; elle erra quelque tems ſur mer, aborda pluſieurs plages, où les aventuriers qui l'accompagnaient, prirent des proviſions & même des femmes ; ſe trouvant bien reçus des habitans d'Utique, ſur la côte d'Afrique, colonie tyrienne, ils fondèrent Carthage dans ſon voiſinage.

Les révolutions du ſort, les conquêtes d'Alexandre, & la barbarie des gens du Bas-Empire & des Muſulmans, ont réduit cette ancienne cité à l'état d'un miſérable village, qui n'a pour tout négociant qu'un facteur grec

Syrie.

au ſervice des français de Saide, qui gagne à peine de quoi ſoutenir ſa famille. En ſortant du village, vers le continent, on rencontre un amas de ruines; du reſte, la campagne eſt une plaine d'environ deux lieues de large, ceinte d'une chaîne de montagnes aſſez hautes; le ſol eſt une terre graſſe & noirâtre, où l'on cultive avec ſuccès le peu de bled & de coton que l'on y ſème.

Il reſte aſſez peu de monumens de l'antique Phénicie, & il faut encore moins attribuer cette perte au tems, qui dévore en ſilence tous les ouvrages des hommes, qu'à la jalouſie petite & cruelle du héros qui renverſa Tyr, & au fanatiſme de la religion muſulmane.

Il n'y a rien de merveilleux dans les deux tombeaux que l'on montre avec oſtentation ſur la rive opposée à l'ancienne île d'*Arad;* l'un eſt un cylindre couronné d'une eſpèce de pyramide, ayant vingt-trois pieds d'élévation; le piédeſtal carré, qui porte ce monument, en a lui-même dix de hauteur, & ſoixante de circonférence : l'autre eſt un cône terminé en hémisphère, qui ſemble un peu moins élevé que le cylindre; il repoſe ſur une bâſe carrée, haute de ſix pieds, & qui en a ſoixante-ſix de tour. Quatre lions aſſis terminent les angles de cette bâſe, mais ce ſont des blocs informes,

à peine ébauchés par le ciseau de l'artiste, & en général les deux tombeaux exécutés sans principes, n'ont demandé que des bras pour les construire. Syrie.

Il y a un peu plus d'industrie dans une double colonne de marbre granit de quatre-vingt pieds de haut, qu'on trouve dans les ruines de l'ancienne Tyr; cette double colonne a été taillée dans le même bloc, avec une patience que l'égyptien admirerait jusques dans les architectes de ses pyramides.

Il ne faut citer, qu'à cause de sa bisarrerie, un autre monument qu'on rencontre non loin des tombeaux que nous avons fait connaître: c'est une esplanade d'environ cent trente pieds en carré, bordée d'un mur de sept pieds de haut, vers le fond de laquelle on voit une espèce de trône formé de quatre grandes pierres, sans aucun ornement de sculpture, excepté celle du dais, qui est revêtue d'une corniche. L'unique objet d'étonnement, dans cet ouvrage phénicien, est d'avoir été tout entier taillé dans le roc; il y a cependant un peu loin de là aux ruines de la Grèce & de Palmyre.

Les trois réservoirs de Salomon sont, à mon gré, le seul monument phénicien digne de fixer les regards de la postérité: ils sont situés

Syrie.

à une lieue de Tyr, dans une plaine bornée d'un côté par l'Anti-Liban, & de l'autre par le grand chemin de Ptolemaïde. Le plus conſidérable de ces réſervoirs repréſente extérieurement une tour carrée de trente pieds d'élévation, où l'eau s'élève toujours juſqu'au ſommet, & va remplir un baſſin octogone de ſoixante pieds de diamètre, dont les bords forment une plate-forme de huit pieds de large, ſur leſquels on fait le tour du baſſin. L'eau eſt limpide & tranquille ſur la ſurface ; mais elle ſort avec la plus grande impétuoſité par deux ouvertures ménagées ſur les deux côtés du baſſin, ſe précipite dans la plaine & y forme une rivière qui ſe jète avec fracas dans la mer, à un mille du réſervoir.

Un ſuperbe aqueduc, dont il reſte encore des arcades entières, conduiſait autrefois ces eaux dans la ville de Tyr. La tradition univerſelle de l'Orient attribue cet ouvrage magnifique à Salomon, qui l'entreprit pour reconnoître le ſervice que lui avait rendu Hyram, roi de Tyr, en lui envoyant des cèdres du Liban pour la conſtruction du temple de Jéruſalem. Ce fils célèbre de David, ſemble même y faire alluſion dans ſon cantique des cantiques. Au reſte, il faut avouer que cette

tradition orientale n'eſt pas parvenue juſqu'à nous pure & ſans mélange : le peuple qui croirait ſes héros dégradés, s'ils faiſaient humainement des ouvrages humains, a ſuppoſé que le fils de David, pour éterniſer ſon bienfait, avait fait ſans fond les réſervoirs de la Phénicie. Cette erreur accréditée par la crédulité des ſiècles, a même été confirmée par quelques voyageurs de l'Europe, qui n'avaient aucun intérêt à en impoſer à notre bonne-foi. La crainte que j'ai de calomnier leur mémoire, me fait croire qu'ils s'y prirent mal pour leur expérience ; trompés ſans doute par la tranquillité des eaux ſur la ſurface du baſſin, ils jetèrent la ſonde du côté où elles ſe précipitent dans la plaine, & cette ſonde emportée par le courant, leur perſuada qu'il n'y avait point de fond dans le réſervoir. Quoiqu'il en ſoit de cette conjecture, un des ambaſſadeurs à Conſtantinople, un peu plus phyſicien que tous ces voyageurs, le ſage Nointel, fit jeter devant lui la ſonde d'un vaiſſeau français, à une égale diſtance des deux ouvertures par où l'eau s'écoule dans la plaine, & le fond du réſervoir ſe trouva à trente-cinq pieds de ſa ſurface : mais, comme la ſaine phyſique ne guérit jamais la ſuperſtition invétérée, l'expérience fut perdue pour

Syrie.

Syrie.

les habitans de Tyr, & on y croit encore aux réſervoirs ſans fond de Salomon.

A neuf lieues, au ſud de *Sour*, eſt la ville d'Acre, connue dans les tems les plus reculés, ſous le nom d'*Aco*, & poſtérieurement ſous celui de *Ptolemaïs*. Depuis l'expulſion des Croiſés, elle était reſtée preſque déſerte; mais de nos jours les travaux d'un pacha l'ont reſſuſcitée & la rendent aujourd'hui l'une des premières villes de la côte; on vante la moſquée de ce pacha, comme un chef-d'œuvre de goût; ſon *bazar* ou marché couvert, ne le cède point à ceux d'Alep même, & ſa fontaine publique ſurpaſſe en élégance celle de Damas: l'on doit ſavoir d'autant plus de gré au pacha de ſes travaux, que lui-même en a été l'ingénieur & l'architecte, il a fait ſes plans, il a tracé ſes deſſins & conduit les ouvrages. Le port d'Acre eſt un des mieux ſitués ſur la côte, en ce qu'il eſt couvert du vent de nord & nord-oueſt par la ville même.

La campagne des environs, eſt une plaine nue, le ſol eſt fécond, & l'on y cultive avec le plus grand ſoin le blé & le coton; ces denrées ſont la bâſe du commerce d'Acre, qui, de jour en jour devient plus floriſſant. Dans ces derniers tems, le pacha, par un abus ordinaire en Turquie, l'a concentré tout entier

dans ſes mains : l'on ne peut vendre du coton qu'à lui, l'on n'en peut acheter que de lui ; les négocians européens ont eu beau reclamer les capitulations du ſultan, le pacha a répondu qu'il était ſultan dans ſon pays, & il y a continué ſon monopole. Ces négocians ſont ſur-tout les Français, qui ont à Acre ſix comptoirs préſidés par un conſul. Récemment il eſt ſurvenu un agent impérial, & depuis peu un agent ruſſe. Syrie.

La partie de la baie d'Acre, où les vaiſſeaux mouillent avec le plus de ſûreté, eſt au nord du Mont-Carmel. Le fond tient bien l'ancre & ne coupe pas les cables. Le Carmel qui domine au ſud, eſt un pic écraſé & rocailleux d'environ trois cent cinquante toiſes d'élévation ; ſur ce ſommet eſt une chapelle dédiée au prophète Élie, d'où la vue s'étend au loin ſur la mer & ſur la terre. On apperçoit à ſix lieues le local de *Nazareth*, célèbre dans l'hiſtoire du chriſtianiſme : c'eſt un village médiocre, peuplé d'un tiers de Mahométans, & de deux tiers de Grecs catholiques ; ils ſont ordinairement les fermiers du pays : du tems du dernier ſcheik, ils étoient obligés de lui faire un cadeau de mille piaſtres à chaque femme qu'il épouſait, & il avoit ſoin de ſe marier preſque toutes les ſemaines.

Syrie.

A environ deux lieues au ſud-eſt, eſt le *Mont-Thabor*, d'où l'on a l'une des plus riches perſpectives de la Syrie ; cette montagne eſt un cône tronqué de quatre à cinq cents toiſes de hauteur ; le ſommet a deux tiers de lieue de circuit. A l'eſt l'on voit, comme ſous ſes pieds, la vallée du *Jourdain* & le lac de *Tabarié*, qui ſemble encaiſſé dans un cratère de volcan.

La rive orientale du lac de *Tabarié* n'a de remarquable que la ville dont elle porte le nom, & la fontaine d'eaux minérales qui en eſt voiſine. Quant à la ville, ce n'eſt qu'un monceau de décombres, habité tout au plus par cent familles ; à ſept lieues au nord de Tabarié, ſur la croupe d'une montagne, eſt le village de *Satfad*, le ſiége d'une école arabe, où les docteurs Motoualis formaient des élèves dans la ſcience de la grammaire, & l'interprétation allégorique du coran.

En remontant de *Satfad*, au nord, l'on ſuit une chaîne de hautes montagnes qui fourniſſent d'abord les ſources du Jourdain, puis une foule de ruiſſeaux dont s'arroſe la plaine de Damas. Le prolongement de ces montagnes le long de la vallée, eſt ce que les anciens appèlent *Anti-Liban ;* ſa diſpoſition en encaiſſement profond, en y raſſemblant les eaux des montagnes, en a fait dans tous les tems

un des plus fertiles cantons de la Syrie; mais auſſi en y concentrant les rayons du ſoleil, elle y produit en été une chaleur qui ne le cède pas même à l'Égypte: l'air néanmoins n'y eſt pas mal-ſain, parce qu'il eſt ſans ceſſe renouvellé par le vent du nord, & que les eaux ſont vives & non ſtagnantes; l'on y dort impunément ſur les terraſſes. Avant le tremblement de terre de 1759, tout ce pays était couvert de villages & de cultures; mais les ravages que cauſa ce phénomène, & ceux que les guerres des Turcs y ont fait ſuccéder, ont preſque tout détruit. Le ſeul lieu qui mérite l'attention, eſt la ville de *Balbec*.

Syrie.

CHAPITRE IV.

Des villes ſituées entre Sidon et Bayreut. — Du territoire du prince des Druſes. — Des montagnes de Caſtravan *& des endroits qui ſont ſur la route de Tripoli. — État de cette ville. — Des cèdres du Liban. — Route de Tripoli à Balbeck. — Deſcription de ſes ruines.*

Syrie.

CES courſes ramenèrent Pockoke à Sidon, d'où il partit le 30 mai ; il traverſa les montagnes qu'on appèle les montagnes des Druſes, nom des peuples qui les habitent. En les quittant, il ſe trouva près d'un village & d'une moſquée bâtie ſur le rivage, à côté de laquelle eſt un puits, qu'on appèle le puits de Jonas, parce qu'on prétend que ce fut dans cet endroit que la baleine l'y jeta. Après une route de vingt milles, il arriva à *Bayreut*; qui n'eſt autre choſe que l'ancienne *Berytus*. Auguſte, en ayant fait une colonie, lui donna le nom de ſa fille, auquel il ajouta l'épithète d'*heureuſe*, la nommant *colonia Felix-Julia*. Elle fut priſe ſur les Sarraſins par Baudouin, roi de Jéru-

ſalem, après un ſiége des plus opiniâtres, l'an 1111. Syrie.

Elle eſt ſituée près de la mer, ſur une éminence. Cette ville appartenait à *Fackardin*, & les princes druſes qui lui ſuccédèrent, continuèrent de la gouverner juſqu'au tems qu'il plut aux Turcs de la leur enlever. Elle peut avoir environ deux milles de circuit ; elle eſt défendue par une méchante muraille, flanquée de quelques petites tours carrées. Il y a au milieu de la ville une grande moſquée, ſoutenue par des colonnes gothiques & parfaitement bien bâtie. Ce qu'on y voit de plus remarquable, ſont les bâtimens que *Fackardin* fit conſtruire : ce prince avait pris du goût pour l'architecture, pendant le ſéjour qu'il fit à Florence. Son ſérail, dont il ne reſte plus que les murailles, a l'air d'un palais romain. L'eau ſe diſtribuait dans tous les appartemens, par le moyen des conduits qu'on avait pratiqués dans les murailles ; il y a au milieu un jardin planté de citroniers ; les écuries en ſont magnifiques : elles ſont ornées de colonnes. Cette ville dépend des Maronites & des Druſes, & c'eſt la ſeule que les habitans du Liban & de l'Anti-Liban oſent fréquenter.

C'eſt par-là qu'ils font ſortir leurs cotons & leurs ſoies, deſtinées preſque toutes pour le

Syrie.

Caire; ils reçoivent en retour du riz, du tabac, du café & de l'argent, qu'ils échangent encore contre du bled : ce commerce entretient une population assez active, d'environ six mille ames. Le dialecte des habitans est renommé, avec raison, pour être le plus mauvais de tout; il réunit à lui seul les douze défauts d'élocution dont parlent les grammairiens arabes. Le port de *Bayreut*, formé, comme tous ceux de la côte, par une jetée, est, comme eux, comblé de sables & de ruines; d'ailleurs cette ville est condamnée à n'être qu'une mauvaise place, puisqu'elle manque d'eau dans son intérieur : les femmes sont obligées de l'aller puiser à un demi-quart de lieue, à une source où elle n'est pas trop bonne. On trouve hors des murs, à l'oueſt, les décombres & quelques fûts de colonnes, qui indiquent que Bayreut a été autrefois beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. La plaine qui forme son territoire, est toute plantée de mûriers blancs, qui fourniſſent une soie d'une très-belle qualité : c'est un coup-d'œil vraiment agréable, lorsqu'on vient des montagnes, d'appercevoir de leurs sommets ou de leurs pentes, le riche tapis de verdure, que déploie au fond lointain de la vallée, cette forêt d'arbres utiles.

Je partis, dit Pockoke, de Bayreut le pre-

mier juin. Nous n'avions pas fait une lieue, que nous arrivâmes à l'endroit où l'on dit que Saint-Georges tua le dragon qui étoit à la veille de dévorer la fille du roi de Bayreut. La moſquée qui y eſt actuellement, ſervit autrefois d'égliſe aux Grecs : il y a tout auprès un puits, d'où l'on dit que le dragon avoit coutume de s'élancer. Je vis pratiquer, dans cette moſquée, ſur un turc qui m'accompagnait, une cérémonie qui me ſurprit beaucoup : cet homme s'étant aſſis par terre, celui qui deſſervoit la moſquée, prit un morceau d'une petite colonne de marbre, auquel on attribue une vertu extraordinaire contre toutes ſortes de douleurs : il le roula ſur ſon dos pendant un tems conſidérable. Syrie.

Environ un mille à l'orient de cet endroit, nous paſſâmes la rivière de Bayreut ſur un pont de ſept arches. Nous entrâmes, au ſortir de-là, dans ce fameux chemin, qui eſt pratiqué en forme de terraſſe, ſur la croupe occidentale & ſeptentrionale de la montagne, qui eſt ſur le bord de la mer, au midi de la rivière *Licus*. Nous la montâmes, en allant au nord, & nous trouvâmes en haut les débris d'une tour : la montée en eſt difficile, & l'on trouve une inſcription latine, taillée dans le roc, qui indique ſon nom & celui de l'empe-

reur *Marc-Aurèle*, qui le fit conſtruire ; je vis
Syrie. quelques petites figures d'hommes en relief, diſtribuées dans différens compartimens, dont la plupart ſont effacées. La rivière paſſe au bas de cette route ; elle était autrefois navigable, malgré la rapidité de ſon courant : c'eſt-là que finiſſent les domaines du prince des Druſes, qui commencent près de Sidon, & ne renferment que des montagnes : ce canton, qu'on appèle les montagnes de *Caſtravan*, n'eſt habité que par des Maronites chrétiens ; les Druſes & les chrétiens ſont en poſſeſſion des autres. Ces montagnes ſont hautes & remplies de rochers ; elles ſont preſque toujours couvertes de neige dans les endroits les plus élevés. Il eſt étonnant qu'étant auſſi ſtériles, elles ſoient auſſi peuplées : il y croît des mûriers, dont les feuilles ſervent à nourrir une grande quantité de vers à ſoie, & des vignes, dont le vin l'emporte ſur tous les autres de la Syrie. Les rochers, dont ces montagnes ſont compoſées, forment, pendant l'eſpace de deux milles, des figures ſi extraordinaires, qu'on les prendroit de loin pour des villes ruinées, des châteaux, des murs, des maiſons & même pour des hommes. Ces montagnes ſont entièrement habitées par des chrétiens, qui ne permettent à aucun mahométan, ni même aux pachas

pachas d'en approcher. Le prince des Druſes paye pour ce pays un tribut au grand-ſeigneur ; il fait ſa réſidence dans un couvent appelé le couvent de la lune. Les habitans payent un cent au prince, pour les terres qu'ils poſſèdent ; chaque village a ſon égliſe, & il y a preſqu'autant de monaſtères que de villages ; chaque égliſe a ſa cloche ; ce qui eſt une choſe extraordinaire dans ces contrées. Les évêques ont leurs ſiéges dans quelques villes aux environs ; comme la plupart ſont ruinées, ils ſe retirent dans les couvens : la plupart de ces couvens ont chacun un couvent de religieuſes, habité par de pauvres femmes, qui ſe font honneur de ſervir les religieux.. Les moines de l'orient ne s'occupent que de la culture des terres, & ſont extrêmement ignorans : ils diſent ordinairement leur office la nuit en langue ſyriaque, quoiqu'ils ne l'entendent point ; & ils y ſont tellement accoutumés, qu'ils écrivent l'arabe, leur langue naturelle, en caractères ſyriaques. Syrie.

Les Maronites paſſent pour de fort honnêtes gens, &, en effet, ils ſont plus ſimples & moins intrigans que les autres chrétiens de l'orient. Les Druſes ſont un reſte des armées chrétiennes, qui furent à la conquête de la Terre-Sainte : ils prétendent être deſcendus des An-

Syrie.

glais; quelques-uns disent qu'ils descendent des Français qui suivirent Godefroi de Bouillon; & Fackardin se disoit allié de la maison de Lorraine. Ils ont infiniment plus de courage & de probité que les autres Orientaux; ils se font un honneur de protéger les chrétiens qui vivent parmi eux. Ils se disent mahométans; mais ils ne fréquentent les mosquées, qu'autant qu'il le faut pour jouir des priviléges de la religion dominante. Ils ont parmi eux une espèce de religieux qui ne boivent point de vin, & qui refusent de manger ce qui appartient au prince, de peur de participer à ses extorsions. Ces religieux s'assemblent en particulier, & ressemblent plutôt à des philosophes qu'à des chefs d'une religion, dans une communauté d'hommes qui n'en professent aucune.

Nous prîmes notre route par les montagnes de *Castravan;* &, après avoir marché environ deux milles à l'orient, nous arrivâmes au couvent de *Saint-Antoine-Elize*, dont les religieux me reçurent fort honnêtement. Nous allâmes ensuite à *Ontua;* nous prîmes de-là notre route au nord, pendant l'espace de trois à quatre milles, à l'endroit de la montagne, où les rochers ont la figure extraordinaire dont j'ai parlé ci-dessus, & ressemblent à des villes

ruinées; nous deſcendîmes du côté du nord, & allâmes à *Cuskeen*, où nous trouvâmes le patriarche & l'évêque de *Patroné* aſſis ſous un arbre devant le couvent, ſelon la coutume des Orientaux : le patriarche étoit un vieillard vénérable, & il me reçut avec beaucoup de politeſſe ; l'évêque parlait parfaitement la langue franque. On nous ſervit à dîner dans le cloître ; après le repas, je fus rejoindre le patriarche ſous ſon arbre, & l'on nous porta du café. Nous deſcendîmes enſuite à *Aoſta*, ville ſituée ſur une colline, à quelque diſtance de la mer. Je m'aſſis ſous un arbre avec les deux frères & le neveu du patriarche, & pris du café avec eux. Ils voulurent m'arrêter; mais je me refuſai à leur prière, & continuai ma route juſqu'à un village appelé *Gafer*, où les capucins ont un couvent, que nous trouvâmes fermé, de manière que je fus obligé de me repoſer ſous un citronier. Le ſcheik maronite vint me joindre : il parlait italien, & avait voyagé pendant huit ans en Europe. Il me parut extrêmement poli, & il m'offrit un guide pour m'accompagner chez le prince des Druſes, & dans toutes ces montagnes; il me fit ſervir à dîner. Un de ſes parens arriva le ſoir de *Bayreut*, & nous dit que les habitans s'étant apperçu de ma curioſité, avaient pris l'a-

Syrie.

Syrie.

larme: ce diſcours fit impreſſion; leur amitié pour moi ſe refroidit, & ils me conſeillèrent de ne point aller voir le prince des Druſes, craignant apparemment de ſe rendre ſuſpects, s'ils m'y conduiſaient dans un tems où les Turcs étaient en guerre avec l'empereur.

Je pris un guide pour m'accompagner à *Esbele*. Comme je ſortois le lendemain matin de ce village, je vis, au pied des montagnes, quantité de mûriers qu'un pacha avait fait couper, pour punir les habitans de ce qu'ils n'avaient point répondu à une demande qu'il leur avait faite. Nous deſcendîmes dans une vallée étroite; nous paſſâmes enſuite la rivière *Ibrim*, ſur un grand pont: elle s'appelait anciennement Adonis. Les voyageurs ont obſervé que ſon eau eſt rougeâtre après les grandes pluies; ce qui vient de la qualité du terrein par où elle paſſe; &, comme ce phénomène arrivait vers le tems où l'on célébrait la fête d'Adonis, les poètes en prirent occaſion de dire que les dieux, pour témoigner les regrets qu'ils avaient de ſa mort, l'avaient convertie en ſang.

Étant arrivé à *Esbele*, je jugeai à propos, avant d'y entrer, de me repoſer ſous un arbre, en attendant que le ſcheik eût répondu à une lettre de recommandation, que je lui

avais envoyée ; car j'étais inſtruit de la méchanceté de ses habitans. Il vint me joindre avec ſon frère & ſes parens, & ordonna à ſon maître-d'hôtel de me montrer les curioſités qu'il y a dans la ville. Il jeta par haſard les yeux ſur mes piſtolets : ils lui plurent, & il me fit propoſer de les troquer ; ce que je refuſai de faire. Je le trouvai aſſis à mon retour avec les anciens du pays, à la porte de la ville, & je m'entretins quelque tems avec eux ; mais j'appris, en arrivant chez moi, qu'il avait deſſein de m'enlever mes piſtolets par force, en cas que je me refuſaſſe à ſa demande. Il vint lui-même peu de tems après ; &, les ayant tirés de leurs fourreaux, il voulut mettre les ſiens à la place ; ce que je ne voulus point permettre. Il les donna à un de ſes domeſtiques, à qui j'ordonnai de les mettre par terre : il offrit de me les payer ; ce que je refuſai, lui donnant en même tems à éntendre que, s'il ne me les rendait pas, je m'en plaindrais au pacha de Tripoli. Je partis, & il envoya un homme après moi, qui m'en offrit dix piaſtres. Il fut ſuivi de deux ou trois autres, qui me firent la même offre ; mais, lorſque je fus à un mille de la ville, il me renvoya mes piſtolets.

Syrie.

Après avoir côtoyé le rivage l'eſpace d'en-

viron trois lieues, nous arrivâmes à *Patroné*.

Syrie. Les murailles de la ville ne ſubſiſtent plus : les rochers qui ſont ſur le bord de la mer, portent par-tout les marques du ciseau et de la pioche : toutes ces villes de la Phénicie ne préſentent plus rien de remarquable. Le lendemain, nous traverſâmes une rivière ſur un pont : nous avions deſſein d'y paſſer la nuit ; quoiqu'il n'y eût aucun logement ; mais, heureuſement pour nous, un prêtre maronite qui paſſait ; & à qui nous fîmes quelques politeſſes, nous invita à le ſuivre dans ſa maiſon. Nous nous rendîmes avec lui dans ſa chaumière ; il nous donna à ſouper & à coucher ſur la terraſſe de ſa maiſon ainſi qu'on le pratique dans ce pays pendant l'été.

Nous entrâmes, le 5, dans la plaine qui conduit à Tripoli. Il y a, du côté de l'orient, une chaîne de montagnes fort baſſes : elles ſont habitées par les Grecs ; on y trouve pluſieurs couvens, dont la ſituation eſt charmante.

Tripoli, qu'on appèle aujourd'hui *Traplous*, eſt ſitué à l'entrée d'une vallée étroite, entre des montagnes, & à l'orient d'un promontoire bas, qui avance d'environ un mille dans la mer, mais qui a plus d'un mille de large. Sur ce promontoire, étaient trois villes, qui étaient

des colonies de *Tyr*, de *Sidon* & d'*Aradus*: elles étoient éloignées d'une ſtade l'une de l'autre; mais, leurs fauxbourgs ayant augmenté dans la ſuite, elles ne formèrent plus qu'une ſeule ville, à laquelle on donna, pour cette raiſon, le nom de *Tripoli*. La plus ancienne que les habitans de Tyr avaient peuplée, était à l'extrémité du promontoire, & on l'avait fortifiée, en bâtiſſant un mur à travers du promontoire : à l'orient de la ville, cette muraille, dont les débris exiſtent encore, peut avoir quinze pieds d'épaiſſeur, & paraît avoir été démolie avec des outils; la porte de la ville était à-peu-près dans le milieu, & l'on voit encore auprès pluſieurs morceaux de colonnes de granit gris. Syrie.

Du côté où la muraille traverſait le promontoire, il y a une petite ville appelée la *Marine*, laquelle eſt preſqu'entièrement peuplée de Grecs : c'eſt-là qu'eſt la douane, & qu'on débarque toutes les marchandiſes; car les vaiſſeaux mouillent à quelque diſtance. Les Grecs y bâtirent, il y a quelque tems, une égliſe, que le pacha fit démolir.

Les Sarraſins, ayant pris la ville de Tripoli en 1189, la démolirent de fond en comble; mais ils l'a rebâtirent quelque tems après. La nouvelle a environ deux milles de circuit; elle

Syrie. eſt bâtie dans un fond, & traverſée d'une rivière qui ſe déborde après les grandes pluies, & cauſe beaucoup de dommages aux habitans. Il y a auſſi quelques maiſons ſur la croupe des montagnes; le château eſt dans l'encoignure de la ville : on prétend qu'il a été bâti du tems des croiſades ; la ville eſt aſſiſe préciſément au pied du mont Liban, qui la domine & l'enceint de ſes branches à l'eſt, au ſud & même un peu au nord: elle eſt la réſidence d'un pacha.

Il y a cinq ou ſix moſquées dans la ville, qu'on prétend avoir ſervi d'égliſes : la plus belle eſt octogone. La rivière de Tripoli a ſa ſource à l'orient, & prend ſon cours le long d'une vallée étroite, la plus charmante qu'on puiſſe voir. Le couvent de derviches eſt de l'autre côté, ſur la croupe de la montagne. Je ne crois pas qu'il y ait de plus belle ſituation dans le monde : tous les environs de Tripoli ſont en vergers, où le nopal abonde ſans art, & où l'on cultive le mûrier blanc pour la ſoie, & le grenadier, l'oranger & le limonier pour leurs fruits, qui ſont de la plus grande beauté ; mais l'habitation de ces lieux, quoique flatteuſe à l'œil, eſt mal-ſaine. Les marchandiſes qu'on tire de Tripoli, ſont les ſoies crues & les étoffes de Damas;

ce commerce eſt entre les mains des Français ſeuls : ils y ont un conſul & trois comptoirs. Syrie.

Le pacha était revenu depuis peu de ſon voyage de la Mecque. Il eſt obligé de fournir à la caravane, les proviſions dont elle a beſoin à ſon retour ; il va l'attendre à mi-chemin, & part de Tripoli, le jour même qu'elle ſort de la Mecque.

Nous partîmes le 1[illegible] de Tripoli, dont nous traverſâmes les montagnes. On donne au pays qui eſt au pied du mont Liban, & dont l'étendue eſt de deux lieues, le nom de plaine, quoiqu'il ſoit extrêmement coupé : il eſt arroſé par pluſieurs ruiſſeaux. Ayant traverſé les collines qui ſont à l'orient de Tripoli, nous arrivâmes, au bout de trois heures, au pied de la montagne du mont Liban. Après avoir monté pendant quatre heures, nous entrâmes dans une vallée, dont la ſituation eſt la plus extraordinaire qu'on puiſſe voir : elle eſt fermée de tous côtés par des rochers à perte de vue, preſqu'entièrement couverts de bois ; la rivière *Abouali* coule à travers avec un bruit affreux ; mais elle eſt tellement couverte d'arbres, qu'on ne peut la voir que dans quelques endroits. Nous fîmes preſque la moitié du tour de la vallée, pour arriver à un couvent de Maronites, qui eſt preſqu'entièrement taillé dans le roc ; l'égliſe, qui eſt fort grande, conſiſte

Syrie.

en une grotte naturelle, qui s'étend très-avant dans les terres, dans laquelle on trouve un grand nombre de pétrifications. Cet endroit eſt fameux par la bonté de ſes vins : les moines le gardent, ainsi qu'on le pratique dans tout l'orient, dans de groſſes cruches de terre, qu'ils luttent avec de la terre glaiſe. Je les trouvai à l'égliſe, placés quatre à quatre devant deux gros lutrins carrés ; ils chantaient leurs hymnes alternativement, appuyés ſur des béquilles pour ſe moins fatiguer ; car leurs offices ſont fort longs.

Je fus de-là à *Cannobine*, où le patriarche des Maronites réſide. On y arrive par un chemin étroit & extrêmement roide : le couvent eſt éloigné d'environ trois-quarts de mille du ſommet de la montagne, & compoſé de pluſieurs grottes taillées dans le roc : ce lieu eſt le plus champêtre & le plus ſolitaire qu'on puiſſe imaginer ; on ne peut y arriver que par cet endroit, & c'eſt ce qui fait la ſûreté de cette retraite ; l'égliſe conſiſte dans une grande grotte, qui prend du jour par pluſieurs fenêtres, dans l'une deſquelles on a placé trois cloches.

Comme je m'en retournais, le 13, je rencontrai un prêtre maronite, qui, voyant que j'avais mis pied à terre, prit mon cheval par

la bride, & voulut à toute force que j'allaſſe chez lui. Il me conduiſit ſous un arbre, & me ſervit une fricaſſée d'œufs, du lait aigre & des olives : comme ces prêtres ſont extrêmement pauvres, je ne pus me diſpenſer de payer la collation qu'il m'avait donnée. Ces montagnes ſont habitées, partie par des Maronites, & partie par des Arabes *amadéens* de la ſecte d'Ali. Je rencontrai, à l'orient, un village nommé *Apen*, à cauſe de ſa ſituation, de ſes eaux & de la fertilité de ſon terrein; il y a de part & d'autre des caſcades ſuperbes, & vis-à-vis, des montagnes qui forment une perſpective agréable. Syrie.

Nous arrivâmes, au bout d'une heure, par une montée fort douce, dans une grande plaine, ſituée entre les plus hauts monts du mont Liban; c'eſt dans l'encoignure qui eſt au nord, que ſont les fameux cèdres : ils forment un bois d'environ un mille de circuit, compoſé de quelques gros cèdres aſſez près les uns des autres, d'un grand nombre d'autres plus jeunes, & de quelques pins. Les premiers reſſemblent de loin à des chênes touffus : le tronc de l'arbre eſt fort court; il ſe partage au bas en trois ou quatre branches, qui s'élevant enſemble à la hauteur d'environ dix pieds, reſſemblent à des colonnes gothiques accou-

Syrie.

plées ; mais, au-deſſus, elles prennent une direction horizontale : le plus rond, mais qui n'était pas le plus gros, avait vingt-quatre pieds de circonférence ; & un autre, dont le tronc était triple & d'une figure triangulaire, douze pieds de chaque côté : j'en comptai quinze des gros. Les chrétiens des environs ont coutume de s'y rendre le jour de la Tranſfiguration, pour célébrer la fête ; ils ont conſtruit des autels aux pieds des plus gros.

Nous marchâmes, pendant trois heures, ſur la neige & ſur la glace. On découvre, du haut du Liban, la plus charmante perſpective du monde. Nous marchâmes environ deux heures vers l'orient, entre des collines couvertes d'arbres, & nous arrivâmes dans la plaine de *Balbec*. La rivière *Ase*, qui eſt l'Oronte des anciens, prend ſa ſource au nord de cette plaine.

Balbec, célèbre chez les Grecs & chez les Latins, ſous le nom d'*Helios-Polis*, ou ville du Soleil, eſt ſituée au pied de l'Anti-Liban, préciſément à la dernière ondulation de la montagne dans la plaine, en arrivant par le midi ; on ne découvre la ville, qu'à la diſtance d'une lieue & demie, derrière un rideau d'arbres, dont elle couronne la verdure par un cordon blanchâtre de dômes & de minarets. Au bout d'une

heure de marche, l'on arrive à ces arbres, qui ſont de très-beaux noyers; & bientôt, traverſant, par des ſentiers tortueux, des jardins mal cultivés, l'on ſe trouve au pied de la ville; là, ſe préſente en face un mur ruiné, flanqué de tours carrées, qui monte à droite ſur la pente, & trace l'enceinte de l'ancienne ville: ce mur, qui n'a que dix à douze pieds de hauteur, laiſſe voir, dans l'intérieur, des terreins vides & des décombres, qui ſont par-tout l'apanage des villes turques; mais ce qui attire toute l'attention ſur la gauche, c'eſt un grand édifice, qui, par ſa haute muraille & ſes riches colonnes, s'annonce pour un de ces temples que l'antiquité a laiſſé à notre admiration; ce monument, qui eſt un des plus beaux & des mieux conſervés de l'Aſie, mérite une deſcription particulière. Syrie.

Pour le détailler avec ordre, il faut ſe ſuppoſer deſcendre de l'intérieur de la ville. Après avoir traverſé les décombres & les buttes dont elle eſt pleine, l'on arrive à un terrein vide, qui fut une place; là, en face s'offre à l'oueſt une grande maſſe formée de deux pavillons ornés de pilaſtres, joints à leur angle du fond par un mur de cent ſoixante pieds de longueur. Cette façade domine le ſol par une eſpèce de terraſſe, au bord de laquelle on

Syrie.

distingue avec peine les bâses de douze colonnes, qui jadis régnaient d'un pavillon à l'autre, & formaient le portique : le portail est obstrué de pierres entassées ; mais, si l'on en surmonte l'obstacle, l'on pénètre dans un vide, qui est une cour hexagone de cent quatre-vingts pieds de diamètre. Cette cour est semée de fûts de colonnes brisées, de chapiteaux mutilés, de débris de pilastres, d'entablemens, de corniches, &c. Tout-au-tour règne un cordon d'édifices ruinés, qui représentent à l'œil tous les ornemens de la plus riche architecture ; au bout de cette cour, toujours en face, à l'oueſt, est une issue, qui jadis fut une porte, par où l'on apperçoit une plus vaste perspective de ruines, dont la magnificence sollicite la curiosité : pour en jouir, il faut monter une pente, qui fut l'escalier de cette issue, & l'on se trouve à l'entrée d'une cour carrée, beaucoup plus spacieuse que la première. Le premier coup-d'œil se porte naturellement au bout de cette cour, où six énormes colonnes, saillant majestueusement sur l'horizon, forment un tableau vraiment pittoresque. Un objet non moins intéressant, est une autre file de colonnes, qui règne à gauche, & s'annonce pour le péristyle d'un temple ; mais, avant d'y passer, l'on ne peut, sur les lieux, refuser

des regards attentifs aux édifices qui enferment cette cour à droite & à gauche : ils font une eſpèce de galerie diſtribuée par chambres, dont on compte ſept ſur chacune des grandes ailes, ſavoir, deux en demi-cercle, & cinq en carré long. Le fond de ces chambres conſerve des frontons de niches & de tabernacles, dont les ſoutiens ſont détruits ; du côté de la cour, elles étaient ouvertes, & n'offraient que quatre & ſix colonnes toutes détruites. Il n'eſt pas facile d'imaginer l'uſage de ces appartemens ; mais l'on n'en admire pas moins la beauté de leurs pilaſtres & la richeſſe de la friſe de l'entablement : l'on ne peut non plus s'empêcher de remarquer l'effet ſingulier qui réſulte du mélange des guirlandes, des feuillures des chapiteaux, & des touffes d'herbes ſauvages qui pendent de toutes parts. En traverſant la cour dans ſa longueur, on trouve au milieu une petite eſplanade carrée, où fut un pavillon, dont il ne reſte que les fondemens ; enfin l'on arrive au pied de ſix colonnes : c'eſt alors que l'on conçoit toute la hardieſſe de leur élévation, & la richeſſe de leur taille : leur fût a vingt-un pieds, huit pouces de circonférence, ſur cinquante-huit de longueur ; en ſorte que la hauteur totale, y compris l'entablement, eſt de ſoixante-onze

Syrie.

Syrie.

à ſoixante-douze pieds. L'on s'étonne d'abord de voir cette ſuperbe ruine auſſi ſolitaire & ſans accompagnemens; mais, en examinant le terrein avec attention, l'on reconnaît toute une ſuite de bâſes, qui tracent un carré long de deux cent ſoixante-huit pieds, ſur cent quarante-ſix de large; l'on en conclut que ce fut là le périſtyle d'un grand temple, objet premier & principal de toute cette conſtruction. Il préſentait à la grande cour, c'eſt-à-dire, à l'orient, une face de dix colonnes, ſur dix-neuf de flanc (total, cinquante-quatre); ſon terrein était un carré long, de plain-pied avec cette cour, mais plus étroit qu'elle, en ſorte qu'il ne reſtait, autour de la colonade, qu'une terraſſe de vingt-ſept pieds de large; l'eſplanade qui en réſulte, domine la campagne du côté de l'oueſt, par un mur eſcarpé d'environ trente pieds. A meſure que l'on ſe rapproche de la ville, l'eſcarpement diminue, en ſorte que le ſol des pavillons ſe trouve de niveau avec la dernière pente de la montagne; d'où il réſulte que tout le terrein des cours a été rapporté. Tel fut le premier état de cet édifice; mais, par la ſuite, on a comblé le flanc du midi du grand temple, pour en bâtir un autre plus petit, qui eſt celui dont le périſtyle & la cage ſubſiſtent encore. Ce temple, ſitué

ſitué plus bas que l'autre de quelques pieds, préſente un flanc de treize colonnes, ſur huit de front (total, trente-huit); elles ſont également d'ordre corinthien; leur fût a quinze pieds huit pouces de circonférence, ſur quarante-quatre de hauteur. L'édifice qu'elles environnent, eſt un carré long, dont la face d'entrée, tournée à l'orient, ſe trouve hors de la ligne de l'aile gauche de la grande cour; l'on n'y peut arriver qu'à travers des troncs de colonnes, des amas de pierres, & même un mauvais mur, dont on l'a maſquée. Lorſqu'on a ſurmonté ces obſtacles, on ſe trouve à la porte, &, de-là, les yeux peuvent parcourir une enceinte qui fut la demeure d'un dieu; mais, au lieu du ſpectacle impoſant d'un peuple proſterné & d'une foule de prêtres offrant des ſacrifices, le ciel, ouvert par la chute de la voûte, ne laiſſe voir qu'un cahos de décombres, entaſſés ſur la terre & ſouillés de pouſſière & d'herbes ſauvages. Les murs, jadis couverts de toutes les richeſſes de l'ordre corinthien, n'offrent plus que des frontons de niches & de tabernacles, dont preſque tous les ſoutiens ſont tombés. Entre ces niches, règnent des pilaſtres canelés, dont le chapiteau ſupporte un entablement plein de brèches; ce qui en reſte, conſerve une riche friſe de guir-

Syrie.

Syrie.

landes, ſoutenues, d'eſpace en eſpace, par des têtes de ſatyres, de cheval, de taureau, &c, ſur cet entablement, s'élevait jadis la voûte, dont la portée avait cinquante-ſept pieds de large, ſur cent dix de longueur; le mur qui la ſoutenait, en a trente-un d'élévation, ſans aucune fenêtre. L'on ne peut ſe faire une idée des ornemens de cette voûte, que par l'inſpection des débris répandus à terre; mais elle ne pourrait être plus riche que celle de la galerie du périſtyle: les parties qui en ſubſiſtent, offrent des encadremens à loſange, où ſont repréſentées en relief les ſcènes de Jupiter aſſis ſur ſon aigle, de Léda careſſée par le cygne, de Diane portant l'arc & le croiſſant, & divers buſtes, qui paraiſſent être des figures d'empereurs & d'impératrices. Il ſerait trop long de rapporter tous les détails de cet étonnant édifice.

La nature n'a pas été ici le ſeul agent de deſtruction: les Turcs y ont beaucoup contribué pour les colonnes. Leur motif eſt de s'emparer des arcs de fer, qui ſervent à joindre les deux ou trois pièces dont chaque fût eſt composé. Ces arcs rempliſſent ſi bien leur objet, que pluſieurs colonnes ne ſont pas déjointes dans leur chute: une entr'autres a enfoncé une pierre du mur du temple, plutôt que

de ſe diſloquer; rien de ſi parfait que la coupe de ces pierres; elles ne ſont jointes par aucun ciment, & cependant la lame d'un couteau n'entre pas dans leurs interſtices : après tant de ſiècles de conſtruction, elles ont pour la plupart conſervé la couleur blanche qu'elles avoient d'abord : ce qui étonnera davantage, c'eſt l'énormité de quelques-unes dans tout le mur qui forme l'eſcarpement. A l'oueſt, la ſeconde aſſiſe eſt formée de pierres, qui ont depuis vingt-huit juſqu'à trente-cinq pieds de longueur, ſur environ neuf de hauteur ; par-deſſus cet aſſiſe, à l'angle du nord-oueſt, il y a trois pierres, qui, à elles ſeules, occupent un eſpace de cent ſoixante-quinze pieds & demi, ſavoir : la première, cinquante-huit pieds, ſept pouces ; la deuxième, cinquante-huit pieds onze pouces, & la troiſième, cinquante-huit pieds juſte, ſur une épaiſſeur commune de douze pieds. La nature de ces pierres eſt un granit blanc, à grandes facettes luiſantes comme le gypſe; ſa carrière règne ſous toute la ville & dans la montagne adjacente ; elle eſt ouverte en pluſieurs lieux : il y eſt reſté une pierre, taillée ſur trois faces, qui a ſoixante-neuf pieds deux pouces de long, ſur douze pieds, dix pouces de large, & treize pieds trois pouces d'épaiſſeur. Comment les anciens ont-

Syrie.

Syrie.

ils manié de telles maſſes ? c'eſt ſans doute un problême à réſoudre. Les habitans de *Balbek* l'expliquent commodément, en ſuppoſant que cet édifice a été conſtruit par les génies, ſous les ordres du roi Salomon; ils ajoutent que le motif de tant de travaux, fut de cacher dans les ſouterrains d'immenſes tréſors, qui y ſont encore. Pluſieurs d'entr'eux, dans le deſſein de s'en ſaiſir, ſont deſcendus dans les voûtes qui règnent ſous tout l'édifice; mais l'inutilité de leurs recherches, & les avanies que les commandans en ont pris occaſion de leur faire, les en ont dégoûtés : ils croyent les Européens plus heureux ; & l'on tenterait vainement de les diſſuader de l'idée où ils ſont, que nous avons l'art magique de rompre les taliſmans. Que peuvent les raiſonnemens contre l'ignorance & l'habitude ! Il ne ſera pas moins ridicule de vouloir leur démontrer que Salomon n'a point connu l'ordre corinthien, uſité ſeulement ſous les empereurs de Rome. Mais leur tradition au ſujet de ce prince, donne lieu à trois remarques importantes :

La première, que toute tradition ſur la haute antiquité, eſt auſſi nulle chez les Orientaux que chez les Européens. Parmi eux, comme parmi nous, les faſtes de cent ans, quand ils ne ſont pas écrits, ſont altérés, dé-

naturés, oubliés : attendre d'eux des éclairciſſemens ſur ce qui s'eſt paſſé au tems de David ou d'Alexandre, c'eſt comme ſi l'on demandait aux payſans de Flandres des nouvelles de Clovis ou de Carlemagne. Syrie.

La deuxième eſt, que dans toute la Syrie, les mahométans, comme les juifs & les chrétiens, attribuent tous les grands ouvrages à Salomon, non que la mémoire s'en ſoit perpétuée ſur les lieux, mais parce qu'ils font des applications des paſſages de l'ancien teſtament : c'eſt, avec l'évangile, la ſource de preſque toutes les traditions, parce que ce ſont les ſeuls livres hiſtoriques qui ſoient lus & connus ; mais, comme les interprètes ſont très-ignorans, leurs applications manquent preſque toujours de vérité : c'eſt ainſi qu'ils ſont en erreur, quand ils diſent que Balbek eſt la maiſon de plaiſance de Salomon ; & ils choquent également la vraiſemblance, quand ils attribuent à ce roi les puits de Tyr & les édifices de Palmyre.

Enfin, une troiſième remarque, eſt que la croyance aux tréſors cachés s'eſt accréditée & ſe ſoutient par des découvertes qui ſe font effectivement de tems à autre. Il n'y a pas dix ans, que l'on trouva à *Hebron* un petit coffre plein de médailles d'or & d'argent, avec un livre d'ancien arabe, traitant de la médecine.

Syrie. Dans les pays des Druſes, un particulier découvrit auſſi, il y a quelque tems, une jarre où il trouva des monnaies d'or faites en croiſſant; mais, comme les commandans s'attribuent ces découvertes, et que, ſous prétexte de les faire reſtituer, ils ruinent ceux qui les ont faites, les propriétaires s'efforcent d'en dérober la connaiſſance : ils fondent en ſecret les monnaies anciennes, ou même ils les cachent de nouveau, par ce même eſprit de crainte, qui les fit enfouir dans les tems anciens, & qui y indique la même tyrannie.

Le nom de *Balbek* ſignifie ville de *Baal*, c'eſt-à-dire, du ſoleil, qui fut la divinité de ces deux temples. Son culte y exiſtait dès la plus haute antiquité. On ignore l'état que put avoir cette ville dans les tems inconnus; mais il eſt à préſumer que ſa poſition ſur la route de Tyr à Palmyre, lui donna quelque part au commerce de ces opulentes métropoles. Sous les Romains au tems d'Auguſte, elle eſt citée comme tenant garniſon. Antonin y bâtit le temple actuel, à la place de l'ancien qui, ſans doute, tombait en ruine. Mais le chriſtianiſme ayant pris l'aſcendant ſous Conſtantin, le temple moderne fut converti en égliſe; il ſubſiſta ainſi juſqu'à l'invaſion des Arabes. Les guerres ſurvinrent, on en fit un lieu de dé-

fenſe, & de ce moment, le temple expoſé aux ravages, tomba rapidement en ruine. Syrie.

L'état de la ville n'eſt pas moins déplorable; le mauvais gouvernement des émirs lui porte tous les jours des atteintes funeſtes : de cinq mille habitans que l'on y comptait en 1751, il n'en reſte pas douze cents, tous pauvres, ſans induſtrie, ſans commerce, & ſans autres cultures, que quelques cotons, que quelques maïs & des paſtèques. Dans toute cette partie le ſol eſt maigre & continue d'être tel, ſoit en remontant au nord, ſoit en deſcendant au ſud-eſt vers Damas.

Il y a ſeize heures ou deux petites journées de marche pour une caravane, de *Balbek* à *Damas*. Je partis le 20 avec la caravane : nous marchâmes deux heures au ſud-ſud-eſt le long des montagnes qui ſont à gauche; nous avions la grande plaine à droite; au bout de trois heures, nous paſſâmes ſur un pont la rivière, appelée *Rieytane*. Un ſoldat de Damas qui ſuivait la caravane, demanda quelque tems auparavant à mon domeſtique, d'où vient qu'il portait le bonnet fourré, que les Turcs appèlent *carpak*; & n'ayant point été ſatisfait de ſa réponſe, il le lui arracha, lui prit ſon fuſil, &, pour mieux l'effrayer, il pria un de ſes camarades de l'aider à le lier pour le conduire

formaient le plus beau coup-d'œil du monde. C'eſt dans cet endroit qu'on prétend qu'Adam fut créé. On voit de tous côtés des jardins & des villages : ce qu'il y a de certain, c'eſt que les habitans de Damas regardent leur pays comme une eſpèce de paradis, & s'efforcent de perſuader aux étrangers que le paradis terreſtre était dans cet endroit : ils diſent, en conſéquence, qu'Adam fut créé dans la campagne de *Damas*, avec une terre rouge, qu'on trouve au couchant de la ville. Syrie.

CHAPITRE V.

Du Pachalic de Damas. — Deſcription de cette ville & de ſes environs. — Ruines de Palmyre. — Digreſſion ſur Odenat & Zenobie.

Syrie.

LE pachalic de Damas occupe preſque toute la partie orientale de la Syrie ; il s'étend au nord dans la Paleſtine : ſes limites à l'oueſt ſont les montagnes de l'Anti-Liban. Dans cette vaſte étendue de pays, le ſol & les produits ſont variés, les plaines des bords de l'Oronte ſont les plus fertiles ; elles rendent du froment, de l'orge, du droura & du coton. Toutes les montagnes ſont garnies d'oliviers, de mûriers, de fruits, de vignes dont les Grecs font du vin, & les muſulmans des raiſins ſecs.

Les droits du pacha ſont plus conſidérables que ceux d'aucun autre ; car, outre la ferme générale & le commandement abſolu, il eſt encore conducteur de la caravane ſacrée de la Mecque. Les muſulmans attachent une ſi grande importance à cette conduite, que la perſonne d'un pacha qui s'en acquitte bien, devient in-

violable même pour le ſultan, il n'eſt plus permis de verſer ſon ſang. Syrie.

La manière dont la religion muſulmane conſidère le pélerinage de la Mecque, & l'enthouſiaſme des peuples pour cette pratique de leur loi, attirent tous les ans dans cette ville une partie conſidérable des ſujets de l'empire. Une multitude immenſe de pélerins s'acheminent des trois parties du monde pour ſe rendre en Arabie, dans les jours conſacrés à ce ſaint exercice : pendant huit mois de l'année, avant & après la fête des ſacrifices, tout eſt en mouvement dans les contrées qui profeſſent l'iſlamiſme ; les villes, les bourgs, les villages, les campagnes, les chemins ne préſentent que des voyageurs.

Les grands & les perſonnes opulentes font ce voyage avec un domeſtique nombreux & avec toutes les commodités qu'ils peuvent ſe procurer ; mais les ſimples bourgeois, les gens d'une fortune médiocre voyagent autrement. Il ſe forme des compagnies de quinze ou vingt perſonnes qui marchent toujours enſemble, par raiſon d'économie & de ſûreté ; ordinairement ils s'abonnent avec des traitans, leſquels, au moyen d'une certaine ſomme, s'engagent à fournir les voitures, les bêtes de ſomme & les vivres néceſſaires dans le voyage.

Syrie.

Ainsi un de ces traitans se charge de vingt, trente ou quarante hommes, & se règle là-dessus afin de pourvoir à tout, principalement dans le désert de l'Arabie. Ces entrepreneurs sont presque tous des arabes, dont la plupart ont acquis par-là de grandes fortunes. Trois ou quatre mois avant l'époque du pélerinage, des Mecquois attachés à leur service, annoncent leur départ dans toutes les villes mahométanes, au bruit du tambour & par des chants analogues à cet acte religieux, en invitant & exhortant les peuples à remplir sans délai ce devoir important de l'islamisme.

Généralement tous les pélerins des provinces européennes & asiatiques soumises au grand-seigneur, se rendent en droiture à Damas; plusieurs même profitent de l'escorte qui accompagne le *surré-eming*, dans sa marche, depuis le moment de son départ de Constantinople : ce corps grossissant de jour en jour le long du chemin, est déja considérable, lorsqu'il arrive en Syrie. Le jour marqué pour le départ, cette grande caravane de pélerins rassemblés à Damas, se met en mouvement sous la conduite du *pacha* de cette province, qui exerce cet office sous le titre d'*emir-ul-hadjh*. Tous ceux des califes, soit ommiades, soit abassides qui avaient coutume de faire ce pé-

lerinage preſque tous les ans, rempliſſaient eux-mêmes avec zèle les devoirs auguſtes d'*iman* & d'*emir-ul-hadjh*, à la tête de tout le corps des pélerins. A leur défaut, ils ne confiaient jamais la garde & la conduite de cette caravane qu'aux princes de leur ſang ou aux premiers perſonnages de l'état. Syrie.

Ces exemples, qui entraînèrent la vénération des peuples pour cette partie du culte public, ajoutèrent dans la ſuite un nouvel éclat à l'office d'*emir-ul-hadjh*. Auſſi le *pacha* de *Damas*, qui en eſt revêtu depuis la ſoumiſſion de la Syrie, de l'Égypte & des deux cités de l'Arabie, jouit-il d'une conſidération particulière, qui l'élève au-deſſus de tous les autres pachas de l'empire. Autrefois il avait encore la garde perpétuelle de cette oriflamme du prophète, ſous laquelle les pélerins marchaient tous les ans de Damas à la Mecque. Rien n'égale la pompe qu'étale le pacha de Damas, le jour qu'il ſe met en marche avec toute la caravane des pélerins; on y voit ordinairement un grand nombre d'officiers & de ſoldats armés de cottes-de-mailles, ou couverts de peaux de tigres: les uns portent des boucliers & des carquois garnis d'argent, d'or & même de pierreries; les autres des lances & des piques dorées ou argentées & ſurmontées

Syrie. de banderolles flottantes au gré des vents. Les grands du pays, les citoyens de la ville accompagnent cette marche, & tous ſe répandent en vœux & en bénédictions pour l'heureux accompliſſement de cet acte religieux. L'éclat de cette marche eſt encore relevé par le pacha de Tripoli & les *muteſſelins* ou gouverneurs de l'*adjounn* & de l'*adjelounn* avec les troupes de ces deux gouvernemens, elles ſont de douze à quinze mille hommes : c'eſt proprement ſous l'eſcorte de cette armée, que marche tous les ans ce grand corps de pélerins réunis à Damas : elle a pour objet de protéger ces voyageurs, & de les couvrir contre les attaques des brigands, ſur-tout dans les déſerts de la Syrie & de l'Arabie. Une triſte expérience a rendu néceſſaires ces précautions politiques. Plus d'une fois les Arabes *nomades*, qui vivent dans le fond de ces déſerts, ſe ſont jetés à main armée ſur la troupe des pélerins, qu'ils ont pillés & maſſacrés impitoyablement. La diſperſion de ces caravanes fait ordinairement plus d'impreſſion ſur les eſprits, que la défaite des armées en tems de guerre : c'eſt alors que les cris & les murmures de la nation s'élèvent hautement contre l'adminiſtration publique ; ce qui entraîne ordinairement la perte du pacha de Damas, & ſouvent même celle du grand

vifir. Ces deux perſonnages ont donc le plus grand intérêt de veiller à tout ce qui concerne la ſûreté des pélerins. Syrie.

Tous les ans l'armée qui les eſcorte les conduit juſqu'à la diſtance de trois journées de Médine : là ce grand corps de pélerins ſe réunit à ceux d'Afrique, qui marchent également ſous la garde d'un des premiers beys d'Égypte; décoré comme le pacha de *Damas*, du titre d'*emir-ul-hadjh*. La ſortie de cet officier de la ville du Caire préſente également une marche proceſſionnelle, qui ne cède guère en ſplendeur & en magnificence à celle du gouverneur général de la Syrie. Une fois tous les deux ou trois ans, les ſujets de l'empereur de Maroc font auſſi ce voyage en corps, ſous la conduite particulière d'un officier de ce monarque, qualifié, comme les deux autres, du titre d'*emir-ul-hadjh*. Les mahométans de la Perſe, du Japon, des Indes & du reſte de l'Orient, marchent ordinairement par bandes & par pelotons vers l'Arabie, & pourvoient par eux-mêmes à ce qui leur eſt néceſſaire, tant pour la ſûreté, que pour la commodité du voyage. Une fois arrivés ſur les terres de l'Arabie, tous en général ſe repoſent ſur la vigilance & ſur les ſoins du ſcherif de la Mecque, qui eſt cenſé

répondre d'eux, mais particulièrement des pélerins ſujets du grand-ſeigneur.

Syrie.

Le tribut du pacha de Damas au ſultan, n'eſt que de quarante-cinq bourſes, mais il eſt chargé de tous les frais de la caravane : on les évalue à ſix mille bourſes ; ils conſiſtent en proviſions de blé, d'orge, de riz & en louage de chameaux, qu'il faut fournir aux troupes d'eſcorte & à beaucoup de pélerins ; en outre, on doit payer dix-huit cents bourſes aux tribus arabes qui ſont ſur la route pour en obtenir un libre paſſage. Le pacha ſe rembourſe ſur l'impôt des terres ; il hérite, en outre, de tous les pélerins qui meurent en route, & cet article n'eſt pas ſans importance ; car, l'on a obſervé que c'étaient toujours les plus riches. Enfin, il a ſon induſtrie, qui conſiſte à prêter à intérêt de l'argent aux marchands & aux laboureurs, & à en prendre à qui bon lui ſemble. Chaque année, trois mois avant le départ de la caravane, il fait ce qu'on appèle la tournée pour la perception de l'impôt, c'eſt-à-dire, qu'eſcorté de ſes troupes, il parcourt ſon vaſte gouvernement, en faiſant contribuer les villes & les villages. La liquidation ſe paſſe rarement ſans trouble ; le peuple ignorant, excité par des chefs factieux, ou provoqué par l'in-

juſtice

juſtice du pacha, ſe révolte ſouvent & paye ſa dette à coup de fuſils. Syrie.

Le pachalic de Damas, par ſa ſituation, eſt plus expoſé qu'aucun autre aux incurſions des Arabes bedouins; cependant l'on obſerve, qu'il eſt le moins ruiné de toute la Syrie; la raiſon qu'on en donne, eſt, qu'au lieu d'en changer fréquemment les pachas, comme elle fait ailleurs, la Porte le donne ordinairement à vie. Dans ce ſiècle on l'a vu occupé pendant cinquante ans par une riche famille de Damas, dont un père & trois frères ſe ſont ſuccédé.

Aſad, le dernier d'entre eux, l'a tenu quinze ans, pendant leſquels il a fait un bien infini; il avait établi aſſez de diſcipline parmi ſes ſoldats, pour que les payſans fuſſent à l'abri de leurs pillages: ſa paſſion était, comme à tous les gens en place de Turquie, d'entaſſer de l'argent; mais il ne le laiſſait point oiſif dans ſes coffres; &, par une modération inouie dans ce pays, il n'en retirait qu'un intérêt de ſix pour cent. On cite de lui un trait qui donne une idée de ſon caractère: s'étant un jour trouvé dans un beſoin d'argent, les délateurs qui environnent les pachas, lui conſeillèrent d'impoſer un tribut ſur les chrétiens & ſur les fabricans d'étoffes. *Combien croyez-vous que cela puiſſe me rendre*, dit Aſad: *cinquante à ſoixante*

Syrie.

bourſes, lui répondirent-ils ; *mais*, répliqua-t-il, *ce ſont des gens peu riches, comment feront-ils cette ſomme ? Seigneur, ils vendront les bijoux de leurs femmes, & puis ce ſont des chiens. Je veux éprouver*, reprit le pacha, *ſi je ſerai plus habile que vous.* Dans le jour même il envoya ordre au mufti de venir le trouver ſecrètement & de nuit. Le mufti arrivé, le pacha lui déclare : « qu'il a appris que depuis » long-tems, il mène dans ſa maiſon une vie » très-irrégulière, que lui, chef de la loi, boit » du vin & mange du porc, contre le pré- » cepte du *livre très-pur ;* qu'il a réſolu d'en » faire part au mufti de Conſtantinople, mais » qu'il a voulu l'en prévenir, afin qu'il n'eût » point à lui reprocher de perfidie ». Le mufti, effrayé de cette menace, le conjure de s'en déſiſter ; & comme chez les Turcs, on traite ſecrètement les affaires, il lui promet un préſent de mille piaſtres. Le pacha rejète l'offre. Le mufti double & triple la ſomme ; enfin, ils s'accordent pour ſix mille piaſtres, avec engagement réciproque de garder un profond ſilence. Le lendemain *Aſad* fait appeler le cadi, lui tient des propos ſemblables, lui dit qu'il eſt informé d'abus crians dans ſa geſtion ; qu'il a connaiſſance de telle affaire, qui ne va pas moins qu'à lui faire couper la tête. Le cadi con-

fondu, implore ſa clémence, négocie comme le mufti, s'accommode pour une ſomme pareille, & ſe retire fort content d'échapper à ce prix. Après le cadi, viennent les gens de loi, l'aga des janiſſaires, & enfin les plus riches marchands turcs & chrétiens. Chacun d'eux pris par les délits de ſon état, & ſur-tout pour l'article des femmes, s'empreſſa d'en acheter le pardon par une contribution. Lorſque la ſomme totale fut raſſemblée, le pacha ſe retrouvant avec *ſes familiers*, leur dit : *avez-vous entendu dire dans Damas, qu'Aſad ait mis un impôt ? Non, ſeigneur.* Comment ſe fait-il donc que j'aie pu trouver près de deux cents bourſes que voici ! Les délateurs de ſe récrier, d'admirer, de demander quel moyen il avait pris ? *J'ai tondu les béliers*, répondit-il, *plutôt que d'écorcher les agneaux & les chèvres.* Venons aux lieux remarquables de ce pachalic. Syrie.

D'abord ſe préſente la ville même de Damas, capitale & réſidence des pachas. Cette ville eſt ſituée dans une vaſte plaine ſerrée au nord & à l'oueſt par des montagnes, d'où vient une quantité de ruiſſeaux qui font du territoire de Damas le lieu le mieux arroſé & le plus délicieux de la Syrie. Les Arabes n'en parlent qu'avec enthouſiaſme, & ils ne ceſſent de vanter la verdure & la fraîcheur des

Syrie.

vergers, l'abondance & la variété des fruits, la quantité de courans d'eaux vives, & la limpidité des jets d'eau & des ſources. C'eſt auſſi le ſeul lieu où il y ait des maiſons de plaiſance iſolées & en raſe campagne. Les naturels doivent mettre d'autant plus de prix à tous ces avantages, qu'ils ſont plus rares dans les contrées environnantes. Du reſte, le ſol maigre, graveleux & rougeâtre eſt peu propre aux grains ; mais cette qualité donne aux fruits les ſucs les plus ſavoureux.

Damas ne paraît pas avoir plus d'une lieue & demie de circuit, & contient environ quatre-vingt mille habitans. Ses rues ſont étroites & ſes maiſons bâties de briques cuites au ſoleil. C'eſt moins la pierre qui manque dans ce canton que l'activité à ſes habitans. Chaque maiſon renferme une ou pluſieurs fontaines garnies de marbre, des appartemens ſomptueux dont les plafonds & les paneaux ſont richement peints ou dorés, & pour l'ordinaire une cour carrée & fort grande qu'environne une galerie, plus ou moins ornée, mais qui l'eſt toujours beaucoup chez les citoyens opulens. La richeſſe des ornemens & la pauvreté de l'édifice offrent le contraſte le plus frappant & le plus bisarre.

Les Turcs ont fait une moſquée de l'égliſe

de Saint-Jean Baptiſte. C'eſt un édifice conſidérable ; mais nul chrétien n'y entre ; il ne leur eſt pas même permis de le fixer. On y conſerve la tête du ſaint & quelques autres reliques enfermées dans un lieu particulier : ce lieu eſt en ſi grande vénération, qu'un turc laïque qui oſerait y pénétrer, ſerait puni de mort. Il règne à ce ſujet, chez les muſulmans, une tradition aſſez ſingulière; c'eſt que Jéſus-Chriſt doit, au jour du jugement, deſcendre dans cette moſquée, & Mahomet dans celle de Jéruſalem. Syrie.

Les Turcs ne parlent point du peuple de Damas, ſans obſerver qu'il eſt le plus méchant de l'empire; ils ajoutent que les chrétiens y ſont plus vils & plus fourbes qu'ailleurs, ſans doute parce que les muſulmans y ſont plus fanatiques & plus inſolens; ils ont le même caractère que les habitans du Caire; comme eux ils déteſtent les Francs; l'on ne peut aller à Damas vêtu à l'Européenne. Nos négocians n'ont pu y former des établiſſemens.

Cette intolérance des Damaſquins eſt ſurtout entretenue par leur liaiſon avec la Mecque. Leur ville, diſent-ils, eſt une ville ſainte, en qualité de porte de la *Kéabé;* en effet, c'eſt à Damas que ſe raſſemblent tous les pélerins du nord de l'Aſie, comme au Caire,

Syrie.

ceux de l'Afrique. Chaque année le nombre s'en élève depuis trente juſqu'à cinquante mille : pluſieurs s'y rendent quatre ou cinq mois d'avance ; la plupart n'arrivent qu'à la fin du ramadan. Alors Damas reſſemble à une foire immenſe : l'on ne voit qu'étrangers de toute la partie de la Turquie, & même de la Perſe. Tout eſt plein de chameaux, de chevaux, de mulets & de marchandiſes. Après quelques jours de préparatifs, toute cette foule ſe met confuſément en marche, & faiſant route par la frontière du déſert ; elle arrive en quarante jours à la Mecque, pour la fête du *Bayram*. Comme cette caravane traverſe le pays de pluſieurs tribus arabes indépendantes, il a fallu faire des traités avec les Bedouins, leur accorder des droits de paſſage & les prendre pour guides.

Il ne faut pas croire que le motif de tant de frais & de fatigues ſoit uniquement la dévotion : l'intérêt pécuniaire y a une part encore plus conſidérable ; la caravane eſt le moyen d'exploiter une branche de commerce très-lucrative. Preſques tous les pélerins en font un objet de ſpéculation. Quelquefois les Arabes du déſert, trompent l'eſpoir du marchand, en pillant les traîneurs, en enlevant des portions de caravane ; mais ordinairement les pé-

lerins reviennent à bon port, & alors leurs profits ſont conſidérables. Syrie.

Au moyen de cette caravane, Damas eſt le centre d'une circulation très-étendue. Par *Alep*, elle communique à l'*Arménie*, à la *Natolie*, au *Diarbekr*, & même à la Perſe; elle envoie au Caire des caravanes, qui ſuivent une route fréquentée dès le tems des patriarches; elle reçoit des marchandiſes de Conſtantinople & d'Europe, par *Saide* & *Bairout*. L'exiſtence de ce commerce, dans ces cantons, eſt de la plus haute antiquité. Il a ſuivi diverſes routes, ſelon les circonſtances des gouvernemens & des lieux; par-tout, il a conſtamment produit ſur ſes pas une opulence dont les traces ont ſurvécu à ſa propre deſtruction.

La ville de Damas eſt entourée de jardins très-vaſtes, mais plantés ſans ordre & ſans art. Rien de plus délicieux que ſes environs. Mahomet les ayant apperçus, diſent les muſulmans, du haut d'une montagne, ne voulut point y deſcendre; il s'éloigna en diſant: il n'y a qu'un ſeul paradis deſtiné pour l'homme, le mien ne ſera pas de ce monde.

On viſite ſur-tout avec reſpect le champ de Damas; c'eſt une belle & vaſte plaine, ou l'on prétend que le premier homme fut créé; mais on n'y montre pas le lieu où le ſerpent

Syrie.

fit ſa harangue, ni celui ou Adam fut ſéduit par Ève, ni les rejetons de l'arbre dont le fruit a cauſé tant de maux, ni ces berceaux où le premier homme & la première femme parlaient d'amour ſi tendrement, ſi on en croit Milton.

Non loin du champ de Damas, on trouve un grand hôpital, accompagné d'une moſquée magnifique & quelques autres bâtimens dignes d'arrêter les regards. La maiſon d'Ananie, dont il eſt fait mention dans les Actes des Apôtres, exiſte encore. On y voit un autel pour les chrétiens, & un lieu de prière pour les Turcs. L'endroit où Saint-Paul ſe repoſa quelque tems après ſa viſion, eſt indiqué par un petit édifice de bois, ou pour mieux dire, par l'autel que cet édifice renferme; c'eſt auſſi aux environs que ſe voit la montagne ſur laquelle on prétend qu'Abel fût maſſacré par Caïn. Chaque pas que l'on fait dans cette contrée, rappèle à l'eſprit quelque paſſage de l'écriture; auſſi peut-on la parcourir avec une bible, à l'exemple de ce voyageur qui viſitait la Troade, l'Iliade à la main.

Les cafés de Damas ſont très-beaux; la plupart conſiſtent en de grandes chambres dont le lambris eſt ſoutenu par pluſieurs colonnes, entre leſquelles on a pratiqué des ſophas. Il

y a ordinairement ſur le derrière une cour, au milieu de laquelle ſont un baſſin & une fontaine, avec des arbres & des ſiéges tout au tour. Il y en a un entr'autres ſur la rivière qui traverſe la ville, derrière lequel eſt une île plantée d'arbres, où l'on trouve toutes les commodités & tous les agrémens qu'on peut déſirer dans une grande ville. On y donne tous les jours des concerts, & il y en a même quelques-uns où l'on paye un homme pour raconter des hiſtoires arabes; ce qu'ils font avec beaucoup de grace & d'éloquence. Ces cafés ſont des eſpèces de cabarets où ſe rendent ceux qui ne boivent que de l'eau, du café & du ſorbet, les gens oiſifs, les étrangers, en un mot tous ceux qui n'ont rien à faire. Syrie.

Les fontaines ſont le plus bel ornement de Damas, & rien n'eſt plus curieux que la manière dont les eaux ſont diſtribuées. Le commerce de cette ville, quant à l'importation, conſiſte principalement en deux branches; l'une eſt le commerce de la Mecque, d'où la caravane apporte tous les ans des marchandiſes de Perſe & de l'Inde; car l'on dit qu'après la découverte du cap de Bonne-Eſpérance, les Vénitiens établirent leur comptoir à Damas; mais, qu'en ayant été chaſſés à cauſe de quelques intrigues qu'ils eurent avec les femmes

Syrie.

turques, ils le tranſportèrent à Alep, où il y a encore une rue très-bien bâtie, qu'on nomme la rue des Francs. Les habitans de Damas tirent d'Europe des draps, des verreries, & différentes ſortes de clinquailleries; ils y envoient des bours de ſoie & de coton unis & rayés, des étoffes de ſoie unies, faites en forme de tabis; toutes ces étoffes ſont ondées; ce qui en augmente la beauté. On en fabrique auſſi à Alep, mais qui leur ſont inférieures.

Cette ville eſt encore fameuſe par ſa coutellerie, qui eſt faite, dit-on, avec du vieux fer, qu'on trouve dans les anciens bâtimens; d'autres prétendent que c'eſt une préparation chimique, dont on doit la découverte à Saint-Jean Damaſcène. Les lames qu'on fait avec ce fer ſont ondées, & l'on aſſure que les ſabres coupent le fer ſans s'ébrécher. On ne peut rien voir de plus beau que le grillage des fenêtres, ſur-tout des moſquées; on les prendrait, à voir leur luiſant, pour de l'acier poli.

Il y a dans les montagnes qui ſont au-deſſus de *Salheia*, quelques grottes taillées dans le roc, dont l'une eſt fort grande & compoſée de pluſieurs chambres: on l'a convertie en une moſquée, où l'on montre le tombeau de quarante martyrs, qui moururent, à ce qu'on

dit, pour Moyſe. L'autre eſt celle des ſept dormans, qui y ſont enterrés, & qui, à ce que nous dit l'iman, ſouffrirent le martyre pour Jéſus-Chriſt. On montre encore à un demi-mille de la ville, du côté de l'orient, l'endroit où Saint-Paul ſe convertit & où il tomba de cheval. On compte vingt mille chrétiens à Damas, dont mille ſont maronites, deux cents Syriens ou Jacobites, & environ trente familles arméniennes; tous les autres ſont grecs, ils ont tous leurs égliſes: huit mille de ces grecs ſont ſoumis au pape; ils croyent que c'eſt un péché de fréquenter l'égliſe grecque, & il leur eſt défendu par le pacha d'aller à l'égliſe latine, & de faire une congrégation à part. Syrie.

Je fus me promener autour de Damas pour voir les lieux remarquables qui y ſont; il y a environ deux milles au nord de la ville, un village appelé *Jobard*, avec une ſynagogue, qu'on aſſure être une ancienne égliſe grecque, au milieu de laquelle eſt l'endroit où *Élie* oignit Hazaël pour roi de Syrie. Il y a dans trois appartemens de cette ſynagogue trente-ſix copies de la loi, écrites en très-beaux caractères, ſur des rouleaux de parchemin, dont chacun eſt enfermé dans une boîte ronde: les Juifs paraiſſent en faire peu de cas; il eſt cependant

Syrie.

dit que ce fut en cet endroit que l'on conſerva la loi, après que Tite eut détruit le temple de Jéruſalem. On deſcend de l'un de ces appartemens dans une petite grotte, où il y a un trou, en forme de fenêtre, par où l'on dit que le corbeau apportait du pain à Élie.

Environ deux milles au-deſſus de *Jobar*, nous rencontrâmes une éminence où les habitans diſent qu'Abraham atteignit les quatre rois de Syrie, qui avaient enlevé Loth, & où ils prétendent qu'ils furent enterrés.

Au-delà de l'endroit où l'on dit qu'Abraham atteignit les quatre rois, au pied d'une montagne, il y a une moſquée, devant une crevaſſe qui eſt dans le rocher, où l'on permet à tout le monde d'entrer. C'eſt un bruit commun qu'Abraham y rendit graces à Dieu de la victoire qu'il venait de remporter; mais les mahométans racontent que ſa mère, ayant pris la fuite pour ne point imiter l'idolâtrie de *Nemrod*, accoucha d'Abraham dans le creux de ce rocher.

Le couvent grec de *Sainte-Tècle* eſt vis-à-vis ſur une autre montagne; il conſiſte en une grande grotte dans laquelle on a bâti une petite chapelle. Il eſt dit dans l'inſcription grecque, qu'elle était contemporaine des apôtres, &

qu'elle fut la première de ſon ſexe qui ſouffrit le martyre. Je fus de Sainte-Tècle à *Sidmaia*, & dînai à *Touanai* dans une maiſon délicieuſe pour les voyageurs. Il y en a quatre qui les logent tour-à-tour, & les habitans du village leur fourniſſent les vivres dont ils ont beſoin. Un corps d'environ cinquante cavaliers arabes campait à quelque diſtance de-là; ils vont tous les ans lever le tribut des villages qui ſont ſous leur protection. Il ſuffit d'être eſcorté par un homme que vous donne le ſcheik pour n'en avoir rien à craindre. Mon janiſſaire eut peur; il ſe plaignit pluſieurs fois de la chaleur, & ne voulut point bouger de la place qu'au moment qu'il ſut qu'ils étaient partis. Syrie,

Nous marchâmes, au ſortir de là, une heure & demie pour nous arrêter à *Sydonaia*; ce village eſt ſitué ſur la croupe méridionale d'une montagne, ſur le ſommet de laquelle eſt un fameux couvent de religieuſes grecques, fondé par l'empereur Juſtinien. Il y a, derrière le maître-autel de l'égliſe, un portrait de la Sainte-Vierge, qu'on dit avoir été peint par Saint-Luc, mais qu'on ne montre à perſonne. Ces couvens ſont des eſpèces d'hôpitaux, habités par de vieilles femmes, qui s'occupent à travailler, & ſur-tout à élever des vers à ſoie. L'abbeſſe

Syrie.

me montra ſes mains, & me fit obſerver qu'elles étaient pleines de calus à force de travail. Les religieuſes ne font leurs vœux qu'au bout de ſept ans, & ſouvent même elles n'en font aucun. Il leur eſt permis de converſer avec les hommes & d'aller où bon leur ſemble.

Nous fûmes de *Sydonaia* à *Mench*, ayant à notre droite de hautes montagnes de rochers preſque perpendiculaires, où je vis, à une hauteur conſidérable, un bâtiment ſépulcral qui me parut très-ancien; il conſiſte en une grotte, en forme de niche, taillée dans le roc. Nous tournâmes un mille plus loin au nord, &, après avoir fait encore deux milles à l'orient, nous atteignîmes la ſource de la *Fege*: cette rivière ſort de deſſous les montagnes par une ouverture d'environ vingt pieds de diamètre, & taillée en forme d'arcade. Le temple qui eſt à côté de la rivière paraît très-ancien, & fut probablement bâti avant qu'on eût inventé les ordres. Les habitans croient que la rivière de Fege vient de l'Euphrate par deſſous terre. Ce terroir eſt rempli de jardins, de vignes & de quantité d'arbres qui en font un lieu charmant, où les habitans de Damas vont ſouvent paſſer des journées entières en été.

Le pachalic, dont nous traitons, offre un

monument trop remarquable pour ne pas exciter toute l'attention des voyageurs. Je veux parler de Palmyre, ſi connue, dans le troiſième âge de Rome, par le rôle brillant qu'elle joua dans les démêlés des Parthes & des Romains, par la fortune d'Odenat & de Zénobie, par leur chute, & par ſa propre ruine ſous Aurélien. Depuis cette époque, ſon nom avait laiſſé un beau ſouvenir dans l'hiſtoire; mais, faute de connaître en détail les titres de ſa grandeur, l'on n'en avait que des idées confuſes. A peine les ſoupçonnait-on, même en Europe, lorſque le chevalier *Daukins*, anglais, publia, en 1753, les plans détaillés qu'il en avait pris lui-même ſur les lieux en 1751; & il a fallu reconnaître que l'antiquité n'a rien laiſſé, ni dans la Grèce, ni dans l'Italie, qui ſoit comparable à la magnificence des ruines de Palmyre. Syrie.

Citons le précis de la relation de M. Wood, aſſocié & rédacteur du voyage de M. Daukins.

« Après avoir appris à Damas que *Tadmor*, » ou Palmyre, dépendait d'un aga réſident à » *Haſſia*, nous nous rendîmes, en quatre jours, » à ce village, qui eſt ſitué dans le déſert ſur » la route de Damas à Alep. L'aga nous re- » çut avec cette hoſpitalité qui eſt ſi com- » mune dans ce pays-là, parmi les gens de

Syrie.

» toute condition ; &, quoique extrêmement
» ſurpris de notre curioſité, il nous donna les
» inſtructions néceſſaires pour la ſatisfaire le
» mieux qu'il ſe pourrait. Nous partîmes de
» *Haſſia* le 13 mars 1751, avec une eſcorte
» des meilleurs cavaliers arabes de l'aga, ar-
» més de fuſils & de longues piques, & nous
» arrivâmes, quatre heures après, à *Sodoud*,
» à travers une plaine ſtérile qui produiſait à
» peine de quoi brouter à des gazelles que
» nous y vîmes en quantité. *Sodoud* eſt un
» petit village habité par des chrétiens ma-
» ronites. Cet endroit eſt ſi pauvre que les
» maiſons ſont bâties de terre cuite au ſoleil.
» Les habitans cultivent, au tour du village,
» autant de terre qu'il leur en faut ſimplement
» pour leur ſubſiſtance, & ils font de bon
» vin rouge. Après dîné nous reprîmes notre
» route, & nous arrivâmes, en trois heures,
» à *Haouaram*, village turc où nous couchâ-
» mes. *Haouaram* a la même apparence de
» pauvreté que *Sodoud ;* mais nous y trouvâ-
» mes quelques ruines qui font voir que cet
» endroit à été autre fois plus conſidérable.
» Nous remarquâmes un village voiſin en-
» tièrement abandonné de ſes habitans : ce
» qui arrive fréquemment dans ces pays-là,
» quand le produit des terres ne répond pas

à

» à la culture ; les habitans les quittent pour
» n'être pas opprimés. Nous partîmes de Syrie.
» *Haouaram* le 13, & nous arrivâmes en trois
» heures à *Gariatin.* Ce village ne diffère
» des précédens, qu'en ce qu'il eſt un peu
» plus grand ; on jugea à propos de nous y
» faire paſſer le reſte du jour, pour nous
» préparer, ainſi que nos bêtes de charge, à
» la fatigue du reſte de notre voyage ; car
» quoique nous ne puiſſions l'achever en moins
» de vingt-quatre heures, il fallait faire ce tra-
» jet tout d'une traite, n'y ayant point d'eau
» dans cette partie du déſert. Nous laiſſâmes
» le Gariatin le 13, étant aux environs de
» deux perſonnes, qui, avec le même nom-
» bre d'ânes, de mulets & de chameaux, fai-
» ſaient un mêlange aſſez groteſque. Notre
» route était à travers une plaine ſabloneuſe
» & unie d'à-peu-près trois lieues & demie de
» largeur, ſans arbres ni eau, & bornée à
» droite & à gauche par une chaîne de mon-
» tagnes ſtériles, qui ſemblaient ſe joindre
» environ deux tiers de lieue avant que nous
» arrivaſſions à Palmyre.

» Le 14 à midi, nous arrivâmes au lieu
» où les montagnes ſembloient ſe joindre ; il
» y a entr'elles une vallée où l'on voit encore
» les ruines d'un aqueduc qui portait autrefois

Syrie. » de l'eau à Palmyre : à droite & à gauche ſont » des tours carrées d'une hauteur conſidérable ; » en approchant de plus près nous trouvâmes » que c'étaient les anciens ſépulcres des Pal- » myreniens. A peine eûmes nous paſſé ces » monumens vénérables, que, les montagnes » ſe ſéparant des deux côtés, nous décou- » vrîmes tout à-la-fois la plus grande quantité » de ruines que nous euſſions jamais vue, & » derrière ces mêmes ruines, vers l'Euphrate, » une étendue de plat pays à perte de vue, » ſans le moindre objet animé. Il eſt preſque » impoſible de s'imaginer rien de plus éton- » nant : un ſi grand nombre de piliers : corin- » thiens, avec ſi peu de murs & de bâti- » mens ſolides, fait l'effet le plus romaneſque » que l'on puiſſe voir. Tel eſt le récit de M. » Wood ».

Pour ſe faire l'idée la plus rapprochée d'un pareil ſpectacle, il faut ſe peindre cet eſpace ſi reſſerré comme une vaſte plaine. Quel magnifique amas de bâſes, de colonnes, de chapiteaux ; les uns renverſés & accumulés, les autres debout ! Ici les colonnes forment des groupes dont la ſymétrie eſt détruite par la chûte de pluſieurs d'entre elles ; là elles ſont rangées en files tellement prolongées, que, ſemblables à des rangs d'arbres, elles fuient

ſous l'œil dans le lointain, & ne paraiſſent plus que des lignes accollées; de toutes parts la terre eſt hériſſée de vaſtes pierres à demi enterrées, d'entablemens briſés, de friſes mutilées, de ſculptures affacées, de tombeaux violés & d'autels ſouillés de pouſſière. Tous ces riches débris ſont de marbre blanc. Les miſérables cabanes, qui ſervent d'azyle aux modernes habitans de Palmyre, achèvent de relever la magnificence de ces ruines anciennes. Jamais il n'y eut de contraſte plus frappant & plus bizarre. Syrie.

On ne peut enviſager les ſuperbes ruines de Palmyre ſans être ému, ſans éprouver un ſubit enthouſiaſme, un mélange d'étonnement & d'admiration. C'eſt particulièrement ce qu'on reſſent à l'aſpect d'un temple du ſoleil, divinité de Palmyre. L'architecture y avait ſur-tout prodigué ſes richeſſes, & déployé ſa magnificence. L'enceinte carrée de la cour qui l'enferme, a ſix cent dix-neuf pieds ſur chaque face; le long de cette enceinte régnait intérieurement un double rang de colonnes. Le temple préſente encore une facade de quarante-ſept pieds, ſur un flanc de cent vingt-quatre; tout autour règne un périſtyle de quarante-une colonnes. On a prétendu que la diſpoſition des colonnes de cet édifice & de quelques au-

Syrie.

tres, jointe aux entablemens qu'on ſuppoſe y avoir été, & qui n'y ſont plus, ont été la ſource où Perrault a puiſé l'idée de ſon périſtyle. Cependant la colonnade du Louvre a été bâtie avant l'exiſtence des deſſins, qui nous ont fait connaître les monumens de Palmyre. Les anciens n'ont jamais employé la double colonne, qui produit un ſi bel effet au Louvre ; peut-être même n'ont-ils jamais connu les voûtes plattes, dont la forme eſt ſi agréable & la conſtruction ſi ingénieuſe.

L'on ne peut voir, tant de monumens d'induſtrie & de puiſſance, ſans demander quel eſt le ſiècle qui les vit ſe développer; quelle fut la ſource des richeſſes néceſſaires à ces conſtructions ; en un mot, quelle eſt l'hiſtoire de Palmyre, & pourquoi elle ſe trouve ſituée ſi ſingulièrement, étant en quelque ſorte une île ſéparée de la terre habitable, par une mer de ſables ſtériles. Les voyageurs que j'ai cités ont fait, ſur ces queſtions, des recherches intéreſſantes, mais trop longues pour être rapportées dans cet ouvrage.

De tout tems, Palmyre fut un entrepôt naturel pour les marchandiſes qui venaient de l'Inde par le golfe perſique, & qui de-là, remontant par l'Euphrate où par le déſert, allaient dans la Phenicie & l'Aſie mineure,

ſe répandre chez des nations qui en furent toujours avides. Ce commerce dut y attirer, dès les ſiècles les plus reculés, une grande population, & en faire une place importante: mais elle ne fut jamais plus illuſtrée, que ſous la fameuſe reine Zénobie. Syrie.

Dans l'Europe moderne, pluſieurs femmes ont ſoutenu glorieuſement le fardeau d'un empire, & notre ſiècle a produit des héroïnes dignes de fixer les regards de la poſtérité. Mais ſi nous en exceptons Sémiramis, dont les exploits paraiſſent ſi incertains, Zénobie eſt la ſeule, dont le génie ſupérieur ait briſé le joug indigne ſous lequel les mœurs & le climat de l'Aſie tenaient ſon ſexe : elle ſe diſait deſcendue des anciens rois macédoniens, qui régnaient en Égypte ; ſa beauté égalait celle de Cléopatre ; & elle ſurpaſſait, de bien loin, cette princeſſe en valeur & en chaſteté. On raconte qu'elle ne recevait jamais les careſſes de ſon mari, que dans la vue d'avoir une poſtérité : ſi ſes eſpérances étaient trompées, elle faiſait un nouvel eſſai le mois ſuivant. Élevée au deſſus de ſon ſexe par ſes qualités éminentes, Zénobie était encore la plus belle des femmes : elle avait le teint brun, les dents d'une blancheur éclatante, une voix forte & harmonieuſe, & de grands yeux noirs, dont

Syrie.

une douceur attrayante tempérait la vivacité. L'étude avait éclairé ſon eſprit, & en avait augmenté l'énergie naturelle. Elle n'ignorait pas le latin, mais elle poſſédait au même degré de perfection le grec, le ſyriaque & la langue égyptienne. L'hiſtoire orientale lui parut ſi importante qu'elle en compoſa un abrégé pour ſon uſage; & guidée par le ſublime Longin, elle comparait familièrement les beautés d'Homère & de Platon.

Cette femme accomplie avait épouſé *Odenat*, qui, né dans une condition privée, était monté ſur le trône de l'orient : elle devint bientôt l'amie & la compagne d'un héros. Odenat aimait paſſionément la chaſſe : en tems de paix il ſe plaiſait à pourſuivre les bêtes farouches du déſert, les lions, les panthères & les ours. Zénobie ſe livrait avec la même ardeur à ce dangereux exercice. Endurcie à la fatigue, elle dédaigna bientôt l'uſage des chars couverts : on la voyait le plus ordinairement à cheval, revêtue d'un habit militaire; quelquefois elle marchait à pied, & faiſait pluſieurs milles à la tête des troupes. Les ſuccès d'Odenat furent attribués en grande partie à la valeur & à la prudence extraordinaire de ſa femme. Les victoires brillantes des deux époux ſur le grand roi, qu'ils pourſuivirent

deux fois juſqu'aux portes de Créſiphon, devinrent la ſource de leur gloire & de leur puiſſance. Les armées qu'ils commandaient, & les perſonnes qu'ils avaient ſauvées, ne voulurent avoir pour ſouverains que leurs chefs invincibles: lorſque l'infortuné Valerien tomba entre les mains des Perſes, le ſénat & le peuple de Rome reſpectèrent un étranger qui vengeait la majeſté de l'empire; l'inſenſible Galien lui-même conſentit à partager la pourpre avec Odenat, & il lui donna le titre de collègue. Syrie.

Après avoir chaſſé de l'Aſie les Goths qui la dévaſtaient, le prince palmyrenien ſe rendit à la ville d'Emèſe en Syrie. Il avait triomphé de tous ſes ennemis dans la guerre; il périt par une trahiſon domeſtique. *Moconius*, ſon neveu, aidé d'un petit nombre de complices, aſſaſſina ſon oncle au milieu d'une grande fête, ſous prétexte qu'il en avait reçu une grande inſulte. Moconius ne retira de ſon crime que le plaiſir de la vengeance. A peine avait-il pris le titre d'Auguſte, que Zénobie l'immola aux mânes de ſon époux.

Aſſiſtée des plus fidèles amis d'Odenat, cette princeſſe monta ſur le trône qu'elle remplit avec la plus grande habileté. Elle gouverna, pendant plus de cinq ans, Palmyre, la Syrie

Syrie.

& l'Orient ; ſon premier ſoin fut de rompre avec les Romains : un général qui avait été envoyé contre elle, fut forcé de ſe retirer en Europe, après avoir perdu ſon armée & ſa réputation. Loin d'être dirigée par ces petits intérêts, qui agitent ſi ſouvent le règne d'une femme, l'adminiſtration de Zénobie avait pour bâſe les plus ſages maximes de la politique : s'il fallait pardonner, elle ſavait étouffer ſon reſſentiment ? était-il néceſſaire de punir, elle pouvait impoſer ſilence à la voix de la pitié ? Sa grande économie fut taxée d'avarice : cependant lorſque l'occaſion l'exigeait, elle paraiſſait libérale & magnifique. L'Arabie, l'Arménie & la Perſe, redoutaient & recherchaient ſon alliance. Aux domaines de ſon époux, qui s'étendaient depuis l'Euphrate juſqu'aux frontières de la Bithynie, elle ajouta l'héritage de ſes ancêtres, le royaume fertile & peuplé de l'Égypte.

Claude rendit juſtice à ſon mérite ; il n'était pas fâché qu'elle maintînt la dignité de l'empire en Orient, tandis qu'il faiſait la guerre à la nation des Goths. Au reſte, la conduite de Zénobie finit par allarmer l'empereur Aurélien ; il eſt probable qu'elle avait formé le deſſein d'élever une monarchie indépendante : elle mêlait aux manières affables des princes de Rome,

la pompe éclatante des cours de l'Aſie, & elle voulait être adorée de ſes ſujets, comme l'avaient été les ſucceſſeurs de Cyrus. Ses trois fils reçurent une éducation romaine; ſouvent elle les montrait aux troupes, ornés de la pourpre impériale. Elle ſe réſerva le diadême avec le titre brillant, mais douteux, de reine de l'Orient. Syrie.

Telle était l'adverſaire qu'Aurélien avait à combattre, & qui, malgré ſon ſexe, devait paraître redoutable. Il ſe rendit en Aſie, & s'avançant, à la tête de ſon armée, il reçut la ſoumiſſion de la Bithynie deja ébranlée par les armes & par les intrigues de Zénobie. Cette reine aurait été peu digne de ſa réputation, ſi elle eut ſouffert tranquillement que l'empereur ſe fût avancé juſqu'à cent milles de ſa capitale. Le ſort de l'Orient fut décidé dans deux grandes batailles; dans ces deux combats Zénobie anima ſes troupes par ſa préſence; mais elle ſuccomba ſous la fortune & les efforts d'Aurélien, & après deux défaites elle ne put raſſembler une troiſième armée. Palmyre était la dernière reſſource de la veuve d'Odenat: elle s'enferma dans ſa capitale, fit toute ſorte de préparatifs pour une vigoureuſe réſiſtance, & remplie d'un courage intrépide,

Syrie.

elle déclara que ſon règne ne finirait qu'avec ſa vie.

Le ſiége de Palmyre offrait de grandes difficultés ; cet objet important exigeait toute l'activité d'Aurélien, qui fut bleſſé d'une flèche, comme il preſſait en perſonne les attaques de la place ; perſuadé qu'il était plus prudent d'avoir recours à une capitulation avantageuſe, il offrit à la reine une retraite brillante, aux citoyens la confirmation de leurs priviléges : ſes propoſitions furent rejetées avec opiniâtreté, & l'inſulte accompagna le refus.

Zénobie imaginait qu'en peu de tems la famine contraindrait les Romains à repaſſer le déſert ; elle ſe flattait auſſi que les rois de l'Orient & ſur-tout le monarque de la Perſe, armeraient pour défendre un allié naturel. Ces eſpérances ſoutenaient ſa fermeté ; mais la perſévérance & la fortune d'Aurélien ſurmontèrent tous les obſtacles. Ce fut alors que Zénobie réſolut de fuir ; elle monta le plus léger de ſes dromadaires, & déja elle était parvenue aux bords de l'Euphrate, à vingt lieues environ de Palmyre, lorſqu'arrêtée par la cavalerie légère qu'Aurélien avait envoyée à ſa pouſuite, elle fut amenée captive aux pieds de l'empereur.

Lorſque la reine de Syrie parut devant Aurélien, ce prince lui demanda comment elle

avait eu l'audace de prendre les armes contre les empereurs de Rome. La réponſe de Zénobie fut un mélange prudent de reſpect & de fermeté ; mais la force d'eſprit chez les femmes eſt preſque toujours artificielle : auſſi eſt-il bien rare qu'elle ſe ſoutienne. Le courage de Zénobie l'abandonna au moment du danger ; elle ne put entendre, ſans être glacée d'effroi, les clameurs des ſoldats, qui demandaient à haute voix ſa mort ; oubliant le généreux déſeſpoir de Cléopatre qu'elle s'était propoſée pour modèle, elle n'eut pas honte d'acheter ſa grace par le ſacrifice de ſa réputation & de ſes amis ; ce fut ſur leurs têtes qu'elle dirigea les traits de la vengeance du vainqueur. Le fameux Longin périt avec les victimes nombreuſes & peut-être innocentes, que la tremblante Zénobie dévouoit à la mort. Le nom de ce ſublime écrivain vivra plus long-tems que celui de la reine qui le trahit, ou du tyran qui le condamna : la ſcience & le génie n'étaient pas capables d'émouvoir le cœur ſévère d'un ſoldat ignorant ; mais ils avaient ſervi à élever & à fortifier l'ame de Longin. Sans proférer une ſeule plainte, il marcha tranquillement au ſupplice, touché de compaſſion pour les malheurs de ſa ſouveraine, & conſolant lui-même ſes amis affligés.

Syrie.

Syrie.

Bientôt Palmyre éprouva tout le poids du reſſentiment d'Aurélien. Il exiſte encore une lettre de ce prince, où il avoue lui-même que les enfans, les femmes, les vieillards, & les payſans confondus avec les rebelles, ont été enveloppés dans un maſſacre général : quoiqu'il paraiſſe occupé principalement à rétablir un temple du ſoleil, il prend quelqu'intérêt au petit nombre de Palmyreniens qui ont échappé à la deſtruction de leur patrie ; il leur accorde la permiſſion de rebâtir & d'habiter leur ville. Il eſt plus aiſé de détruire que de réparer ; le ſiége du commerce, des arts & de la grandeur de Zénobie devint ſucceſſivement une ville obſcure, une fortereſſe peu importante, & enfin un miſérable village. Aujourd'hui les citoyens de Palmyre, qui conſiſtent en trente ou quarante familles, ont conſtruit leurs chaumières dans l'enceinte ſpacieuſe d'un temple magnifique.

CHAPITRE VI.

*Route de Damas à Alep, par Hems, l'*ancienne Emèſe. — *D'Hamah & Marrah.* — *Du pachalic d'Alep.* — *Deſcription de cette ville.* — *Etat actuel d'Alexandrette.*

JE partis le 15 juillet de Damas pour Alep ſous l'eſcorte d'un jeune janiſſaire; nous fîmes deux lieues juſqu'à un village appelé *Touna*, où je ne pus trouver de logement, de manière que je fus obligé de coucher ſur l'établi d'une boutique. Je vis dans les environs quantité de vignobles, que l'on garde du haut d'une *échauguette* ſoutenue par quatre perches, où l'on monte avec une échelle. Étant arrivé le 17 au nord-eſt de la plaine, je vis un aqueduc qui vient des montagnes. Le canal eſt creuſé d'environ dix pieds en terre, avec des ouvertures eſpacées, autour deſquelles ſont de grands monceaux de terre; ce qui donne lieu de croire qu'à meſure qu'on le creuſait, on déblayait la terre par ces ouvertures : on y deſcendait probablement par-là pour le nétoyer. Syrie.

Syrie.

Nous arrivâmes au bout de trois heures aux montagnes qu'on appèle *Outala Saphire*, qui occupent le milieu de cette vaſte plaine; nous employâmes deux heures & demie à les traverſer; c'eſt dans cet endroit que finit la chaîne des montagnes ſituée au couchant de Damas. Nous deſcendîmes de-là au nord de la plaine; je vis à l'orient de cette plaine un lac d'eau ſalée : le terroir étant rempli de ſel, l'eau s'évapore en été & laiſſe ſur ſa ſurface une croute de ſel.

Kaiphe eſt un fort joli village entouré de murailles, que les habitans ont bâties pour ſe mettre à couvert des incurſions des Arabes, & le dernier ſur la route qui dépend du pacha de Damas. Nous campâmes dans un beau caravanſerai entouré d'un portique ſous lequel ſont des ſophas qui ſervent de lit aux voyageurs; il y a auſſi des écuries pour les chevaux. Les Arabes vinrent s'informer s'il n'y avait point un franc dans la caravane, & demandèrent un *kaphar* qu'ils prétendirent leur être dû : le lendemain ils me menacèrent de m'arrêter ſi je ne le payais. Je ſavais qu'on n'en devait aucun lorſqu'on voyageait avec les caravanes; celui qui la conduiſait prit mon parti, je les régalai avec du café, & ils ſe retirèrent.

Nous arrivâmes au bout d'une heure à quelques montagnes dont la montée eſt fort douce; elles ſont couvertes de vignobles. Nous deſcendîmes dans une plaine fertile d'environ trois milles de long, & nous paſſâmes près d'un village qui eſt ſur une montagne à droite, où pluſieurs femmes nous apportèrent des œufs, des raiſins, du pain, du lait caillé, du fromage & autres proviſions. Syrie.

Comme nous continuions notre route le 18, nous apperçûmes, à quelque diſtance, quatre Arabes à cheval; c'étaient les mêmes qui m'avaient menacé; ceux qui étaient à la tête de la caravane firent halte, pour nous donner le tems de nous raſſembler; deux ou trois de nos gens ſe détachèrent pour les obſerver & empêcher qu'ils ne nous ſurpriſſent: nous ſûmes depuis qu'ils avaient formé le deſſein de nous piller; mais ils ſe retirèrent, & nous n'en entendîmes plus parler.

Nous nous raſſemblâmes le 19, de crainte des Arabes qui fréquentent beaucoup ces campagnes; nous marchâmes environ pendant trois heures dans une plaine déſerte juſqu'à *Haſſeith*. C'est une ville pauvre où il n'y a d'autre maiſon que celle du gouverneur, une moſquée & deux ou trois mauvaiſes maiſons. Nous prîmes le 20 au couchant de la plaine,

Syrie. & nous arrivâmes au bout de trois heures à un caravanſerail inhabité, où les habitans nous apportèrent des vivres ; nous prîmes notre route au couchant, & quelque tems après nous arrivâmes à *Hems*.

Hems eſt l'ancienne *Émèſe*. Cette ville eſt bâtie dans une très-belle plaine ; ſes murailles ont environ trois milles de circuit ; les maiſons ſont au pied d'un château ruiné, entouré d'un foſſé ſur lequel eſt un pont à pluſieurs arches. Les hiſtoriens orientaux diſent qu'Hipocrate y réſidait, & allait ſouvent à Damas. Les écrivains eccléſiaſtiques prétendent qu'on y trouva la tête de Saint-Jean Baptiſte, du tems de l'empereur Théodore. L'empereur *Héliogabale* était natif de cette ville. Il y avait un fameux temple dédié au ſoleil qu'on adorait ſous le nom d'*Héliogabale*, dont il prit le nom. On dit que l'empereur Aurélien défit Zénobie près de cette ville, & y bâtit enſuite pluſieurs temples.

Je campai tout le jour à *Hems*, dans le caravanſerail, &, lorſque je fus repoſé, je me déterminai à aller voir le gouverneur, qui a le titre d'aga, & qui eſt indépendant du pacha. Je lui remis une lettre de recommandation qu'on m'avait donnée, & j'y joignis une pièce de drap, en le priant de me donner un guide.

C'était

C'était un vieillard ſoupçonneux, qui ne ſe piquait pas de politeſſe, & je ne pus obtenir de lui qu'on me donnât une échelle pour copier une inſcription. Il m'envoya chercher pour lui tâter le poul, & pour me conſulter; car on lui mandait que j'étais médecin : il devint plus ſoupçonneux que jamais, lorſque je lui dis que je ne l'étais point ; mais je me paſſai de lui, & le préſent que je lui avais fait, m'épargna un *kaphar* de quatorze piaſtres. Syrie.

Nous continuâmes notre route le 20 ; nous traverſâmes une belle plaine d'environ douze milles de long, & arrivâmes à une hauteur ſur l'Oronte. Nous fîmes enſuite douze milles dans une eſpèce de déſert ; nous arrivâmes à *Hamah*. *Hamah* eſt ſitué ſur l'Oronte, dans une vallée étroite, bordée de côté & d'autre de rochers eſcarpés. Il y a hors de la ville des jardins fort agréables, mais dont l'air eſt enfermé & mal-ſain : elle eſt cependant aujourd'hui dans un état floriſſant ; la raiſon en eſt que c'eſt la ſeule ville où les Arabes, qui habitent le déſert de *Tadmor*, puiſſent venir acheter les denrées dont ils ont beſoin, à condition qu'ils ne pilleront point les caravanes.

Les scheiks d'Hamah (c'eſt ainſi qu'on appèle dans chaque ville les chefs des Ara-

Syrie.

bes), deſcendent de Mahomet; ils ſont fort reſpectés dans le pays. On leur donne le titre d'*Emir*, & on leur laiſſe un pouvoir illimité auſſi long-tems qu'ils n'en abuſent point. Ils ont un très-beau palais ſur le bord de la rivière. On m'a dit que les Perſans avaient un ſi grand reſpect pour cette famille, que, lorsqu'un malfaiteur pouvait obtenir un paſſe-port de l'émir, il pouvait impunément retourner chez lui ſans craindre qu'on l'appelât en juſtice.

Il y a quantité de Grecs dans cette ville, de même qu'à *Hems ; Abulfeda*, qui s'eſt rendu fameux par ſon ſavoir dans l'hiſtoire de la géographie, était prince d'*Hamah*, vers l'an 1345, & probablement de la famille des *Scheiks* dont je viens de parler. Il a publié deux ouvrages qui lui ont acquis une réputation immortelle; ſavoir, un abrégé de l'hiſtoire univerſelle juſqu'à ſon tems, & un traité de géographie, dans lequel toutes les villes ſont diſpoſées par tables ſuivant leur longitude & leur latitude.

Nous ſéjournâmes un jour à *Hamah ;* nous en partîmes un peu après minuit ; mais, lorſque nous fûmes à quelque diſtance de la ville, nous vîmes venir à nous environ cinquante cavaliers arabes. Tous ceux qui compoſaient la caravane, prirent à l'inſtant leurs fuſils ;

les fantaſſins s'armèrent de pierres, & détachèrent les frondes qu'ils portent autour de leurs ceintures; mais on apprit que c'étaient des Arabes qui, après avoir exercé le métier de voleurs, s'étaient ſoumis au gouvernement, & vivaient en honnêtes gens. Nous arrivâmes enfin à *Marrah* : c'eſt une petite ville fort pauvre ; elle appartient à un aga, indépendant, & les Francs y paient un gros *kaphar*, que ſes gens vinrent me demander : je leur dis que j'avais une lettre à remettre à leur aga ; ce qui parut leur déplaire, & ils ſe contentèrent de quelques medins; mais ils me demandèrent ma lettre ; & je ſus depuis que, ſi je la leur avais donnée, ils l'auraient déchirée, & m'auraient fait payer le *kaphar* en entier. Syrie.

Nous partîmes le 25 ; j'avais écrit d'Hamah à un ami que j'avais à Alep, que j'étais avec la caravane ; il eut la complaiſance de venir me joindre, & me conduiſit dans ſa tente. Nous fîmes, l'après-midi, environ trois lieues juſqu'à *Reah*, gros village ſitué au pied d'une montagne ; il y a tout auprès un petit terrein uni avec une fontaine, où quantité de perſonnes ſe rendent pour leur plaiſir. Nous y trouvâmes l'aga de *Reah* avec lequel nous prîmes du café; il donnait un repas, & il avait amené des muſiciens ; il nous envoya quelques pro-

Syrie.

viſions, & pouſſa la politeſſe juſqu'à ordonner à ſes muſiciens de ne point jouer de leurs inſtrumens que nous ne fuſſions endormis.

Nous vînmes de-là à *Kaph*, qui eſt un village ruiné, de ſi grande étendue, qu'on l'eût pris pour une grande ville. Nous marchâmes l'après-midi du 27, trois heures vers l'eſt-ſud-eſt par un mauvais chemin rempli de rochers: tous les environs ſont couverts de débris. *Rouiah* eſt près de la plaine qui va de *Marrah* à Alep, il l'emporte ſur les autres villes par ſa magnificence. On y voit ſix ou ſept beaux pálais dont quelques-uns ſont preſqu'entiers, & autant d'églises; les maiſons ſont bâties autour d'une cour, avec un portique, au-deſſus duquel règne une galerie par où l'on entre dans les appartemens; nous partîmes le 23, & nous nous rendîmes le long de la rivière par le grand chemin de Damas, à un village éloigné de ſix milles d'Alep; nous campâmes environ à une lieue de cette ville; pluſieurs de mes amis vinrent dîner avec nous; le conſul nous envoya complimenter le ſoir par ſon chancelier, ſon drogman, & ſon *chiaoux*, avec leſquels nous nous rendîmes le ſoir à Alep.

Le pachalic d'Alep comprend le terrein qui

s'étend de l'Euphrate à la Méditerranée, entre deux lignes, dont l'une paſſe à *Bir*, par les montagnes, & l'autre part de *Belès* juſqu'à la mer, par *Marra* & le pont de *Chogr*. Cet eſpace eſt en grande partie formé de deux plaines; le nord & le rivage de la mer ſont occupés par d'aſſez hautes montagnes; en général, le ſol de ce gouvernement eſt gras & argileux; la majeure partie des terres eſt en friche; les herbes hautes & vigoureuſes qui croiſſent par-tout après les pluies d'hiver, en atteſtent la fécondité; mais elle y eſt preſque ſans fruit; les pâturages ſont abandonnés aux hordes errantes de Turkamans & des Kourdes. Syrie.

Les lieux de ce pachalic, qui méritent quelque attention ſont, 1°. la ville d'Alep: cette ville eſt la capitale de la province & la réſidence ordinaire du pacha; elle eſt ſituée dans la vaſte plaine qui s'étend de l'Oronte à l'Euphrate; le local d'Alep, outre l'avantage d'un ſol gras & fertile, poſſède encore celui d'un ruiſſeau d'eau douce qui ne tarit jamais. La ville elle-même eſt une des plus agréables, & peut-être la plus propre & la mieux bâtie de toute la Syrie; de quelque côté que l'on y arrive, la foule de ſes dômes & de ſes minarets flatte l'œil ennuyé de l'aſpect brun & monotone de la plaine; au centre eſt une mon-

Syrie.

tagne factice, environnée d'un foſſé ſec, & couronnée d'une fortereſſe en ruines.

Chaque maiſon, outre le rez-de-chauſſée, offre un étage d'ordre attique avec une galerie ; le faîte en eſt plat & pavé de pierres ou enduit de plâtre ; la plupart des habitans font placer leurs lits ſur ces plates-formes, & y couchent pour éviter la chaleur des appartemens. On a pratiqué de petites ouvertures aux galeries qui les environnent, afin de pouvoir paſſer d'un bâtiment à l'autre, pour ſe rendre viſite par-deſſus les maiſons ; c'eſt l'uſage dans cette ville d'écrire ſur les portes & les fenêtres des paſſages de l'Alcoran ou de quelque poète fameux chez les Turcs.

Les environs de la ville ſont ſemés de grandes pierres carrées, ſurmontées d'un turban de pierre, qui ſont la marque d'autant de tombeaux : comme ville de commerce, elle a un aſpect impoſant : elle eſt l'entrepôt de toute l'*Arménie* & du *Diarbekir* : elle envoie des caravanes à Bagdad & en Perſe : elle communique au golfe Perſique par *Baſſora*, à l'Égypte & à la Mecque par Damas, et à l'Europe par Alexandrette & *Lattaqié* ; le commerce s'y fait preſque tout par échange ; les Français ont à Alep un conſul & ſept comptoirs : Alep ne le cède, pour l'étendue, qu'à Conſtantinople &

au Caire, & peut-être encore à Smyrne : on veut y compter 200 mille ames : mais ce calcul paroîtra exagéré, ſi l'on obſerve que cette ville n'eſt pas plus grande que Nantes ou Marſeille, & que les maiſons n'y ont qu'un étage ; les négocians européens ne jouiſſent dans aucun autre lieu d'autant de liberté & de conſidération de la part du peuple. Syrie.

L'air d'Alep eſt très-ſec & très-vif, & en même tems très-ſalubre : cependant la ville & ſon territoire ſont ſujets à une eſpèce de gale qu'on appèle le mal d'Alep ; elle commence par un petit bouton qui cauſe des démangeaiſons, & qui devient enſuite un ulcère de la largeur de l'ongle ; la durée fixe de cet ulcère eſt d'un an ; il ſe place ordinairement au viſage, ce qui défigure la plupart des habitans d'Alep : cette incommodité a cela d'avantageux, que ceux qui en ſont atteints n'ont aucune autre maladie à craindre : l'expérience a prouvé que le meilleur remède eſt de n'en point faire.

Tout le monde a entendu parler des pigeons d'Alep, qui ſervent de couriers pour Alexandrette & Bagdad : ce fait, qui n'eſt point une fable, a ceſſé d'avoir lieu depuis trente à quarante ans, parce que les voleurs Kourdes ſe ſont aviſés de tuer les pigeons. Pour faire

Syrie.

uſage de cette eſpèce de poſte, l'on prenait des couples qui euſſent des petits, & on les portait à cheval au lieu d'où l'on voulait qu'ils revinſſent, avec l'attention de leur laiſſer la vue libre; lorſque les nouvelles arrivaient, le correſpondant attachait un billet à la patte des pigeons, & il les lâchait. L'oiſeau, impatient de revoir ſes petits, partait comme un éclair, & arrivait en dix heures d'Alexandrette, & en deux jours de Bagdad; le retour lui était d'autant plus facile, que ſa vue pouvait découvrir Alep à une diſtance infinie. On prétend que le vieux Alep eſt environ douze milles au midi d'Alep, & à deux lieues à l'orient de la grande route: cette ville était conſidérable du tems des anciens, & la capitale de la belle contrée que l'on appelait *Marſyas*; on voit encore quelques reſtes de fondemens de murailles de la ville, qui ont environ dix pieds d'épaiſſeur; ce n'eſt plus aujourd'hui qu'un amas confus de ruines.

Les tombeaux des Mammelucs ſont au ſud-eſt de la ville; ils conſiſtent dans des moſquées qu'ils firent bâtir de leur vivant pour y dépoſer leur corps après leur mort; elles ſont accompagnées d'une cour, dont trois côtés ſont ornés d'un portique ſoutenu par des colonnes, & couvertes d'un dôme.

Les Arméniens, les Grecs, les Syriens, les Maronites, ont chacun une égliſe à Alep dans le même quartier de la ville; les deux premiers y ont un évêque; la ſynagogue juive paraît avoir ſervi anciennement d'égliſe, & fait partie d'un vieux édifice qui était orné de colonnes corinthiennes. Syrie.

Il y a environ à un demi-mille au nord d'Alep, une éminence ſur laquelle eſt un couvent de derviches, avec une belle moſquée couverte d'un dôme, & entourée de cyprès, qui font paraître de loin ce couvent d'autant plus beau, que tous les environs ſont dénués de verdure. Ces derviches ne ſont point de ceux qui danſent; ces derniers ont leur couvent à Alep.

Le nom de *derviche* eſt un mot perſan dont l'étymologie énonce le ſeuil de la porte, & qui métaphoriquement indique l'eſprit d'humilité, de retraite & de perſévérance, qui doit former le caractère principal de ces anachorètes; chaque ſiècle vit naître dans tous les états mahométans quelques-unes de ces ſociétés, qui preſque toutes exiſtent encore dans l'empire ottoman, & dont les plus diſtinguées ſont au nombre de trente-deux.

L'enthouſiaſme que Mahomet ſut inſpirer à ſes diſciples, en exaltant leur imagination

Syrie. par le tableau des voluptés, qu'il leur promit dans l'autre monde, & par les victoires dont il appuya dans celui-ci ſa prétendue miſſion, fit éclore chez tous les ſectateurs du *Courann*, une foule de cénobites, que l'auſtérité de leur vie ſemble rendre aux yeux d'un peuple crédule, abſolument étrangers à la terre.

Tous ces inſtituts ſont établis ſur des principes différens; chaque fondateur a imprimé à ſon ordre un caractère diſtinctif par les règles, les ſtatuts & les pratiques qu'il y a établis; les différences qu'on y remarque s'étendent juſqu'à l'habit; chaque ordre à ſon coſtume particulier, &, dans la plupart, cette variété exiſte même entre les derviches & les *Scheiks* leurs ſupérieurs; elle ſe remarque principalement dans les turbans, dans la coupe de l'habit, dans leurs couleurs, & dans la nature de l'étoffe qu'on y emploie.

Généralement tous ces derviches laiſſent croître leur barbe & leurs mouſtaches; une partie d'entre eux portent encore de longs cheveux, en mémoire de ce que pratiquait le prophète lui-même & pluſieurs de ſes diſciples; les uns les laiſſent flotter ſur leurs épaules, les autres les relèvent en forme de chignon, & les attachent derrière le turban; ſi les muſulmans laïcs ſont dans l'uſage de tenir à la

main des chapelets par manière de contenance, les derviches ne s'en ſervent jamais que dans un eſprit de religion & de piété ; chacun d'eux eſt tenu d'en avoir un de 33, 66, ou plutôt 99 grains, qui eſt le nombre des attributs que ces peuples donnent à la divinité; quelques-uns les ont toujours à la main, d'autres à la ceinture, & tous ſont obligés de les réciter pluſieurs fois dans la journée avec les prières particulières à chaque ordre; le fanatiſme eſt l'eſprit ou le ſyſtême général de ces différentes congrégations. Si les prières que l'on y récite ſont analogues aux principes de l'iſlamiſme, & à la haute idée que les ſectateurs du *Courann* ont de l'Être-Suprême, les pratiques qui les accompagnent s'éloignent cependant des maximes de leur prophète, & prouvent combien l'eſprit humain eſt ſuſceptible de s'égarer, lorſqu'il ſe livre ſans règle & ſans meſure aux illuſions d'un zèle enthouſiaſte, & aux preſtiges d'une imagination exaltée. Syrie.

Mais les pratiques communes & obligatoires pour les derviches ne ſont pas les ſeules qui exercent leur dévotion ; les plus zélés d'entre eux ſe vouent encore volontairement aux actes les plus auſtères ; les uns s'enferment dans leurs cellules pour y vaquer, pendant des heures entières, à la prière & à la méditation; les autres paſſent ſouvent

Syrie.

toute une nuit à proférer le mot d'Allah; pour ſe dérober au ſommeil, quelques-uns ſe tiennent durant ces nuits, dans des poſitions très-incommodes; aſſis les pieds poſés ſur terre, & les deux mains appuyées ſur les genoux, ils ſe fixent dans cette attitude par une lanière de cuir qui leur embraſſe le col & les jambes; d'autres lient leurs cheveux à une corde attachée au plafond.

Il en eſt auſſi qui ſe vouent à une retraite abſolue, & à une abſtinence des plus rigides, ne vivant que de pain & d'eau pendant douze jours conſécutifs en l'honneur des douze imams, de la race d'*Ali*. Les plus dévots obſervent quelquefois ce pénible régime pendant quarante jours de ſuite. Chez tous, il a pour objet l'expiation des péchés, la ſanctification des ames, la gloire de l'iſlamiſme, la proſpérité de l'état & le ſalut général du peuple mahométan; chaque fois ils prient le ciel de préſerver la nation de toutes les calamités publiques, telles que la guerre, la famine, la peſte, les incendies, les tremblemens de terre, &c. Quelques-uns d'entre eux ont encore pour maxime de diſtribuer de l'eau aux pauvres; le dos chargé d'une outre, ils parcourent les rues en criant, *fy-sebil-illah*, c'eſt-à-dire, *dans le*

ſentier de Dieu, & donnent de l'eau à tous ceux qui en veulent ſans jamais rien exiger. Syrie.

Généralement toutes ces ſociétés d'anachorètes ſe trouvent répandues dans les diverſes contrées de l'empire; elles ont par-tout des couvens habités chacun par vingt, trente & quarante derviches ſubordonnés à un scheik, & preſque tous dotés par les bienfaits & les legs continuels des ames charitables; chaque communauté ne donne cependant à ſes derviches que la nourriture & le logement. La nourriture ne conſiſte qu'en deux plats, rarement ils en ont trois; ceux qui ſont mariés ont la liberté d'avoir une habitation particulière; mais ils ſont obligés de venir coucher au couvent une ou deux fois la ſemaine, ſurtout la nuit qui précède leurs exercices publics. Quant aux vêtemens & aux autres beſoins de la vie, c'eſt à eux à y pourvoir, & c'eſt pour cela que pluſieurs d'entre eux exercent un art ou un métier quelconque. Ceux qui ont une belle main, s'appliquent à tranſcrire les livres ou les ouvrages les plus recherchés.

Il faut joindre à cet eſprit de pauvreté & de perſévérance, qui eſt exemplaire chez tous, celui de la ſoumiſſion envers leurs ſupérieurs. Cette ſoumiſſion eſt encore relevée par l'hu-

Syrie.

milité profonde qu'accompagne toutes leurs démarches, non-ſeulement dans l'intérieur de leurs cloîtres, mais encore en ſociété; on ne les rencontre nulle part qu'ils n'aient la tête inclinée & la contenance la plus reſpectueuſe; jamais ils ne ſaluent que par le mot *ya-hou*; celui d'ey, *allah*, revient ſans ceſſe dans les converſations, & les plus dévots ou les plus enthouſiaſtes ne parlent que de ſonges, de viſions, d'eſprits céleſtes, d'objets ſurnaturels, &c., tous réſident dans les mêmes villes qui poſſèdent les cendres des fondateurs de leurs ordres; ils ſont ſubordonnés au *mouphti* de la capitale, qui exerce ſur eux une juridiction abſolue, & qui a le droit d'inveſtiture à l'égard de tous les généraux d'ordres.

La majorité de la nation a toujours regardé ces derviches, & ſur-tout leurs fondateurs, comme des ames chéries du ciel, & en commerce intime avec les puiſſances ſpirituelles. Ces idées ſuperſtitieuſes que les derviches eux-mêmes ont le talent de perpétuer parmi le peuple, leur ont toujours ſervi d'égide; elles ont maintenu leur inſtitut, en leur attirant les bienfaits & la vénération de toutes les ames crédules; en tems de guerre, cette confiance devient plus générale encore & plus fervente; on voit des pachas, des beys, des offi-

ciers, des ſeigneurs de la cour engager un ou deux de ces cénobites à les ſuivre & à faire la campagne avec eux ; ils paſſent les jours & les nuits dans leurs tentes, uniquement occupés à former des vœux pour le ſuccès des armes muſulmanes. Syrie.

Au ſurplus, toutes les fois qu'il s'agit d'une expédition guerrière une foule de derviches de preſque tous les ordres, s'empreſſent de ſuivre les armées à titre de volontaires. Le gouvernement a même pour maxime de les y encourager, parce que leur préſence, leur exemple & les mortifications auxquelles ils ſe livrent, raniment le courage des troupes, & maintiennent parmi elles l'enthouſiaſme de la religion ; la veille d'une action ſur-tout, ils paſſent la nuit en prières & en larmes, parcourent enſuite les rangs, exhortent les officiers & les ſoldats à bien remplir leur devoir, en rappelant à leur eſprit les biens ineffables promis par le prophète à tous les muſulmans qui combattent pour la défenſe de la foi, ou qui meurent les armes à la main.

Indépendamment de ces conſidérations générales qui rendent ſi recommandable auprès de la nation le corps entier de ces ſolitaires, les vertus miraculeuſes qu'on attribue à la plupart de leurs *scheiks* leur attirent encore une

Syrie.

dévotion particulière ; ils s'arrogent le pouvoir d'interpréter les ſonges & de guérir, par des remèdes ſpirituels & les maladies de l'eſprit, du corps ; ces remèdes conſiſtent en exorciſmes & en prières ; ordinairement ils poſent la main ſur la tête, font des inſufflations myſtérieuſes, touchent la partie ſouffrante, & remettent au malade de petits rouleaux de papier, ſur leſquels ſont écrits des hymnes de leur compoſition ou des paſſages du *Courann*. Ils ordonnent aux uns de les jeter dans une taſſe, & d'en avaler l'eau quelques minutes après ; aux autres, de les tenir ſur eux dans la poche ou ſur le ſein, pendant quinze, trente ou ſoixante jours, en récitant de tems en tems telle ou telle prière.

Ce n'eſt pas ſeulement aux malades qu'ils donnent ces écrits cabaliſtiques, ils les diſtribuent encore aux perſonnes en ſanté, comme un préſervatif contre les maux phyſiques & les afflictions morales. Ceux qui ont recours à ces taliſmans, ſe perſuadent qu'ils ont la vertu de les garantir de la peſte, de la petite-vérole, & en général de tous les accidens fâcheux, même des coups de l'ennemi; chacun les garde ſur ſoi toute ſa vie, renfermés dans de petites châſſes d'or ou d'argent : les uns ſe les attachent au bras, les autres ſur le ſommet de la calotte & ſous

ſous le turban; d'autres enfin les ſuſpendent à leur col, avec un cordon d'or ou de ſoie, entre la chemiſe & la veſte; quelque puiſſe être le ſuccès de ces remèdes, rien n'altère la confiance des eſprits faibles, parce que ceux qui les adminiſtrent, exigent pour condition principale, la foi la plus vive dans tous ceux qui les demandent, de ſorte que c'eſt toujours par le défaut de cette foi parfaite qu'ils ſe ſauvent des reproches que pluſieurs ſeraient bien fondés à leur faire. Syrie.

Si, d'un côté, ces rêveries qui ſont proſcrites par l'iſlamiſme, leur attirent tout à-la-fois la dévotion & l'argent des hommes ſuperſtitieux, de l'autre, elles ne ſervent qu'à les décréditer dans l'eſprit des gens ſenſés & raiſonnables: ce qui ajoute encore à cette défaveur perſonnelle, c'eſt l'immoralité de pluſieurs de ces derviches; on en voit qui allient la débauche avec les pratiques les plus auſtères de leur état, & qui donnent au public le ſcandaleux exemple de l'ivrognerie, de la diſſolution & des excès les plus honteux; c'eſt cette claſſe d'illuminés dans les divers inſtituts, qui produiſit tant de fanatiques dans tous les ſiècles du mahométiſme, & qui a déſolés des contrées entières, en fomentant les entrepriſes les plus audacieuſes, & en égarant l'eſprit de la mul-

titude par ſes impoſtures, par ſes preſtiges & par ſes prétendues prophéties.

Syrie.

Pour garantir l'état & le peuple de tant de calamités, il faudrait que les lumières du ſiècle pénétraſſent chez cette nation où les préjugés vulgaires ont prévalu juſqu'ici ſur les diſpoſitions même des lois, & triomphé en même-tems de tous les projets de réforme que des hommes ſages & profonds ont tracés de tems à autre, quoi qu'à la vérité d'une main faible & tremblante ; mais, ſi le fanatiſme a ſes écueils, l'irréligion a auſſi ſes précipices. Si donc il était dans la deſtinée des Ottomans de revenir un jour à un meilleur ordre de choſes, nous faiſons des vœux, & c'eſt l'humanité ſeule qui nous les inſpire, pour que celui qui tentera cette réforme ſalutaire, s'écarte avec prudence de ces deux extrêmes également déſaſtreux, en combinant ſes principes ſur le plan d'une ſage modération, ſeul moyen en politique de réprimer chez tous les peuples les abus de la religion & les vices du gouvernement, d'épurer à-la-fois & le culte & l'adminiſtration, de faire enfin concourir & l'autorité, & la doctrine à la proſpérité de l'état, à la gloire de ſes chefs & à la félicité réelle de tous les individus.

Le golfe dans lequel l'Oronte ſe décharge,

n'eſt remarquable que par la ville d'Alexandrette : cette ville, ſituée au bord de la mer, n'eſt, à proprement parler, qu'un hameau ſans murailles, peuplé de plus de tombeaux que de maiſons, & qui ne doit ſa faible exiſtence qu'à la rade qu'il commande; cette rade eſt la ſeule de toute la Syrie, dont le fond tienne ſolidement l'ancre des vaiſſeaux ſans couper les cables; l'air eſt ſi mal-ſain à Alexandrette, qu'il eſt preſque impoſſible d'y réſiſter durant les grandes chaleurs; ce qui oblige les habitans de ſe réfugier dans un village à quatre ou cinq lieues ſur une montagne; ils y trouvent ce que la ville ne peut leur offrir, de fort bonne eau, d'excellens fruits & un air ſalubre : la route d'Alexandrette à Alep par la plaine, eſt infeſtée de voleurs kourdes qui ſont cantonnés dans les rochers voiſins, & qui dépouillent à main-armée les plus fortes caravanes. Syrie.

Sur le chemin d'Alexandrette à Alep, à la dernière couchée avant cette ville, eſt le village de *Martaouan*, célèbre chez les Turcs & les Francs, par l'uſage où ſont les habitans de prêter leurs femmes & leurs filles pour quelques pièces d'argent.

Dans les montagnes qui terminent le pachalic d'Alep au nord, on fait mention de deux

villages conſidérables ; ils ſont habités par
Syrie. des chrétiens arméniens, des kourdes & des muſulmans qui, malgré la différence des cultes, vivent en bonne intelligence ; ils en retirent l'avantage de réſiſter aux pachas qu'ils ont ſouvent bravés, & de vivre aſſez tranquillement du produit de leurs troupeaux, de leurs abeilles, & de quelques cultures de grains & de tabacs.

Toute cette contrée était jadis remplie d'aqueducs : les Aſſyriens, les Mèdes & les Perſes s'étaient fait un devoir religieux de conduire des eaux dans le déſert, pour y multiplier, ſelon les préceptes de *Lorvaſtre*, les principes de la vie & de l'abondance : auſſi rencontre-t-on à chaque pas de grandes traces d'une ancienne population ſur toute la route d'*Alep* à *Hama ;* ce ne ſont que ruines d'anciens villages, que citernes enfoncées, & débris de fortereſſes & même de temples ; mais la plus grande partie de ce pays eſt privée de ſources & d'eau courantes ; les puits n'en ont que de ſaumâtre, & les pluies d'hiver ſur leſquelles ſe fonde toute l'eſpérance, manquent quelquefois ; par cette raiſon, rien de ſi triſte que ces campagnes brûlées & poudreuſes, ſans arbres & ſans verdure ; rien de ſi miſérable

que l'aſpect des huttes de terres & de paille qui compoſent les villages; rien de ſi pauvre, que leurs payſans, expoſés au double inconvénient des vexations des Turcs & des pillages des Bedouins. Syrie.

CHAPITRE VII.

*D'*Antab, *& de* Romkala *ſur l'Euphrate. — Paſſage de ce fleuve. — Du Deabekir ou de la Méſopotamie. — D'Oufa ou de l'ancienne* Ideſre. — *De Diarbeck & de Bagdad, villes ſituées ſur le Tigre. — Retour à Alep.*

Diarbeck. JE partis le 14 d'août pour *Antab*, qui eſt au nord d'Alep, & marchai, pendant une lieue, le long d'un aqueduc. A la diſtance de dix ou quinze milles, ſont des montagnes que nous traverſâmes, & où ſont trois ou quatre paſſages défendus par des châteaux, qu'on juge, par leur architecture, avoir été bâtis vers le tems de Juſtinien, pour contenir les brigands qui les habitaient. Il ne reſte aucun monument dans les environs; mais les médailles qu'on y trouve, donnent lieu de croire que ce pays a été très anciennement habité.

Nous continuâmes notre route le 16; &, après avoir traverſé des montagnes fort baſſes, nous arrivâmes dans la plaine du *Syour*, où coule une rivière de même nom; nous tra-

verſâmes trois canaux, qu'on en a tirés pour conduire l'eau dans la rivière d'Alep, que nous traverſâmes un mille plus loin : quelques voyageurs anglais rapportent qu'elle eſt formée par environ quarante ſources, qui ſont près l'une de l'autre. Nous nous mîmes en marche le 17, à travers des montagnes, dont la pente eſt fort douce, & nous deſcendîmes à *Antab*. On ne parle preſque plus arabe au nord d'Alep : environ à mi-chemin d'*Antab*, nous trouvâmes un village où l'on parlait cette langue, & un peu après un autre, où l'on parlait turc, mais dont les habitans entendent les deux langues. Un marchand arménien à qui j'étais recommandé, me montra les curioſités des environs, & me donna un très-beau ſouper. Cette ville eſt en partie bâtie ſur deux collines, & peut avoir trois milles de circuit : la plupart des habitans vivent ſur les montagnes, & ont leurs boutiques dans la vallée ; comme elles ſont au pied & à comble-plat, on y deſcend preſque ſans s'en appercevoir, de même que dans les rues couvertes qui ſont entre deux ; de manière qu'on eſt ſurpris, lorſqu'on regarde par les ſoupiraux qui les éclairent, de voir le peuple ſe promener deſſous. Diarbeck.

Le château eſt bâti ſur une butte ronde & entouré d'un foſſé profond taillé dans le roc.

Diarbeck. On fabrique, dans cet endroit, quantité de toiles de coton peintes. Les médailles qu'on y trouve, ſont une preuve de l'ancienneté de cette ville : elles ſont la plupart des rois de Syrie, & quelques-unes des rois de Cappadoce ; cette ville eſt ſur le grand-chemin d'*Erzeron*. Je partis le 17, environ deux heures avant minuit, pour me rendre ſur l'Euphrate avec deux Turcs qui y allaient; nous prîmes notre route par une montagne eſcarpées, d'où nous deſcendîmes, au bout de deux heures, dans une vallée, à l'extrémité de laquelle eſt un village preſque tout bâti ſous terre, qu'on appèle le village des *Piſtaches*, parce qu'il en croît de ſauvages dans les environs. Comme nous avions avec nous un homme & une femme turque, qui y demeuraient, nous y fûmes reçus avec beaucoup de politeſſe : après que nous eûmes ſoupé, les habitans du village vinrent nous rendre viſite; ils s'aſſirent autour de nous ſur des tapis ; &, pendant qu'un d'entr'eux battait du tambour, un autre nous régala d'une chanſon *curde*.

Nous montâmes de-là à *Romkala* : ce château, quoique fort délâbré, eſt digne cependant de la curioſité d'un voyageur. Il eſt ſitué à l'extrémité ſeptentrionale d'une chaîne de montagnes, au pied desquelles l'Euphrate

coule; on y monte, du côté du couchant, par quatre terraſſes principales, pratiquées dans le roc, l'une au-deſſus de l'autre; leur pente eſt fort douce, de même que celle qui conduit aux murailles du château, & l'on y a même pratiqué des marches pour la rendre plus commode. Diarbeck.

Une autre curioſité qu'il y a dans ce château, eſt un grand puits à moitié comblé, dont on dit que le fond eſt de niveau avec l'*Euphrate*; lorſque l'eau eſt baſſe, on voit encore le reſte du canal par lequel elle s'y rendait, & pluſieurs paſſages qui aboutiſſent à la rivière. Le rocher ſur lequel le château eſt bâti, eſt taillé à plomb; c'eſt là que le grand-seigneur exile pour l'ordinaire les grands qui lui ont déplu: j'y trouvai *Ionam-Gogia*, capitan-pacha, que ſon âge & ſon expérience auroient dû garantir d'une pareille diſgrace.

L'Euphrate, que les Turcs appèlent *Morad*, & les Arabes *Fara*, eſt reſſerré, en cet endroit, entre les montagnes, & n'a pas cent toiſes de largeur: il eſt bordé de part & d'autre de hauts rochers, dans leſquels on a pratiqué une deſcente juſqu'à ſes bords, qui ſont ſabloneux; ſon eau eſt d'un vert pâle, & ſon lit couvert d'un ſable luiſant.

Nous le paſſâmes à *Romkala* le 19, & nous

entrâmes dans la Méſopotamie : nous traver-
Diarbeck. ſâmes des montagnes couvertes de piſtachiers, & nous arrivâmes, au bout d'une heure & demie, à un village entouré de vignobles, dont le raiſin était excellent : j'y louai un homme pour m'accompagner à *Oursa*. Nous paſſâmes, le 20, par un village ruiné, appelé *Rulick ;* nous trouvâmes, dans cet endroit, quelques *Rushovins curdes* qui moiſſonnaient : ils nous ſervirent une eſpèce de gruau & de lait aigre ; ils frappèrent ſur leurs chaudrons, en récitant quelques prières à l'occaſion de quelque changement qu'ils avaient apperçu dans la lune : je couchai près de leurs tentes. Nous arrivâmes le 21 à *Oursa*, où j'étais recommandé à un turc & à un chrétien, qui était ſecrétaire du pacha : ce dernier m'offrit un logement chez lui, & me donna un très-beau ſouper ſur la terraſſe de ſa maiſon. On croit généralement qu'*Oursa* eſt l'ancienne *Édeſſe :* elle eſt bâtie, partie ſur deux montagnes, & partie dans la vallée ; elle a environ trois milles de circuit, & elle eſt environnée de murailles défendues par des tours carrées. La ville eſt aſſez agréable ; mais ce qui en fait la principale beauté, ce ſont les ſources qui ſortent d'entre les montagnes, au pied des murailles : il y en a une qui forme un grand baſſin,

dans lequel les poiſſons ſe multiplient à l'infini, parce que les Turcs ne veulent point qu'on y pêche. Il y a une promenade au midi, & une très-belle moſquée au nord. Les habitans prétendent qu'Abraham ſe rendit dans cet endroit, après qu'il eut voulu ſacrifier ſon fils, & que ce fut à cette occaſion que naquit cette fontaine. Je vis à l'extrémité orientale de la ville, quelques colonnes corinthiennes, qui prouvent être celles d'un temple. Les montagnes qui ſont au midi, ſont plus hautes que les autres; on y trouve quantité de grottes ſépulcrales, qui prouvent que la ville était anciennement très-peuplée. Diarbeck.

Cette ville eſt la réſidence d'un pacha, qui non-ſeulement commande la plus grande partie de la Méſopotamie, mais encore tout le pays qui eſt au couchant, jusqu'à *Antab*. Il s'y fait un commerce conſidérable, parce qu'il n'y a que cette ville dans le canton, & que c'eſt le grand paſſage pour aller en Perſe; c'eſt-là qu'on fabrique le cuir de Turquie jaûne, qui était autrefois ſi renommé.

Ourſa eſt environ à trois journées de *Diarbeck* ſur le Tigre; c'eſt d'elle que le pays eſt appelé *Diaberkier*. Le Tigre eſt navigable depuis cette dernière ville juſqu'à *Mouſul*, qu'on dit être l'ancienne Ninive; on tranſporte de-

Diarbock. là les marchandiſes à *Bagdat*, ſur des radeaux, compoſés de pluſieurs pièces de bois liées enſemble ſur des outres enflées. *Diarbeck* eſt dans une plaine charmante; l'enceinte de ſes murailles, qu'un empereur grec fit bâtir, ſubſiſte encore avec les ſoixante-douze tours dont elles étaient flanquées. Les Turcs les ont relevées en partie & réparées, aussi bien que les tours, qu'on dit avoir été conſtruites en l'honneur des ſoixante-douze diſciples de Jéſus-Chriſt. Les bords du fleuve ſont couverts de jardins & de parterres, où les habitans vont paſſer les beaux jours dans les plaiſirs & dans les fêtes. On fait ici une quantité prodigieuſe de maroquin rouge, de drap & de toile de la même couleur : ce qui nous intéreſſa davantage pour le peuple de *Diarbek*, c'eſt ſon humanité, ſa douceur, ſa politeſſe; de toutes les villes de la Turquie & même de tout l'orient, celle-ci eſt la ſeule où les femmes jouiſſent d'une liberté honnête : elles vont à la promenade avec les femmes chrétiennes, & les maris n'en prennent aucun ombrage.

Nous continuâmes notre route le 22 août; nous ne rencontrâmes, pendant les cinq jours qu'elle dura, que quelques chaumières où l'on vanait le bled; nous arrivâmes, une heure

& demie après, à un camp de *Rushovins*, où je couchai près d'une de leurs tentes, & le lendemain j'arrivai à *Beer*. Cette ville eſt à ſeize lieues d'*Ourſa*, ſur la rive orientale de l'Euphrate : l'abondance des eaux, jointe à la beauté du pays ſitué le long de ce fleuve, & aux îles qu'il forme, rend ce ſéjour extrêmement agréable. Ce qu'il y a de plus remarquable à *Beer*, c'eſt un château, où l'on voit les différentes armes dont on ſe ſervait avant l'invention de la poudre : on y trouve pluſieurs paquets de flèches armées de fer de différente groſſeur, dont quelques-unes ſont garnies, vers la pointe, d'une eſpèce de matière combuſtible, compoſée de ſoufre & d'autres drogues, enveloppées d'un morceau de toile ; on s'en ſervait pour mettre le feu aux maiſons des villes qu'on aſſiégeait : les anciens ſe ſervaient encore de longues flèches, à l'extrémité deſquelles étaient attachées des eſpèces de bouteilles de fer, remplies de matières combuſtibles, qu'ils jetaient avec des arcs preſque droits, d'environ cinq pieds de long ; il y a pluſieurs gros caſques de fer & quelques cottes-de-maille ; on y voit auſſi pluſieurs frondes, aſſez groſſes pour jeter des pierres d'un pied de diamètre, auxquelles ſont attachées des cordes que l'on bandait avec une machine. Pluſieurs perſonnes

Diarbeck.

croyent que c'était là les armes dont ſe ſervaient les anciens Romains.

Diarbeck.

Les plaines ſabloneuſes de la Méſopotamie ſont abandonnées aux gazelles & aux onagres du déſert ; mais des villes aſſez peuplées & de jolis villages, couvrent les bords de l'Euphrate, & les îles que forment ce fleuve. La ville d'*Annah* ou d'*Anatho*, réſidence actuelle d'un émir arabe, eſt compoſée de deux longues rues ; ſon enceinte, que la nature elle-même a fortifiée, renferme une petite île, & un terrein fertile & aſſez conſidérable, ſur l'un & l'autre côté de l'Euphrate.

La fertile province d'Aſſyrie, qui ſe prolongeait au-delà du Tigre juſqu'aux montagnes de la Médie, formait une étendue d'environ quatre cents milles, de l'ancien mur de *Maupracta* au territoire de *Baſſora*, où l'Euphrate & le Tigre réunis ont leur embouchure dans le golfe Perſique. Tout ce territoire peut réclamer le nom de Méſopotamie, puiſque les deux fleuves, qui ne ſont jamais éloignés de plus de cinquante milles, ne ſe trouvent, entre Bagdad & Babylone, qu'à vingt-cinq milles de diſtance. Une foule de canaux, creuſés ſans beaucoup de travail, dans une terre molle, établiſſaient la communication des deux rivières, & coupaient la plaine d'Aſſyrie : ils con-

duiſaient les eaux ſuperflues d'une rivière à l'autre, à l'époque de leurs inondations reſpectives. Comme ils formaient enſuite un grand nombre de petites branches de diverſes grandeurs, ils arroſaient les terres ſèches, & ils ſuppléaient à la pluie ; ils facilitaient la culture & les opérations du commerce; &, comme on pouvait en un moment briſer les écluſes, ils offraient au déſeſpoir des habitans le moyen d'arrêter, par une inondation, les progrès de l'ennemi. Diarbeck.

La nature a refuſé au ſol & au climat de l'Aſſyrie le vin, l'olive, le figuier & quelques autres de ſes dons les plus précieux ; mais elle y produit, avec une fertilité inépuiſable, tout ce qu'exige la ſubſiſtance de l'homme, & en particulier le froment & l'orge ; & il n'eſt pas rare de voir chacun des grains ſemés par le cultivateur, en rapporter deux & même trois cents. D'innombrables palmiers y offrent une multitude de bocages ; & les habitans du pays célèbrent, en vers & en proſe, les trois cent ſoixante uſages qu'on faiſait du tronc, des branches, des feuilles, du ſuc & du fruit de cet arbre ſi utile.

Les voyageurs ont obſervé, vingt milles au sud de Bagdad & ſur la rive orientale du Tigre, les ruines des palais de Créſiphon, ville gran-

Diarbeck. de & très-peuplée à l'époque où vivait Julien. La gloire & le nom de Séleucie, ſituée aux environs, n'exiſtent plus, & les reſtes de cette colonie grecque ont pris, avec la langue & les mœurs de la Turquie, une dénomination arabe. Je ne dois pas oublier d'obſerver ici en paſſant, que les eaux du Tigre s'enflent au ſud, & celles de l'Euphrate, au nord des montagnes de l'Arménie. L'inondation du premier fleuve arrive au mois de mars, & celle du ſecond, au mois de juillet.

Bagdad, quoique ſituée à-peu-près aux mêmes lieux que Babylone, n'eſt pas la même que cette capitale d'Aſſyrie : celle-ci était aſſiſe ſur l'Euphrate; l'autre eſt maintenant ſur le Tigre. Bagdad fut bâtie par un calife, & ſes ſucceſſeurs y tinrent leur cour pendant l'eſpace de pluſieurs ſiècles; elle paſſa ſous la domination des Perſans, & enfin ſous celle des Turcs, qui la poſſèdent actuellement. Cette ville eſt environnée de fortes murailles de brique, & de cent ſoixante-trois baſtions; ſon circuit eſt de douze mille trois cents coudées. Le palais du pacha eſt grand & magnifique; ſes jardins ſont beaucoup plus grands que ceux du grand-ſeigneur à Conſtantinople : ils ſont plantés d'orangers, de citroniers, de cyprès, dont l'ordre & les proportions forment des promenades

menades charmantes. Les bains, les colléges, les caravanſerails ſont en grand nombre à Bagdad; les moſquées ſont preſque toutes enrichies de marbre, de porphyre, d'azur : ce qu'elles ont de plus curieux, ce ſont leurs minarets; ils ſont tous penchés vers la Mecque, & le peuple ſuperſtitieux aſſure que c'eſt un miracle du ciel en faveur du prophète. Le commerce des habitans eſt considérable à cauſe du voiſinage de l'Arabie, des Indes & de la Perſe. Le terroir eſt très-fertile; &, outre quantité de fruits excellens, il produit du riz, du bled, des dattes, des figues & des oranges. Diarbeck.

Les femmes de cette ville ſont dans l'uſage de ne ſortir jamais qu'à cheval; celles qui n'en ont pas les moyens, aiment mieux reſter enfermées dans leurs maiſons, que de paraître en public ſans cette monture. On me fit remarquer une choſe aſſez ſingulière : les courtiſanes ont toujours le pied dans l'étrier; & c'eſt ce qui les diſtingue des honnêtes femmes, qui le mettent dans les courroies auxquelles l'étrier eſt attaché.

A quelques lieues de Bragdad, eſt un monument célèbre, ſur lequel je dois un moment m'arrêter, parce qu'il eſt le plus ancien du monde connu, & qu'il pourra ſervir à faire connaître le génie de ſes architectes.

Diarbeck. Dans une plaine vaſte & unie, à un quart de lieue de l'Euphrate, on voit un monceau d'édifices ruinés, qui ont moins l'apparence d'une tour que d'une montagne; les fragmens qu'on peut en détacher, paraiſſent de briques de terre ſèche, liées enſemble avec un ciment compoſé de bitume & de roſeaux briſés. Cet amas de décombres a quatre faces, orientées ſuivant les quatre points de l'horizon; il a la forme d'un parallélograme, dont les grands côtés ſont dans la direction du midi au ſeptentrion; la circonférence eſt d'onze cent trente-quatre pas ordinaires, qu'on peut évaluer au moins à un quart de lieue; ſa forme & ſa ſituation ont beaucoup de rapport avec le monument que Strabon appèle le tombeau de Bélus.

La hauteur de cette montagne de ruines n'eſt pas égale par-tout: dans quelques endroits elle eſt d'environ cent trente pieds; c'eſt une maſſe informe qui, vers le milieu, s'élève en pointe, & paraît inacceſſible; ailleurs la pointe en eſt aiſée: de tems en tems, on y trouve des veſtiges de ravines cauſées par la chute des torrens. Il n'eſt pas poſſible de reconnaître ſi ce monument a eu des degrés & des portes; mais je conjecture qu'on avait pratiqué une eſpèce de rampe, qui allait en tournoyant jusqu'au

faîte de l'édifice ; comme c'était la partie la plus expoſée aux injures du tems, elle a été la première démolie. Diarbeck.

Quand on parcourt la partie ſeptentrionale de ces ruines, on trouve de tems en tems des grottes; mais il eſt difficile de juger ſi elles ont été pratiquées par les conſtructeurs de la tour, ou par les Orientaux modernes, pour s'en faire un lieu de retraite : ce dernier ſentiment me paraît le plus vraiſemblable ; au reſte, il y a une tradition mahométane aſſez ſingulière ſur la deſtination de ces grottes: Dieu, diſent les commentateurs de l'alcoran, ayant envoyé ſur la terre *Arot* & *Marot* pour juger les hommes, ces anges prévaricateurs, au lieu de remplir leur miniſtère, s'aviſèrent de faire l'amour à une belle femme de Ninive, qui était mariée, & qui ne conſentit à devenir adultère, qu'à condition que ſes amans lui donneraient le taliſman ſacré qui les faiſait monter au ciel quand ils le jugeaient à propos: *Arot* & *Marot* cédèrent à cette Dalila ; mais, à peine fût-elle maîtreſſe du ſecret, qu'elle s'en ſervit pour monter au ciel; pour les anges, ils perdirent leurs ailes avec leur vertu ; & Dieu, pour les punir, les condamna à reſter pendus par les paupières, dans les grottes

de la tour de Bélus, juſqu'au jour du jugement.

Dia: beck.

Cette partie de la Méſopotamie, à l'exception de la plaine d'*Oerſa*, eſt un pays fertile; les habitans n'ont preſque d'autre eau que celle de la pluie, qu'ils gardent dans des citernes. Les contrées du nord ſont habitées par les *Kourdes*, qui n'ont pour armes que la pique; & celles du midi, par une mauvaiſe race d'Arabes, qu'on punit de mort, lorſqu'ils entrent en Syrie. La plupart de ces Kourdes vivent honnêtement entr'eux, & s'occupent de la culture de leurs champs; ils ſe retirent en été à quelques diſtances de leurs villages, & campent dans des endroits éloignés du grand chemin, pour ſe mettre à couvert des injures de la ſoldateſque & des gens du pacha, qui enrôlent ſouvent leurs enfans par force: nous fûmes toujours bien reçus, lorſqu'ils ſurent qu'ils n'avaient rien à craindre. Il n'y a d'autres chrétiens, dans le pays, que les Arméniens. L'architecture de leurs égliſes a quelque choſe de ſingulier: elles ont deux rangs de fenêtres, dont les premières ont la forme d'un carré long, & celles de deſſus, d'un carré parfait; ils n'ouvrent celles d'en-bas qu'en été; &, lorſque l'hiver vient, ils les ferment avec une pierre de taille, qui s'emboîte dedans.

Le lit de l'Euphrate peut avoir environ un quart de mille de large à *Béer ;* le fleuve n'a pas plus de la moitié de cette largeur, lorſque l'eau eſt baſſe ; on lui donne neuf à dix pieds de profondeur dans le milieu : les habitans le paſſent ſur des outres enflées. Nous le traverſâmes, le 23, en ſuivant ſes bords ; le 24, après avoir vu les ruines de *Gerrha*, nous arrivâmes dans un camp de Turcomans, où nous fîmes halte. Ils étaient logés ſous des tentes rondes, faites de roſeaux & couvertes de bottes de réglisſe : ils les couvrent, en hiver & dans les tems pluvieux, d'une eſpèce de gros feûtre : ce camp eſt défendu par une branche de l'Euphrate. Nous fûmes de-là au tombeau d'un ſcheik, lequel eſt à l'extrémité de la plaine, ſur un ruiſſeau. Nous marchâmes, environ une heure & demie, à travers un pays déſert, juſqu'à la rivière de *Séjour*, dont nous côtoyâmes la rive occidentale ; nous paſſâmes la nuit près d'un camp d'Arabes, qui ſe dient tous parens de Mahomet : il y avait environ cinquante tentes ; on me conduiſit dans celle du ſcheik, qui devait, à ce qu'ils dirent, hériter de l'empire, ſi la maiſon ottomane ne s'en fût emparé. Il parut avec un habit d'étoffe de ſoie, verte, rayée, bordée d'une fourure : c'était un homme brun, âgé d'environ

Diarbeck.

Diarbeck

trente ans, dont la phyſionomie avait quelque choſe de noble. Il me preſſa d'accepter une collation; mais, comme j'avais deſſein de viſiter les ruines avant que la chaleur vînt, je le remerciai de ſa politeſſe: il monta à cheval, & m'accompagna à *Bambouck*. Le ſcheik m'invita à dîner; mais je pris congé de lui, & lui fis préſent d'une guinée, ſachant qu'il l'attendait: nous reprîmes la route d'Alep. Les Turcomans ont, un peu au-delà, un camp, près d'une petite rivière; nous dînâmes dans cet endroit, & vînmes coucher dans un village des Turcomans, que les Arabes avaient pillé depuis peu.

Nous partîmes le 26, trois heures avant le jour; nous entrâmes, au bout de deux heures, dans une plaine fertile. Un marchand français a fait planter dans les environs quantité de mûriers; & je ne puis mieux comparer ce pays, qu'à celui de Chantilly à Paris. Nous paſſâmes par le village de *Tedif*, qu'on dit être à vingt milles à l'orient d'Alep. Il y a une ſynagogue, pour laquelle les Juifs ont beaucoup de vénération, à cauſe d'un ancien manuſcrit qu'on y conſerve. On voit auprès une montagne, où ſont quantité de tombeaux & d'aquéducs taillés dans le roc: la tradition porte qu'un des petits prophètes y avait établi ſa réſi-

dence. Je vis pluſieurs outardes dans ce can- Diarbeck.
ton. Au bout d'une heure, nous entrâmes dans les déſerts ; &, après avoir marché une lieue, nous arrivâmes à *Shirbey*, où le ſcheik nous donna à ſouper. Il eſt dans l'uſage d'accompagner les Européens à la vallée de Sel ; mais il a toujours ſoin de ſe faire payer de ſes peines.

Nous marchâmes, le 27, pendant trois heures, au midi, juſqu'à la vallée de Sel, qui eſt à douze milles d'Alep. Cette vallée forme un lac en hiver, qui peut avoir environ cinq milles de long, & près d'une lieue de large : comme le terrein eſt rempli de nitre, l'eau s'imprègne de ſel ; elle laiſſe une croûte d'environ un demi-pouce d'épaiſſeur, que l'on caſſe. Nous reprîmes la route d'Alep.

J'en partis le 10 ſeptembre : nous arrivâmes, quelques heures après, au couvent ruiné de Saint-Simon Stylite, qui eſt environ à ſix lieues d'Alep. Ce couvent était fameux dans le ſixième & ſeptième ſiècle, tant à cauſe de la dévotion qu'on avait pour ce ſaint, qu'à cauſe de ſa grandeur & de ſa magnificence. Nous arivâmes, le 12, à la montagne appelée *Sheik-Baraket*, nom d'un ſaint, qui eſt enterré dans une moſquée bâtie ſur le ſommet. Nous en deſcendîmes du côté du midi, dans

une belle plaine, à l'extrémité ſeptentrionale
Diarbeck. de laquelle eſt le chemin d'Alep à *Scanderoon*, qui conduit à la fameuſe chauſſée & aux ponts conſtruits ſur les rivières qui vont ſe jeter dans le lac d'Antioche. Le pont qu'on appèle *Morat-Pacha*, a vingt-quatre arches ; la chauſſée & les ponts furent bâtis en ſix mois, par un grand-viſir de ce nom, pour faciliter la marche de l'armée qu'il envoyait à *Bagdad*.

Nous prîmes le chemin d'Antioche. Le premier village que nous rencontrâmes, ſe nomme *Daina* : les antiquités qu'on y voit, prouvent que c'était une ville conſidérable ; cette plaine me paraît être celle où Aurélien battit Zénobie. On m'a dit qu'il y avait, à l'extrémité méridionale de la plaine de *Daina*, un obéliſque, qu'on pourrait bien avoir érigé en mémoire de cette action. On voit, entre cet endroit & Alep, les reſtes d'une ancienne chauſſée, bâtie de groſſes pierres, qu'on appèle la chauſſée de *Julien*.

Nous partîmes de *Teſin*, à neuf heures du ſoir, pour Antioche. Après avoir paſſé l'Oronte, le 21, j'obſervai, en approchant de cette ville, que les montagnes étaient hautes & eſcarpées ; étant entré dans l'enceinte de cette ville, je m'arrêtai dans un jardin, d'où j'envoyai une lettre à un marchand protégé par

le conſul d'Angleterre, qui m'invita à loger chez lui. Diarbeck.

Antioche n'eſt pas moins remarquable par ſa ſituation extraordinaire, que pour avoir été une des plus conſidérables villes de l'orient: elle fut la réſidence des rois de Macédoine, pendant pluſieurs ſiècles, & celle des gouverneurs que Rome envoyait dans cette province; ce qui la fit appeler la Reine de l'orient: ce fut là que l'infortuné Germanicus devint la victime de la jalouſie de Tibère, qui le fit empoiſonner par Piſon.

On connaît encore aujourd'hui la vraie ſituation de cette ville, parce que ſes anciennes murailles ſubſiſtent. Antioche était ſituée ſur le ſommet & la croupe ſeptentrionale de deux montagnes; ces montagnes ſont ſéparées par le lit d'un torrent étroit & profond, à travers duquel on a bâti une muraille de ſoixante pieds de haut, dans laquelle on a pratiqué une arche pour donner paſſage à l'eau; environ à mi-chemin, il y a, de chaque côté de la muraille, un paſſage par lequel on ſe rend ſur les montagnes: celui qui eſt du côté de l'orient, paraît avoir ſervi d'aqueduc; cette muraille qui joint les deux montagnes, environ ſoixante pieds au-deſſus du lit du torrent qui les ſépare, eſt l'ouvrage le

Diarbeck. plus extraordinaire qu'on puiſſe voir; c'eſt là que commencent celles de la ville; elles paſſent par les endroits les plus eſcarpés. Quoique bâties ſur la roche vive & avec tout l'art poſſible, elles n'ont pu cependant réſiſter aux fréquentes ſecouſſes des tremblemens de terre: ces murailles n'ont point de créneaux; mais l'on peut ſe promener tout autour, au moyen des eſcaliers qu'on a pratiqués. Les tours ſont eſpacées d'environ ſoixante-dix pas; on a ſouvent été obligé de les réparer. Pendant que j'étais à Alep, il ſurvint un tremblement de terre, qui renverſa une partie de ces tours & quantité de maiſons.

On dit que cette ville, qui avait environ quatre milles de circuit, fut bâtie à quatre repriſes différentes; il reſte très-peu de veſtiges des anciens édifices. On voit encore au bas de la montagne, les débris de la façade d'un grand bâtiment de briques, qu'on appèle le *prince*, & qu'on dit avoir ſervi de palais aux empereurs. Les ruines des aqueducs qui fourniſſaient l'eau à la ville, donnent une idée très-avantageuſe de leur conſtruction.

La ville d'Antioche eſt mal bâtie, les maiſons en ſont baſſes, à un ſeul étage, à comble plat, & couvertes de ſimples ſolives, recouvertes de tuiles extrêmement minces: les habitans les

bâtiſſent de la ſorte pour les rendre plus légeres, & pour n'être point écrasés deſſous, en cas qu'elles viennent à être renverſées par un tremblement de terre. Il ne reſte que trois ou quatre égliſes à Antioche, encore ſont-elles en très-mauvais état. On y montre la maiſon de ſaint-Jean Chriſoſtome, de ſon père & de ſa mère: c'eſt une chapelle qui peut avoir vingt pas en quarré, & dans laquelle les étrangers ne peuvent pas entrer, parce qu'elle eſt habitée par une famille mahométane.

Diarbeck.

CHAPITRE VIII.

Climat de la Syrie. — Des Maronites, des Druſes. — Leurs mœurs, leur religion, leur gouvernement.

Syrie.

ON doit diſtinguer deux climats généraux dans la Syrie ; l'un très-chaud, qui eſt celui de la côte & des plaines intérieures, telles que celles de Balbeck, Antioche, Tripoly, Acre, Gaze, &c ; l'autre tempéré & preſque ſemblable au nôtre, lequel règne dans les montagnes, ſur-tout quand elles prennent une certaine élévation.

La Syrie eſt bien moins peuplée qu'elle ne l'était dans les tems anciens. La tyrannie du gouvernement des Turcs en a fait, dans pluſieurs parties, un véritable déſert. La Judée, qui, du tems de Titus, contenait, dit-on, quatre millions d'habitans, n'en renferme pas aujourd'hui la dixième partie : on ſuppoſe que toute la population de la Syrie ſe monte à peine à deux millions cinq cents mille ames. Le pays des Druſes & des Maronites, quoique le moins

fertile, eſt le plus peuplé : ce ſont ces deux claſſes d'hommes qu'il faut d'abord diſtinguer dans la Syrie du reſte de ſes habitans. Syrie.

Il paraît que les Maronites doivent leur origine première à l'eſprit hérémitique, qui, ſur la fin du ſixième ſiècle, était encore dans la fureur de la nouveauté. A cette époque, un nommé *Marouan*, vivant ſur les bords de l'Oronte, s'attira la conſidération du peuple d'alentour, par ſes jeûnes, ſa vie ſolitaire & ſes auſtérités : on croit que dans les querelles qui déja régnaient entre Rome & Conſtantinople, il employa ſon crédit en faveur des occidentaux. Sa mort, loin de refroidir ſes partiſans, donna une nouvelle force à leur zèle. Le bruit ſe répandit qu'il ſe faiſait des miracles près de ſon corps, & ſur ce bruit, on lui dreſſa dans la ville d'*Hama*, une chapelle & un tombeau. Bientôt même, il s'y forma un couvent, qui prit une grande célébrité dans cette partie de la Syrie. Les habitans en ſont connus ſous le nom de Maronites ; ils ſuivent la communion des Latins & reconnaiſſent la ſuprématie du Pape. Ils luttèrent pendant long-tems contre les forces ottomanes ; mais ces combats eurent une iſſue malheureuſe ; car Amurat III ayant envoyé contre eux *Ibrahim*, pacha du Caire, ce général les réduiſit en 1588 à l'obéiſſance, &

Syrie.

les ſoumit à un tribut annuel qu'ils payent encore.

Depuis ce tems les pachas, jaloux d'étendre leur autorité & leurs rapines, ont ſouvent tenté d'introduire dans les montagnes des Maronites leurs garniſons & leurs *agas ;* mais toujours repouſſés, ils ont été forcés de s'en tenir à la capitulation première.

On peut conſidérer la nation comme partagée en deux claſſes, le *peuple* & les *chaiks.* Par ce mot, on entend les plus notables des habitans, à qui l'ancienneté de leurs familles et l'aiſance de leur fortune donnent un état plus diſtingué que celui de la foule. Tous vivent répandus dans les montagnes par villages, par hameaux, même par maiſons iſolées ; ce qui n'a pas lieu dans la plaine. La nation entière eſt agricole : chacun fait valoir de ſes mains le petit domaine qu'il poſſède ou qu'il tient à ferme. Les *chaiks* même vivent ainſi ; tous vivent frugalement, ſans beaucoup de jouiſſances, mais auſſi ſans beaucoup de privations, attendu qu'ils connaiſſent peu d'objets de luxe. La propriété y eſt auſſi ſacrée qu'en Europe. On voyage de nuit & de jour avec une ſécurité inconnue dans le reſte de l'empire. L'étranger y trouve l'hoſpitalité comme chez les Arabes. Conformément aux principes du chriſ-

tianiſme, ils n'ont qu'une femme, qu'ils épouſent ſouvent ſans l'avoir vue, toujours ſans l'avoir fréquentée. Par une habitude fondée ſur la défiance & l'état politique du pays, tous les hommes, chaiks ou payſans, marchent ſans ceſſe armés du fuſil & du poignard. Syrie.

Les récenſemens que l'on a eu occaſion de faire dans les dernières années, portent à trente-cinq mille le nombre des hommes en état de manier les armes. Dans les rapports ordinaires, ce nombre ſuppoſerait une population totale d'environ cent quinze mille ames : cette quantité, comparée à la ſurface du pays, qui eſt d'environ cent cinquante lieues carrées, donne ſept cents ſoixante habitans par lieue carrée.

Pour la religion, les Maronites dépendent de Rome ; leurs prêtres ſe marient comme aux premiers tems de l'égliſe, mais leur femme doit être vierge & non veuve, & ils ne peuvent paſſer à de ſecondes noces. Ils célèbrent la meſſe en ſyriaque, dont la plupart ne comprennent pas un mot : l'évangile ſeul ſe lit à haute voix en arabe, afin que le peuple l'entende. Ces prêtres vivent en partie du produit de leurs meſſes, des dons de leurs auditeurs & du travail de leurs mains : quiconque les aborde, pauvre ou riche, grand ou petit, s'empreſſe de leur baiſer la main. Ils

Syrie. n'oublient pas de la préſenter. Chaque village a ſa chapelle, ſon deſſervant, & chaque chapelle a ſa cloche, choſe inouie dans le reſte de la Turquie. Les Maronites en tirent vanité; & pour s'aſſurer la durée de ces franchiſes, ils ne permettent à aucun muſulman d'habiter parmi eux.

L'Italie ne compte pas plus d'évêques que ce petit canton de la Syrie. Ils ont conſervé la modeſtie de leur état primitif, ainſi que les prêtres; ils ſont tirés de la claſſe des moines: leur titre, pour être élus, eſt communément une prééminence de ſavoir; elle n'eſt pas difficile à acquérir, puiſque le vulgaire des religieux & des prêtres ne connait que le catéchiſme & la bible.

Dans le petit eſpace qui compose le pays des Maronites, on compte plus de deux cents couvens d'hommes & de femmes. Le vêtement des moines eſt une étoffe de laine brune & groſſière; leur nourriture eſt celle des payſans, avec cette exception, qu'ils ne mangent jamais de viande; ils ont des jeûnes fréquens, & de longues prières de jour & de nuit. Le reſte de leur tems eſt employé à cultiver la terre, à briſer les rochers pour former les murs des terraſſes qui ſoutiennent les plans des vignes & des mûriers. On trouve preſque toujours un couvent d'hommes

mes à côté d'un couvent de femmes, & cependant, il eſt rare d'entendre parler de ſcandales : ces femmes elles même mènent une vie très-laborieuſe ; & cette activité eſt ſans doute ce qui les garantit de l'ennui & des déſordres qui accompagnent l'oiſiveté. La plus remarquable des maiſons des moines maronites eſt à ſix heures de Tripoli : c'eſt là qu'on exorciſe, comme aux premiers tems de l'égliſe, les poſſédés du diable. Il s'en trouve encore dans ces cantons. Syrie.

La cour de Rome, en s'affiliant les Maronites, leur a donné un hoſpice dans Rome, où ils peuvent envoyer pluſieurs jeunes gens que l'on y élève gratuitement. Il ſemblerait que ce moyen eut dû introduire parmi eux les arts & les idées de l'Europe ; mais les ſujets de cette école, bornés à une éducation purement monaſtique, ne rapportent dans leur pays que l'italien, qui leur devient inutile, & un ſavoir théologique qui ne les conduit à rien : auſſi ne tardent-ils pas à rentrer dans la claſſe générale.

Les Druſes ſont un petit peuple, qui, pour le genre de vie, la forme de gouvernement, la langue & les uſages, reſſemble infiniment aux Maronites. La religion forme leur principale différence. Long-tems celle des Druſes fut un problême. Mais, enfin, l'on a percé

Syrie.

le myſtère, & déſormais on peut en rendre un compte aſſez précis. Ils ne pratiquent ni circonciſion, ni prières, ni jeûne ; ils n'obſervent ni prohibitions, ni fêtes ; ils boivent du vin, mangent du porc, & ſe marient de ſœur à frère. D'après ceci, l'on conclura avec raiſon, que les Druſes n'ont pas de culte ; cependant il faut en excepter une claſſe qui a des uſages religieux marqués. Ils ſe donnent le nom d'*oqqals*, qui veut dire, ſpiritualiſtes. Ils ont divers grades d'initiation, dont le plus élevé exige le célibat : on les reconnaît au turban blanc qu'ils affectent de porter comme un ſymbole de leur pureté, & ils mettent tant d'orgueil à cette pureté, qu'ils ſe croient ſouillés par l'attouchement de tout profane. Si l'on mange dans leur plat, ſi l'on boit dans leur vaſe, ils les briſent. Toutes leurs pratiques ſont enveloppées de myſtères ; ils ont des oratoires toujours isolés, toujours placés ſur des lieux hauts, & ils y tiennent des aſſemblées ſecrètes où les femmes ſont admiſes. On prétend qu'ils y pratiquent quelques cérémonies en préſence d'une petite ſtatue qui repréſente un bœuf ou un veau. Ils ont un ou deux livres qu'ils cachent avec le plus grand ſoin : des perſonnes qui les ont lus, aſſurent qu'ils ne contiennent qu'un jargon myſtique, dont l'obſcurité fait ſans doute le prix

pour les adeptes. Du reſte ces ſectaires ont toute la morgue & tous les ſcrupules de la ſuperſtition. Le reſte des Druſes, étranger à cet eſprit, eſt tout-à-fait inſouciant des choſes religieuſes : chacun livré à ſon ſens ſuit la route qui lui plaît, & ces opinions ſont celles qui ſe préſentent le plus naturellement aux eſprits ſimples. Lorſqu'ils vont chez les Turcs, ils affectent les dehors muſulmans ; ils entrent dans les moſquées & font les ablutions & la prière. Paſſent-ils chez les Maronites, ils les ſuivent à l'égliſe & prennent de l'eau bénite comme eux. Pluſieurs, importunés par les miſſionnaires, ſe ſont fait baptiſer : puis ſollicités par les Turcs, ils ſe ſont laiſſé circoncire, & ont fini par mourir, ſans être ni chrétiens ni mahométans. Syrie.

Ainſi que les Maronites, les Druſes peuvent ſe partager en deux claſſes ; le peuple & les notables déſignés par celui des cheiks & par celui d'*émirs*. La condition générale eſt celle de cultivateur, ſoit comme fermier, ſoit comme propriétaire : chacun vit ſur ſon héritage, travaillant à ſes mûriers & à ſes vignes ; les grands biens que conſervent quelques familles leur donnent trop d'influence ſur toutes les démarches de la nation ; leurs intérêts particuliers ont trop de poids dans la balance des intérêts publics.

Syrie.

Leur chef appelé *émir* ou *prince*, eſt une eſpèce de roi ou général qui réunit en ſa perſonne les pouvoirs civil & militaire : ſa dignité paſſe tantôt du père aux enfans, tantôt du frère au frère, ſelon les lois de la force, bien plus que ſelon les lois convenues. Lorſque la lignée mâle manque dans la famille régnante, c'eſt à l'homme de la nation qui réunit le plus de ſuffrages & de moyens que paſſe l'autorité ; mais avant tout, il doit obtenir l'agrément des Turcs dont il devient le vaſſal & le tributaire. Les fonctions du gouverneur ſont, de veiller à l'ordre public, d'empêcher les émirs de ſe faire la guerre : il a droit de les réprimer par la force, s'ils déſobéiſſent ; il eſt auſſi le chef de la juſtice, & nomme les *Cadis*, en ſe réſervant toutefois à lui ſeul le droit de vie & de mort ; il perçoit le tribut, dont il paye au pacha une ſomme convenue chaque année ; la perception ſe fait preſque ſans frais ; le bénéfice du tribut eſt pour le prince ; en ſorte qu'il eſt intéreſſé à réduire les demandes des Turcs : il le ſerait auſſi à augmenter l'impôt, mais cette opération exige le conſentement des notables qui ont le droit de s'y oppoſer : leur conſentement eſt également néceſſaire pour la guerre & pour la paix. Dans ces cas, l'*émir* doit convoquer des aſſemblées générales, & leur ex-

poſer l'état des affaires : tout cheik & tout pay-
ſan, qui, par ſon eſprit & ſon courage a quel- Syrie.
que crédit, a droit d'y donner ſa voix, en ſorte que l'on peut regarder le gouvernement comme un mélange tempéré d'ariſtocratie, de monarchie & de démocratie : tout dépend des circonſtances. Si le gouverneur eſt homme de tête, il eſt abſolu ; s'il en manque, il n'eſt rien.

Ni l'émir principal, ni les émirs particuliers n'entretiennent des troupes ; s'il s'agit de faire la guerre, tout homme cheik ou paysan, en état de porter les armes, eſt appelé à marcher : chacun alors prend un petit ſac de farine, un fuſil, quelques balles, quelque peu de poudre, & il ſe rend au lieu déſigné par le gouverneur.

Lorſque l'émir & les notables ont décidé la guerre, des crieurs montent le ſoir ſur le ſommet de la montagne, près de laquelle ils ſont aſſemblés, & là ils commencent à crier à haute voix : *à la guerre, à la guerre ; prenez le fuſil, prenez les piſtolets : nobles, cheiks montez à cheval, armez-vous de la lance & du ſabre : rendez-vous demain à tel endroit. Zèle de Dieu ! zèle des combats !* Cet appel entendu des villages voiſins, y eſt répété ; & comme tout le pays n'eſt qu'un entaſſement de hautes montagnes

Syrie.

& de vallées profondes, les cris paſſent en peu d'heures juſqu'aux frontières. Dans le ſilence de la nuit, l'accent des cris, & le long retentiſſement des échos, joints à la nature du ſujet, ont quelque choſe d'impoſant & de terrible.

L'on concoit aiſément que des troupes de ce genre ne reſſemblent en rien à notre militaire d'Europe ; elles n'ont ni uniformes, ni ordonnance, ni diſtribution ; c'eſt un attroupement de payſans en caſaque courte, les jambes nues & le fuſil à la main : tout leur art conſiſte à gravir ſur les rochers, à ſe gliſſer parmi les brouſſailles & les blocs de pierre, & à faire de-là un feu aſſez dangereux, en ce qu'ils ſont à couvert, qu'ils tirent à leur aiſe, & qu'ils ont acquis, par la chaſſe & des jeux d'émulation, l'habitude de tirer juſte. Ils entendent aſſez bien les irruptions à l'improviſte, les ſuprifes de nuit, les embuſcades & tous les coups de main où l'on peut aborder l'ennemi promptement : ils ont ſur-tout deux excellentes qualités, qui ſont les excellentes troupes ; ils obéiſſent exactement à leur chef, & ſont d'une ſobriété & d'une vigueur de ſanté déſormais inconnues chez les nations civiliſées.

Dans le dernier recenſement des hommes

armés, on en a compté près de quarante mille, ce qui ſuppoſe pour le total de la population cent vingt mille ames ; la ſurface du pays étant de cent dix lieues carrées, il en réſulte pour chaque lieue mille quatre-vingt dix ames, ce qui égale la population de nos meilleures provinces ; d'où vient donc cette affluence d'hommes ſur un petit eſpace ? Toute analyſe faite, je n'en puis voir de cauſe que le rayon de liberté qui y luit. Là, à la différence du pays turc, chacun jouit, dans la ſécurité, de ſa propriété & de ſa vie. Le payſan n'y eſt pas plus aiſé qu'ailleurs, mais il eſt tranquille, exempt de la violence & des inſultes du deſpotiſme ; les Druſes ſe regardent comme des hommes plus parfaits que leurs voiſins, parce qu'ils ont le bonheur d'être moins avilis. De là s'eſt formé un caractère plus fier, plus énergique, plus actif, un véritable eſprit républicain. Syrie.

Aucun peuple n'eſt auſſi hoſpitalier que les Druſes. Quiconque ſe préſente à leur porte, à titre de ſuppliant ou de paſſager, eſt ſûr de recevoir le logement & la nourriture de la manière la plus généreuſe & la moins affectée.

Les Druſes ont auſſi le préjugé des Bedouins ſûr la naiſſance ; comme eux, ils attachent un grand prix à l'ancienneté des familles ; cepen-

Syrie. dant l'on ne peut pas dire qu'il en réſulte des inconvéniens eſſentiels : du reſte, leur vie privée, leurs uſages, leurs préjugés ſont ceux des autres Orientaux. Occupés de leurs travaux champêtres, ils n'éprouvent point ces beſoins factices, ces paſſions exagérées que le déſœuvrement donne aux habitans des villes. Le voile que portent les femmes eſt lui-même un préſervatif de ces deſirs qui troublent la ſociété : chaque homme ne connaît de viſage de femme que celui de la ſienne, de ſa mère, de ſa ſœur & de ſa belle-ſœur : chacun vit au ſein de ſa famille. Seulement le ſoir, les hommes s'aſſemblent quelquefois dans la cour, l'aire ou la maiſon du chef du village ou de la famille, & là, aſſis en rond, les jambes croiſées, la pipe à la bouche, le poignard à la ceinture, ils parlent de la récolte & des travaux, de la diſette ou de l'abondance, de la paix ou de la guerre, de la conduite de l'émir, des faits du paſſé, des intérêts du préſent, des conjectures ſur l'avenir. Souvent les enfans, las de leurs jeux, viennent écouter : cheiks ou payſans, tous ſe traitent avec cette familiarité raiſonnable, qui ne tient ni de la licence ni de la ſervitude. Le grand émir lui-même n'eſt point un homme différent des autres. En un mot, ce ſont les mœurs des tems anciens, c'eſt-à-dire, les mœurs

de la vie champêtre, par laquelle toute nation a été obligée de commencer ; en ſorte que l'on peut établir, que tout peuple chez qui on les trouve, n'eſt encore qu'à la première époque de ſon état ſocial. Syrie.

A l'orient du pays des Druſes, dans la vallée profonde qui ſépare leurs montagnes de celles du pays de Damas, habite un autre petit peuple connu en Syrie ſous le nom de *Motouais*. Le caractère qui les diſtingue des autres habitans de la Syrie, eſt qu'ils ſuivent le parti d'Ali, comme les Perſans, pendant que tous les Turcs ſuivent celui d'*Omar*. Cette diſtinction fondée ſur le ſchiſme qui partagea les Arabes ſur les ſucceſſeurs de Mahomet, entretient une haine irréconciliable entre les deux partis : à une doctrine, qui choque diamétralement celle des autres Turcs, les *Motoualis* ajoutent des pratiques extérieures qui entretiennent leur averſion mutuelle. Par exemple, ils maudiſſent Omar comme uſurpateur & rebelle ; ils célèbrent Ali comme ſaint & martyr. Ils commencent les ablutions par le coude, au lieu de les commencer par le bout du doigt ; ils ſe réputent ſouillés par l'attouchement des étrangers, & contre l'uſage général du levant ; ils ne boivent ni ne mangent dans le vaſe qui a ſervi à une perſonne qui n'eſt pas de leur ſecte,

ils ne s'aſſeyent même pas à la même table.

Syrie. Ces principes & ces uſages, en iſolant les *Motoualis* de leurs voiſins, en ont fait une ſociété diſtincte. On prétend qu'ils exiſtent depuis long-tems en corps de nation dans cette contrée. Quoiqu'il en ſoit, ils ont dans ces derniers tems fixé l'attention de la Syrie, par leurs guerres, leurs brigandages, leurs progrès & leurs revers.

Tels ſont les peuples particuliers qui ſe trouvent compris dans l'enceinte de la Syrie. Le reſte de la population, qui forme la plus grande maſſe, eſt compoſé de Turcs, de Grecs & de la race arabe.

CHAPITRE IX.

Des peuples errans qui habitent la Syrie. — Leurs coutumes, leur police & leur gouvernement. — Les Turcomans, les Kourdes, les Arabes.

LA Syrie a ſubi pluſieurs révolutions qui ont confondu les races diverſes de ſes habitans; on peut les diviſer en deſcendant des Grecs, des Arabes & des Turcs : ces derniers n'exterminèrent pas les premiers habitans; mais ayant embraſſé leur religion, ils s'incorporèrent avec eux. Syrie.

Il y a pluſieurs tribus errantes qui habitent une partie de la Syrie & des contrées adjacentes; elles diffèrent dans leurs uſages de celles qui ont des établiſſemens fixes & cultivent la terre. Les peuples qui forment ces tribus errantes ou de paſteurs ſont les Turcomans, les Kourdes & les Arabes.

Les Turcomans ſont au nombre de ces hordes tartares qui, lors de la grande révolution de l'empire des califes, quittèrent les contrées à l'eſt de la mer Caſpienne, & ſe répandirent

dans les places de l'Arménie & de l'Asie mi-
Syrie. neure.

Les Kourdes descendent des *Card-Ouchi*, qui habitaient les montagnes d'Arménie, & s'opposèrent à la retraite des dix mille. Ces peuples, quoi qu'entourés de toutes parts par l'empire des Perses, bravèrent constamment la puissance du *grand roi* & les armes de ses Satrapes.

Les Arabes, qui sont ceux qu'on appèle *Bedouins*, c'est-à-dire, habitans du désert, possèdent une immense étendue de pays, qui va depuis Alep, jusqu'à la mer d'Arabie & de l'Egypte, au golfe Persique. Cette plaine a près de mille huit cent mille de longueur, & neuf cents de largeur. Les Bedouins se vantent, avec raison, de former la plus pure des tribus des Arabes, n'ayant jamais été subjugués, & ne s'étant jamais mêlés avec d'autres peuples, en faisant des conquêtes : les Arabes, qui se rendirent si célèbres sous Mahomet & ses successeurs, habitaient les bords de la mer rouge, ou leurs descendans cultivent les terres, possèdent des villes, & sont soumis à un gouvernement régulier ; ceux de l'intérieur ou du désert, ne prirent point de part aux grandes révolutions que les précédens produisirent. Les Bedouins conservent les mêmes mœurs, les

mêmes coutumes, le même langage & les mêmes opinions que leurs ancêtres, dans les âges les plus reculés du monde. Syrie.

Les Turcomans campent de préférence dans la plaine d'Antioche ; leur langue eſt la même que celle des Turcs ; leur genre de vie eſt aſſez ſemblable à celui des Arabes Bedouins ; comme eux, ils ſont paſteurs, &, par conſéquent, obligés de parcourir de grands eſpaces pour faire ſubſiſter leurs nombreux troupeaux ; chacun de leurs camps reconnoît un chef, dont le pouvoir n'eſt point déterminé par des ſtatuts, mais ſeulement dirigé par l'uſage & par les circonſtances ; tous les biens conſiſtent en beſtiaux, tels que les chameaux, les buffles, les chèvres, & ſur-tout les moutons. Tout homme en état de porter les armes s'empreſſe de les porter, parce que c'eſt de ſa force individuelle que dépendent ſa conſidération & ſa ſûreté ; toute l'occupation des Turcomans eſt de fumer la pipe, & de veiller à la conduite des troupeaux : ſans ceſſe à cheval, la lance ſur l'épaule, le ſabre courbe au côté, le piſtolet à la ceinture ; ils ſont cavaliers vigoureux & ſoldats infatigables ; les Turcs les redoutent ; mais comme ils forment des camps ſéparés, ils ne prennent pas la ſupériorité que leur aſſureraient leurs forces réunies ; les Tur-

comans profeſſent le mahométiſme, mais les
Syrie. ſoins de religion les occupent peu, & ils n'ont ni les cérémonies ni le fanatiſme des peuples ſédentaires; ils ont la réputation de n'être point voleurs comme les Arabes, quoiqu'ils ne ſoient ni moins généreux qu'eux, ni moins hoſpitaliers; & quand on conſidère qu'ils ſont aiſés ſans être riches, exercés par la guerre, & endurcis par les fatigues, on juge que ces circonſtances éloignent d'eux la corruption des habitans des villes & l'aviliſſement de ceux des campagnes.

Les Kourdes ſont un autre corps de nation dont les tribus diviſées ſe ſont également répandues dans la baſſe Aſie, & ont pris, ſurtout depuis cent ans, une aſſez grande étendue. Leur pays originel eſt la chaîne des montagnes d'où partent les divers rameaux du tigre; ce ſont ces mêmes Kourdes que Xénophon cite, & qui s'oppoſèrent à la retraite des dix mille. Cet hiſtorien obſerve que, quoique enclavés de toutes parts dans l'empire des Perſes, ils avaient toujours bravé la puiſſance du grand roi & les armées de ſes ſatrapes; ils ont peu changé dans leur état moderne, & quoi qu'en apparence tributaires des Ottomans, ils portent peu de reſpect aux ordres du grand ſeigneur & de ſes pachas; ils obſervent dans

leurs montagnes une eſpèce de gouvernement; chaque village a ſon chef; on eſtime que toutes leurs peuplades réuniés paſſent 140 mille hommes armés; comme les Turcomans, les Kourdes ſont paſteurs & vagabonds, ils paſſent preſque par-tout pour des brigands; on les redoute à ce titre dans le pays d'Alep & d'Antioche; dans ce pachalic, & dans celui de Damas, leur nombre paſſe 20 mille tentes & cabanes, car ils ont auſſi des habitations ſédentaires; il ſont cenſés muſulmans, mais ils ne s'occupent ni de dogmes, ni de rites; la langue, qui eſt le principal indice de fraternité des peuples, eſt diviſée chez les Kourdes en trois dialectes, & l'on aſſure qu'elle ne reſſemble point au Perſan, en ſorte qu'elle doit être une langue originale. Syrie.

Les Arabes, par la nature même de leurs déſerts, ſemblent être condamnés à une vie errante; ce ſont des plaines immenſes, ſans maiſons, ſans arbres, ſans ruiſſeaux ni montagnes; l'œil s'y perd comme au milieu des mers, dans un horiſon de la plus vaſte étendue, quoique dans quelques parties, le ſol ſoit inégal & pierreux; ces déſerts ſont toujours couverts d'un ciel toujours enflammé & ſans nuages, preſque nuds de toutes parts: la terre n'offre que quelques plantes éparſes &

Syrie.

ſauvages, quelques faibles buiſſons, dont la ſolitude eſt rarement troublée par d'autres animaux que des gazelles, des lièvres, des ſauterelles & des rats.

Quoique les Turcomans, les Kourdes & les Arabes, aient en général la même façon de penſer, quoiqu'ils ſoient les uns & les autres errans & paſteurs, & qu'ils ſubſiſtent principalement du produit de leurs troupeaux, ils diffèrent cependant en quelques particularités; tous profeſſent la religion mahométane, mais ſans faire beaucoup d'attention aux exercices qu'elle commande; ils n'ont ni prêtres, ni temple, ni culte régulier, chacun, à cet égard, agiſſant & penſant comme il lui plaît; les Turcomans & les Arabes donnent une dot à leurs filles; les Kourdes, au contraire, reçoivent des préſens de leurs gendres; les premiers n'ont aucun égard à l'ancienneté des familles; les Kourdes & les Arabes l'honorent grandement; les Turcomans ne pillent ni ne volent; les Kourdes & les Arabes ſont pillards déterminés; mais ils exercent leurs dépréda-tions, en diſant qu'ils ne les commettent que ſur leurs ennemis.

Le gouvernement de ces tribus, particulièrement celui des Arabes, eſt à-la-fois républicain, ariſtocratique & même deſpotique; on ne

ne peut rien faire d'important ſans le conſentement de la majorité du peuple ; mais les chefs ont une grande influence, & le principal de tous eſt revêtu d'une autorité indéfinie & preſqu'abſolue, de laquelle cependant il ne peut pas extrêmement abuſer ; les mœurs des Arabes ſont préciſément celles qu'on trouve dans les deſcriptions d'Homère, de même que dans l'hiſtoire d'Abraham & des autres patriarches ; ces peuples ſont recommandables par leur généroſité & leur hoſpitalité. Si un Arabe conſent à manger du pain & du ſel avec un hôte, rien au monde ne peut l'engager à le trahir ; à conſidérer la manière dont les Arabes ſe conduiſent entre eux, on croirait que tous leurs biens ſont en commun ; néanmoins ils connaiſſent les lois de la propriété, mais non cet eſprit d'égoïſme que les beſoins imaginaires du luxe ont donné aux nations policées. Les Arabes n'ont point de livres, & même peu de leurs ſcheiks ſavent lire ; toute leur littérature conſiſte à réciter des hiſtoires & des contes dans le genre des mille & une nuits, amuſement dont ils ſont extrêmement paſſionnés. Syrie.

En général, les Bedouins ſont petits, maigres & hâlés, plus cependant au ſein du déſert, moins ſur la frontière du pays cultivé ;

Syrie.

leur taille générale n'eſt que de cinq pieds deux pouces; on n'en doit attribuer la raiſon qu'à la nourriture: on peut dire que le commun des Bedouins vit dans une miſère & une famine habituelle; la ſomme ordinaire des alimens de la plupart d'entre eux ne paſſe pas ſix onces par jour; ſix ou ſept dattes trempées dans du beurre fondu, quelque peu de lait doux ou caillé ſuffiſent à la journée d'un homme; il ſe croit heureux s'il y a joint quelques pincées de farine groſſière, ou une boulette de riz; la chair eſt réſervée aux plus grands jours de fête; ils ſont ſi ignorans, que tout les étonne quand ils approchent des villes; ils ne conçoivent pas comment les maiſons & les minarets peuvent ſe tenir debout, ni comment on oſe habiter deſſous, & toujours au même endroit.

Tous les biens d'une famille conſiſtent en un mobilier dont voici à-peu-près l'inventaire; quelques chameaux mâles & femelles, des chèvres, des poules, une jument & ſon harnois; une tente, une lance de 16 pieds de long, un ſabre courbe: un fuſil rouillé à pierre ou à rouet, une pipe, un moulin portatif, une marmite, un ſceau de cuir, une poëlette à griller le café, une natte, quelques vêtemens, un manteau de laine noire; enfin, pour tous

bijoux, quelques anneaux de verre ou d'argent que la femme porte aux jambes & aux bras; ce que le Bedouin déſire le plus, eſt la jument: en effet, cet animal eſt le grand moyen de fortune; la jument eſt préférée au cheval, parce qu'elle ne hennit point, parce qu'elle eſt plus docile, & qu'elle a du lait qui, dans l'occaſion, appaiſe la ſoif & même la faim de ſon maître. Syrie.

On a ſouvent reproché aux Arabes cet eſprit de rapine qui les caractériſe; mais ſans vouloir l'excuſer, on ne fait pas aſſez d'attention qu'il n'a lieu que pour l'étranger réputé ennemi, & que, par conſéquent, il eſt fondé ſur le droit public de la plupart des peuples. Quant à l'intérieur de la ſociété, il y règne une bonne foi, un déſintéreſſement, une généroſité qui feraient honneur aux hommes les plus civiliſés: quoi de plus noble que ce droit d'aſyle établi chez toutes les tribus? Il faut l'avouer, il eſt peu de nations policées qui aient une morale auſſi généralement eſtimable que les Bedouins, & leur conduite ſemble démontrer que preſque toutes les vertus ſont attachées à la vie paſtorale.

Voilà les circonſtances dans leſquelles la nature a placé les Bedouins pour en faire une race d'hommes ſingulière au moral & au phy-

Syrie.

ſique. Cette ſingularité eſt ſi tranchante, que leurs voiſins, les Syriens mêmes les regardent comme des hommes extraordinaires. Cette opinion a lieu ſur-tout pour les tribus du fond du déſert.

CHAPITRE X.

Gouvernement des Turcs en Syrie. — L'adminiſtration de la juſtice. — Influence de la religion. — État de l'agriculture & du commerce. — Caractère général des Syriens.

LE gouvernement des Turcs en Syrie eſt un pur deſpotiſme militaire, c'eſt-à-dire, que la foule des habitans y eſt ſoumiſe aux volontés d'une faction d'hommes armés, qui diſpoſent de tout ſelon leur intérêt & leur gré : en chaque gouvernement, le pacha étant l'image du ſultan, il eſt, comme lui, deſpote abſolu ; il réunit tous les pouvoirs en ſa perſonne ; il eſt chef du militaire, des finances, de la police & de la juſtice criminelle ; il a droit de vie & de mort ; il peut faire à ſon gré la paix & la guerre ; en un mot, il peut tout. Le but principal de tant d'autorité, eſt de percevoir le tribut, c'eſt-à-dire, de faire paſſer le revenu au grand propriétaire ; ce devoir rempli, l'on n'en exige pas d'autres ; l'on ne s'inquiète pas de quelle manière l'agent le remplit : les

Syrie.

Syrie.

moyens ſont à ſa diſcrétion ; auſſi le premier ſoin d'un pacha qui arrive à ſon poſte, eſt-il d'aviſer aux moyens d'avoir de l'argent, & les plus prompts ſont toujours les meilleurs : de-là, dans ces agens, une avidité toujours voiſine de la mauvaiſe foi ; de-là, des vexations d'autant plus redoutables, qu'elles ſont toujours ſoutenues par l'autorité ; de-là, au ſein du peuple, une faction d'hommes intéreſſés à multiplier les charges : le pacha s'applaudit chaque jour de pénétrer aux ſources les plus profondes de l'aiſance, par la rapacité clairvoyante des ſubalternes ; mais qu'en arrive-t-il ? le peuple, gêné dans la jouiſſance des fruits de ſon travail, reſtreint ſon activité dans les bornes des premiers beſoins. Le laboureur ne ſème que pour vivre, l'artiſan ne travaille que pour nourrir ſa famille, les pachas, incertains du lendemain, & expoſés à de fréquens changemens, traitent leur province comme un lieu de paſſage, ſe hâtent d'en épuiſer les produits, & de recueillir en un jour, s'il eſt poſſible, les fruits de pluſieurs années. Il eſt vrai que de tems en tems ces concuſſions ſont punies par le cordon, & c'eſt ici une des pratiques de la Porte, qui décèlent le mieux l'eſprit de ſon gouvernement ; le motif en eſt toujours d'avoir vexé les ſujets du ſultan ; mais la Porte, en

s'emparant du tréſor du concuſſionnaire, & n'en rendant jamais rien au peuple qu'il a pillé, donne à penſer qu'elle n'improuve pas un pillage dont elle profite. Syrie.

A titre d'image du ſultan, le pacha eſt chef de toute la police de ſon gouvernement; & ſous ce titre, il faut comprendre auſſi la juſtice criminelle. Il a le droit le plus abſolue de vie & de mort; il l'exerce ſans formalité, ſans appel : par-tout où il rencontre un délit, il fait ſaiſir le coupable, & les bourreaux qui l'accompagnent l'étranglent ou lui coupent la tête ſur-le-champ : quelquefois il ne dédaigne pas de remplir leur office; ſouvent le pacha rôde déguiſé, & malheur à quiconque eſt ſurpris en faute; comme il ne peut remplir cet emploi dans tous les lieux, il commet à ſa place un officier; comme le pacha, il juge & condamne ſans appel, le coupable baiſſe le cou, le bourreau frappe, la tête tombe, & l'on emporte le corps dans un ſac de cuir. Cet officier a une foule d'eſpions qui ſont preſque tous des filous, au moyen deſquels il ſait tout ce qui ſe paſſe.

Du reſte, les fonctions de ces officiers n'atteignent point à ces objets utiles ou agréables qui font le mérite de la police parmi nous; ils n'ont aucun ſoin, ni de la propreté, ni de la

Syrie. salubrité des villes ; elles ne ſont, en Syrie comme en Égypte, ni pavées ni balayées, ni arroſées ; les rues ſont étroites, tortueuſes & preſque toujours embarraſſées de décombres ; on eſt ſur-tout choqué d'y voir une foule de chiens hideux qui n'appartiennent à perſonne ; ils forment une eſpèce de république indépendante, qui vit des aumônes du public ; ils ſont cantonnés par familles & par quartier ; &, ſi quelqu'un d'entre eux ſort de ſes limites, il s'enſuit des combats qui importunent les paſſans. Les Turcs, qui verſent le ſang des hommes ſi aiſément, ne les tuent point ; ils prétendent qu'ils ſont la ſûreté nocturne des villes.

L'expérience journalière conſtate qu'il n'eſt point de pays où la juſtice ſoit plus corrompue qu'en Égypte, en Syrie, & ſans doute dans le reſte de la Turquie. La vénalité n'eſt nulle part plus hardie, plus impudente : on peut marchander ſon procès avec le *cadi*, comme l'on marchanderait une denrée ; dans la foule, il ſe trouve des exemples d'équité & de ſagacité, mais ils ſont rares ; la corruption eſt générale, habituelle, & comment ne le ſerait-elle pas quand chaque *cadi*, arbitre en dernier reſſort, ne craint ni réviſion, ni châtiment ; quand enfin le défaut de lois claires & préci-

ſes, offre aux paſſions mille moyens d'éviter la honte d'une injuſtice évidente, en ouvrant les ſentiers tortueux des interprétations & des commentaires. Syrie.

Le peuple de Syrie eſt, en général, muſulman ou chrétien ; cette différence dans le culte a les effets les plus fâcheux dans l'état civil ; ſe traitant mutuellement d'infidèles, de rebèles, d'impies, les partiſans de l'évangile & ceux de l'alcoran ont les uns pour les autres une averſion qui entretient une ſorte de guerre perpétuelle ; le gouvernement, loin d'intervevir, comme médiateur dans ces troubles, les fomente par ſa partialité. Fidèle à l'eſprit de Mahomet, il traite les chrétiens avec une dureté qui ſe varie ſous mille formes.

Toute démonſtration publique de culte eſt interdite aux chrétiens ; ils ne peuvent bâtir de nouvelles égliſes, & ſi les anciennes ſe ruinent, ils ne peuvent les réparer que par des permiſſions qu'il faut payer chèrement. Un chrétien ne peut frapper un muſulman ſans riſquer ſa vie, & ſi le muſulman tue un chrétien, il en eſt quitte pour une rançon ; les chrétiens ne peuvent monter à cheval dans les villes ; il leur eſt défendu de porter des pantoufles jaûnes, des châles blancs & toute couleur verte : s'ils voyagent, on les arrête en mille endroits

Syrie.

pour payer des péages, dont les muſulmans ſont exempts : en juſtice, le ſerment de deux chrétiens n'eſt compté que pour un ; & telle eſt la partialité des *cadis*, qu'il eſt preſque impoſſible qu'un chrétien gagne ſon procès. Le dernier des muſulmans n'accepte d'un chrétien ni ne lui rend le ſalut accoutumé entre eux ; le ſalut uſité eſt ſeulement *bon matin*, *bon ſoir* : heureux s'il n'eſt point accompagné du mot *impie*, *apoſtat*, *chien*, qui ſont les épithètes familières avec les chrétiens. Les muſulmans affectent même d'exercer devant eux les pratiques de leur culte ; pour les démentir, les chrétiens affectent à leur tour une grande dévotion, & de-là cette oſtentation de piété qui fait un des caractères extérieurs des Orientaux ; mais le cœur n'y perd rien, & les chrétiens gardent de tous ces outrages un reſſentiment qui n'attend que l'occaſion pour éclater.

Les ſultans s'étant arrogé, à titre de conquête, la propriété de toutes les terres en Syrie, il n'exiſte pour les habitans aucun droit de propriété foncière, ni même mobilière ; ils ne poſſèdent qu'en uſufruit. Si un père meurt, ſa ſucceſſion appartient au ſultan ou à ſon fermier, & les enfans ne recueillent l'héritage qu'en payant un rachat toujours conſidérable ; de-là, pour les poſſeſſions en fonds de

terre, une insouciance funeste à l'agriculture.

Syrie.

Les conditions en Syrie se réduisent à quatre ou cinq, qui sont les cultivateurs ou payſans; les artisans, les marchands, les gens de guerre, & les gens de justice & de loi; dans la Syrie & même dans tout l'empire turc, les payſans sont, comme les autres habitans, censés esclaves du sultan; mais cette qualification n'emporte que le sens attaché au terme de sujet. Il n'existe en Syrie qu'un seul impôt territorial, que l'on appèle *miri*, & tel que l'on ne peut l'augmenter ni le diminuer; mais, par les abus inhérens à la constitution, les pachas & leurs agens ont trouvé le moyen de le rendre ruineux, n'osant violer la loi établie sur l'invariabilité de l'impôt, ils ont introduit une foule de charges qui, sans en avoir le nom, en ont tous les effets; ils ne concèdent les terres qu'à des conditions onéreuses; on rançonne un village entier pour un délit vrai ou imaginaire; tantôt on introduit une corvée d'un genre nouveau: l'on exige un présent à l'avénement de chaque gouverneur; l'on établit une contribution d'herbe pour ses chevaux, d'orge & de paille pour ses cavaliers; en vain le payſan crie à l'injustice; le sabre impose silence; heureusement que sa personne est libre, & que les Turcs ignorent l'art d'empri-

Syrie.

ſonner pour dettes l'homme qui n'a plus rien : l'on obſerve que ces exactions ont fait des progrès rapides, ſur-tout depuis une cinquantaine d'années, & l'on date de cette époque la dégradation des campagnes, la dépopulation des habitans, & la diminution du numéraire porté à Conſtantinople. A l'égard des *Bedouins*, s'ils ſont en guerre, ils pillent, à titre d'ennemis; s'ils ſont en paix, ils dévorent à titre d'hôtes; auſſi dit-on en proverbe : *évite le Bedouin ou comme ami, ou comme ennemi.*

Par toutes ces cauſes, l'on conçoit combien la condition des payſans doit être miſérable; par-tout ils ſont réduits au petit pain plat d'orge ou de doura, aux oignons, aux lentilles & à l'eau; pour ne rien perdre du grain, ils y laiſſent toutes les graines étrangères; dans les montagnes du Liban & de Nablous, lorſqu'il y a diſette, ils recueillent les glands du chêne, & après les avoir fait bouillir ou cuire ſous la cendre, ils les mangent.

Par une conſéquence naturelle de cette miſère, l'art de la culture eſt dans un état déplorable; faute d'aiſance, le laboureur manque d'inſtrument, ou n'en a que de mauvais; on laboure avec des ânes, des vaches, & rarement avec des bœufs : dans les cantons ouverts aux Arabes, tels que la Paleſtine, il faut ſe-

mer le fuſil à la main ; à peine le bled jaû-nit-il, qu'on le coupe pour le cacher dans les ſouterrains, & l'on n'en ſème qu'autant qu'il faut pour vivre ; en un mot, l'on borne toute l'induſtrie à ſatisfaire les premiers beſoins. Syrie.

Le commerce en Syrie, conſidéré dans la manière dont il ſe pratique, eſt encore dans cet état d'enfance qui caractériſe les ſiècles barbares & les pays non policés. Sur toute la côte, il n'y a pas un ſeul port capable de recevoir un bâtiment de quatre cents tonneaux, & les rades ne ſont pas même aſſurées par des forts ; cependant les naturels font tranquillement un cabotage qui eſt aſſez vivace depuis *Lataqié* juſqu'à *Yafa*. Dans l'intérieur, il n'y a ni grandes routes, ni canaux, pas même des ponts ſur la plupart des rivières & des torrens, quelques néceſſaires qu'ils fuſſent pendant l'hiver ; il n'y a de ville à ville ni poſte ni meſſagerie ; le ſeul courier qui exiſte eſt le tartare qui vient de Conſtantinople à Damas par Alep ; ce courier n'a de relais que dans les grandes villes, à de très-grandes diſtances ; mais il peut démonter, en cas de beſoin, tout cavalier qu'il rencontre. De ville en ville, les relations s'exécutent par des voituriers qui n'ont jamais de départ fixe ; la raiſon en eſt, qu'ils ne peuvent ſe mettre en chemin que par troupes ou

Syrie. caravanes : perſonne ne voyage ſeul, vu le peu de ſûreté habituelle des routes ; ces précautions ſont ſur-tout néceſſaires dans les pays ouverts aux Arabes. Il eſt remarquable que dans toute la Syrie, l'on ne voit pas un charriot ni une charrette ; tous les tranſports ſe font à dos de mulets, d'ânes ou de chameaux : ces animaux y ſont tous excellens ; les deux premiers ſont plus employés dans les montagnes, & rien n'égale leur adreſſe à grimper & gliſſer ſur des talus de roc vif ; le chameau eſt plus uſité dans les plaines, parce qu'il conſomme moins & porte davantage.

Il n'y a d'auberge en aucun lieu, mais les villes & la plupart des villages ont un grand bâtiment appelé *Kan*, qui ſert d'aſyle à tous les voyageurs ; les logemens ſont des cellules où l'on ne trouve que les quatre murs ; le gardien de ce kan eſt chargé de donner la clé & une natte ; le voyageur a dû ſe fournir du reſte.

Lorſqu'un Européen arrive en Syrie et même en général en Orient, ce qui le frappe le plus dans l'extérieur des habitans, eſt l'oppoſition preſque totale de leurs manières aux nôtres. L'on dirait qu'un deſſein prémidité s'eſt plu à établir une foule de contraſte entre les hommes de l'Aſie & ceux de l'Europe. Nous

portons des vêtemens courts & ſerrés, ils les portent longs & amples : nous laiſſons croître les cheveux & nous raſons la barbe ; ils laiſſent croître la barbe & raſent leurs cheveux. Chez nous, ſe découvrir la tête, eſt une marque de reſpect ; chez eux, une tête nue eſt un ſigne de folie : nous paſſons la vie debout ; eux aſſis : ils s'aſſeyent & mangent à terre ; nous nous tenons élevés ſur des ſièges. Enfin juſques dans les choſes de langage, ils écrivent à contre-ſens de nous. Pour la foule des voyageurs, ces contraſtes ne ſont que biſarres, mais pour des philoſophes, il pourroit être intéreſſant de rechercher d'où eſt venue cette diverſité d'habitudes dans des hommes qui ont les mêmes beſoins, & dans des peuples qui paraiſſent avoir une origine commune. Syrie.

Un caractère également remarquable, eſt l'extérieur religieux qui règne & ſur les viſages & dans les propos & dans les geſtes ; l'on ne voir dans les rues que des mains armées de chapelets ; l'on entend qu'exclamations emphatiques de *ya allah*. Si l'on vend du pain dans les rues, ce n'eſt point le pain que l'on crie, c'eſt *alla kerim*, *Dieu eſt libéral*, ainſi des autres denrées. Si l'on ſe ſalue, *c'eſt : Dieu te conſerve ;* ſi l'onremercie, *c'eſt : Dieu te conſerve :* en un mot, c'eſt Dieu en tout & par-tout.

Syrie.

Il eſt encore dans l'extérieur des Orientaux un caractère qui fixe l'attention d'un obſervateur ; c'eſt leur air grave & phlegmatique dans tout ce qu'ils font & dans tout ce qu'ils diſent. Au lieu de ce viſage ouvert & gai que chez nous l'on porte ou l'on affecte, ils ont un viſage ſérieux, auſtère ou mélancolique ; ils rient rarement, & l'enjouement de nos Français leur paraît un accès de délire. S'ils parlent, c'eſt ſans empreſſement, ſans geſte, ſans paſſion : ils écoutent ſans interrompre : ils gardent le ſilence des journées entières. S'ils marchent, c'eſt poſément & pour affaires, & ils ne conçoivent rien à notre turbulence & à nos promenades en long & en large. Toujours aſſis, ils paſſent des journées entières rêvant, les jambes croiſées, la pipe à la bouche, preſque ſans changer d'attitude : on dirait que l'emouvement leur eſt pénible, & que, ſemblables aux Indiens, ils regardent l'inaction comme un des élémens du bonheur.

Dans les villes même les plus actives, telles qu'Alep & Damas, tous les amuſemens ſe réduiſent à aller au bain ou à ſe raſſembler dans des cafés, qui n'ont que le nom des nôtres. Là, dans uns grande pièce enfumée, aſſis ſur des nattes en lambeaux ; les gens aiſés paſſent des journées entières à fumer la pipe, cauſant d'affaires

faires par phraſes rares & courtes, & ſouvent ne diſant rien. Quelquefois pour ranimer cette aſſemblée ſilencieuſe, il ſe préſente un chanteur ou des danſeuſes ou un de ces conteurs d'hiſtoires, que l'on appèle *naehid*. Rien n'égale l'attention avec laquelle on écoute cet orateur. Grands & petits, tous ont une paſſion extrême pour les narrateurs: le peuple même s'y livre dans ſon loiſir. Un voyageur qui arrive d'Europe, n'eſt pas médiocrement ſurpris de voir les matelots ſe raſſembler pendant le calme ſur le tillac, & paſſer deux ou trois heures à entendre l'un d'eux déclamer un récit que l'oreille la moins exercée reconnaît pour de la poéſie. La populace des villes, quoique crialleuſe, n'eſt jamais auſſi brutale que chez nous, & elle a le grand mérite d'être abſolument exempte de cette crapule d'ivrognerie qui infecte juſqu'à nos campagnes: c'eſt peut-être le ſeul avantage réel qu'ait produit la légiſlation de Mahomet. Syrie.

De tous les genres de ſpectacle, le ſeul que les Syriens connaiſſent, eſt celui des baladins qui font des tours de force, comme nos danſeurs de cordes, & de tours d'adreſſes comme nos eſcamoteurs. Le peuple, à qui ils cachent ſoigneuſement leurs procédés ſecrets, a une ſorte de vénération pour eux: ce penchant à

Syrie.

l'admiration, cette facilité de croire aux faits et aux récits les plus extraordinaires, eſt un attribut remarquable de l'eſprit des Orientaux. En général, ils ont la conception facile, l'élocution aiſée, les paſſions ardentes & ſoutenues, le ſens droit dans les choſes qu'ils connaiſſent. Ils ont un goût particulier pour la morale, & leurs proverbes prouvent qu'ils ſavent réunir la fineſſe de l'obſervation & la profondeur de la penſée au piquant de l'expreſſion.

LIVRE II.

VOYAGE DE NIÉBUHR EN ARABIE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage du Caire à Suès. — Situation de cette ville. — Particularités sur les Arabes des environs. — Voyage à la Montagne des inscriptions dans le désert. — Du Mont-Sinaï & du couvent de Sainte-Catherine. — Retour à Suès.

Arabie.

IL n'y a point d'objet plus digne de la curiosité des hommes, que les observations faites par des voyageurs éclairés, dans des pays peu fréquentés des Européens, & dont il est avantageux aux progrès des sciences, des arts & de l'histoire, de connaître l'état présent. Une entreprise de cette nature devant embrasser la connaissance des climats, celle de la position des lieux, de la religion & des lois, de l'histoire naturelle, & la comparaison des mœurs des

Arabie.

nouveaux habitans avec celle des anciens ; il eſt néceſſaire de choiſir, pour l'exécution de ce projet, pluſieurs ſavans dont chacun ſoit chargé de la partie qu'il poſſède le mieux. Il faut qu'ils ſachent les langues des peuples chez qui ils veulent voyager, qu'il y ait parmi eux un géopraphe versé dans l'aſtronomie, un médecin, un naturaliſte, un antiquaire & un habile deſſinateur.

Les cinq hommes célèbres que le roi de Dannemarck avait envoyés en Arabie, réuniſſaient toutes les qualités & les divers talens qu'on pouvoit exiger des voyageurs deſtinés à étendre ou à perfectionner l'hiſtoire orientale. M. Niébuhr, de retour à Copenhague, à qui le roi ordonna de compoſer une relation de ſon voyage, s'en eſt acquitté d'une manière diſtinguée, en rapportant, avec une extrême fidélité, ſes propres obſervations & celles de ſes quatre aſſociés, qu'il eut le chagrin de perdre en Aſie.

Le lecteur n'a pas beſoin de la ſage précaution avec laquelle on lit ordinairement les livres des voyageurs, où il s'agit de diſcerner le vraiſemblable d'avec ce qui ne l'eſt pas. Celui-ci ne renferme que des recherches sûres ; & ſi l'on y trouve certaines coutumes dont on n'ait point vu d'exemples ailleurs, on ne doit pas,

parce qu'elles ſont contraires aux nôtres, les regarder comme imaginaires. Elles ſerviront à nous convaincre de la variété infinie qui règne dans le caractère des différens peuples. Arabie.

L'auteur a moins fait uſage des livres écrits ſur la matière qu'il a traitée, que des recherches de ſes compagnons de voyage, jointes aux ſiennes, & des notions lumineuſes qu'il a recueillies des habitans du pays qui étaient en état de l'inſtruire, de quelques ſavans juifs qu'il a vus, de certains négocians fort expérimentés, & de pluſieurs autres perſonnes de différentes religions ou ſectes, dont il a eu quelquefois l'adreſſe de mettre les connaiſſances à profit, ſans leur faire directement aucune queſtion. Écoutons M. Niébuhr parler lui-même.

Nous étions cinq, dit-il, qui fûmes nommés pour ce voyage, & chacun de nous fut chargé de faire ſes obſervations dans la partie des ſciences à laquelle il s'était le plus appliqué. Le profeſſeur *Fréderic Chrétien von Haren* avait étudié à fond les langues orientales, & le profeſſeur *Pierre Forskal*, l'hiſtoire naturelle. Notre médecin, le docteur *Chrétien-Charles Cramer*, eut encore pour ſa part l'hiſtoire naturelle. *George-Guillaume Bauremfeind*, devait deſſiner, & enſuite graver les productions naturelles, les vues, les habillemens. La géographie fut l'objet de

mes recherches. Nous reçumes ordre peu avant notre départ de diriger notre route par l'Égypte au golfe d'Arabie : en conſéquence, nous nous rendîmes le 4 janvier 1761, à bord d'un vaiſſeau, qui de Copenhague, devait faire voile pour Smyrne. Après nous être arrêtés à Conſtantinople, nous nous mîmes en chemin pour l'Égypte, le golfe arabique & l'Yemen.

Arabie.

Quoique l'objet principal de notre voyage fut de viſiter l'Arabie, nous nous arrêtâmes malgré nous près d'une année en Égypte : pluſieurs raiſons nous obligèrent à ce délai involontaire.

A cause de la prétendue ſainteté des pélerins, il eſt défendu aux chrétiens de faire par terre le trajet en Arabie avec la caravane qui va du Caire à la Mecque : il fallait donc attendre la ſaiſon où la mer Rouge eſt navigable, & où les vaiſſeaux partent du port de Suès pour celui de *Dsjidda*. Depuis une année, les Égyptiens étaient en guerre avec une petite tribu d'Arabes des environs de Tor : ce qui rendait un voyage impratiquable avant le retour de la caravane de la Mecque, dont le conducteur était chargé de tâcher de rétablir la paix.

Auſſi-tôt que par un coup de canon tiré du château du Caire, nous apprîmes l'arrivée du

courier qui apportait la nouvelle du retour de la paix, nous nous préparâmes à notre départ. Ces préparatifs, qui ſont un jeu en Europe, ſont en Orient une affaire ſérieuſe & difficile. Arabie.

Mes compagnons de voyage louèrent des chevaux, moi par curioſité, je préférai un dromadaire, & je m'en trouvai bien. La caravane avec laquelle nous avions deſſein de faire ce trajet, attendait depuis long-tems la concluſion de la paix avec les Arabes de *Tor*. Nous allâmes voir tout de ſuite le *ſcheik*, de qui nous avions loué nos bêtes de ſomme. Cet arabe avait dreſſé ſes tentes près du village de *Seriagus*, où il campait avec les ſiens, en attendant le départ.

Étant parti le 28 août vers le ſoir, nous fîmes beaucoup de diligence le 29, en décampant de grand matin, & en nous repoſant à peine pour manger. Le 30 août, nous partîmes encore de meilleure heure, & nous arrivâmes à *Adsjerud*, où il y avait de l'eau potable, qui engage les pélerins à s'y arrêter. Au bout de trois heures, nous trouvâmes *Bir Suez*, où il y a deux puits profonds entourés de murailles & fermés de bonnes portes pour défendre cette eau contre les Arabes : quoique mauvaiſe & nullement convenable aux hommes, elle eſt précieuſe aux habitans de Suès, qui en ont

Arabie

beſoin pour abreuver leurs beſtiaux. *Bir Suez* n'étant éloigné que d'une lieue de Suès, nous arrivâmes de fort bonne heure dans cette ville, dont la diſtance du Caire eſt, ſuivant mes obſervations, de trente-deux lieues communes.

Anciennement les caravanes dirigeaient leur route vers *Kolſum*, ville ſituée un peu plus vers le nord du golfe arabique, & dont on voit encore des ruines conſidérables. Dans ces anciens tems, les vaiſſeaux pouvaient parvenir juſqu'au port de cette ville, autrefois ſi célèbre parmi les Arabes ; mais les eaux de la mer Rouge ayant baiſſé, on fut obligé d'abandonner ce port, & de conſtruire celui de Suès. On voit par d'anciennes relations de voyages, que cette dernière ville n'exiſtait pas encore vers la fin du quinzième ſiècle ; on n'en fait mention qu'après le commencement du ſeizième ſiècle ; de ſorte que Suès doit être regardée comme une ville moderne.

La ville de Suès eſt ſituée ſur la côte occidentale du golfe rabique ; elle n'eſt point entourée de murailles ; ſes maiſons cependant ſont ſi bien jointes enſemble, qu'on ne peut entrer dans la ville que par deux rues, dont celle vers la mer eſt ouverte, & l'autre eſt fermée par une chétive porte. Les maiſons ſont fort mauvaiſes, & les *Kans* peuvent être re-

gardés comme les ſeuls bâtimens ſolides. Il ne reſte preſque plus rien du château que les Turcs avaient bâti autrefois ſur les ruines de l'ancien *Kolſum*. Arabie.

Elle eſt très-mal peuplée : parmi ſes habitans, on compte quelques Grecs & un petit nombre de familles coptes. Mais dans le tems du départ des vaiſſeaux, la foule y devient grande par l'affluence des étrangers.

Le terrein des environs n'eſt qu'un lit de pierres légèrement couvert de ſable, ce qui rend ſa campagne ſi aride & ſi ſtérile, qu'on n'y voit preſque aucune plante.

La principale occupation des habitans, eſt de conſtruire des vaiſſeaux : cette fabrique eſt floriſſante malgré la cherté du bois, du fer & les autres matériaux qu'on tranſporte tous du Caire ſur des chameaux. Le gouverneur de Suès était un bey du Caire, qui entretenait un aſſez grand nombre de troupes domeſtiques : comme cet emploi était pour lui un honnête exil, & qu'il avait un déſir extrême de revenir dans la capitale, il recueillait avec ſoin toutes les prédictions concernant le tems de ſon retour. Il nous aſſura qu'un ſavant muſulman lui avait prédit l'époque de ſon rappel, & il voulut que nous conſultaſſions auſſi les inſcriptions inconnues du déſert, pour voir,

Arabie.

disait-il, si ces caractères lui annonçaient ce bonheur pour le même tems. Nous nous excusâmes sur notre ignorance dans la science sublime de lire dans l'avenir : ce bey était mahométan de naissance & fils d'un marchand de sucre.

Les Arabes établis près de *Tor*, de l'autre côté du golfe, ne craignent guère le gouvernement turc de Suès ; lorsqu'ils sont mécontens de lui ou des habitans, ils menacent de ne plus apporter de l'eau, & défendent l'approche du puits de *Naba*. L'exécution de ces menaces réduirait la ville à une si grande extrémité, qu'on fait tout pour les appaiser. Ils pourraient aisément ruiner cette ville, s'ils n'aimaient pas mieux conserver le profit qu'ils tirent du transport des marchandises sur leurs chameaux entre Suès & le Caire.

Un des buts de notre voyage était d'examiner la montagne des inscriptions dans le désert. A notre arrivée à *Suès*, nous nous adressâmes d'abord aux Grecs, pour leur demander des éclaircissemens sur cette montagne : aucun n'en avait entendu parler ; mais ils nous amenèrent un scheik de la tribu de *Saïd*, qui avait passé sa vie à voyager entre Suès & le mont Sinaï. Ce scheik ne connaissait pas mieux le nom de cette montagne. Mais étant informé

que celui qui nous y menerait, aurait une bonne récompense, il revint le lendemain avec un autre ſcheik de la tribu de *Sacculha*, qui prétendait connaître particulièrement, non-ſeulement cette montagne, mais encore tous les endroits du déſert où il ſe trouve des inſcriptions. Les réponſes qu'il fit à nos queſtions, nous apprirent qu'il n'était pas plus inſtruit que le premier. Arabie.

Enfin, on nous amena un ſcheik de la tribu de *Leghat*, qui nous convainquit par ſes diſcours, qu'il avait vu, en effet, des pierres chargées de caractères inconnus.

Charmés d'avoir trouvé un habitant du déſert, en état de nous indiquer le lieu des inſcriptions, nous lui propoſâmes d'être notre conducteur, d'autant plus, qu'il nous aſſurait que ſa demeure était près de cette montagne. Mais les deux autres ſcheiks, s'oppoſèrent fortement à notre deſſein, & prétendirent nous accompagner auſſi. Les habitans de Suès nous conſeillèrent de les prendre tous les trois, & nous dirent, que nous ne pourrions pas voyager en ſûreté dans le déſert ſans avoir des guides de chacune de ces trois tribus. Ce conſeil était fondé ſur la coutume qui rend les guides arabes néceſſaires. Un homme chrétien ou muſulman, qui veut voyager par terre ou par mer,

Arabie.

le long des côtes de l'Arabie pétrée, choiſit un guide ou protecteur, à qui il fait quelque préſent de tems-en-tems ; par ce moyen, il traverſe ſûrement la contrée ſans être inquiété. Si le vaiſſeau, ſur lequel il ſe trouve, fait naufrage, les Arabes ne manquent pas de piller le vaiſſeau ; mais ſes marchandiſes ſauvées lui ſont rendues ſur-le-champ, ſi ſon guide eſt préſent : ſi le voyageur nomme un guide abſent, les marchandiſes ſont miſes à part ; on trace autour d'elles un cercle dans le ſable, on les reſpecte, en attendant le guide, auquel on les remet dès qu'il ſe préſente ; mais ſi le voyageur manque de guide, où s'il en nomme un à faux, les effets ſont pillés, ſans égard pour perſonne.

Nous prîmes donc les trois ſcheiks : ils nous louèrent des chameaux pour nous & pour nos domeſtiques ; afin d'éviter toute difficulté, nous fîmes rédiger par écrit notre contrat avec eux, par le cadi de *Suès*, en préſence du gouverneur.

Le 6 ſeptembre 1762, nous traverſâmes le golfe, & nous partîmes le lendemain de grand matin avec nos Arabes : outre les trois ſcheiks & leurs domeſtiques, nous étions accompagnés de pluſieurs de leurs amis, qui, ayant porté pendant quelque tems de l'eau du puits de

Naba à *Suès*, allaient voir leurs parens dans le déſert, & comptaient vivre chemin faiſant à nos dépens. Il eſt établi chez ces peuples qu'un Arabe de diſtinction qui voyage doit nourrir tous ceux qui ſe joignent à lui. Arabie.

Nous côtoyâmes le premier jour le golfe Arabique. La contrée par laquelle nous paſsâmes eſt célèbre par l'émigration des juifs, ſous la conduite de Moyſe. Nous ſouhaitions d'apprendre des Arabes les noms de tous les endroits & de toutes les montagnes que nous rencontrâmes. Je tâchai de gagner la confiance & l'amitié d'un de ces Arabes, en lui faiſant quelque préſent, & en lui permettant de monter quelquefois derrière moi ſur mon chameau; cet homme me répondait juſte. Il donna les mêmes noms aux objets que je lui montrais en allant & en revenant. Je meſurai auſſi les diſtances, en comptant le pas égal du chameau, & le comparant avec le tems écoulé à ma montre; par le moyen d'une petite bouſſole, j'obſervai auſſi la direction du chemin: aucun de nos Arabes ne pouvait concevoir l'uſage de cet inſtrument.

Le 8 ſeptembre, nous traverſâmes la plaine de *Gerdan*. Nous vîmes en chemin une énorme maſſe de pierre tombée d'une montagne voiſine. Le lendemain nous nous occupâmes à exami-

ner les environs. *Hamman Faraun*, eſt le nom
Arabie. d'un fontaine chaude, qui ſort par deux ouvertures, d'un rocher au pied d'une haute montagne : cette ſource ſert de bains aux malades du voiſinage. La tradition du paſſage des juifs & de la perte de l'armée de Pharaon dans cet endroit, a donné le nom à ces bains & au bras de mer voiſin, appelé *Birhet el Faraun*. Les Arabes croyent que ce Pharaon fait pénitence à la ſource de ces bains, & vomit la vapeur ſoufrée qu'on y remarque.

Nous tournâmes peu-à-peu vers le nord-eſt, en ſuivant le droit chemin du mont Sinaï, & nous entrâmes dans une vallée étroite, creuſée dans le roc par les torrens. Les montagnes, dans leſquelles nous nous enfonçâmes & qui ne diſcontinuent point, ſont des blocs pelés d'une pierre à chaux, parſemées de veines de granit. Notre chemin était ſouvent eſcarpé, il paſſait à l'ordinaire par des gorges pierreuſes, & quelquefois par des vallées plus larges & plus fertiles, lorſque l'eau n'y manquait pas.

Après avoir traverſé la vallée de *Varſun*, nous nous détournâmes un peu du grand chemin pour trouver l'habitation de notre ſcheik de la tribu de *Leghat*, où nous arrivâmes le ſoir : ce ſcheik avait fait annoncer ſon arrivée à

quelques-uns de ſes amis qui vinrent le voir au nombre de dix ou douze. Je le laiſſai avec ces hôtes, pour parcourir quelques collines du voiſinage. J'apperçus, par hazard dans un endroit écarté, une miſérable tente, qui était la demeure de notre ſcheik, dans laquelle ſe trouvaient ſa femme & ſa ſœur, occupés à moudre du bled; une de ces femmes ſortit de la tente pour me préſenter un morceau de gomme, & ne refuſa pas le peu d'argent que je lui offris à mon tour. Un peu plus loin, je rencontrai le fils du ſcheik qui gardait des chèvres, & avec lequel je m'entretins aſſez longtems : j'admirai le ſens, la gravité & l'aſſurance de cet enfant, qui ne ſe laiſſait pas embarraſſer par la préſence d'un étranger. Il m'invita, d'une manière fort amicale, de venir dans ſa maiſon pour boire de l'eau excellente, puiſée le même jour. Arabie.

Parmi les amis de notre conducteur, la plupart portaient le titre de ſcheik, quoiqu'ils euſſent l'air commun, & ne fuſſent pas mieux habillés que les autres arabes; je jugeai que ce titre ſignifie dans cette contrée, ce que celui de *monſieur* ſignifie parmi nous.

Nous quittâmes, le 12 ſeptembre, l'habitation de notre ſcheik; à meſure que nous avançions, le pays devenait plus montueux. Nous

Arabie.

rencontrâmes, dans une vallée, une dame arabe avec un domeſtique : par reſpect pour nos ſcheiks, elle quitta le chemin, deſcendit de ſon chameau, & paſſa à pied à côté de nous. Une autre femme entièrement voilée & marchant à pied, ne pouvant nous éviter dans un paſſage étroit, s'aſſit & nous tourna le dos. Je la ſaluai, en lui ſouhaitant la paix : mais mes conducteurs m'apprirent que c'était par reſpect pour les étrangers, qu'elle nous avait tourné le dos, & que j'avais commis une impoliteſſe en la ſaluant.

L'habitation de nos ſcheiks de la tribu de *Saïd*, n'était pas éloignée. Ce dernier ne voulut pas paſſer ſi près de ſa famille ſans la voir. Il fallut donc encore quitter le grand chemin, & faire un détour d'une demi-lieue pour ſuivre notre conducteur. Les Arabes dreſſèrent notre tente près d'un arbre dans la forêt de *Faran*, & nous laiſſèrent pour aller viſiter leurs amis dans les jardins des dattiers, diſperſés dans la vallée. Nous étions peu éloignés du camp de notre ſcheik, qui conſiſtait en neuf ou dix tentes. On nous dit, que dans notre voiſinage, on trouvait les ruines d'une ancienne ville ; mais, quand les Arabes remarquèrent que nous avions envie d'y aller, ils nous quittèrent

tèrent ſans vouloir nous donner des plus amples informations.

Arabie.

Cette célèbre vallée de *Farun*, où nous étions alors, n'a point changé de nom depuis les tems de Moyſe, & s'appèle encore *Vadi-Farun*, la *vallée* de *Farun* : elle a une journée & demie de longueur, & s'étend depuis le pied du mont Sinaï juſqu'au golfe arabique. Dans la ſaiſon des pluies elle eſt ſi remplie d'eau, que les habitans ſe retirent ſur la croupe des montagnes. Les fruits doivent y être très-abondans ; car les Arabes de cette vallée portent tous les ans, à Suès & au Caire, une quantité étonnante de dattes, de raiſins, de poires, de pommes, & d'autres fruits d'une très-bonne qualité.

La première des deux femmes de notre ſcheik, accompagnée de quelques autres femmes, vint nous faire viſite, & nous donna des œufs & une poule. Ce ſcheik avait deux femmes, l'une dirigeait un jardin de dattiers, & l'autre gouvernait le bétail & les domeſtiques : cette dernière ne voulut pas entrer dans notre tente, mais elle s'aſſit aſſez près de nous, pour faire commodément la converſation ; elle ſe plaignit de ſon mari qui la négligeait pour ſa rivale, & paſſait tout ſon tems en Égypte à porter de l'eau, ou à tranſporter des mar-

Arabie.

chandiſes : rien ne lui paraiſſait plus admirable que notre loi, qui défend la pluralité des femmes. C'eſt la première fois que j'ai eu occaſion de m'entretenir, sans gêne, avec une femme mahométane.

Étant partis le 14 ſeptembre, nous arrivâmes au pied du *Djjebbel Musa*, & nous campâmes près d'une groſſe maſſe de pierre fendue, que Moyſe, ſuivant les Arabes, avait tranchée d'un ſeul coup de ſon épée : dans ces montagnes nous rencontrâmes d'excellentes ſources, & je bus pour la première fois, depuis mon arrivée en Égypte, de la bonne eau avec un plaiſir infini.

La tradition fait préſumer que la montagne où nous nous trouvions, eſt le Sinaï des Grecs où Moyſe doit avoir reçu la loi. On comprend difficilement, il eſt vrai, qu'un peuple nombreux comme les Juifs, ait pu camper dans ces gorges étroites, au milieu de ces rochers affreux & eſcarpés.

Après avoir monté deux milles & demi, depuis le pied de la montagne, on rencontre le couvent de *Sainte-Catherine*, placé ſur un ſol en pente. Le corps de logis de ce monaſtère a ſoixante grands pas de longueur, & preſque autant de largeur ; au devant il y a un autre petit bâtiment, qui contient la ſeule porte du

couvent, toujours murée quand l'évêque n'eſt pas préſent. Tout ce qui entre dans le couvent eſt guindé par le toit : au moyen d'une corde & d'une poulie, les hommes ſont ſoulevés dans une corbeille comme les proviſions. Tout l'édifice eſt bâti de pierre de taille; manière de bâtir, qui, dans ce déſert éloigné, doit avoir coûté des frais & des peines très conſidérables. Devant le couvent eſt un grand jardin rempli d'arbres fruitiers très-beaux. Les Arabes nous aſſurèrent que les moines y entraient par une allée ſouterraine. Arabie.

Il n'eſt pas permis à ces religieux grecs de recevoir un européen, ſans un ordre de l'évêque du mont *Sinaï*, qui réſide ordinairement au Caire. Cet évêque nous avait promis une lettre; mais il était parti à notre inſu, pour Conſtantinople. L'embaſſadeur d'Angleterre à la Porte, nous avait procuré une autre lettre de recommandation d'un patriarche dépoſé, qui avait paſſé trois ans dans le couvent de Sainte-Catherine. Nous la préſentâmes à ces religieux, en la paſſant par un petit trou de la muraille; ils délibérèrent ſur notre admiſſion; &, après nous avoir fait attendre longtems, ils nous répondirent qu'ils ne pouvaient pas nous recevoir, parce que nous n'avions pas une lettre de leur évêque.

Arabie.

Pendant ces pourparlers, un grand nombre d'Arabes, qui nous avaient apperçus des montagnes voiſines, s'étaient attroupés autour de nous. On leur paye une ſomme fixée, pour chaque étranger qu'on reçoit dans le couvent. Quand l'évêque s'y trouve, on ouvre la porte, & le couvent eſt obligé de régaler tous les Arabes qui y viennent à cette époque; cette coutume eſt très-onéreuſe à ces pauvres moines qui ne vivent que d'aumônes, & dont les proviſions, qu'ils ſont obligés de tirer du Caire, ſont ſouvent pillées ſur la route.

Craignant d'attirer quelques avanies à ces religieux, nous nous retirâmes pour camper à un quart de lieue de-là. Ils nous récompenſèrent de notre diſcrétion par un préſent de fruits, qu'ils nous envoyèrent tout de ſuite.

J'entrepris le même jour d'eſcalader la montagne de *Sinaï*; elle eſt ſi eſcarpée qu'il eſt impoſſible que Moyſe y ſoit parvenu du côté où je l'ai vue. Pour rendre la montée praticable, les Grecs ont taillé des degrés dans le roc, & en quelques endroits ces degrés ſont de pierres murées. Pockoke compte plus de trois mille de ces degrés juſqu'au ſommet de cette montagne, ou plutôt de ce roc nud & eſcarpé.

Après avoir monté 500 degrés depuis le couvent, on trouve une belle fontaine, qui,

avec un peu d'art, ferait un endroit assez agréable; mille degrés plus haut, on trouve une chapelle dédiée à la vierge, & après 500 autres degrés, deux autres chapelles situées dans une plaine, dans laquelle on entre par deux petites portes maçonnées. Sur cette plaine il y a deux arbres sous lesquels les Arabes, dans les grandes fêtes, se régalent aux dépens des Grecs. Mes conducteurs mahométans, imitant les usages des pélerins, baisaient les images, & faisaient leurs prières dans les chapelles. Ils ne voulurent pas m'accompagner plus loin, soutenant que c'était la cime accessible de la montagne; pendant que, suivant Pockoke, j'avais encore plus de mille degrés à monter pour y parvenir. Je fus donc obligé de descendre, & de me contenter d'avoir vu de loin la montagne de Sainte-Catherine, où nos scheiks refusaient de me mener. Arabie.

Les Grecs ont tant de dévotion aux reliques de Sainte-Catherine qu'ils disent être dans le couvent, qu'ils doutent de leur salut, s'ils ne les ont pas visitées au moins une fois en leur vie. Ils y viennent jusques de la Morée & de Constantinople; le rendez-vous est le Caire, où les moines du mont Sinaï ont des correspondans qui traitent des escortes avec les Arabes. Arrivés au couvent, les pélerins font leurs

Arabie.

dévotions, viſitent l'égliſe, baiſent les reliques & les images, montent à genoux plus de cent marches de la montagne de Moyſe, & finiſſent par donner une offrande qui n'eſt point taxée.

A ces viſites près, qui n'ont lieu qu'une fois l'année, ce couvent eſt le ſéjour le plus iſolé & le plus ſauvage de la nature : le payſage des environs n'eſt qu'un entaſſement de rocs hériſſés & nuds : le *Sinaï*, au pied duquel il eſt aſſis, eſt un pic de granit qui ſemble près de l'écraſer ; la maiſon eſt une eſpèce de priſon carrée, dont les hautes murailles n'ont qu'une ſeule fenêtre : cette fenêtre, quoique très-élevée, ſert auſſi de porte, c'eſt-à dire, que, pour entrer dans le couvent, l'on s'aſſied dans un panier que les moines laiſſent pendre de cette fenêtre, & qu'ils hauſſent avec des cordes. Cette précaution eſt fondée ſur la crainte des Arabes, qui pourraient forcer le couvent, ſi l'on entrait par la porte. Ce n'eſt que lors de la viſite de l'évêque que l'on en ouvre une, qui, hors cette occaſion, eſt condamnée.

Jamais les moines ne ſortent dans la campagne : leur vie domeſtique eſt la même que celle des Grecs & des Maronites du Liban, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt toute entière occupée à des travaux d'utilité ou à des pratiques de dévo-

tion ; mais les moines du Liban ont l'avantage précieux d'une liberté intérieure, & d'une sécurité que n'ont pas ceux du *Sinaï* : du reste, cette vie prisonnière & dénuée de jouissances, est celle de tous les moines des pays turcs : par-tout ces couvens sont placés dans des lieux affreux, dénués de tout, où l'on ne rencontre que rocs & rocailles, sans herbe & sans mousse, & cependant ils sont peuplés : il y a cinquante moines au mont Sinaï. Arabie.

J'en recherchois un jour la raison, dit un voyageur célèbre, & conversant avec un supérieur de ces maisons, je lui demandais ce qui pouvait engager à cette vie vraiment misérable. « Eh quoi, me dit-il, n'est-tu pas » chrétien ? n'est-ce pas par cette route que » l'on va au ciel ?... Mais, répondis-je, l'on » peut aussi faire son salut dans le monde ; » &, entre nous, père, je ne vois pas que les » religieux, encore qu'ils soient pieux, aient » cette ancienne ferveur qui tenait toute la » vie les yeux fixés sur l'heure de la mort : il » est vrai, me dit-il, nous n'avons plus l'austé- » rité des anciens anachorètes, & c'est un peu » la raison qui peuple nos couvens ; toi qui » viens du pays où l'on vit dans la sécurité & » dans l'abondance, tu peux regarder notre » vie comme une privation, & notre retraite

Arabie.

» du monde comme un ſacrifice ; mais dans
» l'état où eſt ce pays, peut-être n'en eſt-il
» pas ainſi ? Que faire ? être marchand ? on
» a les ſoucis du négoce, de la famille, du
» ménage, l'on travaille trente ans dans la
» peine ; & un jour l'aga, le pacha, le cadi
» vous envoient prendre ; on vous intente un
» procès ſans motif, on apoſte des témoins
» qui vous accuſent, l'on vous bâtonne, l'on
» vous dépouille, & vous voilà au monde
» nud comme le premier jour. Pour le paysan,
» c'eſt encore pis, l'aga le vexe, le ſoldat le
» pille, l'Arabe le vole ; être ſoldat, le mé-
» tier eſt rude & la fin n'en eſt pas ſûre : il
» eſt peut-être dur de ſe renfermer dans un
» couvent ; mais l'on y vit en paix, &, quoi-
» qu'habituellement privé, peut-être l'eſt-on
» encore moins que dans le monde : vois la
» condition de nos payſans & vois la nôtre ;
» nous avons tout ce qu'ils ont, & même ce
» qu'ils n'ont pas ; nous ſommes mieux vêtus,
» mieux nourris, nous buvons du vin & du
» café, & que ſont nos religieux, ſinon les
» enfans des payſans ? Tu parles des coptes de
» St. Antoine : ſois perſuadé que leur condi-
» tion vaut encore mieux que celle des *Be-*
» *douins* & des *Fellahs* qui les environnent ».

J'avoue que je fus étonné de tant de fran-

chiſe & de tant de juſteſſe; mais je ne ſentis que mieux que le cœur humain ſe retrouve par-tout avec les mêmes mobiles : par-tout c'eſt le déſir du bien-être, ſoit en eſpoir, ſoit en jouiſſance actuelle ; & le parti qui le détermine eſt toujours celui où il y a le plus à gagner : il y a d'ailleurs bien des réflexions à faire ſur le diſcours de ce religieux : il pourrait indiquer juſqu'à quel point l'eſprit cénobitique eſt lié à l'état du gouvernement; de quels faits il peut dériver : en quelles circonſtances il doit naître, régner, décliner, &c. Arabie.

Le lendemain, continue Niébuhr, nous paſſâmes la nuit dans l'endroit où commence la vallée de *Farun*. Nos guides nous quittèrent encore pour aller voir leurs amis dans les jardins des dattiers. Pendant leur abſence, nous rencontrâmes un jeune arabe, monté ſur un dromadaire, qui s'était enivré dans un de ces jardins; ayant appris que nous étions européens & chrétiens, il ſe mit à nous badiner du même ton à-peu-près qu'un jeune homme mal élevé & inſolent pourrait prendre en Europe avec un juif: nous jugeâmes, par cette aventure, que les Bedouins font du vin ; ce jeune homme excepté, je n'ai rencontré dans tous mes voyages aucun mahométan ivre & brutal.

Arabie.

Après le retour de nos guides, nous partîmes le 20, & je pris le lendemain les devans pour mieux examiner les environs; je trouvai près d'un défilé des inſcriptions en caractères inconnus, dont on m'avait parlé au Caire; elles ſont gravées groſſièrement dans le roc, avec quelque fer pointu, ſans ordre & ſans régularité : nos Arabes penſaient que le tems que j'employai à copier ces caractères, était un tems perdu, & ils n'avaient pas tout-à-fait tort.

Le 24 ſeptembre, nous fûmes de retour à Suès : pour arriver dans cette ville, il fallait traverſer le même bras de mer que nous avions paſſé en bateau en partant; mais il ne ſe trouva aucun bateau ſur la côte orientale : lorſque nous apperçûmes que c'était le tems du reflux, nous haſardâmes de paſſer cette partie du golfe à pied; nous réuſſîmes parfaitement bien en prenant un peu vers le nord, du côté des ruines de *Kolſum;* nos chameaux marchant d'un pas ſûr, & nos Arabes à pied n'avaient de l'eau que juſqu'aux genoux : c'eſt peut être la première fois que des européens ont tenté de faire ce trajet de cette manière. Cette entrepriſe nous apprit la grande différence de la hauteur des eaux produite par les marées; & nous fûmes convaincus qu'on peut, pendant le reflux, paſſer à pied la mer Rouge.

Revenu à Suès, j'eus envie d'examiner une partie de la côte occidentale du golfe & des montagnes qui le bordent; mais je ne pus engager perſonne à m'accompagner dans ces courſes, qui, en effet, ſont dangereuſes : en s'éloignant de la ville, on riſque d'être pillé, comme au milieu du déſert : à la fin, un arabe voulut bien me conduire; mais ce guide tremblait à la vue de toute créature humaine, qui apparemment, nous craignait autant à ſon tour. Arabie.

C'eſt alors que j'eus occaſion de remarquer pour la première fois un phénomène qui me frappa ſingulièrement, mais qui, avec le tems, me devint familier. Un arabe, monté ſur un chameau que je vis venir de loin, me parut haut comme une tour, & ſe mouvait en l'air; il marchait cependant ſur le ſable comme nous; pluſieurs voyageurs parlent de cette erreur d'optique, qui provient d'une réfraction plus forte de l'atmoſphère dans ces régions arides, chargée de vapeurs d'une nature différente de celles qui compoſent l'air des pays tempérés. Il m'a été impoſſible d'apprendre quelque choſe de poſitif concernant le canal qui doit avoir joint le Nil au golfe arabique. Je n'ai pu engager aucun arabe à me mener dans la contrée, où ce canal était probablement

Arabie. ſitué, & qui eſt habité par une tribu ennemie des habitans de Suès.

On a beaucoup parlé en Europe de la découverte d'une montagne entière, couverte d'inſcriptions en caractères inconnus. On ſe flattait de trouver dans ces inſcriptions des traces de l'ancien ſéjour des juifs dans cette contrée ; & dans cette eſpérance, un évêque anglais promit 500 livres ſterling pour les frais du voyage d'un ſavant qui voudrait entreprendre de copier ces inſcriptions intéreſſantes.

Cependant peu-à-peu le merveilleux de cette découverte diſparut, & les eſpérances s'évanouirent ; Monconys avait déjà copié une partie de ces inſcriptions ; Pockoke en copia d'autres, & les communiqua à pluſieurs ſavans. On jugea que ces caractères ne pouvaient avoir été tracés ni par les Juifs ni par les Arabes, à cauſe des figures mal ſculptées qui accompagnaient ces inſcriptions. Les meilleurs obſervateurs jugèrent que ces caractères, d'après leur poſition & leur gravure, ne contenaient que les noms des voyageurs & la date de leur paſſage : on voit encore dans les mêmes endroits une infinité de mauvaiſes inſcriptions en grec et en arabe, contenant les noms des gens qui crurent, par ce petit moyen, annoncer leur exiſtence obſcure à la poſtérité.

Après avoir bien examiné le local & la gravure de ces caractères, je fus de l'opinion de ceux qui croient que ces inſcriptions n'offrent aucun intérêt ; elles paraiſſent l'ouvrage de voyageurs oiſifs, qui ſe contentèrent de gratter le roc brut avec un poinçon, & d'ajouter à une petite notice de leur paſſage des figures d'un deſſin digne de ces peuples groſſiers. Arabie.

Malgré cette prévention contre les merveilles débitées au ſujet de cette montagne, nous fûmes bien aiſes de la viſiter : arrivés, le 10 ſeptembre au ſoir, à l'habitation du ſcheik de la tribu de *Leghat*, il nous mena le lendemain, accompagnés de nos autres guides, à cette montagne. qu'il nous avait dit ſe trouver dans ſon voiſinage. Après être montés par un chemin très-rude & très-eſcarpé, nous fûmes bien étonnés de voir ſur le ſommet, au lieu d'inſcriptions, un ſuperbe cimetière égyptien ; le ſommet de cette montagne eſt rempli de pierres de bout ou renverſées de 5 à 7 pieds de hauteur, & chargées d'hiéroglyphes. Plus on les examine, plus on eſt convaincu que ce ſont des pierres ſépulchrales avec leurs épitaphes : au milieu de ces pierres, ſe trouve un bâtiment, dont il ne reſte plus que les murailles, & dont l'intérieur contient auſſi une quantité de ces pierres ſépulchrales : à un bout du bâ-

Arabie.

timent, était une petite chambre, dont le haut ſubſiſte encore; elle eſt ſoutenue par des piliers carrés, & ces piliers, comme les murs de la chambre, ſont couverts d'inſcriptions hiéroglyphiques. On trouve dans tout cet édifice, des buſtes dans le goût des anciens Egyptiens.

Les Arabes nous laiſſèrent examiner tranquillement ces curioſités, & faire même quelques notes. Mais, quand je voulus copier quelques hiéroglyphes, ils accoururent tous, pour me dire que le ſcheik de la montagne me défendait ce travail, & que je n'oſerais l'exécuter ſans ſa permiſſion : le prétendu ſcheik était un arabe de leur connaiſſance, qu'ils étaient convenus de décorer de ce titre, & d'inveſtir de ce pouvoir, pour tirer de nous quelque argent; ce ſeigneur, qui nous avait devancés ſur la montagne pour nous y recevoir, nous dit en s'approchant de nous, qu'il ne permettrait pas, pour cent écus, qu'on copiât la moindre choſe, & qu'il ne pouvait pas ſouffrir que les chrétiens enlevaſſent des tréſors cachés dans ſon territoire. Les Arabes croient, ou font ſemblant de croire que les Européens ont le ſecret de faire ſortir de terre & de tranſporter enſuite par l'air les tréſors enfouis, pourvu qu'ils puiſſent copier l'inſcrip-

tion qui doit les indiquer. Cette opinion leur fert de prétexte pour rançonner les voyageurs. Sur cette imagination chimérique, ils fondèrent la prétention de partager avec nous les tréſors trouvés, ou de nous faire payer cent écus la permiſſion de les chercher. Déſeſpérant de faire entendre raiſon à ces hommes intéreſſés, je promis ſecrètement quatre écus à un de nos guides qui s'était toujours montré ſenſé & honnête, pour qu'il m'accompagnât ſeul dans cet endroit à mon retour du mont Sinaï, & qu'il me donnât le tems néceſſaire pour copier ce que je déſirais. Arabie.

Les hiéroglyphes ſont auſſi beaux que ceux qui ſubſiſtent en Égypte. Une ſingularité qu'on y remarque, c'eſt que la chèvre, animal ſi commun dans cette contrée, ſe trouve dans toutes les inſcriptions, au lieu que ceux d'Égypte repréſentent fréquemment le bœuf, & jamais la chèvre. On ne peut donc pas ſuppoſer que ces monumens furent érigés par les habitans de l'Égypte, mais par une colonie d'Égyptiens, ou par un peuple qui avait adopté les arts & les mœurs des Égyptiens.

CHAPITRE II.

Description de l'Arabie. — Son étendue & sa division. — Singularité de sa situation. — Ses révolutions. — Gouvernement des Arabes.

Arabie. L'HOMME, quoique vivant dans des sociétés, peut être trop civilisées, n'oublie cependant jamais sa première destination ; il aime jusqu'à l'image de cette liberté, de cette indépendance, & de cette simplicité, qui doivent partout accompagner son existence, & qu'il a perdues; il se plaît à retrouver cette image dans les fictions même de la poésie pastorale.

Il n'aime pas moins à remonter dans ces tems reculés, ou parmi les débris du monde primitif, il peut appercevoir le tableau des mœurs qui lui sont naturelles, & que les révolutions auxquelles le genre humain a été exposé, n'ont pas encore altérées. Sans distinguer clairement les causes de son plaisir, il est toujours charmé de trouver au moins le simulacre de ses anciens droits, & du bonheur auquel il était originairement destiné.

S'il

S'il eſt un peuple qui puiſſe nous préſenter un tel tableau, c'eſt, ſans contredit, les Arabes; quand on vit parmi eux, on ſe croit ſubitement tranſporté dans ces ſiècles éloignés que nous regardons comme la première époque de la plus haute antiquité. Arabie.

Le pays habité par cette nation offre les ſingularités les plus intéreſſantes: entrecoupé par des déſerts ſabloneux & par de grandes chaînes de montagnes, il préſente d'un côté tout ce que la déſolation a de plus affreux, &, de l'autre côté, tous les agrémens des contrées les plus fertiles; jamais conquis, il ne montre que les changemens opérés par les mains de la nature, & rarement ceux que l'homme produit en troublant l'ordre par ſes fureurs.

Malgré ces avantages ſi propres à exciter la curioſité, l'Arabie a été, de tout tems, très-peu connue; les anciens, accoutumés à faire des découvertes par les conquêtes, n'ont guère ſu ſe mettre au fait d'un pays où leurs armes n'ont jamais pénétré. Parmi les modernes, les préjugés ſur les inconvéniens & les dangers de voyager en Arabie a produit le même effet.

Ces conſidérations m'ont engagé de faire une deſcription plus circonſtanciée d'un pays & d'un peuple qui méritent d'être mieux

connus. Pendant mon ſéjour en Arabie, je
Arabie. n'ai pu parcourir qu'un petit nombre de provinces de cette vaſte contrée; pluſieurs Arabes inſtruits & dignes de foi, m'ont fourni des éclairciſſemens étendus ſur celles que je n'ai point viſitées. J'ai trouvé ces ſecours principalement chez des gens de lettres & chez des négocians, plus en état & plus portés à me donner ces inſtructions que des gens en place, occupés uniquement de leurs affaires & réſervés par habitude.

La grande peninſule d'Arabie forme, entre la Perſe, la Syrie, l'Égypte & l'Éthiopie, une eſpèce de triangle à côtés réguliers. De la pointe ſeptentrionale de *Belis* ſur l'Euphrate, une ligne de quinze cents milles eſt terminée par le détroit de Babelmandel, & le pays de l'Encens. Environ la moitié de cette longueur peut être regardée comme la largeur moyenne de la peninſule de l'Orient à l'Occident, de Baſſora à Suès, & du golfe de Perſe à la mer Rouge. Nous ne pouvons ici indiquer d'une manière plus préciſe la longueur des côtés du triangle: mais ſa bâſe, qui eſt au midi, préſente à l'Océan indien une côte d'environ mille milles; la ſurface entière de la peninſule eſt dix fois plus conſidérable que celle de l'Allemagne ou de la France; mais la portion

la plus étendue de ce terrein a été juſtement flétrie par les épithètes de *petrée* & de *déſerte*: la nature a du moins orné les déſerts de la Tartarie de grands arbres & d'herbages d'une végétation abondante, & le voyageur trouve, au milieu de ſa ſolitude, cette eſpèce de conſolation & de ſociété; mais les affreux déſerts de l'Arabie n'offrent qu'une immenſe plaine de ſable, coupée ſeulement par des montagnes anguleuſes & polies: on y eſt brûlé par les rayons directs d'un ſoleil ardent, & on n'y apperçoit ni ombrage ni couvert; les vents, au lieu de rafraîchir l'atmoſphère, ne répandent qu'une vapeur nuiſible & même mortelle, ſurtout lorſqu'ils viennent du ſud-oueſt: les éminences de ſable qu'ils forment, & qu'ils diſperſent tour-à-tour, peuvent ſe comparer aux vagues de l'Océan: on a vu des caravanes & des armées entières englouties par le tourbillon; on y déſire, on s'y diſpute l'élement de l'eau par-tout ailleurs ſi commune, & on y éprouve une telle diſette de bois, qu'il faut un peu d'art pour conſerver & propager le feu. L'Arabie n'a point de ces rivières navigables qui fertiliſent le ſol, & portent ſes productions dans les contrées voiſines; la terre affamée abſorbe les torrens qui tombent des collines: le tamarin, l'acacia, le petit nombre

Arabie.

Arabie.

de plantes robuſtes qui établiſſent leurs racines dans les crevaſſes des rochers, n'ont d'autre nourriture que la roſée de la nuit; lorſqu'il pleut, on s'efforce d'arrêter quelques gouttes d'eau dans des citernes ou des aqueducs : les puits & les ſources ſont les tréſors ſecrets de ces déſerts; &, après pluſieurs marches étouffantes, le pélerin de la Mecque ne rencontre, pour ſe rafraîchir, que des eaux qui, s'étant promenées ſur un lit de ſouffre ou de ſel, lui inſpirent du dégoût. Cette corruption du climat de l'Arabie n'eſt point exagérée : des inconvéniens ſi graves donnent une grande valeur aux plus minces avantages : un petit lieu couvert, le moindre pâturage, un courant d'eau douce, attirent une colonie d'Arabes : ils s'établiſſent ſur ces cantons fortunés qui procurent de la nourriture & de la fraîcheur à eux-mêmes & à leurs troupeaux, & qui les excitent à cultiver le palmier & la figue. Les hautes terres qui bordent l'Océan de l'Inde, ſe diſtinguent par le bois & l'eau qu'on y trouve en plus grande quantité; l'air y eſt plus tempéré, les fruits y ont un meilleur goût, les animaux & les hommes y ſont en plus grand nombre, la fertilité du ſol y encourage & y récompenſe les travaux du cultivateur, & dans chaque ſiècle les négocians

y ſont attirés de toutes parts, afin d'en tirer l'encens & le café qu'elles produiſent. Arabie.

Si on les compare au reſte de la peninſule, elles méritent la dénomination d'Arabie heureuſe; mais c'eſt le contraſte des pays d'alentour qui a donné lieu aux deſcriptions romaneſques qu'on en a faites. Ces deſcriptions ont produit d'autant plus d'effet, que les lecteurs en étaient plus éloignés; l'imagination ne s'eſt point arrêtée; on a ſuppoſé que la nature avait réſervé à ce paradis terreſtre ſes faveurs les plus diſtinguées & ſes ouvrages les plus curieux; que les naturels y jouiſſaient de deux choſes incompatibles, du luxe & de l'innocence; que le ſol était rempli d'or et de pierreries, & que la terre & la mer exhalaient des vapeurs aromatiques. Les Arabes ne connaiſſent point cette diviſion de l'Arabie *déſerte*, de l'Arabie *pétrée* & de l'Arabie heureuſe; il eſt aſſez ſingulier qu'un canton, qui n'a changé ni de langage ni d'habitans, conſerve à peine quelques veſtiges de ſon ancienne géographie. Il ne faut pas conſidérer comme parties de l'Arabie tous les pays où ce peuple s'eſt établi par ſes colonies ou par ſes conquêtes; les Arabes ſont la nation qui s'eſt répandue le plus dans les contrées les plus éloignées, & qui a conſervé, malgré ſes déplacemens, le mieux ſa langue,

Arabie.

ſes mœurs & ſes uſages : il me ſemble qu'en iſolant ainſi l'Arabe à une extrémité de l'Aſie, la nature lui a créé une patrie, & lui a ordonné d'être libre.

L'Arabie pétrée touche à l'Afrique par l'Égypte, & à l'Aſie par la Paleſtine ; Pétra, ſa capitale, qui était la réſidence d'un roi ſous Auguſte, lui a probablement donné ſon nom : en général, l'Arabie pétrée eſt un pays de montagnes & de rochers, dont l'abord ſemble inacceſſible ; parmi ces chaînes de montagnes, on diſtingue les monts *Sinaï* & *Oreb*, où le dieu des Iſraélites donna à Moïſe les tables de la loi ; le ſol n'eſt qu'un ſable aride & brûlant dont la ſtérilité fait préſumer qu'un peuple nombreux n'a jamais pu ſubſiſter au milieu d'une terre rebelle à la culture. On dit que les Céſars dédaignèrent une ſi vile conquête.

L'Arabie déſerte était bornée au ſeptentrion par l'Euphrate qui la ſéparait de la Méſopotamie, à l'occident par la Syrie, la Judée & l'Arabie pétrée, au midi par l'Arabie heureuſe, & à l'orient, par une chaîne de montagnes qui formaient une barrière entre elles & les autres pays ; elle avait beaucoup de côtes, puiſqu'elle s'étendait le long de la mer juſqu'à *Darhen* où ſe faiſait la pêche des perles ; elle

renfermait les vaſtes déſerts de Palmyre, & pluſieurs villes qui ſont enſévelies ſous leurs ruines. On ne voit dans l'Arabie déſerte que des plaines arides, que des monceaux de ſable que le vent élève & qu'il diſſipe, des montagnes eſcarpées que la verdure ne couvre jamais; les ſources d'eau y ſont ſi rares, qu'on ſe les eſt toujours diſputées les armes à la main. Arabie.

L'Arabie heureuſe doit ſon nom à ſa fécondité naturelle & aux richeſſes étrangères qu'elle accumula dans ſon ſein par le commerce. Les deux Arabies la bornent au ſeptentrion, la mer des Indes au midi, la baye d'Ormus & le golfe Perſique à l'orient & la mer Rouge au couchant. L'Arabie heureuſe paſſe chez les muſulmans pour le paradis terreſtre du globe, à cauſe de l'avantage qu'elle a de poſſéder dans ſon ſein, les villes de la Mecque & de Médine, berceau de la religion de Mahomet.

Quoique l'Arabie heureuſe ſe prolonge vers l'Océan, juſqu'à la naiſſance de la mer Rouge, il ne paraît pas qu'elle ait jamais été habitée par des navigateurs; le nom *Babelmandel*, que les indigènes ont donné au détroit qui unit les deux mers, ſignifie en arabe, *porte de douleurs*, & déſigne l'effroi que leur

Arabie.

inſpirait l'idée de le traverſer; ce n'eſt pas le nom que les phyſiciens auraient donné à un détroit qui leur facilitait la découverte des deux mondes.

Alexandre qui, du moins, a ennobli l'affreux métier de conquérant par ſes grandes vues, & par le bien qu'il méditait de faire aux hommes, regardait l'Arabie heureuſe, à cauſe de l'heureuſe ſituation de ſes ports ſur l'Océan indien, comme le pays que la nature avait déſigné pour être le centre du commerce du globe. On prétend que, plein de ce projet, il voulut ſubjuguer l'Arabie entière, pour faire de l'Hyemen le ſiége de ſon empire. Il aurait alors entretenu l'ancien canal des Pharaons, qui faiſait communiquer le Nil à la mer Rouge, & tous les tréſors de l'Inde auraient paſſé d'Aden à Alexandrie. Ce héros vécut trop peu, pour exécuter cette magnifique entrepriſe qui l'aurait plus immortaliſé que la conquête ſtérile de l'Inde & le détrônement de Darius.

Il n'eſt point inutile d'obſerver, en achevant ce tableau géographique de l'Arabie, que tout, dans cette contrée, porte l'empreinte d'un pays lentement abandonné par la mer; on y rencontre très ſouvent des lacs ſalés dans le centre des terres. Il y a auprès de *Baſiah*, une vallée entière couverte de ſel foſſile. *Muza*,

que tous les anciens auteurs diſent avoir été un port de l'Arabie heureuſe, eſt éloignée aujourd'hui de la mer de pluſieurs lieues d'Allemagne. On voit près de *Loheia* & de *Dsjidda*, de grandes collines revêtues de corail; les environs de Suès ſont couverts de pétrifications & de coquillages: il y a donc quelques milliers d'années que le golfe d'Arabie était plus large, & s'étendait plus vers le nord, ſur-tout le bras qui a ſa direction vers Suès. Arabie.

Une multitude d'indices prouvent que les Arabes ont joué un rôle dans les tems les plus reculés; mais la connaiſſance de leurs révolutions n'eſt pas parvenue à leur poſtérité; les événemens de cette nation, du tems des monarchies des Perſes, des Grecs, des Romains & des Parthes, nous ſont inconnus, ou ſe réduiſent à quelques petites tentatives de ces peuples conquérans pour ſoumettre l'Arabie: tentatives toujours infructueuſes, ou qui n'ont réuſſi pour un tems que contre quelques tribus établies dans les villes des côtes du golfe arabique ou dans le voiſinage de la Syrie.

Tous les monumens atteſtent que ce pays était peuplé dans la plus haute antiquité. Ses premiers habitans lui vinrent vraiſemblablement de la Syrie & de la Chaldée. On ignore à quelle époque ils commencèrent à être po-

Arabie.

ficés, & s'ils acquirent eux-mêmes des lumières, ou s'ils en reçurent des Indes; il paraît que le ſabéiſme fut leur religion, avant même qu'ils connuſſent la haute Aſie; de bonne heure ils eurent des idées ſublimes de la divinité; ils rendaient un culte aux aſtres, comme à des corps animés par des eſprits céleſtes; leur religion n'était ni atroce ni abſurde, &, quoique ſuſceptibles de ces enthouſiaſmes ſubits qui ſont ſi communs chez les peuples méridionaux, le fanatiſme ne les infecta pas juſqu'au tems de Mahomet: les Arabes du déſert avaient un culte moins éclairé; pluſieurs adorèrent le ſoleil, & quelques-uns lui immolèrent des hommes: il y a une vérité qui ſe prouve par l'étude de l'hiſtoire & par l'inſpection du globe de la terre: les religions ont toujours été cruelles dans les pays arides, ſujets aux inondations, aux volcans, & elles ont toujours été douces dans les pays que la nature a bien traités; toutes portent l'empreinte du climat où elles ſont nées.

Lorſque Mahomet eut établi une nouvelle religion, il ne lui fut pas difficile de donner du zèle à ſes ſectateurs, & ce zèle en fit des conquérans; ils portèrent leur domination des mers de l'occident à celles de la Chine, & des Canaries aux îles Moluques: Ils y portèrent

Arabie.

auſſi les arts utiles qu'ils perfectionnaient. Les Arabes furent moins heureux dans les beaux arts, où ils montrèrent à la vérité quelque génie, mais aucune idée de ce goût que la nature donna quelque tems après aux peuples qui ſe firent leurs diſciples.

Peut-être le génie, enfant de l'imagination qui crée, appartient aux pays chauds, féconds en productions, en ſpectacles, en événemens merveilleux qui excitent l'enthouſiaſme, tandis que le goût, qui choiſit & moiſſonne dans les champs où le génie a ſemé, ſemble convenir davantage à des peuples ſobres, doux & modérés qui vivent ſous un ciel heureuſement tempéré? peut-être auſſi ce même goût, qui ne peut être que le fruit d'une raiſon épurée & mûrie par le tems, demande-t-il une certaine ſtabilité dans le gouvernement, mêlée d'une certaine liberté dans les eſprits, & des habitudes qui laiſſent beaucoup de tems à l'oiſiveté? Ainſi les Arabes preſque toujours pouſſés en des climats brûlans par la guerre & le fanatiſme, n'eurent jamais cette température de gouvernement & de ſituation qui forme le goût; mais ils apprirent dans le pays de leurs conquêtes, les ſciences qu'ils avaient comme pillées dans le cours de leurs ravages, & tous les arts néceſſaires à la proſpérité des nations.

Arabie.

Aucun peuple de leur tems n'étendit le commerce comme eux ; aucun peuple n'eut un commerce auſſi vaſte ; ils s'en occupaient dans le cours même de leurs conquêtes ; de l'Eſpagne au Tonquin, ils avaient des négocians, des manufactures, des entrepôts, & les autres peuples, du moins ceux de l'occident, tiraient d'eux & les lumières & les arts, & les denrées utiles aux commodités, à la conſervation & à l'agrément de la vie.

Quand la puiſſance des califes commença à décliner, les Arabes, à l'exemple de pluſieurs nations qu'ils avaient ſoumiſes, ſecouèrent le joug de ces princes, & le pays reprit peu-à-peu l'ancienne forme de ſon gouvernement, ainſi que ſes premières mœurs. A cette époque, la nation diviſée en tribus, comme autrefois, ſous des chefs différens, retomba dans ſon premier caractère, dont le fanatiſme & l'ambition l'avaient fait ſortir.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuſte, le poil brun, le viſage bâſané, les yeux noirs & vifs, une phyſionomie ingénieuſe, mais rarement agréable. Ce contraſte de traits & de qualités, qui paraiſſent incompatibles, ſemblent s'être réunis dans cette race d'hommes pour en faire une nation ſingulière,

dont la figure & le caractère tranchent assez fortement avec les Turcs, les Africains & les Persans dont ils sont environnés; graves & sérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions; ils se piquent entre eux de la plus exacte probité, par une suite de cet amour-propre & de cet esprit patriotique, qui, joints ensemble, font qu'une nation, une horde, un corps, s'estime, se ménage, se préfère à tout le reste de la terre; plus ils conservent leur caractère flegmatique, plus ils sont redoutables dans la colère qui les en fait sortir: ce peuple a de l'intelligence & même de l'ouverture pour les sciences, mais il les cultive peu; soit défaut de secours ou même de besoins, aimant mieux souffrir sans doute les maux de la nature, que les peines du travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, aucune production de leur industrie, qui les rende recommandables dans l'histoire de l'esprit humain: telle est la nation en général. La différente manière de vivre des peuples qui la composent, a dû jeter nécessairement dans leur caractère quelques singularités dignes d'être remarquées. Arabie.

Le nombre des Arabes qui habitent le dé-

Arabie.

ſert peut monter à deux millions ; ils ſont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuſes, plus ou moins conſidérables ; mais toutes indépendantes les unes des autres ; leur gouvernement eſt ſimple ; un chef héréditaire, aſſiſté de quelques vieillards, termine les différens, punit les coupables ; s'il eſt hoſpitalier, humain & juſte, on l'adore ? eſt-il fier, cruel, avare, on le met en pièce, & on lui donne un ſucceſſeur de ſa famille.

Ces peuples campent dans toutes les ſaiſons : ils n'ont point de demeure fixe, & ils s'arrêtent par-tout où ils trouvent de l'eau, des fruits, des pâturages. Cette vie errante leur paraît pleine de délices, & ils regardent les Arabes ſédentaires comme des eſclaves : ils vivent du lait & de la chair de leurs troupeaux ; leurs habits, leurs tentes, leurs cordages ; les tapis ſur leſquels ils couchent ; tout ſe fait avec la laine de leurs brebis, avec le poil de leurs chèvres & de leurs chameaux. C'eſt l'occupation des femmes dans chaque famille, & dans tout le déſert, il n'y eut jamais un ouvrier ; ce qu'ils conſomment de café, de tabac, de riz, de dattes, eſt payé par le beurre qu'ils portent ſur la frontière, & par plus de vingt mille chameaux qu'ils vendent annuellement.

Comme ces objets ne ſuffiſent pas aux Ara-

bes pour ſe procurer les choſes qui leur manquent, ils ont imaginé de mettre à contribution les caravanes que la ſuperſtition mène dans leurs ſables : la plus nombreuſe qui va de Damas à la Mecque, achète la ſûreté de ſon voyage par un tribut de cent bourſes, ou de cent cinquante mille livres auquel le grand-ſeigneur s'eſt ſoumis, & qui par d'anciennes conventions, ſe partage entre toutes les hordes ; les autres caravanes s'arrangent uniquement avec les hordes ſur le territoire deſquelles il leur faut paſſer. Arabie.

Indépendamment de cette reſſource, les Arabes de la partie du déſert qui eſt le plus au nord, en ont cherché une autre dans leur brigandage. Ces hommes ſi humains, ſi fidèles, ſi déſintéreſſés entre eux, ſont féroces & avides avec les nations étrangères ; hôtes bienfaiſans & généreux ſous leurs tentes, ils dévaſtent habituellement les bourgades & les petites villes de leur voiſinage. On les trouve bons pères, bons maris, bons maîtres ; mais tout ce qui n'eſt pas de leur famille eſt leur ennemi ; ſouvent leurs courſes s'étendent fort loin, & il n'eſt pas rare que la Syrie, la Méſopotamie, la Perſe en ſoient le théâtre.

Les Arabes qui ſe vouent au brigandage s'aſſocient avec leurs chameaux, pour un com-

merce ou une guerre dont l'homme a tout le
Arabie. profit, & l'animal la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre enſemble, ils ſont élevés l'un pour l'autre; l'Arabe forme ſon chameau, dès ſa naiſſance, aux exercices & aux rigueurs qu'il doit ſupporter toute ſa vie; il l'accoutume à travailler beaucoup, & à conſommer peu; l'animal paſſe de bonne heure les jours ſans boire, & les nuits ſans dormir; on l'exerce à plier les jambes ſous le ventre, pour laiſſer charger ſon dos de fardeaux qu'on augmente inſenſiblement, à meſure que ſes forces croiſſent par l'âge & par la fatigue; dans cette éducation ſingulière, à proportion qu'on double ſes travaux, on diminue ſa ſubſiſtance, on le forme à la courſe par l'émulation; un cheval arabe eſt le rival qu'on préfère au chameau; celui-ci, moins prompt & moins léger, laſſe à la fin ſon vainqueur dans la longueur des routes; quand le maître & le chameau ſont prêts & dreſſés pour le brigandage, ils partent enſemble, traverſent les ſables du déſert & vont attendre ſur les confins le marchand ou le voyageur pour les piller; l'homme dévaſte, maſſacre, enlève, & le chameau porte le butin; ſi ces compagnons de fortune ſont pourſuivis, ils hâtent leur fuite. Le maître-voleur monte ſon chameau favori,

pouſſe

pouſſe la troupe, fait juſqu'à cent lieues en quatre jours ſans décharger les chameaux, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture ; ſouvent ils paſſent tout ce tems ſans boire, à moins qu'ils ne ſentent par haſard une ſource à quelque diſtance de leur route : alors ils doublent le pas, & courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire, en une ſeule fois, pour la ſoif paſſée & pour la ſoif à venir. Arabie.

Ceux des Arabes qui habitent les cantons où l'on trouve quelques maigres pâturages, & un ſol propre à la culture de l'orge, nourriſſent des chevaux qui ſont les meilleurs que l'on connaiſſe. De tous les pays du monde on cherche à ſe procurer de ces chevaux, pour embélir & réparer les races de cette eſpèce animale, qui, dans aucun lieu de la terre, n'a ni la vîteſſe, ni la beauté, ni l'intelligence des chevaux arabes ; les maîtres vivent avec eux comme avec des domeſtiques, ſur les ſervices, ſur l'attachement deſquels ils peuvent compter ; ces Arabes ont de la ſimplicité, de la douceur, de la docilité ; & les religions différentes qui ont régné dans ces contrées, les gouvernemens dont ils ont été les ſujets ou les tributaires, ont altéré bien peu le carac-

Arabie.

tère qu'ils avaient reçu du climat ou des habitudes.

Les Arabes, fixés sur l'Océan indien, & sur la mer Rouge, ceux qui habitent ce qu'on appèle l'Arabie heureuse, étaient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de son indépendance, sans songer à faire des conquêtes; ils étaient trop attachés au beau ciel sous lequel ils vivaient, à une terre qui fournissait presque sans culture à leurs besoins, pour être tentés de dominer sous un autre climat, dans d'autres campagnes: Mahomet changea leurs idées; mais il ne leur reste plus rien de l'impulsion qu'il leur avait donnée. Leur vie se passe à fumer, à prendre du café, de l'opium, du sorbet, à faire brûler des parfums exquis, dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits, légèrement imprégnés d'une aspersion d'eau rose; ces plaisirs sont souveut suivis de vers galans ou amoureux.

Avant que les Portugais eussent intercepté la navigation de la mer Rouge, les Arabes avaient plus d'activité; ils étaient les agens de tout le commerce qui se faisait par cette voie. *Aden*, situé à l'extrémité la plus méridionale de l'Arabie sur la mer des Indes, en était l'entrepôt. La situation de son port qui lui procurait des liaisons faciles avec l'Égypte, l'Éthio-

pie, l'Inde & la Perſe, en avait fait pendant pluſieurs ſiècles un des plus floriſſans comptoirs de l'Aſie. Quinze ans après avoir réſiſté au grand Albuquerque, qui voulait le détruire en 1513, ils ſe ſoumirent aux Turcs, qui n'en reſtèrent pas long-tems les maîtres. Le roi d'*Yemen*, poſſeſſeur de la ſeule portion de l'Arabie qui mérite d'être appelée heureuſe, les en chaſſa & attira toutes les affaires à Moka, rade de ſes états qui n'avait été juſqu'alors qu'un village. Arabie.

Elles furent d'abord peu conſidérables; la myrrhe, l'encens, l'aloës, le baume de la Mecque, quelques aromates, quelques drogues propres à la médecine, faiſaient la bâſe de ce commerce. Ces objets, dont l'exportation continuellement arrêtée par des droits excluſifs, ne paſſe pas aujourd'hui ſept à huit cent mille livres, étoient dans ce tems-là plus recherchés qu'ils ne l'ont été depuis; le café fit bientôt après une grande révolution.

Le commerce de l'Arabie ſe fait preſque tout entier par l'entremiſe des banians, courtiers indiens qui viennent dès leur bas-âge chercher fortune en ce pays. Comme les Arabes n'ont preſqu'aucune terre en propre; ils ne peuvent avoir d'autre reſſource que leur commerce; en vendant, en achetant ou troquant

Arabie.

leurs denrées, ils obſervent une formalité ſingulière dans leurs ventes ou dans leurs échanges; c'eſt de mettre une poignée de terre ſur ce qu'ils échangent en préſence des témoins qu'ils appèlent, en diſant : *nous donnons terre pour terre;* après quoi, ils ne peuvent plus revenir contre leur marché ; ils en mettent ſur les chevaux, ſur les bœufs, les moutons & ſur l'argent, & ne ſont point tenus à la garantie. Si cette cérémonie a une inſtitution raiſonnable, ne ſignifierait-elle pas que ces peuples ont connu une vérité bien grande & bien importante, c'eſt que toutes les richeſſes viennent de la terre, & qu'en les échangeant on ne fait que donner terre pour terre.

CHAPITRE III.

Départ de Suès. — Mouillage au port de Tor. — Navigation de Tor à Dsjidda. — Deſcription de cette ville & de ſes environs, de ſon gouvernement & de ſon commerce.

PENDANT notre abſence, pluſieurs petites caravanes s'étaient rendues ſucceſſivement à Suès; & la grande venant du Caire, arriva immédiatement après notre retour du mont Sinaï. Quoiqu'on n'ait pas à craindre des pirates, proprement dits, ſur le golfe arabique, les marins de ces parages ſont ſi mal habiles, qu'ils n'oſent guère s'éloigner des côtes. Cette manière timide de naviguer pourrait expoſer un vaiſſeau ſeul au pillage des Arabes. Les vaiſſeaux vont donc auſſi en caravane : il en part toujours quatre à-la-fois pour pouvoir ſe prêter un ſecours mutuel. Arabie.

Après l'arrivée de ces caravanes, Suès parut plus peuplé que le Caire, & cette foule qui ne pourrait pas y ſubſiſter long-tems, ne penſa qu'à partir ſans délai. Nous étions recomman-

Arabie.

dés à deux patrons des bâtimens, qui devaient faire le voyage. Quoique accoutumés à vivre avec les mahométans, le trajet de *Dsjidda* nous fit une peine que nous n'avions pas reſſentie dans des courſes plus dangereuſes. Des Grecs nous avaient inſinué que les muſulmans croyaient les chrétiens indignes de faire ce trajet au milieu des pélerins qui s'approchent de la Sainte-Cité, & que, par cette raiſon, nous n'oſerions marcher dans le vaiſſeau chauſſés de pantoufles; quelques-uns de ces pélerins nous regardèrent en effet de mauvais œil; mais n'oſer marcher ſans pantoufle ſur le tillac, n'était pas une diſtinction humiliante pour les chrétiens, mais une loi générale pour tout le monde; le tillac dans ces vaiſſeaux étant regardé comme un appartement, où l'on entre toujours déchauſſé.

Pour n'être pas confondus avec ces mahométans, nous louâmes une chambre dans celui de ces vaiſſeaux qui nous parut le meilleur; dans une chambre vis-à-vis de la nôtre, logeait un riche eunuque noir, allant à Médine, & chargé d'une proviſion aſſez inutile pour lui; il menait un ſérail comme un ſeigneur turc. Une grande chambre, au-deſſous de la nôtre, contenait une quarantaine de femmes & d'eſclaves avec leurs enfans, qui nous incommo-

daient extrêmement par leurs querelles & leurs criailleries continuelles. Chacun des autres paſſagers avait loué une place ſur le tillac, qu'il entourait de balots & de paquets, en laiſſant un petit eſpace pour faire ſa cuiſine, pour s'aſſeoir & pour dormir. Nos matelots grecs très-mal habiles, gênés par tous ces embarras, ne pouvaient manœuvrer que très-difficilement, & en marchant ſur les effets des paſſagers; ce qui excitait ſans ceſſe des diſputes. Arabie.

Notre vaiſſeau, quoiqu'aſſez grand pour pouvoir porter au moins 40 canons, était exceſſivement chargé; le patron, bon marchand du Caire, n'aurait pas brillé parmi les marins en Europe : il s'abandonnait aux ſoins d'un pilote très-médiocre; il avait placé entre ſes deux compas, où les Européens placent la lumière, une groſſe pierre d'aimant, pour rendre, diſait-il, aux aiguilles la force magnétique d'une manière inſenſible; j'eus peine à lui faire comprendre la néceſſité d'ôter cet aimant.

Il fallait néanmoins nous confier à des navigateurs de cette eſpèce, qui n'oſaient pas ſe haſarder en pleine mer, & qui ſuivaient des côtes hériſſées d'écueils & de bancs de corail. Pour éviter toute difficulté avec les autres

Arabie.

paſſagers, nous nous tranſportâmes les premiers dans notre vaiſſeau; il y fallut attendre pluſieurs jours, parce que le gouverneur doit examiner les vaiſſeaux, pour voir s'ils ne ſont pas trop chargés : il ne manque pas d'obſerver ſon devoir, parce qu'on lui paye un droit qui fait une partie de ſon revenu.

Enfin, après tant de délais, nous levâmes l'ancre le 10 octobre à minuit; nous paſſâmes le long d'une côte qui eut été dangereuſe, ſi le vent n'avait pas été favorable ; elle eſt toute couverte de bancs de corail. Les vaiſſeaux jetaient l'ancre tous les ſoirs, & nous avions la liberté de deſcendre à terre, ſi nous voulions nous haſarder dans le pays pour voir quelque objet intéreſſant.

Le port de *Tor*, où nous mouillâmes ſuivant la coutume, était autrefois un endroit conſidérable; mais aujourd'hui le petit fort nommé *Kalla* & *Tor* eſt ruiné & n'a plus de garniſon. On voit cependant dans les environs quelques villages remarquables, dont les habitans, comme tous ceux de cette côte aride, vivent de la pêche.

Belled en Naſſara, eſt habité par des chrétiens grecs, qui ont dans le voiſinage un couvent où il ne ſe trouve plus qu'un ſeul religieux. *Bir* a un puits dont l'eau eſt meilleure

que celle de *Naba*, mais pas auſſi bonne que celle dont les Arabes fourniſſent les vaiſſeaux, & qu'ils apportent des montagnes, ſur les chameaux. Tous les pilotes qui conduiſent les vaiſſeaux entre *Suès* & *Dsjidda*, demeurent dans le village de *Dsjebil* : on paye 500 écus par voyage à un tel pilote, qui gagne encore quelque choſe en chemin, en apprenant ſon métier à quelques jeunes gens qui l'accompagnent, c'est-à-dire, à connoître les bancs de corail & de ſable. Arabie.

M. Forskal deſcendit à terre pour voir la prétendue vallée d'*Élin ;* le religieux du couvent grec, qui eſt dans ce canton, le fit conduire dans un lieu rempli de dattiers ; mais, comme notre ami tardait à revenir, il ſe répandit un bruit ſur le vaiſſeau, que les Arabes l'avaient arrêté parce qu'il avait voulu deſſiner leurs montagnes. Auſſitôt quelques marchands qui étaient janiſſaires, ſe mirent, de leur propre mouvement, en chemin pour le délivrer, & le ramener en ſûreté. Heureuſement ce bruit était faux, & M. *Forskal* revint ſans aucune mauvaiſe rencontre.

Dans cette endroit, nous eûmes occaſion de voir l'enſemble des chaînes des montagnes, dont l'une commence près de *Tor*, & qui forment une maſſe dont la montagne Sainte-

Arabie.

Catherine eſt le ſommet : nous apperçûmes diſtinctement cette dernière montagne, & nous vîmes combien elle s'élève au deſſus du *Sinaï ;* cet amas de rochers remplit toute l'extrémité entre les deux bras du golfe arabique. Près des côtes ces montagnes s'abaiſſent en collines qui aboutiſſent à des plaines ſabloneuſes.

Nous obſervions la méthode de mouiller tous les ſoirs; car les Turcs ſe croyent perdus, auſſi-tôt qu'ils ne voyent plus de terres. Dans ce trajet nous riſquâmes d'eſſuyer un grand malheur ; le feu s'étant mis à deux différentes repriſes au linge que ſéchaient les femmes logées au-deſſus de nous; le vaiſſeau eût été embrâſé, ſi, avertis par leurs cris aigus, nous ne fuſſions accourus au ſecours. La ſeconde fois le patron indigné envoya dans ce ſérail un bas-officier avec un bon bâton, pour châtier les coupables ; exécution qui d'abord cauſa un bruit diabolique, mais qui nous procura, pour vingt-quatre heures, une tranquillité charmante. Ces femmes étaient extrêmement incommodes & indiſcrètes : ſurpris d'entendre ſi près de moi des voix féminines, je regardai par une fente, & je vis chaque fois trois ou quatre femmes nues qui ſe lavaient.

Le 17 octobre nous eûmes une éclipſe de ſoleil, que M. Forskal avait annoncée à notre

patron. Je montrai ce phénomène aux principaux marchands en les faiſant regarder à travers des verres noircis. Parmi les muſulmans un homme qui ſait prédire une éclipſe, paſſe pour un ſavant univerſel, & ſur-tout pour un habile médecin. M. Forshal fut conſulté par pluſieurs paſſagers, qui parurent tous malades ſubitement; il leur indiqua quelques remèdes indifférens & leur recommanda le régime. A la fin un pélerin ſe plaignit qu'il ne voyait goute la nuit. Mon ami lui conſeilla d'allumer une chandelle. Cette plaiſanterie lui valut plus que le plus profond ſavoir en médecine, & ces muſulmans étaient ſi contens de voir que M. Forshal ſe pretait à leurs manières, qu'ils le prirent tous en affection. Arabie.

Lorſque nous fûmes arrivés près la petite île *Haſſani*, ſur la côte d'Arabie, les Turcs témoignèrent leur joie d'avoir échappé aux dangers d'un paſſage ſi formidable; on tira le canon, on fit des décharges de mouſqueterie, on illumina, avec des lampes & des lanternes, le vaiſſeau & les chaloupes; enfin, tout retentiſſait des cris de joie & d'allégreſſe : les matelots firent la ronde avec une boîte pour demander une récompenſe; chacun leur donna, & ils jetèrent à la mer, non pas l'argent, mais

Arabie.

la boîte dans laquelle ils avaient amaſſé leur quête.

Bientôt après nous arrivâmes à *Yambo*, ville entourée de murailles, & qui a un port très-ſûr. Les voyageurs qui étaient dans l'intention de paſſer par Médine, quittèrent ici le vaiſſeau ; trois perſonnes de notre compagnie deſcendirent auſſi à terre, & prirent leurs ſabres à l'exemple des autres paſſagers. Un habitant de *Yambo*, les prenant pour des Turcs, les ſalua en leur diſant : *ſalam alicum*, & s'entretint familièrement avec eux ; mais ayant appris qu'ils étaient francs, il ſe repentit d'avoir profané ſon ſalut avec des chrétiens, & vint tout furieux déclamer contre l'inſolence des infidèles, qui oſaient mettre le pied en Arabie avec des armes ; les autres Arabes, ne ſecondant pas la colère de cet extravagant, mes compagnons de voyage retournèrent à bord ſans aucun accident.

Après avoir reſté un jour dans le port, nous continuâmes notre navigation, & nous doublâmes le cap Wardin ; les pélerins, qui vont pour la première fois à la Mecque, ſont obligés, ſi leur ſanté le permet, de mettre l'*ibbram* auſſi-tôt qu'il ont paſſé le cap Wardin : c'eſt un linge dont on enveloppe les reins, le reſte du corps eſt nu, & dans cet état ils

font tous le voyage, juſqu'à ce qu'ils aient viſité le *Kaaba* : ils oſent tout au plus jeter encore un autre linge ſur l'épaule, qui deſcend en écharpe. Pluſieurs gardèrent cependant, ſous prétexte d'indiſpoſition, leurs habits ordinaires ; quelques dévots au contraire mirent l'*ibbram*, quoiqu'ils euſſent déja été à la Mecque. Arabie.

Du moment que le pélerin ſe couvre de l'*ibbram*, il doit s'abſtenir de toutes les œuvres mondaines & charnelles qui ſeroient incompatibles avec la ſainteté du pélerinage, & cet eſprit de pénitence qu'il exige. Ainſi il ne ſe doit permettre aucun commerce avec ſa femme, aucun propos libre & ſcandaleux, aucune querelle particulière, aucun acte d'hoſtilité, à moins qu'il n'y ſoit forcé pour ſa défenſe naturelle ; la chaſſe de quelque nature qu'elle ſoit lui eſt interdite : il ne lui eſt pas non plus permis, tant qu'il eſt couvert de l'*ibbram*, de faire uſage de parfums & d'aromates, de ſe couper les ongles & la mouſtache, de ſe faire raſer dans aucune partie du corps, de ſe couvrir la tête & le viſage, & de porter aucune ſorte de vêtement, pas même des chauſſures, excepté les *Nalinns*. Le pélerin ne peut avoir ſur le corps que ſon *ibbram*, & il n'a la liberté de le quitter que pour le tems de ſa purifi-

Arabie.

cation. Il peut cependant avoir ſur lui des eſpèces en or & en argent, mais dans une bourſe ou dans une ceinture; être armé de ſon ſabre, porter ſon cachet au doigt, & le ſaint livre du *Courann* dans un ſac pendu à ſon côté; il peut encore ſe teindre les yeux avec du *collirium*, & ſe garantir à ſon gré des ardeurs du ſoleil, en ſe tenant, dans les fortes chaleurs du jour, ou ſous une tente, ou à l'ombre d'un édifice.

Le pélerin ne doit jamais dépaſſer les lieux de ſtation ſans prendre l'*ibbram*; mais il lui eſt permis de s'en revêtir avant d'y arriver: c'eſt même un acte méritoire & très-agréable aux yeux de la divinité. La religion cependant, qui permet cette anticipation locale, n'admet point d'anticipation de tems. Nul pélerin ne doit prendre l'*ibbram* avant le premier de la lune de *Zilcadé*, parce qu'étant néceſſaire de le garder juſqu'au jour de *beyram* (ce qui fait quarante jours), un plus long terme, attendu la foibleſſe & la fragilité humaine, pourrait l'expoſer à des prévarications qui le feraient déchoir de cet état de ſainteté qu'exige & le vêtement de l'*ibbram* & la préparation néceſſaire à l'acte du pélerinage. Tout muſulman qui arrive à la Mecque dans les mois conſacrés à ce ſaint exercice, eſt obligé de prendre le manteau

pénitentiel, quand même ſon voyage n'aurait pour objet que des affaires civiles & temporelles. S'il y manque, il doit réparer ſa faute par un ſacrifice ſatisfactoire. Arabie.

Il doit paraître étrange que Mahomet ait ordonné une nudité ſi préjudiciable à la ſanté des pélerins; mais cette loi date du tems où ſes ſectateurs n'étaient que des Arabes, & où il ne pouvait pas eſpérer que ſa religion s'étendroit dans les pays ſeptentrionaux : ſon intention était de faire paroître les pélerins en toute humilité, & habillés comme les Arabes du commun. Le peuple de cette province porte en effet encore de ces linges pour tout habillement, & il eſt accoutumé à aller preſque nud ; mais les Turcs habitués à porter des habits & même des peliſſes, ſont extrêmement incommodés de cet uſage. La ſuperſtition conſerve des coutumes & des lois locales, quand même l'obſervation de ces lois devient contraire à leur inſtitution. Dans un climat rude, on fréquente, au fort de l'hiver, des égliſes glacées & mal-ſaines, parce que les premiers fidèles, vivant ſous le ciel doux de l'Aſie, ont pu s'aſſembler ſans inconvénient, pendant toute l'année, dans de tels bâtimens agréables par leur fraîcheur.

Enfin, nous arrivâmes, le 29 octobre, à la

rade de *Dsjidda* ; nous entrâmes dans cette
Arabie. ville avec la crainte bien fondée de n'être pas bien traités par ſes habitans; mais nous nous trompâmes : les habitans de Dsjidda, accoutumés à ne voir que des marchands chrétiens habillés à l'européenne, & ne remarquant rien d'étranger dans notre habillement, ne parurent pas faire attention à nous. Nous fréquentions librement & ſans être inſultés, les cafés & les marchés; mais avertis qu'il n'était pas permis à ceux qui ne ſont pas muſulmans, de paſſer la porte qui va à la Mecque, ni même d'en approcher, nous nous gardâmes, crainte d'être découverts, de nous promener dans le voiſinage de cette porte.

Les lettres de recommandation que nous avions apportées nous furent d'un grand ſecours. Un pauvre ſcheik nous en avait donné une au Caire pour le *Kichja*, ou le lieutenant du pacha : recommandation dont nous ne faiſions pas grand cas, & qui néanmoins nous ſervit plus que toutes les autres.

Ce ſcheik était ſecrétaire d'un des premiers membres de l'académie de *Dsjamia el Ashar* au Caire. Né dans la Turquie d'Europe, il avait entendu parler de la ſupériorité des Européens dans les ſciences, & avide d'apprendre, il vint nous voir ſouvent. C'était un parfait

honnête

honnête homme, ſans ſuperſtition, enfin un véritable ami du genre humain. Nous lui enſeignâmes, M. *Forskal* & moi, les élémens de la botanique & de l'aſtronomie; lui de ſon côté, nous fut d'une grande utilité en nous exerçant dans la lange arabe, & nous donnant des éclairciſſemens, que, ſans lui, nous n'aurions pu obtenir. Notre domeſtique grec, ne ſachant comment nous loger, s'adreſſa à un de ſes compatriotes, orfévre du *ſcherif* de la Mecque, & fort conſidéré des premiers de la ville. Cet orfévre lui apprit que le *kichja*, prévenu de notre arrivée, avait donné des ordres pour nous rendre ſervice; ſur cet avis nous nous hatâmes de préſenter la lettre de notre *ſcheik* au *kichja*, qui nous reçut avec beaucoup de politeſſe. Nous allâmes le voir ſouvent, & par ſes queſtions ſur nos mœurs & ſur nos uſages, il nous fournit des occaſions de lui donner des idées plus avantageuſes des Européens qu'il ne paraiſſait en avoir. Ce *kichja* ſe plaiſait à parler d'aſtronomie. M. *Forſhal*, qui lui rendait des viſites aſſidues, l'engagea à former près de ſa maiſon un jardin de plantes, & de faire venir de l'intérieur du pays, l'arbuſte qui porte le baume de la Mecque. Les Arabes trouvèrent cette idée heureuſe, d'autant plus qu'ils avaient de la

Arabie.

Arabie.

peine d'obtenir du baume pur; ordinairement il eſt déja falſifié quand il parvient à *Dsjidda*.

Quelques jours après nous remîmes notre lettre de recommandation au pacha, qui avait auſſi quelque teinture d'aſtronomie, & qui voulut voir & connaître mes inſtrumens : il leur donna la préférence ſur ceux dont ſe ſervent les Orientaux, & il les montra à un ſcheik, ou ſavant turc qu'il avait chez lui.

Le bruit de l'arrivée d'une compagnie d'Européens, parmi leſquels il y avait un aſtronome, parvint bientôt à la Mecque. Dans ce tems le frère du *ſchérif* regnant de la Mecque, s'approchait de cette ville avec une armée pour l'attaquer. Un aſtronome eſt toujours parmi les mahométans un aſtrologue. Le *ſchérif* me fit donc demander, par ſon orfévre grec, ſi la ſouveraineté reſterait entre ſes mains, ou s'il ſerait obligé de la céder à ſon frère : je m'excuſai ſur mon ignorance des événemens futurs, & je lui fis dire que je ne m'appliquais à l'aſtronomie que pour perfectionner l'art de la navigation. M. de *Havan* répondit hardiment que celui des deux frères qui reſſemblait le plus à *Haſſan*, tige de leur race, ſerait victorieux; ſa réponſe fut agréable d'autant plus que le *ſchérif* ſe ſoutint ſur le trône.

Un ſeigneur de *Dsjidda* me pria de lui in-

diquer le voleur de 200 ſequins, qu'il avait perdus ; je lui alléguai les mêmes raiſons pour m'excuſer. Il s'adreſſa alors à un fameux ſcheik, qui fut plus habile que moi. Ce *ſcheik* rangea tous les domeſtiques de ce ſeigneur en file, & après de longues prières, mit à chacun un papier plié dans la bouche, en les aſſurant que les innocens pouvaient avaler ſans crainte le billet ; mais que le coupable en ſerait étouffé. Tous avalèrent le billet, hormis un ſeul qui, ſurpris & embaraſſé, confeſſa le vol & le reſtitua. Arabie.

Le palais du pacha eſt auſſi mal bâti que la plupart des maiſons des autres pachas de l'empire ottoman ; il y a dans la ville pluſieurs jolis bâtimens conſtruits de pierre de corail ; tout le reſte des maiſons ne ſont que des huttes d'un bois léger, telles que les Arabes du peuple habitent à l'ordinaire.

La ville manque abſolument d'eau : on n'y boit que celle que les Arabes amaſſent dans des réſervoirs entre des montagnes, & qu'ils apportent peu-à-peu ſur leurs chameaux. Les gens de diſtinction ſont habillés comme les Turcs au Caire ; mais les gens du peuple ne portent qu'une chemiſe ſans culotte. Les *Bédouins* des environs, au lieu d'une chemiſe, ne mettent que l'*ibbram*, ou linge dont ils s'en-

Arabie.

veloppent les reins. Les femmes du peuple s'habillent comme celle des Arabes en général ; de larges culottes, une longue chemiſe flottante & un voile ſont toute leur parure. Les environs de la ville ſont ſabloneux & tout-à-fait ſtériles. En me promenant ſur le port j'ai été témoin de la manière ſingulière dont les Arabes prennent les canards ſauvages : le chaſſeur ſe déshabille, ſe met de l'algue marine ſur la tête & marche vers l'oiſeau, qui ne s'effraye pas de l'approche de l'algue, dont il voit ſi ſouvent flotter des paquets ; l'Arabe ſaiſit alors le canard par les pieds.

De tout tems Dsjidda a fait partie du domaine du ſchérif de la Mecque ; ainſi, quoique le ſultan envoye un pacha dans cette ville, il n'en eſt pas le ſouverain abſolu. Le pouvoir eſt partagé entre le *ſchérif* & le gouverneur turc ; ce dernier ſe change tous les ans, au lieu que ſon lieutenant eſt à vie, & refuſe ſouvent de ſuivre les ordres du pacha.

Le ſchérif nomme un lieutenant appelé *viſir*, dont tous ſes ſujets dépendent uniquement. Ce viſir doit être toujours pris dans les familles, qui ſeules peuvent aſpirer aux grands emplois dans ſes états, ou dans la famille même du ſchérif, parmi ceux qui peuvent parvenir à la ſouveraineté. Un homme iſſu de la haute

noblesse arabe, ne comparait pas devant un juge d'une naissance inférieure à la sienne. Arabie.

Dsjidda est un port situé vers le milieu du golfe Arabique, à quinze ou seize lieues de la ville Sainte; il est assez sûr, mais l'approche en est difficile. Les affaires y ont attiré neuf ou dix mille habitans, qui logent la plupart dans des cabannes, & tous condamnés à respirer un air corrompu, & à boire de l'eau saumâtre. Le gouvernement y est mixte. Le schérif de la Mecque & le grand-seigneur, qui y tient une faible & inutile garnison, partagent l'autorité & le produit des douanes; ces droits sont de huit pour cent pour les Européens, & de treize pour toutes les autres nations; ils se payent toujours en marchandises, que les administrateurs forcent les négocians du pays d'acheter fort cher. Il y a long-tems que les Turcs, qui ont été chassés d'*Aden*, de *Moka*, de toute l'Yemen, l'auraient été de *Dsjidda*, si l'on n'avait craint qu'ils ne se livrassent à une vengeance qui aurait mis fin aux pélerinages & au commerce.

Surate envoie tous les ans à *Dsjidda* trois vaisseaux chargés de toiles de toutes les couleurs, de schâles, d'étoffes mêlées de coton & de soie, souvent enrichies de fleurs d'or & d'argent; leur vente produit huit ou neuf millions

Arabie.

de livres. Il part du Bengale pour la même deſtination deux, & le plus ſouvent trois navires, dont les cargaiſons, qui appartiennent aux Anglais, peuvent valoir un tiers de moins que celles de Surate : elle conſiſtent en riz, gingembre, ſafran, ſucre & quelques étoffes de ſoie, & en une quantité conſidérable de toiles, la plupart communes; ces bâtimens, qui peuvent entrer dans la mer Rouge depuis le commencement de décembre juſqu'à la fin de mai, trouvent à *Dsjidda* la flotte de Suès.

Cette ville qu'on avait bâtie ſur les ruines de l'ancienne Arſinoë, eſt ſituée à l'extrémité de la mer Rouge, & à trois journées ſeulement du Caire. Ses habitans ſont en partie Égyptiens & en partie Arabes : ils aiment ſi peu ce ſéjour mal-ſain & privé d'eau potable, que ceux d'entre eux qui jouiſſent de quelque aiſance, ou qui peuvent ſe procurer ailleurs de l'occupation, ne s'y trouvent qu'au départ & qu'au retour des vaiſſeaux, l'un & l'autre réglés par des vents périodiques & invariables. Vingt navires, ſemblables pour la forme à ceux de la Hollande, mais mal conſtruits, mal équipés, mal commandés, ſont expédiés tous les ans pour *Dsjidda*. Des comeſtibles forment la plus grande partie de leur cargaiſon, avec cette différence que les cinq qui appartiennent

au grand-ſeigneur, livrent gratuitement pour Médine & pour la Mecque, tandis que les autres les vendent communément à un prix très-avantageux. Ils portent auſſi de la verroterie de Veniſe, du corail & du carabé, dont les Indiens font des colliers & des braſſelets. Arabie.

En échange de leurs denrées, de leurs marchandiſes, de leur or ſur-tout, ces bâtimens reçoivent ſix à ſept millions peſant de café, & en toiles, en étoffes, en épiceries, pour ſept à huit millions de livres. L'ignorance & l'inertie des navigateurs ſont telles, que jamais la totalité de ces riches objets n'arrive à ſa deſtination : une aſſez grande partie devient habituellement la proie des vagues, malgré l'attention qu'on a toujours de jeter l'ancre à l'entrée de la nuit.

Le commerce de la mer Rouge acquerrait plus d'extenſion & ſerait expoſé à moins de dangers, ſi la cour ottomane & les Arabes ſoignaient mieux cette communication, ſi le port de Suès, que les ſables achèvent de combler, était réparé ; ſi les ſéditions, qui bouleverſent ſans ceſſe les rives du Nil, pouvaient enfin s'arrêter, on verrait peut-être les liaiſons de l'Europe avec l'Aſie reprendre, en tout ou en partie, leur ancien canal.

Quoiqu'il ſe faſſe un grand commerce à

Arabie

Dsjidda, cette ville n'eſt cependant que l'entrepôt de l'Égypte & des Indes, parce que les vaiſſeaux de *Suès* ne vont pas plus loin, & que ceux des Indes n'oſent pas pouſſer juſqu'à Suès. Sans cet entrepôt, le commerce de cette ville ſe réduirait à très-peu de choſe. Le pays d'alentour ne fournit guère d'autres marchandiſes que les amandes de *Taif*, que les Anglais portent aux Indes.

L'importation eſt d'autant plus conſidérable, qu'elle doit pourvoir aux beſoins de *Dsjidda*, de Médine & de la Mecque : ces villes tirent de l'Égypte tant de bled, de riz, de lentilles, de ſucre, d'huile, &c., que, ſans le ſecours de cette contrée, cette partie de l'Arabie ne pourrait être habitée ; de l'Égypte leur viennent encore toutes les marchandiſes d'Europe ; celles des Indes paſſent au contraire, pour la plus grande partie, en Égypte.

On ne bat aucune monnaie dans cette province, on n'y voit que des eſpèces étrangères, les mêmes qui ont cours à Conſtantinople & au Caire. Les groſſes espèces ont cependant un cours plus haut à *Dsjidda* qu'en Égypte, à cauſe de la grande abondance des petites pièces, plus communes en Arabie que dans le lieu de leur fabrication. Cette grande quantité de petite monnoie eſt apportée par les pé-

lerins, qui en ont beſoin pour leur dépenſe journalière, & pour les fréquentes aumônes qu'ils ſont obligés de faire en route & dans la ville Sainte. Les petites pièces ne s'exportent plus, & leur nombre va toujours croiſſant. Arabie.

CHAPITRE IV.

Navigation de Dsjidda à Loheya. — Séjour dans cette ville. — Mœurs & coutumes des habitans. — Leurs maiſons. — Départ de Loheia. — Route par le Theama. — Arrivée à la ville de Beit-el-Fakih.

Arabie.

NOUS avions ordre de nous rendre dans l'Yemen le plutôt poſſible : nous nous hâtâmes d'aller voir, au commencement de décembre, un vaiſſeau, qu'on nous dit être prêt à partir pour charger du café à *Loheya*. Nous fûmes bien ſurpris, quand on nous montra ce bâtiment, qui reſſemblait plus à un tonneau qu'à un navire. Il n'avait que ſept toiſes de longueur, ſur trois de largeur ; il était ſans tillac, & ſes planches minces paraiſſaient couſues, ſans être clouées. Le patron n'était habillé que d'un linge, plié autour des reins, & ſes neuf matelots, tous eſclaves noirs d'Afrique ou du Malabar, n'avaient, pour recouvrir leur nudité, qu'un linge large comme la main, attaché à une corde qui entourait

leurs hanches. Nos amis nous prièrent de ne pas nous laiſſer effrayer par les apparences, & de préférer cet arabe de *Machate*, dont les compatriotes paſſent pour bons mariniers, & ſe ſervent de voiles ſemblables aux nôtres, au lieu que les matelots de l'*Yemen* ſont d'ignorans navigateurs, & font uſage de voiles de nattes, très-lourdes & très-difficiles à gouverner. Nous ſuivîmes leur conſeil, & fîmes notre marché avec ce patron, pour notre paſſage juſqu'à *Loheya*. Le *Kichja* nous donna des lettres pour les gouverneurs de *Loheya* & de *Hodeida;* & les marchands auxquels nous avions été recommandés, nous en donnèrent auſſi pour quelques-uns des principaux marchands de ces deux villes: le pacha ordonna de laiſſer paſſer nos bagages ſans les viſiter. Arabie.

Quoique nous euſſions frété le vaiſſeau pour nous ſeul, nous le trouvâmes chargé de marchandiſes: le patron s'excuſa, en nous aſſurant que, ſans cette charge, ſon vaiſſeau trop léger ne pourrait pas tenir la mer. Nous avions chacun une petite place, où l'on avait mis une natte de paille, pour nous ſervir de chaiſe & de lit, où nous pouvions dormir à la belle étoile.

Nous partîmes de Dsjidda le 13 décembre,

Arabie.

& notre patron obſerva la coutume de jeter l'ancre tous les ſoirs, quoique la partie méridionale du golfe Arabique nous parût moins remplie de bancs de corail, que celle qui eſt plus au nord.

Notre navigation fut uniforme & heureuse. Nous obſervâmes quelques poiſſons volans, que les Arabes appèlent des ſauterelles marines. nous mouillâmes, le ſeptième jour, près de *Ghunfude*, aſſez grande ville, mais où il n'y a preſque que des cabanes; elle appartient au ſchérif de la Mecque, qui y envoye un gouverneur, dont l a réſidence eſt dans une petite île aſſez éloignée de la ville.

Le lendemain de notre départ de *Ghunfude*, où nous ſéjournâmes un ſeul jour, on nous montra *Hali*, où le ſchérif de la Mecque entretient une garniſon : c'eſt la dernière ville de ſon domaine & de la province de *Hedſjas ;* les Arabes indépendans qui ſuivent, ſont déja de la province d'*Yemen*.

Notre patron ayant beſoin de proviſions, nous eûmes bientôt occaſion de faire connaiſſance avec ces Arabes indépendans. Ils vivent ſous le gouvernement de leurs propres ſcheiks, & profeſſent une religion, qui paraît tenir de celle de leurs ancêtres, avant Mahomet. Nous avions entendu parler du déſir violent de ce

peuple de s'approprier les habits des voyageurs : à l'exemple de notre patron, nous nous habillâmes très-ſimplement, en mauvaiſes chemiſes, & nous deſcendîmes ſans armes. Quelques hommes vinrent tout de ſuite à notre rencontre. Ils avaient, au lieu de turban, une corde autour de leur tête pour ſerrer leurs cheveux, & un linge autour des reins, pour tout habillement. Croyant remarquer dans nos manières quelque ſigne de défiance, ils jetèrent leurs lances, & nous dirent que nous n'avions rien à craindre ; ils nous menèrent à leurs tentes. A notre approche, deux femmes venues à notre rencontre, baiſèrent reſpectueuſement les bras des ſcheiks, qui, à leur tour, baiſèrent la tête des femmes. Elles étaient à viſage découvert ; leurs yeux étaient noircis avec de la mine de plomb, & elles avaient des ornemens noirs imprimés dans la peau du front, du menton & des joues. Ces beautés, d'un teint brun & jaûne, & preſque nues, nous demandèrent tout de ſuite du *koshbel* pour noircir les yeux, & de l'*elbenne* pour jaûnir les ongles : nous fûmes bien mortifiés de n'avoir point fait proviſion de ces drogues pour ſatisfaire cet empreſſement. On nous régala de lait & de beurre, conſervés dans des peaux de chèvre, & on nous fit manger du

Arabie.

Arabie.

mauvais pain. Ces Arabes ne furent point choqués de notre précaution de les payer à bord. Quoiqu'errans continuellement dans les déserts, ils nous parurent plus civilisés que beaucoup d'autres tribus de Bedouins. Le 29 décembre, nous atteignîmes le port de *Loheya*, & nous jetâmes l'ancre presqu'à une lieue de cette ville.

Deux marchands de Moka, venus avec nous, étaient décidés de continuer par terre leur route jusques dans leur patrie : nous prîmes le parti de les accompagner chez le gouverneur, pour apprendre de lui-même si nous pouvions avec sûreté traverser les terres, depuis *Loheya* jusqu'à *Moka*.

Nous lui peignîmes notre situation, en lui disant que nous étions Européens ; que nous nous proposions d'aller par *Hodeida* à Moka, dans l'espérance d'y trouver des vaisseaux anglais pour passer aux Indes ; & que, dans l'incertitude où nous étions sur les lieux où nous séjournerions, nous avions apporté une lettre du *kichja* de *Dsjidda* pour lui.

Jusqu'alors ce gouverneur n'avait connu d'Européens, que les marchands venant des Indes ; il fut surpris, quand il vit, par les lettres, que l'un de nous était médecin, que l'autre cherchait des plantes, & que le troi-

ſième obſervait les aſtres : frappé de cette nouveauté, il nous propoſa de reſter quelque tems à *Loheia*, & nous offrit de nous tranſporter à *Moka* avec ſes propres chameaux. Arabie.

Charmés de trouver les Arabes plus civiliſés à meſure que nous nous éloignions de l'Égypte, l'émir nous aſſura que nous n'avions rien à riſquer à *Loheia*, & que nous pouvions voyager en toute ſûreté, dans tout le territoire de l'*iman*, ſon maître.

Nous n'héſitâmes plus de quitter le vaiſſeau. Le ſoir, il nous envoya un beau mouton pour notre bien-venue, avec une lettre obligeante, dans laquelle il nous appelait ſes convives, & nous aſſurait de ſon amitié. Nous paſſâmes la nuit ſur le rivage. Le lendemain, nos coffres furent portés à la douane; on les ouvrit : nous craignions un examen rigoureux ; mais les douaniers ſe conduiſirent très-honnêtement. Nous avions remarqué que l'émir ne regardait que nos inſtrumens : nous lui expliquâmes ce qu'il ſouhaitait ſavoir. M. *Forſkal* lui ayant montré pluſieurs petits objets dans un microſcope, rien ne lui cauſa une ſurpriſe plus agréable, que de voir des inſectes groſſis d'une manière ſi prodigieuſe.

La ville de *Loheya* n'exiſte que depuis trois ſiècles : ſon fondateur eſt un ſaint mahométan,

Arabie.

qui bâtit une cabane ſur le bord de la mer, & y vécut en hermite. Après ſa mort, on éleva ſur ſon tombeau un *kabbet*, ou maiſon de prière. Pluſieurs dévots ſe crurent heureux d'avoir leur demeure près d'un ſi ſaint perſonnage, & conſtruiſirent des cabanes autour du tombeau. En même tems le port de *Morobea*, ville voiſine, où réſidait un gouverneur, ſe combla: les habitans quittèrent leur ville, & vinrent achever l'établiſſement de *Loheya*, où l'on transféra auſſi le ſiége du gouverneur.

Le terroir de *Loheia* eſt aride & ſtérile; le port eſt ſi mauvais, que les plus petits vaiſſeaux ſont obligés de mouiller à une grande diſtance de la ville. Malgré ces déſavantages, il ſe fait à *Loheya* un aſſez grand commerce de café, qu'on apporte des montagnes de la contrée voiſine. Ce commerce a fixé à *Loheya* pluſieurs marchands du Caire; d'autres s'y rendent toutes les années. On trouve auſſi dans cette ville une quarantaine de *banians* aſſez pauvres, qui exercent des profeſſions.

La ville eſt environnée de douze tours à diſtances égales, gardées par des ſoldats; leurs portes ſont ſi hautes, qu'on ne peut y entrer que par le moyen d'une échelle. En Turquie & même en Europe, il eût été dangereux d'examiner de près ces fortifications; mais

mais les ſoldats arabes qui les gardaient, aſſis au bas & occupés à fumer la pipe, me laiſſèrent faire tranquillement ma promenade. Quelques officiers m'invitèrent même à m'aſſeoir avec eux & à prendre des rafraîchiſſemens ; ils me firent beaucoup de queſtions ſur l'art militaire des Européens, & ils parurent ſurpris de ce que je leur diſais. Je leur montrai notre manière d'écrire ſans encre, & je traçai, devant eux, avec un crayon, les lignes & les angles néceſſaires pour lever le plan de leur ville, ſans qu'ils ſe doutaſſent de mon intention ; au contraire, ils appelèrent leurs camarades des tours voiſines, pour partager avec eux le ſpectacle de cette curioſité. Arabie.

Il y a bien quelques maiſons de pierre à *Loheya ;* mais la plupart ſont des cabanes conſtruites à la manière des Arabes du commun : la carcaſſe eſt d'un bois mince, groſſièrement travaillé ; les parois ſont d'argile mêlée de bouse, & blanchis de chaux en dedans. On couvre le toit d'une herbe fort commune dans cette contrée ; autour des murs, on place des lits faits de cordes de paille, ſur leſquels on eſt néanmoins aſſis ou couché fort conmodément. Une telle maiſon a rarement des fenêtres ; elle eſt petite, & ſa porte n'eſt qu'une natte de paille.

Arabie.

L'eau eſt très-mauvaiſe à *Loheya*, & l'on eſt obligé ds la faire venir de loin ; à deux lieues de la ville, il y a une petite montagne, qui fournit beaucoup de ſel minéral.

Tous les habitans de *Loheya* voulurent voir les Européens & les choſes extraordinaires quils faiſaient. Pluſieurs ſe déterminèrent à conſulter notre médecin : M. de Cramer avait donné à un écrivain un vomitif, qui agit avec la dernière violence ; les Arabes, frappés de cet effet merveilleux, voulurent prendre tous cet excellent remède. Lorſque nous montrâmes à la douane nos microſcopes à l'émir, tous les Arabes préſens étaient émerveillés, comme lui, de la grandeur des inſectes ; mais rien n'étonna plus les gens de diſtinction même, que de voir marcher une femme, vue au travers d'une lunette aſtronomique ; ils ne comprenaient pas comment les habits de cette femme renverſée ne lui tombaient pas ſur la tête : ils s'écriaient à chaque moment, *Allah akbar*, Dieu eſt grand.

Il vint un jour deux Arabes pour nous voir manger : l'un était un jeune ſeigneur de *Sana*, très-bien élevé ; l'autre, un homme conſidérable de la province de *Kachatan*, où l'on voit peu d'étrangers, & où règne encore une grande ſimplicité dans les mœurs. Quand

nous les eûmes invités à dîner avec nous, ce dernier répondit naïvement : « Dieu me garde » de manger avec des infidèles, qui ne croyent » pas en Dieu » ! Lorſque je lui demandai quelques particularités de ſa patrie, il me répondit : « Que t'importe ma patrie ? voudrais-» tu venir la conquérir » ? Il était étonné de tout, de notre table, de nos cuillères, de nos aſſiètes, de nos fourchettes; il fit des queſtions ſimples, qui excitèrent des éclats de rire : il ſortit alors en colère, & ſon compagnon de *Sana* eut bien de la peine à le ramener. Arabie.

Nous jouions quelquefois du violon, M. *Baurenfeind* & moi; ce qui fit croire aux paſſans que nous étions des muſiciens. Un riche marchand envoya nous prier de venir chez lui avec nos inſtrumens ; ce que nous refuſâmes, parce que les Arabes mépriſent ceux qui font profeſſion de la muſique. Ce marchand, ne pouvant plus marcher à cauſe de ſon grand âge, monta ſur ſon âne, &, ſoutenu par deux domeſtiques, vint chez nous, pour ſatisfaire la curioſité qu'il avait de nous voir & de nous entendre. Il était très-poli, & nous aſſura qu'il n'avait aucune averſion pour les chrétiens, puiſque Dieu, le créateur de tous les hommes, tolérait différentes religions. Après nous avoir entretenus, il témoigna quelqu'envie de voir nos violons,

Arabie.

& de nous entendre jouer : nous jouâmes quelques airs graves, qui plaiſent le plus aux Orientaux, quoique notre muſique en général ne ſoit guère de leur goût; il en parut ſatisfait, & voulut donner, en partant, à chacun de nous un demi-écu. Les Arabes acceptent tous les préſens, quelques médiocres qu'ils ſoient: notre refus le ſurprit d'autant plus, qu'il ne comprenait pas comment on pouvait s'appliquer à la muſique, ſans avoir le but de gagner quelque choſe par ce talent.

Ce marchand était du petit nombre de ceux qui avaient la barbe teinte en rouge, coutume que les Arabes ſenſés parurent déſapprouver; mais il avait la faibleſſe de vouloir cacher ſon âge par cette parure bisarre. Cet homme paraiſſait avoir plus de ſoixante ans; ſes voiſins aſſurèrent qu'il en avait près de quatre-vingt-dix. Nous avions déja remarqué que les muſulmans ſavent rarement leur âge au juſte : ils comptent par époques ; & tout ce qu'ils répondent, c'eſt : J'étais enfant, quand cet événement eſt arrivé, ou quand un tel a été gouverneur de la ville.

Notre marchand nous invita ſouvent chez lui pour nous régaler, & devint aſſez familier pour nous conter ſes aventures. Il avait eu, ſuivant lui, ſucceſſivement près d'une centaine

de jeunes & belles eſclaves, qu'il avait vendues, mariées & miſes en liberté, après les avoir entretenues pendant quelque tems ; il en avait encore deux de cette eſpèce. Il nous dit qu'il mourrait content, s'il pouvait encore oublier auprès d'elles ſon grand âge ; & il offrit à notre médecin un préſent conſidérable, s'il pouvait lui procurer ce bonheur. Un autre marchand, déja vieux à cinquante ans, avait promis cent écus à notre médecin, s'il voulait lui donner des remèdes, pour que de jeunes & belles eſclaves, qu'il avait dans une maiſon à la Mecque, ne lui fuſſent pas entièrement inutiles. Les femmes de *Loheya* portent dans les rues de grands voiles, dont elles ſe couvrent ſi bien le viſage, qu'on peut à peine diſtinguer un de leurs yeux : elles ne ſe font cependant aucun ſcrupule de ſe montrer aux étrangers, ſur-tout ſi elles ſe croient belles, & ſi elles ſont ſûres de n'être pas remarquées par leurs compatriotes. Arabie.

Après avoir examiné, dans cette ville & dans ſes environs, tout ce qui nous parut mériter notre attention, nous prîmes des meſures pour viſiter les autres parties de l'Yemen, & nous nous ſéparâmes, avec de véritables regrets, de l'émir.

Nous louâmes des chameaux pour notre ba-

gage, & des ânes pour nous. En Arabie, il
Arabie. n'eſt pas défendu aux chrétiens de monter à cheval ; mais on en trouve rarement à louer : la monture ordinaire des voyageurs dans cette province, ſont des ânes de la grande eſpèce, courageux, forts, & marchant d'un pas très-commode.

Comme on voyage dans l'Yemen avec autant de ſûreté que dans aucun pays de l'Europe, nous partîmes ſeuls de Loheya, le 20 février, ſans avoir beſoin d'attendre quelque petite caravane.

La nature a partagé le pays d'Yemen en deux provinces différentes : la partie qui borde le golfe Arabique, eſt une plaine ſablonneuſe, qui s'élève peu-à-peu en collines, & qui ſe termine par de grandes chaînes de montagnes : cette plaine s'appèle le *Tehama*.

Nous traverſâmes, le premier jour de notre départ, un pays aride & ſtérile, le long d'un bras de mer, qui s'étend aſſez loin dans les terres. Nous nous repoſâmes près d'un village, dans une cabane à café. Les Arabes appèlent *Mokeya* cette eſpèce de cafés, ſitués en pleine campagne, deſtinés à l'uſage des voyageurs, comme nos cabarets en Europe : ce ſont de véritables huttes, qui contiennent à peine une chaiſe longue de paille cordée, & où l'on ne

trouve d'autre rafraîchiſſement que du *kischer*, boiſſon chaude, faite de l'enveloppe des féves de café : on ſert cette boiſſon dans de mauvaiſes taſſes d'argile ; mais les gens de diſtinction ont toujours des taſſes de porcelaine dans leur bagage. L'eau fraîche ſe donne gratis dans ces huttes, où le maître, qui habite quelque village voiſin, ne vient que pendant le jour, pour ſervir les voyageurs. Arabie.

Nous trouvâmes cependant de grands villages, moins éloignés les uns des autres, qu'on ne devait s'y attendre dans cette plaine aride. *Minègre* eſt un de ces villages, qui nous devint remarquable par la première *manſale* que nous rencontrâmes. *Manſale* eſt une maiſon où les voyageurs ſont reçus gratis, s'ils veulent ſe contenter d'être traités ſuivant la manière du pays. On les loge dans une hutte commune, & on leur ſert du kiſcher, du pain chaud de millet, du lait de chameau & du beurre. Quand le maître de cette manſale fut averti de l'arrivée de quelques hôtes européens, il vint voir ſi ſes domeſtiques nous traitaient bien ; il nous fit cuire du pain de froment, qui eſt très-rare dans cette province ; il fit apporter du lait de vache, quand il vit que celui de chameau nous rebutait par ſa viſcoſité.

Nous nous repoſâmes un jour entier à *Dal-*

Arabie.

hi, grand village, qui a une moſquée, le tombeau d'un ſaint, & pluſieurs maiſons de pierres; près de-là, nous vîmes une tannerie & une fabrique de pots, qu'on cuit en plein air & ſans four.

De ce village, il y a un chemin droit à *Beit-el-Fakih*, mais qui paſſe par une contrée ſi aride, qu'on trouve rarement de l'eau, & preſqu'aucun village. Nous choiſîmes un chemin plus long, plus proche des montagnes, & nous nous trouvâmes bien de cette préférence; car nous rencontrâmes des petits bois, des villages plus fréquens, environnés de buiſſons, & beaucoup de puits: ces puits ſont profonds au moins de cent ſoixante à cent ſoixante-dix pieds, mais bien placés dans des terreins en pente, ſituation commode pour les hommes & pour les bêtes, qui ſont obligés de monter l'eau, en tirant une corde à laquelle eſt attaché un ſac de cuir; ils tirent cette corde avec plus de facilité, en deſcendant la pente.

Après avoir couché dans une de ces miſérables huttes à café, nous arrivâmes, le 25 février, de grand matin, à *Beit-el-Fakih*. Cette ville eſt ſituée dans une plaine, qui, quoiqu'aſſez ſtérile, eſt néanmoins bien cultivée; elle eſt ouverte, & les maiſons ne s'y touchent pas: parmi ces maiſons, il y en a beaucoup

de pierres. La ville a une citadelle, qu'on regarde comme importante, dans un pays où les armées ſont entièrement dépourvues d'artillerie. Arabie.

La ville de *Beit-el-Fakih* n'eſt pas ancienne : elle doit ſon origine, comme Loheya, à un ſaint mahométan. On montre le tombeau de ce ſaint, hors la ville, ſur une colline ſableuſe, où eſt aujourd'hui une belle moſquée. Ce ſaint eſt grand faiſeur de miracles ; voici le plus remarquable : Un pacha turc, captif en Eſpagne depuis vingt ans, & attaché avec de peſantes chaînes à deux groſſes pierres, avait imploré en vain le ſecours de pluſieurs ſaints ; à la fin, il ſe ſouvint du grand *Achmed*, & l'invoqua à ſon tour : le ſaint tendit alors ſa main hors du tombeau, &, dans le même inſtant, le pacha arriva d'Eſpagne avec ſes chaînes & ſes pierres. Ce miracle ſe fit la nuit de la fête du ſaint, même devant un grand nombre de témoins : on montre encore les pierres & les chaînes auprès du tombeau. Un tel miracle de ſi fraîche date, & opéré ſi publiquement, leur paraît prouvé avec la dernière évidence.

La ville de *Beit-el-Fakih* eſt bien ſituée pour le commerce : éloignée d'une demi-journée des montagnes qui produiſent le café, & ſeulement

Arabie. de quelques journées des ports de *Loheya* & de *Moka*, par où l'on exporte cette denrée, elle en devient naturellement l'entrepôt le plus conſidérable : ce commerce y attire des marchands d'Égypte, de Syrie, de Barbarie, de Perſe, de l'Abyſſinie, des Indes, & ſouvent même des Européens. Il y a auſſi, comme dans toutes les villes de l'Yemen, beaucoup de banians, la plupart natifs de Diu, auxquels on accorde le libre exercice de leur religion : ils n'oſent pas cependant amener leur femmes, ni brûler leurs morts, & cette gêne les engage à retourner dans leur patrie, quand ils ont amaſſé quelque bien.

CHAPITRE V.

Voyage à Chalifka, à Hodeida, à Zehid, à Kahhme, aux montagnes qui produiſent le café. — Départ de Beit-el Fakih. — Route juſqu'à la ville d'Udden & à celle de Dsjobla.

CONVAINCU de la sûreté entière qui règne dans le *Theama*, je réſolus d'aller à *Chalifka*, & de faire ce voyage dans l'équipage le plus ſimple & le plus éloigné d'un air d'opulence qui eût pu tenter les brigands. Je louai un âne, dont le propriétaire qui ſuivait à pied, me ſervit de domeſtique ; un turban, un ſur-tout ſans manches, une chemiſe, une culotte de toile, à la manière des Arabes, & une paire de pantoufles, compoſaient tout mon habillement. La coutume étant de voyager armé, je portais un ſabre & deux piſtolets à la ceinture. Un mauvais tapis était en même tems, ma ſelle, ma chaiſe, ma table & mon matelas. Le linge dont les Arabes s'enveloppent les épaules pour ſe garantir du ſoleil & de la pluie, me ſervait de couverture pendant la nuit. Une

Arabie.

Arabie.

cruche d'eau indiſpenſable dans ces contrées arides pendait à un crochet de ma ſelle.

Le 7 mars, je partis de *Beit-el-Fakih*. Je ne rencontrai, pendant quatre milles et demi juſqu'à *Chalifka*, que quelques puits ſans aucune habitation. La route traverſe une contrée ſi fabloneuſe, que mon guide s'égara ſouvent, à cauſe des collines de ſable que le vent enlève, tranſporte & forme de nouveau.

Chalifka était autrefois une ville célèbre ; il n'y reſte que les ruines d'une moſquée dédiée à un ſaint, qui, par ſes prières, avait obtenu une belle ſource, dont les habitans croient encore lui être redevables. Ces habitans ſont actuellement logés dans une vingtaine de cabanes, où ils ſe nourriſſent de dattes & de quelques moutons.

Dans le cimetière, qui eſt près de ce pauvre village, je trouvai deux pierres avec deux inſcriptions, une grande debout, & une petite couchée ſur un tombeau. Les habitans ne comprirent rien à mon empreſſement pour copier l'inſcription de la grande pierre ; mais, quand le lendemain je cherchai la petite, on l'avait emportée pendant la nuit. Je m'adreſſai au juge du village, & je lui promis un préſent, s'il voulait me la faire voir. Il me mena par beaucoup de détours à une miſérable cabane,

où eſt le tombeau d'un autre ſaint ; nous y trouvâmes cette pierre, qui, ſuivant ſon récit, n'avait point été cachée par les habitans, mais que le ſaint était allé chercher lui-même. Arabie.

Le lendemain, je partis de *Chalifka*, & j'arrivai le même ſoir à *Hodeida* ; le port de *Hodeida* eſt un peu meilleur que celui de *Loheya*. Cependant les gros vaiſſeaux ne peuvent pas non plus y entrer. Le *dola* de *Hodeida* dépend immédiatement de l'*Iman*, mais ce gouvernement ne s'étend que ſur la ville. La demeure du dola, la douane & les maiſons des principaux marchands ſont de pierre ; le reſte de la ville conſiſte en cabanes bâties à la manière ordinaire. Dans cette ſaiſon, on ne voyage que de nuit dans le *Téhama* : cette manière de voyager, me privant de voir les objets dignes d'être remarqués, je préférai de m'expoſer à la grande chaleur, plutôt que de ſuivre l'uſage ; après avoir paſſé, en me rapprochant de *Beit-el-Fakih*, quelques villages de peu d'importance, j'arrivai dans cette ville le ſoir du même jour.

J'en partis le 11 mars pour *Zehid*, afin de voir les reſtes de cette ville fameuſe, autrefois la capitale du *Tehama*. Un arabe lettré, mais pauvre, m'accompagna dans ce voyage : j'étais charmé de l'avoir pour compagnon, &

Arabie.

sa converſation ſervit à m'inſtruire. Quand on approche de *Zehid*, on apperçoit des tas de pierre, qu'on prétend être une partie des ruines d'une grande & ancienne ville.

Zehid eſt ſituée près de la plus grande & la plus fertile vallée de tout le *Tehama* : cette vallée était alors à ſec ; mais dans la ſaiſon des pluies, il y coule une grande rivière, qui, conduite comme le Nil, par des canaux ſur des terreins aſſez éloignés, fertiliſe les campagnes.

Cette ville ne préſente plus que des reſtes de ſon ancienne ſplendeur : de loin, elle a quelque apparence, qu'elle doit à la grande quantité de moſquées & de *Kabbets* dont elle eſt remplie : pluſieurs de ces moſquées doivent leur origine à des pachas turcs qui réſidaient dans cette ville, pendant tout le tems où la Porte-Ottomane a poſſédé cette partie de l'Arabie. Mais *Zehid* paye cher cette magnificence extérieure, parce que ſes habitans ſont appauvris par les richeſſes du clergé nombreux qui deſſert ces fondations pieuſes.

Les Turcs ont laiſſé un monument utile de leur domination ; c'eſt un aqueduc qui conduiſait l'eau depuis les montagnes juſques dans la ville ; mais on a négligé cet ouvrage au point, qu'il n'en reſte que les ruines.

Une académie où la jeuneſſe de Théama, & d'une partie de l'Yemen, va étudier les ſciences cultivées parmi les muſulmans, rend encore *Zehid* remarquable. Arabie.

Je rencontrai dans une auberge, le plus hableur & l'homme le plus vain que j'aie vu parmi les Arabes: c'était un ſchérif, ou un ſeigneur de la plus haute nobleſſe, qui, étant pauvre & fainéant, courait le pays pour vivre aux dépens des gens riches de ſa religion, ayant été en Syrie, en Égypte & en Abyſſinie; il ſe vantait de parler pluſieurs langues étrangères dont il n'avait appris que quelques proverbes. Il m'ennuya avec ſa généalogie, dont il me parla ſans ceſſe pour me prouver ſa haute naiſſance. Il mépriſait les ſchérifs turcs & ſcheiks arabes, parce qu'ils s'alliaient à des femmes étrangères: dans ſa famille, diſait-il, jamais un homme n'avait épouſé une roturière. Il donna à une pauvre femme qui faiſait notre café, le titre de ſchérifa, dont on qualifie les dames de la plus haute naiſſance. Il appelait ſon fils, jeune garçon de dix ans, ſchérif Achmet, quoique ce fils lui ſervît de domeſtique. Malgré ſes airs de grandeur, il injuriait ſouvent ce fils, en l'appelant *chien*, fils de *chien*.

Après avoir fait à *Zehid* les recherches que je me propoſais, nous en partîmes le 12 mars,

Arabie

pour me rendre à Téhate, qui était autrefois une ville, mais qui n'eſt aujourd'hui qu'un village peu important : on y cultive beaucoup d'indigo, & j'y vis plus de ſix cents grands vaſes dans leſquels on préparait cette couleur. Il y a dans ce village encore pluſieurs moſquées & maiſons de prières, bâties ſur le tombeau de quelques ſaints ; n'ayant rien trouvé de remarquable dans ce village, nous repartîmes le 13 mars pour *Beit-el-Fakih* ; je me préparai tout de ſuite à une autre courſe. Le ramadan commençait cette année le 16 mars ; je craignais de trouver les muſulmans voiſins de la ſource de leur religion, plus exacts obſervateurs de leurs jeûnes, que les peuples plus éloignés. Les Arabes, en Égypte, qui nous avaient accompagnés dans le mois de *ramadan*, avaient obſervé leur carême en voyage, avec autant de rigueur, que dans leurs maiſons. Pendant tout le jour, ils ne mangeaient & ne buvaient abſolument rien, & ils ſe mettaient de mauvaiſe humeur, quand ils nous voyaient prendre le moindre rafraîchiſſement. Je découvris, à mon grand étonnement, que les Arabes de l'Yemen n'étaient pas ſi ſcrupuleux, & qu'ils ſe nourriſſaient en voyage comme à l'ordinaire ſans s'embarraſſer du carême ; dans l'intention, diſaient-ils, de jeûner autant de jours

jours dans un autre mois : promeſſe dont ils ne ſe ſouvenaient pas toujours régulièrement. Arabie.

Raſſuré par cette découverte, je partis le 19 mars pour *Kahhmé ;* je paſſai par des villages qui deviennent plus fréquens, à meſure qu'on approche des montagnes. Le plus conſidérable eſt *el Achſa*, fameux par le tombeau du ſaint qui eſt le patron de *Beit-el-Fakih ;* après avoir examiné le peu de curioſités que me préſentait *Kahhmé*, je retournai à *Beit-el-Fakih*.

Pendant mon abſence, M. Forskal & deux de mes compagnons de voyage étaient allés faire des obſervations dans les fertiles montagnes à café. Je les joignis après deux heures de marche près le village de *Bulgoſe*, un de ceux qui ſubſiſtent par le produit du café. Dans ces endroits, on ne peut plus ſe ſervir ni d'ânes ni de mulets ; il faut grimper ſur ces montagnes eſcarpées par des chemins étroits & difficiles. Malgré cet inconvénient, cette route entourée de jardins & de plantations de cafiers, me parut charmante.

Près de *Kahhmé*, je n'avais vu qu'une petite colline de baſalte ; ici, une grande partie des montagnes paraît compoſée de cette pierre ; les rochers détachés forment un beau coup-d'œil, ſur-tout dans les endroits où l'eau ſe

Arabie.

précipite de quelque ſommet ; ces caſcades paraiſſent alors ſoutenues par des rangées de petites colonnes droites.

Le cafier, originaire d'Arabie, où la nature avare pour les beſoins, eſt prodigue pour le luxe, fut long-tems la plante chérie de cette terre heureuſe : les tentatives inutiles que firent les Européens pour en faire germer le fruit, leur firent croire que les habitans du pays le trempaient dans l'eau bouillante, ou le faiſaient ſécher au four avant de le vendre, pour conſerver à jamais un commerce qui faiſait leur richeſſe principale. On ne fut détrompé de cette opinion, que lorſqu'on eût porté l'arbre même à Batavia, & enſuite à l'île de Bourbon & à Surinam. L'expérience fit voir qu'il en était du cafier, comme de beaucoup d'autres plantes, dont la ſemence ne lève point, ſi elle n'eſt miſe en terre toute récente.

Cet arbre, qui ne proſpère que ſous un climat où l'hiver ne ſe fait point ſentir, a des feuilles liſſes, entières, ovales & aiguës, comme celles du laurier ; elles ſont de plus oppoſées & ſéparées à leur bâſe par une écaille intermédiaire. Les fleurs diſpoſées en anneaux, ont une corolle blanche, ſemblable à celle du jaſmin, chargée de cinq étamines & portées elles-même ſur le piſtil : celui-ci renfermé dans

un calice, a cinq diviſions, devient avec lui une baie d'abord verte, puis rougeâtre, de la groſſeur d'une petite ceriſe, remplie de deux noyaux ou féves, de ſubſtance dure & comme cornée. Ces noyaux convexes à l'intérieur, applatis & ſillonés du côté par lequel ils ſe touchent, donnent, lorſqu'ils ont été rôtis & mis en poudre, une infuſion fort agréable, propre à écarter le ſommeil, & dont l'uſage ancien dans l'Aſie, s'eſt répandu inſenſiblement dans la plus grande partie du globe. Arabie.

Le meilleur café, le café le plus cher eſt toujours celui d'Arabie. Mais les îles d'Amérique & les côtes de ce nouveau monde qui le cultivent depuis le commencement du ſiècle, en fourniſſent infiniment davantage. Il n'a pas le même degré de bonté par-tout : celui qui naît dans un ſol favorable, qui croît à l'expoſition du levant, qui jouit de la fraîcheur des roſées & des pluies, qui eſt mûri par une chaleur tempérée, celui-là eſt ſupérieur aux autres. Les plans du cafier doivent être mis dans des trous de douze à quinze pouces, & à ſix ou ſept pieds de diſtance, même huit ou neuf, ſuivant la nature du terrein : naturellement ils s'éleveroient à dix-huit ou vingt pieds : on les arrête à ſix pour pouvoir cueillir commodément leur fruit. Ainſi étêtés, ils éten-

Arabie.

dent ſi bien leurs branches qu'elles ſe confondent.

On croit communément qu'un mollach, nommé *chadely*, fut le premier arabe qui fit uſage du café, dans la vue de ſe délivrer d'un aſſoupiſſement continuel, qui ne lui permettait pas de vaquer convenablement à ſes prières nocturnes. Ses derviches l'imitèrent ; leur exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à s'appercevoir que cette boiſſon purifiait le ſang par une douce agitation, diſſipait les peſanteurs de l'eſtomac, égayait l'eſprit, & ceux mêmes qui n'avaient pas beſoin de ſe tenir éveillés, l'adoptèrent. Des bords de la mer Rouge, il paſſa à Médine, à la Mecque, & par les pélerins, à tous les pays mahométans.

Dans ces contrées, où les mœurs ne ſont pas auſſi libres que parmi nous, où la jalouſie des hommes & la retraite auſtère des femmes rendent la ſociété moins vive ; on imagina d'établir des maiſons publiques, où ſe diſtribuait le café. Ces maiſons furent un aſyle honnête pour les gens oiſifs, & un lieu de délaſſement pour les hommes occupés. Les politiques s'y entretenaient de nouvelles, les poètes y récitaient leurs vers, & les mollachs y débitaient des ſermons, qui étaient ordinairement payés de quelque aumône.

Les choſes ne ſe paſſèrent pas ſi paiſible-
ment à Conſtantinople. On n'y eut pas plutôt Arabie.
ouvert des cafés, qu'ils furent fréquentés avec fureur ; on n'en ſortait pas. Le grand muphti déſeſpéré de voir les moſquées abandonnées, décida que cette boiſſon était compriſe dans la loi de Mahomet, qui proſcrit les liqueurs fortes. Le gouvernement, qui ſert ſouvent la ſuperſtition, dont il eſt quelquefois la dupe, fit auſſi-tôt fermer des maiſons qui déplaiſaient ſi fort aux prêtres, chargea même les officiers de police de s'oppoſer à l'uſage de cette liqueur dans l'intérieur des familles.

Quoiqu'il en ſoit, ce réglement n'a pas diminué l'uſage du café dans la capitale de l'empire, & a ſervi peut-être à en étendre la conſommation. Toutes les rues, tous les marchés en offrent de tout fait, & il n'y a point de maiſon où l'on n'en prenne au moins deux fois le jour ; dans quelques-unes même on en verſe à toute heure, parce qu'il eſt d'uſage d'en préſenter à tous ceux qui arrivent, & qu'il ſerait également impoli de ne le point offrir ou de le refuſer.

L'arbre qui produit le café croît principalement dans le territoire de *Betelfalgui*, ville de l'Yemen, ſituée à dix lieues de la mer Rouge, dans un ſable aride : on le cultive dans une éten-

Arabie. due de cinquante lieues de long, ſur quinze ou vingt de large ; ſon fruit n'a pas le même degré de perfection par-tout : celui qui croît ſur les lieux élevés, à *Ouden* ſpécialement, eſt plus petit, plus jaûne, plus peſant & préféré généralement.

On compte, en Arabie, douze millions d'habitans, qui, la plupart font leurs délices du café : le bonheur de le prendre en nature eſt réſervé aux citoyens riches ; la multitude eſt réduite à la coque & à la pellicule de cette précieuſe féve : ces reſtes mépriſés lui forment une boiſſon aſſez claire, qui a le goût du café, ſans en avoir ni l'amertume ni la force. On trouve ces objets à *Betelfagui*, qui eſt le marché général : c'eſt là auſſi que s'achète tout le café qui doit ſortir du pays par terre. Le reſte eſt porté à Moka, qui en eſt éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports plus voiſins de *Loheya* ou d'*Hodeida*, d'où il eſt conduit ſur de légers bâtimens à *Gedda* : les Égyptiens vont le prendre dans la dernière de ces places, & tous les autres peuples dans la première.

Tous les cafiers étaient en fleurs à *Bulgoſe*, & répandaient l'odeur la plus agréable. On les plante ſur des terraſſes qui forment des amphithéâtres charmans : la plupart n'ont de l'eau

que par les pluies; on en arroſe quelques-uns au moyen de grands réſervoirs pratiqués ſur les hauteurs, dans leſquels on amaſſe l'eau de ſource pour la diſtribuer ſur les terraſſes, où les arbres ſont plantés ſi ſerrés, qu'à peine les rayons du ſoleil peuvent percer ces boſquets. On nous dit que ces arbres, arroſés artificiellement, portaient deux récoltes par année, mais que le fruit ne mûriſſait bien qu'une fois; de ſorte que le café de la ſeconde récolte, ne parvenant pas à ſa parfaite maturité, était toujours inférieur à celui de la première. Arabie.

Nous paſſâmes la nuit à *Bulgoſe*: pluſieurs Arabes de ce village vinrent nous viſiter; &, après qu'ils ſe furent retirés, nous eûmes la viſite de notre hôteſſe, accompagnée de quelques jeunes femmes, toutes curieuſes de voir des Européens: elles ne portaient aucun voile, & nous parlaient en toute liberté. Comme l'air eſt plus frais dans les montagnes, le ſexe y a le teint plus beau & plus blanc que dans la plaine. M. *Baurenfeind* deſſina une jeune villageoiſe qui allait puiſer de l'eau, & dont l'habillement conſiſtait dans une chemiſe de toile, rayée bleu & blanc. Le haut & le milieu de cette chemiſe, comme auſſi le dos des caleçons, était orné d'une broderie en différentes couleurs. Le 22 mars, nous deſcendîmes

Arabie.

des montagnes à *Hadié*, petite ville mal bâtie, & qui n'a rien d'intéreſſant que ſon commerce en café, que les montagnards apportent certains jours de la ſemaine; & nous revînmes le ſoir à *Beit-el-Fakih*.

Les habitans de cette ville, accoutumés aux manières des Européens, ſavaient que nous ne pouvons pas, comme les Orientaux, reſter continuellement aſſis à la même place. Ils n'étaient donc pas ſurpris de nos courſes; & quand nous leur diſions que l'exercice était néceſſaire à notre ſanté, ils ſe contentaient de cette raiſon.

Nos amis arabes, que nous conſultions ſur nos démarches, ne comprenaient pas pourquoi nous prenions plaiſir, M. *Forskal* & moi, à faire des courſes dans la ſaiſon des grandes chaleurs. Enfin, quand ils nous virent négliger leurs conſeils, & dépenſer beaucoup d'argent ſans rien gagner par le commerce, ils s'imaginèrent que nous ſavions faire de l'or, & que les excurſions de M. *Forskal* avaient pour but de chercher dans les montagnes les plantes néceſſaires pour le grand œuvre. Mes obſervations aſtronomiques me donnèrent à mon tour la réputation d'exercer la magie.

Heureuſement pour nous, ces belles réflexions ne ſe faiſaient que dans le petit cercle

de nos connaiſſances. Le *dola* paraiſſait nous oublier. Je voulus mettre à profit ces inſtans de liberté pour connaître un peu l'intérieur de l'Yemen; mais je ne ſavais pas la langue des montagnards, aſſez différente de celle des habitans des villes. J'engageai M. Forskal, qui avait appris ſur les montagnes à café quelque choſe du langage de cette contrée montueuſe, à m'accompagner dans cette courſe. Arabie.

Les préparatifs de notre voyage furent bientôt faits. Nous louâmes deux ânes, dont le propriétaire, marchant à pied, nous ſervait de guide, de domeſtique, & ſouvent d'interprète. Nous avions déja, à la mode des Arabes, une barbe reſpectable, qui, jointe à nos habits longs, nous donnait un air tout-à-fait oriental. Pour nous cacher mieux encore, chacun de nous prit un nom arabe. Dans cet équipage, nous partîmes le 26 mars de *Beit-el-Fakih*; &, après avoir fait cinq milles & demi d'Allemagne, nous arrivâmes à *Robo*, grand village, où il y a toutes les ſemaines un marché. Le lendemain, après un trajet d'un mille, nous entrâmes dans les montagnes: nous paſſâmes le même jour à côté du mont Şullam, & nous couchâmes à *Machſa*.

Machſa eſt un de ces villages, où, toutes les ſemaines, il ſe tient une foire. Les maiſons

Arabie.

y ſont encore plus mauvaiſes que dans le *Téhama* : elles n'ont point de murs, & conſiſtent dans quelques chevrons couverts de roſeaux. Nous eûmes de la peine à nous loger dans une de ces cabanes, ſi petite qu'on ne pouvait guère ſe tenir debout au milieu, & que deux perſonnes couchées par terre l'occuperaient entièrement. Comme l'air eſt plus froid dans cette contrée que dans le Téhama, les habitans ſe mettent tout nuds dans un ſac, où leur tranſpiration les réchauffe.

Le 28 mars, nous paſſâmes dans des chemins extrêmement tortueux, à travers un canton où les terres commencent à être plus fertiles & mieux cultivées. Au pied d'une haute montagne, nous vîmes un ſable luiſant : ce brillant fait croire au peuple que cette montagne contient une mine d'or. Nous apperçûmes auſſi ſur des hauteurs les tombeaux de pluſieurs ſaints ; &, près d'un de ces tombeaux, un puits, avec un auge de bois, dans laquelle quelques dévots verſaient continuellement de l'eau pour abreuver les bêtes qui paſſaient. Quand les montagnards de ces cantons veulent abattre un arbre, ils font du feu au bas de la tige, & l'entretiennent juſqu'à ce que l'arbre tombe de ſon propre poids.

Le lendemain, nous rencontrâmes une pe-

tite rivière, qui ſe jète dans celle de *Zebid*, & pluſieurs ruiſſeaux dont cette contrée paraît abonder. Le ſoir, nous arrivâmes à *Udden*: c'eſt une ville ouverte & petite; elle eſt gouvernée par un ſcheik héréditaire, qui eſt vaſſal de l'*iman*. Le café d'*Udden* paſſe pour être le meilleur de l'Arabie. Arabie.

Nous en partîmes le 30 mars: à moitié de la journée, il fallut paſſer une montagne très-eſcarpée; je vis ſur cette montagne une nouvelle preuve du ſoin que prennent les Arabes pour la commodité des voyageurs. Nous rencontrâmes pour la première fois un *madſgil*, c'eſt-à-dire, un réſervoir, rempli de la plus belle eau fraîche, à l'uſage des paſſans. Ces réſervoirs ſont bâtis en cônes, maçonnés, & toujours accompagnés d'un vaſe propre à puiſer de l'eau. Comme les orages ſont aſſez fréquens dans ces montagnes, on a bâti ſur celle que nous traverſâmes, quelques petites maiſons, en forme de voûtes, pour ſervir d'abri aux voyageurs ſurpris par une tempête imprévue.

Les Arabes de l'*Yemen*, & principalement les montagnards, arrêtent ſouvent les étrangers, pour leur demander d'où ils viennent, & où ils vont. Dans toute cette route, on ne nous inquiéta nulle part, ni pour des paſſe-

Arabie.

ports, ni pour des droits de paſſage; & nous ne fûmes expoſés à aucune de ces difficultés par leſquelles, en Europe même, on arrête ſi ſouvent la marche des voyageurs. Malgré le *ramadan*, nous trouvâmes, dans les huttes à café les plus iſolées, notre nourriture ordinaire; &, dans les villes, nous oſâmes en plein jour acheter librement des vivres. La ville de *Dsjobla* eſt la capitale d'un diſtrict & la réſidence d'un *dola*: ſituée ſur les bords d'un précipice profond, elle peut contenir 600 maiſons hautes & bien bâties. Ses rues ſont pavées; ce qui eſt rare en Arabie. Les Juifs demeurent, comme par-tout en *Yemen*, hors de la ville, dans un quartier ſéparé.

Le 31 mars, nous continuâmes notre route par des chemins qui ſerpentaient dans un terrein fort inégal. Nous prîmes un guide pour nous mener ſur une montagne voiſine, où nous vîmes les ruines d'un très-ancien château. Sur la hauteur, on jouit d'une vue ſuperbe ſur une quantité de petites villes & villages qu'on découvre de loin. Nous deſcendîmes la montagne par la grande route qui va de *Moka* à *Sana*. Le chemin eſt bien entretenu: il eſt pavé & aſſez commode, quoique tournant autour d'une deſcente très-eſcarpée.

La contrée que nous parcourûmes le len-

demain, 3 avril, eſt peu habitée & ſtérile : nous fûmes frappés de la quantité extraordinaire de pierres dont les champs labourables ſont couverts. Nous traverſâmes enſuite une plaine couverte de dattiers : en avançant vers le *Téhama*, nous rencontrâmes quelques villages & quelques ruiſſeaux. Le 4 avril, nous ſuivîmes un mauvais chemin à travers des collines, & nous paſſâmes à pluſieurs repriſes une rivière conſidérable, & même rapide, quoiqu'il n'eût pas plu depuis long-tems. Arabie.

Dans ce canton déſert, ſur les confins du *Téhama*, M. Forskal découvrit, avec beaucoup de joie, l'arbre qui produit le baume de la Mecque : cet arbre était aſſez grand & tout en fleurs. Il croît dans beaucoup d'endroits de l'Yemen ; mais les habitans, qui l'appèlent l'arbre odoriférant, ne ſavent en tirer d'autre parti que de parfumer leurs demeures en brûlant ſon bois. En continuant notre chemin à travers une contrée montueuſe, nous arrivâmes à *Hœs*, ville ſituée dans le *Téhama*, petite & mal bâtie : elle eſt néanmoins la capitale d'un diſtrict, & la reſidence d'un dola. On y fabrique beaucoup de poterie, ſur-tout de ces mauvaiſes taſſes pour boire le *kircher*.

Nous partîmes de Hœs le 5 avril, & le 6 nous fûmes de retour à *Beit-el-Fakih*. Cette

Arabie.

année, le premier jour du *beiram* tomba le 14 avril, jour où le dola ſortit de la ville, accompagné d'une grande multitude, pour faire la prière en plein air dans une grande place carrée. La fête dure trois jours, pendant leſquels les Arabes ſe régalent, & n'entreprennent aucun voyage ni aucun travail.

Le 7 avril, nous eûmes occaſion de voir à *Beit-el-Fakih* un exemple du ſang-froid & de la fermeté des Arabes. Le feu prit à une maiſon, à une extrémité méridionale; &, comme le vent ſoufflait du ſud avec violence, en peu de tems la plus grande partie de la ville fut dévorée par les flammes. Cependant les habitans reſtaient tranquilles: on n'entendait dans les rues ni cris, ni lamentations; &, quand on plaignait leur ſort, ils répliquaient: c'eſt la volonté de Dieu. Nous occupions une maiſon de pierre dans un quartier que les flammes épargnèrent. Montés ſur notre toit, nous vîmes les toits des autres maiſons remplis de ſpectateurs, qui regardaient tranquillement l'incendie. Un ſavant, pauvre, qui nous rendait ſouvent des viſites, vint nous voir, après avoir mis ſes effets en ſûreté, & nous indiqua d'un air indifférent le moment où ſa maiſon s'embrâſa. Dans un tel accident, un Arabe, il eſt vrai, ne perd pas beaucoup

à l'approche du feu : il prend ſes meubles ſur ſon dos, & ſe réfugie dans un autre quartier, ou même en pleine campagne. Il ne perd que ſa chétive cabane, qu'il rebâtit facilement & à peu de frais. Arabie.

CHAPITRE VI.

Route juſqu'à Moka. — *Arrivée & ſéjour dans cette ville.* — *Mort de M. de Haven.* — *Départ de Moka.* — *Route juſqu'à Taés.* — *Deſcription de cette ville.* — *Départ pour* Jerim. — *Route de Jerim à* Sana. — *Arrivée dans cette ville.* — *Audience de l'Iman & du Viſir.* — *Pompe de l'Iman revenant de la Moſquée.* — *Départ de* Sana.

Arabie.

NOUS partîmes de Beit-el-Fakih le 20 avril, & nous paſſâmes par la contrée qui eſt arroſée par la rivière de Lebid, & par les canaux qu'elle fournit : cette belle campagne a preſque deux milles de longueur ; depuis ces terres arroſées juſqu'à Moka, on ne voit guère de villages ; tout le pays eſt aride, ſabloneux, & couvert de cette mauvaiſe herbe dont on couvre les toits dans cette province ; au milieu de ces plaines de ſable, les chaleurs ſont exceſſives ; nous étions enchantés, quand nous

nous pouvions nous mettre quelquefois à l'ombre dans une miſérable cabane de café. Arabie.

Le ſecond & le troiſième jour nous ne rencontrâmes que des cabanes de cette eſpèce juſqu'à notre arrivée à un grand village appelé *Mauſchid*, où réſide un *ſous-dola*. Nous rencontrâmes encore deux villages & pluſieurs huttes à café ; toute la route paſſe au travers des ſables. Après un trajet aſſez déſagréable, nous entrâmes dans Moka, le 23 avril ; tous ceux qui arrivent à Moka par terre, ſont obligés de paſſer par la même porte, où les Européens ſont ſoumis à l'humiliation de quitter leurs ânes & de marcher à pied juſqu'à leur logement.

Notre bagage fut porté à la douane, où le dola ſe trouva en perſonne : nous demandâmes qu'on viſitât premièrement les hardes qui nous étaient néceſſaires ; mais les viſiteurs s'opiniâtrèrent à commencer par les caiſſes de curioſités naturelles ; dans une de ces caiſſes, il y avait des poiſſons du golfe arabique, conſervés dans l'eſprit-de-vin, & enfermés dans un petit baril : nous priâmes les douaniers de ne point ouvrir ce baril, à cauſe de la mauvaiſe odeur des poiſſons ; mais, non-contens de l'ouvrir, ils le fouillèrent avec un fer pointu, & le vuidèrent à la fin entièrement. Les Ara-

Arabie.

bes, qui ont une averſion décidée pour les liqueurs fortes, ſe prévinrent extrêmement contre nous, en ſentant l'odeur de l'eſprit-de-vin, & furent vivement choqués de l'infection qui empeſtait la douane.

Nous inſiſtâmes pour avoir au moins nos lits; mais on continua à fouiller nos caiſſes de coquillages au riſque de les briſer. Les Arabes ne comprenant pas qu'un homme ſenſé puiſſe amaſſer ces bagatelles ſans quelque vue d'intérêt, nous accuſèrent de vouloir nous mocquer du *dola*, en produiſant des effets ſans valeur pour dépayſer les gens, pendant que nous avions caché nos marchandiſes précieuſes.

Enfin, parut un vaſe où M. Forskal conſervait quelques ſerpens dans l'eſprit-de-vin; cette vue effraya ſingulièrement les Arabes. Un domeſtique du dola dit, que ces francs étaient venus apparemment pour empoiſonner les muſulmans, & que, pour mieux réuſſir dans leur deſſein, l'un d'eux ſe donnait pour médecin. Le dola, homme doux & âgé, qui, juſqu'ici, n'avait point paru prévenu contre nous, entra alors en colère, et dit: Pardieu, ces gens ne paſſeront pas la nuit dans notre ville. On peut juger quels propos nous eſſuyâmes de la part des douaniers & du peuple;

la douane fut fermée bruſquement, & nous ne pûmes obtenir aucune de nos hardes. Arabie.

Perſonne ne voulait nous loger, puiſqu'on nous regardait comme des vagabonds, qui ſeraient chaſſés inceſſamment de la ville. A la fin, un bourgeois voulut bien nous louer ſa maiſon, pourvu qu'il n'eût rien à craindre de la part du gouvernement; nous le menâmes chez le cadi, qui l'aſſura qu'il pouvait nous recevoir ſans riſque: en Turquie, les cadis ont la réputation d'être fort intéreſſés; mais dans l'Yemen, nous les avons trouvé tous honnêtes gens & très-empreſſés à rendre prompte & bonne juſtice.

Nous réſolûmes cependant de ſacrifier 50 ducats que je devais porter le lendemain au dola; mais en y allant, j'appris que ce gouverneur, en exerçant ſes troupes, avait été bleſſé au pied. Cet avis me fit retourner ſur mes pas, dans l'eſpérance que notre médecin ſerait peut-être mandé, & que nous pourrions nous diſpenſer de faire un préſent.

M. Cramer ne fut pas appelé par le dola, mais M. Forskal vint à bout d'obtenir une audience de ce gouverneur; il fut ſi bien reçu, que le dola lui fit des e proches de ce que nous ne nous étions pas adreſſés directement à lui: le lendemain, il nous envoya un préſent

Arabie.

de quatre agneaux & de deux petits ſacs de riz ; en même tems, il ordonna qu'on nous livrât tous nos effets ſans les viſiter.

Lorſque le dola fut bleſſé, les principaux de la ville lui conſeillèrent tout de ſuite d'appeler le médecin européen. Ces conſeils & le mauvais état de la bleſſure, qui avait empiré entre les mains de quatre à cinq charlatans, engagèrent le dola à nous faire demander, le 4 mai, ſi nous étions encore fâchés contre lui, ou ſi notre médecin pourrait ſe réſoudre à le traiter. Charmés des avances de ce gouverneur, M. *Cramer* lui offrit tous ſes ſervices. A peine notre réponſe fut rendue au dola, qu'il envoya un domeſtique avec un mulet pour chercher M. Cramer. Les Européens ſont obligés de deſcendre de leurs montures, & de marcher à pied en paſſant devant la maiſon du dola ; non-ſeulement on fit traverſer la place à M. *Cramer*, mais encore la cour de ſa maiſon monté ſur ſon mulet, pour montrer au peuple que nous étions parfaitement reconciliés.

Nous eûmes, dans la ſuite, de fréquentes occaſions de voir le dola, & de nous aſſurer de ſon amitié : un tel changement dans notre manière d'être, nous eût rendu le ſéjour de *Moka* plus agréable, ſi notre repos n'eût pas été trou-

blé par des maladies, & ſur-tout par la mort de M. *Haven*. Arabie.

Après ſon décès, nous penſâmes ſérieuſement à quitter cette ville ; elle contient environ dix mille habitans, tant Juifs qu'Arméniens & Mahométans ; elle eſt entourée d'un rempart ſans foſſés ; quatre tours fort élevées & garnies de canons, ſont ſa ſeule défenſe ; cette ville, & pluſieurs autres également jalouſes de leur indépendance, formèrent une confédération, & n'obéirent, pendant pluſieurs ſiècles, qu'à leurs lois, qu'elles reſpectèrent comme un frein contre les abus de la liberté & les attentats de la tyrannie ; mais aujourd'hui ces villes ſont tombées ſous la domination d'un petit roi, qui fait ſa réſidence à *Sana*, dans la montagne où il a fait conſtruire deux fortereſſes, l'une pour conſerver ſes tréſors, & l'autre pour mettre les priſonniers d'état. C'eſt au commerce qui attire les Européens dans cette ville, qu'on eſt redevable de la connaiſſance de cette contrée, où il ne paraît pas que les anciens aient jamais pénétré.

Le dola nous refuſa pluſieurs fois la permiſſion de partir, parce que ſa bleſſure n'était pas encore guérie, & qu'il ne voulait pas perdre ſon médecin ; enfin, quand nous ne ſûmes plus comment nous y prendre, un charlatan

Arabie.

vint nous tirer d'embarras; cet homme promit de guérir en huit jours la bleſſure du dola, qui ſe mit tout de ſuite entre ſes mains, & congédia notre médecin. Il nous accorda en même tems la permiſſion de partir pour *Taès*, & nous donna une lettre de recommandation pour le *dola* de cette ville. M. Cramer reçut en préſent un mulet avec la ſelle & la bride, & des étoffes des Indes pour un habit à la façon des Arabes.

Moka reçoit de l'Abyſſinie des moutons, des dents d'éléphant, de la civette & des eſclaves; de la côte orientale de l'Afrique, il vient de l'or, des eſclaves, de l'ambre, de l'ivoire; du golfe Perſique, des dattes, du tabac, du bled; de Surate, une quantité immenſe de groſſes toiles, peu de belles; de Bombay & de Pondichéry, du fer, du plomb, du cuivre, qui y ont été portés d'Europe; du Malabar, du riz, du gingembre, du poivre, du ſafran d'Inde; du Coromandel, quatre ou cinq cents balles de toiles, preſque toutes bleues; la plus grande partie de ces marchandiſes qui peuvent être vendues ſix millions, trouve ſa conſommation dans l'intérieur du pays.

Aucune des affaires qui ſe traitent à Moka, ainſi que dans tout l'Yemen, à Sana même,

ſa capitale, n'eſt entre les mains des naturels du pays ; les avanies dont ils ſont continuellement menacés par le gouvernement, les empêchent même de s'y intéreſſer ; toutes les maiſons du commerce ſont tenues par des banians de Surate, ou du Guzurate, qui ne manquent jamais de regagner leur patrie, auſſitôt que leur fortune eſt faite ; ils cèdent alors leurs établiſſemens à des négocians de leur nation, qui diſparaiſſent à leur tour pour être remplacés par d'autres. Autrefois les compagnies Européennes, qui ont le privilége excluſif du commerce au-delà du cap de Bonne-Eſpérance, avaient établi des agens à Moka ; malgré une capitulation ſolemnelle qui avait fixé à deux & un quart pour cent, les droits qu'on devait payer, ils éprouvaient des vexations fréquentes ; le gouverneur de la place exigeait d'eux des préſens, qui lui ſervaient à acheter la faveur des courtiſans, ou celle du prince même : cependant les bénéfices qu'ils faiſaient ſur les marchandiſes d'Europe qu'ils débitaient, ſur les draps spécialement, les réſignaient à tant d'humiliations : lorſque le Caire s'aviſa de fournir ces différens objets, il ne fut pas poſſible de ſoutenir la concurrence, & l'on renonça à des établiſſemens fixes. Arabie.

Le commerce ſe fit par des vaiſſeaux partis

Arabie.

d'Europe, avec le fer, le plomb, le cuivre, l'argent néceſſaires pour payer le café qu'on voulait acheter; les ſubrecargues, chargés de ces opérations, terminaient les affaires à chaque voyage; ces expéditions d'abord aſſez nombreuſes & aſſez utiles, tombèrent ſucceſſivement. Les plantations de café, formées par les nations européennes dans leurs colonies, firent diminuer également & la conſommation & le prix de celui d'Arabie; à la longue, ces voyages ne donnèrent pas aſſez de bénéfice, pour ſoutenir la cherté des expéditions directes. Alors les compagnies d'Angleterre & de France prirent le parti d'envoyer à Moka, l'une de Bombay, l'autre de Pondichéry, des navires avec des marchandiſes d'Europe & des Indes; ſouvent même elles ont eu recours à un moyen moins diſpendieux; les Anglais & les Français qui naviguent d'Inde en Inde, vont tous les ans dans la mer Rouge; quoiqu'ils ſe défaſſent avantageuſement de leurs marchandiſes, ils n'y peuvent jamais former une cargaiſon pour leur retour; ils ſe chargent, pour un modique fret, du café des compagnies qui le verſent dans les vaiſſeaux qu'elles expédient du Malabar & du Coromandel pour l'Europe. La compagnie de Hollande, qui interdit les armemens à ſes ſujets, & qui ne fait

point elle-même d'expédition pour le golfe arabique, eſt privée de la part qu'elle pourrait prendre à cette branche de commerce. Arabie.

En quittant Moka, nous paſſâmes, le 9 juin, par une contrée déſerte & extrêmement aride, & nous arrivâmes, après avoir fait quatre milles, à *Muſa*, village ſitué à l'extrémité des montagnes : le lendemain, nous marchâmes dans le lit d'une grande rivière, qui, dans la ſaiſon pluvieuſe, ſe décharge dans la mer près de *Moka*, mais qui, à l'ordinaire, ſe perd tout près de ſa ſource dans les ſables du *Téhama*.

Dans les pays montueux, les chemins ſont ſi difficiles, qu'on ne voyage plus de nuit. Nous vîmes un grand village, & près de-là des montagnes fertiles nommées *Kamara*, mais dont les habitans ne ſont guère ſoumis à leurs chefs. Le 12 juin, après avoir traverſé quelques villages & des campagnes fertiles, nous arrivâmes à *Darebat*, ville diſtante de Moka de dix milles : ſa ſituation ſur la cime d'une montagne la rend forte ; depuis *Darebat*, nous rencontrâmes quelques beaux villages & une quantité de huttes à café, ou de *Madjils*, ou réſervoirs conſtruits en forme de colonnes : un violent orage nous obligea de nous arrêter en

Arabie.

chemin : le lendemain, nous arrivâmes à *Taès* d'assez bonne heure.

Immédiatement après notre arrivée, nous envoyâmes la lettre du *dola* de Moka à celui de *Taès*, qui nous fit venir tout de suite chez lui ; il parut de fort bonne humeur, & nous fit offrir du *kiſcher*, des pipes & du *kuad*, bourgeon d'un arbre que les Arabes mâchent, comme les Indiens leur betel ; mais nous ne pouvions pas nous accoutumer au goût de cette drogue. Le dola nous raconta comment le bruit s'était répandu à *Taès*, que nous avions apporté à Moka pluſieurs caiſſes remplies de ſerpens : il nous fit conduire dans une maiſon où nous fûmes aſſez bien logés, & il nous envoya deux agneaux avec un peu de farine. Nous lui offrîmes à notre tour une pièce de toile des Indes.

La ville de *Taès* eſt ſituée au pied de la belle & fertile montagne de *ſabber* ; elle eſt ceinte d'une muraille de 6 à 10 pieds d'épaiſſeur. Dans ſon enceinte, ſe trouve un rocher eſcarpé, haut de plus de 400 pieds, ſur lequel eſt bâtie la fortereſſe : les murailles ſont revêtues de briques, mais leur intérieur ne conſiſte qu'en briques ſéchées au ſoleil ; elle n'a que deux portes, garnies à la manière des Arabes, chacune de trois tours : il n'y en a

que deux où l'on puiſſe placer du canon ; la garniſon était alors compoſée de ſix cents hommes. Arabie.

Le ſaint que la ville de Taès a pris pour patron, eſt le fameux *Iſmaël Mulk*, qui, ſuivant la tradition, a été roi de cette contrée. Son corps repoſe dans une moſquée qui porte ſon nom ; mais il n'eſt plus permis d'approcher de ſon tombeau depuis que ce ſaint s'eſt aviſé d'opérer un miracle à charge aux gouverneurs : on nous raconta cet événement miraculeux de la manière ſuivante : deux mendians avaient demandé la charité au dola de *Taès*, qui ne la donna qu'à un ſeul : l'autre courut au tombeau d'*Iſmaël Mulk*, pour implorer ſon ſecours. *Iſmaël*, qui, de ſon vivant, avait été fort charitable, tendit la main hors de ſon tombeau, & remit au mendiant une lettre, contenant un ordre au dola, de payer 100 écus au porteur. Après avoir examiné cet ordre avec la plus ſcrupuleuſe attention, on reconnut qu'*Iſmaël Mulk* l'avait écrit de ſa propre main, & ſcellé de ſon ſceau ordinaire : le gouverneur ne put ſe diſpenſer de payer la ſomme ; mais, pour ſe mettre à l'abri à l'avenir de pareilles lettres de change, il fit murer la porte du tombeau.

Dans la ville même & aux environs, on voit

Arabie.

un grand nombre de mosquées désertes qui tombent en ruines : les derniers seigneurs de Taès ont montré plus de bons sens dans le choix des édifices qu'ils ont élevés : ils ont bâti de beaux palais, & se sont contentés d'un petit *Keabé*, pour leur servir d'oratoire & de sépulture : ces palais ornent la ville qui, d'ailleurs, n'est pas trop bien bâtie : aux environs de Taès, on voit encore les ruines de deux anciennes villes : on n'y voit plus que les débris de leurs murailles & de quelques mosquées.

La magnifique montagne de *Sabber* produit, suivant le dire des Arabes, toutes les plantes qu'on trouve dans le reste du monde. M. *Forskal* voyait tous les jours cette montagne devant ses yeux, & avait le chagrin de ne pouvoir pas obtenir la permission d'y aller herboriser. Il offrit de faire venir à ses frais un scheik de la montagne, sous la protection duquel il n'aurait rien à risquer dans ses courses ; mais le dola refusa toujours ses propositions, & lui permit seulement de faire une petite excursion sur la montagne de *Saurck*. Mon ami partit le 20 juin, & nous le 22, parce qu'il avait trouvé déserts, les villages de ce district, dont les habitans, à cause des vexations insupportables du dola, s'étaient établis ailleurs.

Arabie.

Nous eûmes occaſion de voir la négligence avec laquelle les Arabes obſervent la lune, & leur ignorance en aſtronomie. Dans le tems où les pélerins de la Mecque vont au mont *Araſa*, tous les muſulmans célèbrent une fête, pour laquelle on tue une quantité immenſe de chameaux, de bœufs, de moutons. Tout le monde crut que cette fête commencerait le 21 juin : comme elle dure trois jours, & que, pendant ce tems, les payſans ne viennent point en ville, chacun avait fait ſes proviſions. Dans cet intervalle, arriva un courier de *Sana*, avec la nouvelle qu'on y avait apperçu la nouvelle lune un jour plus tard qu'on ne s'y était attendu, & que la fête ſe célébrerait le 22 juin. Le jour marqué, on donna le ſignal par quelques coups de canon ; le dola, ſuivi d'une multitude de peuple, alla en procession à la place carrée hors de la ville où il a coutume de faire ſa prière en plein air, dans les occaſions ſolemnelles : en revenant, on ſe rendit dans l'endroit où les ſoldats faiſaient la parade, & où les principaux de la ville s'exercent au *dsjerid* : le dola, en voulant montrer ſon adreſſe, fut jeté à terre par ſon cheval ; chacun retourna chez ſoi, fit bonne chère, mâcha du *kaud*, & fit brûler des aromates dans ſa maiſon.

Arabie.

Sur ces entrefaites, un exprès nous apporta une lettre du dola de Moka, dans laquelle il y en avait trois autres de renfermées ; l'une pour l'iman, l'autre pour ſon viſir, & la troiſième pour notre dola de *Taès*. Il nous mandait que l'iman nous permettait de venir à Sana, & nous priait d'apporter avec nous nos curioſités ; il faiſait part au dola de *Taès*, des ordres de leur maître, & le priait de faciliter notre départ pour *Sana*. M. Forskal porte tout de ſuite cette lettre au gouverneur ; mais n'ayant pu lui parler, il la remit à un domeſtique.

Le dola donna pour réponſe que les ordres, touchant notre voyage au Sana, regardaient uniquement le dola de Moka : ce procédé nous jeta dans le plus grand embarras : nous ne ſavions de qui attendre du ſecours ; nous nous rendîmes chez le cadi, dont on nous raconta pluſieurs traits d'équité ; nous lui expoſâmes notre ſituation, & nous lui montrâmes nos lettres de *Moka* : il trouva la conduite du dola déraiſonnable, & lui écrivit ſur-le-champ de prendre garde, & de ne rien faire contre les ordres de l'iman. Le dola répondit qu'il ne s'oppoſait pas à notre voyage, & le lendemain il nous fit dire que nous pouvions partir.

Le cadi, ſans que nous l'euſſions demandé, eut la généroſité de nous remettre une lettre de recommandation pour le viſir de l'iman, dans laquelle il lui diſait : « ſi l'on t'a mandé quelque choſe au déſavantage de ces Francs, garde-toi de le croire ». Nous euſſions ſouhaité faire un préſent d'une montre à ce juge, dont la probité nous inſpirait la plus grande vénération ; mais on nous avertit qu'il n'accepterait rien pour ne point paraître avoir pris notre parti par des vues intéreſſées. Arabie.

Nous ne pûmes voir le dola avant notre départ ; il évita notre viſite ſous prétexte de maladie : nos amis nous aſſurèrent cependant, qu'il était réellement malade, à cauſe du chagrin que lui avait donné la réſiſtance à ſes ordres ; réſiſtance qui, à ce qu'on prétendait, l'avait avili aux yeux des habitans de la ville.

Depuis Taès, d'où nous étions partis le 28 juin, nous ne rencontrâmes les deux premiers jours que de méchantes huttes à café, & peu de villages : la contrée eſt mal cultivée & preſque déſerte.

Le premier juillet, après avoir traverſé le mont *Mhaïras*, ſur un chemin pavé, nous vîmes une contrée plus fertile ; & après avoir paſſé pluſieurs villages & quantité de *madjils*,

Arabie.

nous arrivâmes à *Abb*. Cette ville, ſituée ſur le ſommet d'une montagne, eſt entourée d'une bonne muraille, & contient 800 maiſons, la plupart bien bâties; elle a des rues pavées, & un grand nombre de petites moſquées; à côté d'une de ces moſquées, eſt un grand réſervoir, dont l'eau, amenée par un aqueduc d'une haute montagne voiſine, ſe diſtribue dans toutes les maiſons de la ville.

Nous deſcendîmes la montagne d'*Abb*, & nous traverſâmes un terrein fort inégal, parſemé de villages & de maiſons d'abri pour les voyageurs: après avoir couché dans un *madjil*, nous commençâmes à monter la montagne de *Sumara*; à la moitié de l'élévation de la montagne eſt le village de *Menſil*, où eſt une ſuperbe auberge toute bâtie en pierre de taille. Nous eûmes ſur le toit un appartement commode, dont M. Forskal, qui était tombé dans un état de faibleſſe extrême, avait grand beſoin.

Nous y reſtâmes le lendemain, & nous euſſions ſouhaité y ſéjourner; mais nos chameliers nous propoſèrent de pouſſer juſqu'à *Jerim*, ville peu diſtante, & nous promirent de faire porter notre malade par des hommes dans les chemins eſcarpés du mont *Sumara*; ils nous perſuadèrent, & nous partîmes le 5 juillet;

juillet : on n'avait pas pu engager les Arabes à porter un chrétien, &, en conſéquence, on avait attaché M. Forskal dans ſon lit, ſur un chameau ; quoiqu'on l'eût tranſporté lentement, il arriva à Jerim dans un état déplorable. Arabie.

Nous étions logés à *Jerim* dans une auberge publique ; mais la foule des ſpectateurs curieux de voir des Européens, devint ſi importune, que nous trouvâmes en ville un appartement plus commode que nous louâmes : notre domeſtique mahométan s'obſtina à ne vouloir pasaider à porter M. Forskal d'une maison à l'autre ; il fallut le faire nous-mêmes.

Jerim n'eſt qu'une petite ville où réſide un *dola* dans un château ſitué ſur un rocher ; les maiſons y ſont bâties en pierres & en briques ſéchées au ſoleil ; à la diſtance de deux milles de *Jerim*, était ſituée, ſuivant la tradition des Arabes, une ville fameuſe, nommée *Dhafor*, dont on ne voit que peu de ruines.

A *Jerim*, il n'était tombé depuis trois mois aucune pluie : cette ſéchereſſe était ſi favorable à la multiplication des ſauterelles, qu'elles avaient dévoré la plus grande partie des fruits de la terre ; les habitans de Jerim réſolurent de faire, le 8 juillet, des prières publiques. Ils ſe rendirent, à cet effet, en proceſſion

Arabie. dans une place hors de la ville, deſtinée à ces ſolemnités : la proceſſion était compoſée d'un grand nombre d'eccléſiaſtiques, en habits qui marquaient leur humiliation : deux vénérables *ſchei:ks* marchaient à la tête, portant des caſſettes ouvertes, remplies de livres : toute la proceſſion chantait & répétait de courtes prières : à peine cette cérémonie fut finie, que nous eûmes le même ſoir un orage avec de la grêle, & une forte pluie : quelque tems après les pluies devinrent plus fréquentes : entre les tropiques, elles ont leur période régulier, de chaque côté des grandes chaînes des montagnes.

On vendait, dans tous les marchés, des ſauterelles à vil prix; car elles étaient ſi prodigieuſement répandues dans la plaine près de *Jerim*, qu'on pouvait les prendre à pleines mains.

Dans les rues de *Jerim*, nous vîmes un époux allant au bain en cérémonie; des jeunes garçons ſautant au ſon d'un tambourin, précédaient la marche : des perſonnes de tout âge, tirant des coups de piſtolet, les ſuivaient, & l'époux, avec ſes amis, fermaient la proceſſion. Le ſoir on vit paraître une quantité de flambeaux qui formaient une aſſez jolie illumination.

Les premiers jours après notre arrivée à *Je-*

rim, la maladie de M. Forskal parut diminuer; mais bientôt après, elle le reprit avec tant de violence, que nous déſeſpérâmes de ſa guériſon. Le 10 juillet, vers le ſoir, il tomba dans une profonde léthargie, & mourut dans cet état le lendemain matin. Il fallut notifier au gouvernement la mort de notre compagnon : le cadi eut l'attention de nous indiquer un arabe qui pourrait nous vendre une place pour enterrer le défunt. Le marché que nous fîmes avec cet homme n'eut pas lieu, parce que cette place ſe trouvant près d'un canal deſtiné à arroſer des prairies, les poſſeſſeurs de ces fonds avaient menacé notre arabe d'un procès, ſi l'eau venait à manquer à cauſe du corps d'un chrétien : nous trouvâmes tout de ſuite une place pour le même prix. Arabie.

Le dola témoigna enſuite qu'il déſirait conférer avec quelqu'un de notre compagnie ; il me dit, qu'en qualité de gouverneur, il avait le droit d'aubaine ſur la ſucceſſion des juifs & des banians, qui mouraient dans ſon gouvernement : je lui répondis que le défunt n'était ni juif ni banian, mais européen, & que le dola de Moka n'avait formé aucune prétention ſur la ſucceſſion de nos compagnons morts dans cette ville : le dola, inſtruit

Arabie.

que nous allions à *Sana*, & craignant apparemment nos plaintes, nous laiſſa en repos.

Notre plus grand embarras fut de trouver des porteurs que nous promîmes de payer largement. A la fin, nous vînmes à bout d'engager ſix hommes à porter le mort au milieu de la nuit juſques au lieu de la ſépulture; ils s'acquittèrent de ce devoir, en courant & en ſe cachant le mieux poſſible, tant ces gens ont de l'averſion pour toucher un chrétien.

Après l'enterrement de notre ami, nous n'eûmes rien de plus preſſé que de continuer notre route. Etant partis le 13 juillet de *Jerim*, nous fîmes quatre milles dans des chemins pierreux, & nous arrivâmes le même jour à *Damar*. Comme nous avions ſéjourné longtems à *Jerim*, les habitans de *Damar* étaient inſtruits de notre paſſage; auſſi le peuple, fort curieux de voir des européens, vint à notre rencontre à plus d'une demi-lieue de la ville. A meſure que nous approchions, le concours augmenta; de ſorte que, pour être plus tranquilles, nous louâmes une maiſon vuide, au lieu de deſcendre dans une auberge.

La ville de *Damar* eſt ſituée dans une plaine fertile, capitale d'une province; elle a un dola qui réſide dans un vaſte château; dans ſon territoire, ſe trouvent les plus beaux haras de

l'Yemen; elle a une célèbre univerſité, ou 500 jeunes gens font ordinairement leurs études; la ville eſt ouverte, bien bâtie & très-grande; les juifs habitent un village ſéparé, mais les banians peuvent demeurer en ville au milieu des muſulmans. Arabie.

Notre médecin eut bientôt des pratiques; ne voulant pas ſortir à cauſe du tumulte, on lui apportait les malades dans leurs lits, & un habitant fit, avec nous, le voyage de Sana, uniquement pour être à portée de le conſulter.

Près de la ville eſt une montagne qui renferme une mine de ſoufre; dans une autre un peu plus éloignée, on trouve ces belles cornalines ſi eſtimées des Arabes.

Le 14 juillet, nous traverſâmes une plaine entourée de montagnes pelées & arides; le chemin devint fort pierreux: le lendemain nous eûmes des chemins plus mauvais encore; ce qui nous ſurprit à cauſe du voiſinage de la capitale: comme il ne tombe pas aſſez de pluie dans ce pays, on a ménagé, au bas des collines, de magnifiques réſervoirs, d'où l'eau ſe diſtribue dans les champs avec beaucoup de fraix & d'intelligence.

Eſpérant de pouvoir faire notre entrée à Sana, le 10 juillet, nous mîmes le matin nos

Arabie.

habits turcs, un peu plus honnêtes que les habits arabes que nous avions portés en voyage; nous paſſâmes ſur un pont de pierre, une petite rivière qui ſe perd bientôt dans le ſable, & nous nous arrêtâmes près du village de *Hadde*, où l'iman a un jardin, ou plutôt un verger, à un mille de *Sana*.

Le 16 juillet, de bon matin, nous avions fait prendre les devans à un domeſtique, avec une lettre adreſſée au viſir de l'iman, qui lui annonçait notre arrivée; mais ce ſeigneur, déja inſtruit du terme de notre voyage, nous avait prévenus & envoyé à notre rencontre un de ſes principaux ſecrétaires pour nous ſouhaiter la bien-venue. Ce député nous rapporta qu'on nous attendait depuis long-tems, et que l'iman avait loué pour nous dans un faubourg de *Sana*, une jolie maiſon de campagne : nous trouvâmes dans cette maiſon de jolis appartemens, mais abſolument vuides & dépourvus de tout : nous étions donc plus mal que dans un caravanſerail, où nous aurions pu nous procurer au moins la nourriture.

Le lendemain matin, l'iman nous envoya un préſent, conſiſtant en cinq moutons, en bois, en riz, en bougies & en épiceries. Celui qui vint nous offrir ces proviſions, était chargé en même tems de nous faire des ex-

cuſes de ce que l'iman ne pouvait nous voir ces deux jours, parce qu'il était occupé à payer les troupes étrangères qui étaient à ſa ſolde. Ce délai nous eut été indifférent, ſi en même tems on ne nous eût pas enjoint de ne pas ſortir de la maiſon avant d'avoir eu notre audience. Arabie.

On avait oublié de nous avertir que l'étiquète nous défendait auſſi de faire venir des gens du pays chez nous, avant d'avoir paru à la cour. Nous avions une connaiſſance à *Sana*: c'était un juif, qui avait fait avec nous le voyage du Caire à *Loheya*. Auſſitôt qu'il apprit notre arrivée, il vint nous faire viſite, & nous amena le lendemain, un des grands aſtrologues de ſa nation. En même tems arriva le ſecrétaire du viſir: les deux juifs ſe levèrent par reſpect; mais le ſecrétaire irrité de ce qu'ils avaient oſé enfreindre l'étiquète, les chaſſa de notre maiſon, & ordonna à nos domeſtiques de ne laiſſer entrer perſonne, juſqu'à ce que nous euſſions paru devant ſon maître.

Le 9 juillet, le ſecrétaire du viſir vint nous prendre, pour nous mener à l'audience de l'iman. Nous nous étions attendus d'être introduits en particulier chez ce ſouverain; nous fûmes donc étonnés de voir les préparatifs

Arabie.

d'une grande cérémonie. La cour était ſi remplie de chevaux, d'officiers & d'Arabes, que le grand écuyer fut obligé de venir, avec un gros bâton à la main, pour nous faire place.

La ſalle d'audience était un carré ſpacieux & voûté; au milieu, il y avait un large baſſin avec quelques jets d'eau, qui s'élevaient à la hauteur de quatorze pieds; derrière ce baſſin, près du trône, ſe trouvaient deux larges gradins, de la hauteur d'un pied & demi chacun : ſur le trône, était un eſpace couvert d'étoffe de ſoie, dans lequel on avait placé de deux côtés de vaſtes couſſins. L'iman s'aſſit ſur le trône entre les couſſins, les jambes croiſées à la manière des Orientaux; ſa robe était d'un vert clair, à larges manches. Il avait, de chaque côté de la poitrine, un riche lacis d'or, & ſur la tête un large turban blanc. Ses fils étaient placés à ſa droite, & ſes frères à ſa gauche; vis-à-vis, ſur le gradin le plus élevé, se tenait le viſir, & nous occupions le gradin au-deſſous de lui : des deux côtés de la ſalle, étaient rangés quantité des principaux Arabes.

Nous fûmes conduits tout droit à l'iman, pour lui baiſer le revers & la paume de la main, comme auſſi le pan de ſa robe : c'eſt une faveur particulière, quand les princes ma-

hométans donnent la paume de la main à baiſer. Dans toute la ſalle régnait un ſilence profond ; mais à peine un de nous eût touché la main de l'iman, qu'un héraut cria : *Dieu conſerve l'iman !* Tous les aſſiſtans répétèrent à haute voix les mêmes paroles. Occupé comme j'étais à méditer mon compliment en arabe, cet appareil bruyant me troubla un peu ; mais j'eus le tems de me remettre. Arabie.

Comme le langage de la cour de *Sana* eſt fort différent de celui de *Théama*, qui, ſeul, nous était un peu familier, & que nous parlions même imparfaitement, nous prîmes notre domeſtique de Moka pour interprète ; le viſir, qui, par un long ſéjour à Théama, avait appris ce dialecte, rendit à l'iman le même ſervice : la converſation par conſéquent, ne pouvait être, ni longue, ni intéreſſante. Nous ne crûmes pas devoir faire mention des motifs de notre venue en Arabie ; nous dîmes que, voulant prendre le chemin le plus court pour aller aux colonies danoiſes dans les Indes, nous avions tant entendu parler de la ſûreté & de l'abondance qui régnaient dans les états de l'iman, que nous avions déſiré d'en être témoins oculaires, pour pouvoir en faire le récit à nos compatriotes. L'iman nous dit que nous étions très-bien venus dans ſes états, &

Arabie.

que nous pouvions y ſéjourner librement, auſſi long-tems qu'il nous plairait. Après avoir répété la cérémonie de baiſer la main de l'iman, & avoir entendu les acclamations réitérées des ſpectateurs, nous nous retirâmes comme nous étions venus.

A notre retour, l'iman envoya à chacun de nous une petite bourſe contenant quatre-vingt-dix-neuf *komassis*, dont trente-deux font un écu. Cette civilité paraît devoir bleſſer la delicateſſe d'un voyageur; mais, quand on fait attention qu'un étranger, qui ne connaît pas la valeur des monnaies, eſt obligé de faire une dépenſe journalière pour ſes proviſions, & riſque d'être trompé par les changeurs, on ne trouvera pas cette attention de ſe pourvoir de petite monnaie, ſi déplacée; ainſi nous acceptâmes ce préſent, malgré notre réſolution de n'être pas à charge aux Arabes.

En Turquie, perſonne n'eſt admis à l'audience du ſultan, ſans avoir fait une viſite au viſir; la coutume eſt directement oppoſée en *Yemen*. Après avoir été préſenté à l'iman dans la matinée, nous fûmes invités l'après-midi chez le viſir, à ſa maiſon de campagne; on nous pria en même tems d'apporter avec nous les curioſités que nous avions montrées

à Loheya & dans les autres villes : ces raretés n'étaient autre chose que des microscopes, des thermomètres, des lunettes, des cartes géographiques, etc. Je ne voulus pas risquer de produire mes instrumens mathématiques ; je craignis qu'un scheik n'engageât le visir à m'en demander pour son usage. Arabie.

Le visir nous reçut avec beaucoup de politesse, & nous témoigna le plus grand contentement de tout ce que nous avions étalé à ses yeux. Il nous fit plusieurs questions qui prouvaient ses connaissances & une application aux sciences, peu commune parmi ses compatriotes. Les Arabes s'imaginent que l'Europe est située au sud de leur pays, parce que les Francs y viennent des Indes; mais le visir connaissait très-bien la position des différens états de l'Europe, ainsi que leur puissance & leurs forces sur mer & sur terre : on ne pourrait pas en attendre davantage d'un savant arabe, qui n'aurait jamais vu une carte géographique.

Nous avions lu, dans la plupart des relations, que, dans tout l'orient, un inférieur n'osait pas se présenter devant son supérieur, sans lui offrir un présent ; nous étions d'ailleurs bien aises de marquer notre reconnaissance pour les cadeaux qu'on nous avait faits : nous saisîmes cette occasion, pour offrir à l'iman

Arabie.

& au viſir quelques pièces de mécaniques, des montres & des inſtrumens peu connus en Arabie. Nous apprîmes bientôt après qu'on ne s'était pas attendu à une telle généroſité, puiſque, n'étant pas marchands, nous n'avions aucune faveur à demander.

La ville de *Sana* eſt ſituée au pied de la montagne de *Nikkum*, ſur laquelle on voit encore les ruines d'un château bâti par *Sem*, ſuivant la tradition des Arabes. La ville proprement dite, n'eſt pas fort étendue : il ne faut pas plus d'une heure pour en faire le tour à pied ; elle a ſept portes & beaucoup de moſquées ; elle paraît plus peuplée qu'elle ne l'eſt en effet. Des jardins occupent une partie de ſon enceinte ; il n'y a que douze bains publics ; mais on y trouve un grand nombre de magnifiques palais. L'architecture des Arabes ne reſſemble point à la nôtre ; les maiſons du peuple ne ſont que de briques ſéchées au ſoleil.

On trouve à *Sana*, comme dans toutes les villes de l'orient, de grands caravanſerails pour les marchands & les voyageurs. Chaque denrée & marchandiſes ſe vendent dans un marché particulier ; on ne voit que des femmes ſur celui du pain. Les artiſans des différens métiers travaillent en pleine rue ; les écrivains

occupent des boutiques portatives ; ils y dreſſent des placets, copient des livres, & donnent en même tems des leçons d'écriture aux jeunes gens. Il y a de ces marchés où l'on peut troquer ſur-le-champ ſes vieux habits contre des neufs. Arabie.

Les fruits ſont très-abondans à *Sana* : on a plus de vingt eſpèces de raiſins, qui ne mûriſſent pas tous en même tems. Les Arabes en ſuſpendent auſſi les grapes dans leurs caves, & en mangent preſque toute l'année; on ſèche beaucoup de ces raiſins, dont l'exportation eſt conſidérable.

Dans le château ſitué ſur une colline, il y a deux palais ; j'y vis quelques ruines d'anciens bâtimens, mais aucune inſcription remarquable, malgré l'ancienneté du lieu. Il y a ici un hôtel des monnaies, & des priſons différentes pour les perſonnes de tout rang. L'iman régnant réſide dans la ville; mais pluſieurs princes de ſon ſang demeurent dans le château.

Le faubourg de *Bir-el-Assab*, touche preſqu'à la ville du côté de l'eſt ; les maiſons de ce faubourg ſont diſperſées parmi les jardins, le long d'une petite rivière. Les Juifs n'oſent pas demeurer dans la ville ; ils habitent un village particulier : leur nombre va à deux milles ;

Arabie.

mais, dans l'Yemen, on les traite avec plus de mépris encore que dans la Turquie : c'eſt cependant parmi ce peuple, que les Arabes ſont obligés de chercher leurs meilleurs ouvriers.

Parmi ces juifs, il y en a qui font un commerce conſidérable. Une quinzaine de jours avant notre arrivée à *Sana*, l'iman avait rendu la liberté à un de ces marchands diſtingués, qui avait été pendant vingt-huit ans intendant des douanes, des bâtimens & des jardins. Étant tombé dans la diſgrace, il ne fut pas ſeulement mis en priſon; mais obligé encore de payer une amende de cinquante mille écus : c'était un vieillard rempli de connaiſſances; le jeune juif, notre ancien domeſtique, qui était de ſes parens, lui avait parlé ſi avantageuſement de nous, qu'il rechercha notre amitié; mais nous n'oſions pas voir un homme ſorti ſi récemment de priſon.

La diſgrace de cet homme, nommé *Oraki*, avait attiré à ſes confrères une eſpèce de perſécution. A cette époque, le gouvernement fit démolir douze ſinagogues, ſur quatorze dont les juifs étaient en poſſeſſion. Dans leur village, il y avait des maiſons auſſi belles que celles des principaux de *Sana* : on abattit de ces maiſons tout ce qui excédait quatorze cou-

dées, & on défendit à tout juif d'élever leurs bâtimens au-deſſus de cette meſure; on briſa toutes les cruches de pierre, où les habitans de ce village conſervaient leur vin. Arabie.

On compte à-peu-près cent vingt-cinq banians qui demeurent à *Sana*; ils payent trois cents écus par mois pour la permiſſion d'habiter la ville. Les héritiers d'un banian mort, ſont obligés de payer quarante à cinquante écus; &, ſi le défunt ne laiſſe pas de proches parens domiciliés dans l'Yémen, toute la ſucceſſion eſt dévolue à l'iman.

On ſait que le ſultan va, tous les vendredis, à la moſquée à Conſtantinople: l'iman obſerve exactement cette coutume religieuſe, & s'en acquite avec beaucoup de pompe. Nous ne le vîmes qu'à ſon retour; l'iman, en ſortant de la moſquée principale, prit ſa marche par une porte de la ville pour rentrer par une autre, précédé de quelques centaines de ſoldats. Il faiſait porter à côté de lui, comme tous les premiers de ſa maiſon, un *medalla*, ou grand paraſol, diſtinction réſervée aux ſouverains & aux princes de leur ſang. On nous dit que, dans les autres parties de l'Yemen, tous les ſeigneurs indépendans ne manquent jamais d'étaler cette marque de leur indépendance.

Arabie.

Outre les princes, cette ſuite était compoſé au moins de ſix cents ſeigneurs diſtingués, tant eccléſiaſtiques que ſéculiers & militaires, tous montés ſur de ſuperbes chevaux; une grande multitude de peuple à pied fermait la marche; de chaque côté de l'iman, on portait encore un chapeau ſurmonté d'une caſſolette d'argent, remplie d'amulettes propres à rendre ce ſouverain invincible: en un mot, cette marche était magnifique, mais tumultueuſe; on allait, on courait à cheval, on ſe mêlait, ſans obſerver aucun ordre.

On avait placé, près d'une porte, quelques chameaux portant des litières, où ſe trouvent ſouvent, dans ces occaſions, quelques femmes de l'iman; mais alors elles étaient vides, & on ne les avait amenées que pour ne pas déroger à l'étiquette; derrière ces litières, se trouvaient encore une douzaine de chameaux, ſans autre charge que quelques petits drapeaux attachés à leur ſelle, & qui ſervaient d'ornement.

Les ſoldats firent hors de la porte quelques décharges, auſſi gauchement que dans aucune autre ville de l'Yemen; leurs évolutions devant le palais ne furent pas plus adroites: les portes de la ville reſtèrent fermées durant tout le ſervice divin.

Le

Le bon accueil qu'on nous avait fait à *Sana*, & qui ſurpaſſa notre attente, aurait pu nous engager à prolonger notre ſéjour; mais nous avions perdu deux de nos compagnons de voyage. Pluſieurs traits d'avarice de l'iman, qu'on nous avait racontés, & l'expérience acquiſe par nos tracaſſeries avec les dolas, nous inſpiraient de la défiance; nous avions d'ailleurs reſſenti l'influence de ce climat ſi étranger à notre conſtitution : nous penſâmes donc ſérieuſement à partir; nous en avions bien la permiſſion; mais il fallait prendre congé en forme, & montrer en même tems à l'iman les curioſités que le viſir avait vues. Arabie.

Nous fûmes mandés le 23 juillet, & conduits dans la ſalle où nous avions eu notre audience : l'iman était ſur le premier gradin, à côté du trône, aſſis dans un fauteuil fait de roſeaux entrelacés; nous lui baiſâmes les deux côtés de la main, & le pan de la robe, ſuivant l'étiquète arabe. Perſonne n'était préſent à cette audience, que le viſir, le ſecrétaire qui était venu nous chercher, & ſix à ſept eſclaves ou ſerviteurs. Tout ce que nous expoſâmes aux yeux de l'iman parut lui plaire beaucoup, & il nous fit, ainſi que ſon miniſtre, pluſieurs queſtions touchant les mœurs, le commerce & les ſciences des Européens.

Arabie. Après que nous eûmes répondu à toutes les queſtions, nous prîmes congé, avec les mêmes cérémonies que nous avions obſervées en entrant; après-midi, nous allâmes faire nos adieux au viſir & à quelques autres perſonnes de diſtinction.

Le 25 juillet, l'iman envoya à chacun de nous un habillement complet, avec une lettre au dola de Moka, pour payer deux cents écus à notre compagnie, comme un préſent de congé: nous crûmes pouvoir accepter cette généroſité. Lorſque nous remîmes dans la ſuite cette lettre au dola, il nous renvoya à ſon ſarof, où banquier: c'était un banian, qui nous paya à différens termes, mais toujours en rechignant.

L'habillement que je reçus de l'iman, était exactement comme celui des Arabes de diſtinction dans l'*Yemen*. Ils portent la chemiſe par-deſſus de larges culottes de toile. Le *jambea*, eſpèce de coutelas recourbé, eſt attaché à une groſſe ceinture: une veſte, à manches étroites, eſt couverte d'un manteau fort ample: le cordon, qui pend ſur le manche du *jambea*, n'eſt rien moins qu'un chapelet; c'eſt une eſpèce de hochet, avec lequel les Arabes badinent pour occuper leurs doigts: ils ne

connoiſſent pas l'uſage des bas ; leur chauſſure conſiſte en des bottines ou des pantoufles. Arabie.

Le 26 juillet, jour de notre départ de Sana, nous ſuivîmes un mauvais chemin entre des montagnes pelées, ſans rencontrer beaucoup de villages. Le lendemain, le chemin fut encore plus mauvais ſur des montagnes couvertes de blocs de rochers.

Nous deſcendîmes, le 28 juillet, preſque toujours par des montagnes très-roides, & nous allâmes juſqu'à *Mofhak*, petite ville ſituée ſur la côte d'une montagne eſcarpée. Les maiſons où logent les voyageurs, ſont au pied de la montagne. Nous fûmes préſenter la patente de l'iman au dola de cette ville, qui ordonna en conſéquence des chameaux de relais, du fourage pour nos ânes, un repas pour nos domeſtiques, & un mouton pour notre ſouper, & paya même notre gîte. Le revenu de *Mofhak* & de ſon territoire forme l'apanage d'un des fils de l'iman.

Notre journée du lendemain fut encore plus pénible : les chemins entre *Mofhak* & *Sehan* ſont déteſtables. Le 30 juillet, nous rencontrâmes en chemin une famille errante, la première de cette eſpèce que j'aie vue dans l'Yemen. Ces gens n'avaient point de tentes, & vivaient ſous des arbres avec leurs ânes,

Arabie.

leurs brebis, leurs chiens & leurs poules. Ils ne ſont fixés dans aucun lieu, mais vont mendier & voler autour des villages. Une jeune fille de cette troupe vint nous demander l'aumône : elle avoit le viſage découvert.

Nous couchâmes à *Samfur*, petit village, où je perdis ma bouſſole : en partant, nous fûmes obligés de paſſer, dans l'eſpace d'un mille, une douzaine de fois la rivière de *Sehan*, qui a beaucoup de ſinuoſités, & dont le cours entre des rochers eſt fort rapide. Nous y vîmes beaucoup de *baumiers*, qui reſtent ſans culture, parce que les habitans en ignorent l'utilité.

Dans le cabaret à café de *Til*, nous rencontrâmes pluſieurs pélerins revenant de la Mecque ; entr'autres, un Arabe de *Doan*, ville ſituée à vingt-cinq journées à l'eſt de *Sana*, & à douze journées de *Kerchiu*, par conſéquent dans une contrée entièrement inconnue aux Européens. J'étais fâché que la courte durée de notre entrevue, & la grande différence entre le dialecte qu'il parlait & celui de *Tehama*, ne me permiſſent pas de tirer de lui plus de lumières ſur ſa patrie.

Depuis ce cabaret, le pays devient meilleur ; il ſe couvre de verdure. La vallée contient pluſieurs ruiſſeaux qui ſe déchargent

dans la rivière de *Sehan ;* & les montagnes ſont parſemées d'un aſſez grand nombre de villages. Arabie.

Nous vîmes un ruiſſeau qui ſe perd ſous terre, & qui reparaît à une aſſez grande diſtance : après être ſorti des montagnes, il finit par diſparaître tout-à-fait, parce que ſes eaux ſe diſtribuent dans les campagnes de *Tehâma*. Les payſans ſe ménagent des niches dans les arbres, pour veiller ſur leurs champs. Nous arrivâmes à *Beit-el-Fakih*, le premier août, vers le ſoir.

Nous fîmes ſavoir notre entrée au *dola*, en le priant de tenir prêts les chameaux néceſſaires pour la continuation de notre voyage. Nos domeſtiques arabes voulaient auſſi lui demander des vivres pour ſe régaler, & pour montrer au peuple de quelle manière honorable nous revenions de la cour.

Étant partis de *Beit-el-Fakih*, le 2 août au ſoir, nous rencontrâmes, ſur le chemin de *Jebid*, deux hommes qui conduiſaient ſix ânes chargés en grande partie d'argent, que les marchands avaient reçu d'Égypte pour du café, & qu'ils envoient à Moka pour acheter des marchandiſes des Indes. Cette manière hardie de tranſporter de l'argent, nous prouva

Arabie.

combien peu on avait à craindre les voleurs dans cette province.

Le 3 août, le dola de Jebid fut obligé de nous fournir des vivres & de nous préparer des relais de chameaux. Nous ne nous arrêtâmes plus, & nous arrivâmes à Moka le 5 août dans la matinée.

Moka eſt ſûrement une ville nouvelle qui n'exiſte que depuis quatre ſiècles : elle doit ſon origine, comme pluſieurs villes du *Tehamè*, à un ſaint, au célèbre *Scheik Schædeli ;* mais cette origine fut accompagnée de circonſtances particulières qui méritent d'être rapportées, ſur la foi de la tradition des Arabes, dont le fond paraît vrai, quoiqu'altéré par le goût de cette nation pour le merveilleux.

Un vaiſſeau indien, deſtiné pour *Dsjidda*, jeta un jour l'ancre dans ces parages, il y a environ 450 ans : les gens de l'équipage, ayant apperçu une cabane dans ce déſert, eurent la curioſité d'aller la voir. Le ſcheik fit à ces étrangers l'accueil le plus obligeant, les régala de café, boiſſon qu'il aimait beaucoup, & à laquelle il attribuait de grandes vertus. Les Indiens, à qui le café était inconnu, regardèrent cette boiſſon chaude comme un remède qui pourrait ſervir à guérir leur patron malade. *Schædeli* les aſſura que, par le ſecours de ſes

prières & par l'uſage de cette boiſſon, le malade ne ſerait pas ſeulement guéri, mais qu'il ferait encore un gain conſidérable s'il voulait débarquer ſes marchandiſes; &, prenant en même tems le ton d'un prophète, il dit qu'un jour on bâtirait dans ce même lieu une ville, où les Indiens viendraient faire un commerce conſidérable. Arabie.

Le marchand, frappé de ce langage ſingulier, ſe fit tranſporter à terre pour voir de près & pour entretenir cet homme extraordinaire. Il avala le café, & ſe trouva mieux. Le même jour, un grand nombre d'Arabes vinrent entendre la prédiction du ſolitaire. Parmi ces Arabes, il y avait pluſieurs marchands, qui achetèrent la cargaiſon entière. L'Indien s'en retourna content, & répandit ſi bien la ſainteté de *Schædeli*, que beaucoup de ſes compatriotes fréquentèrent enſuite cet endroit.

On a bâti une belle moſquée ſur le tombeau du *ſcheik Schædeli*: ſes deſcendans ſont honorés & portent le titre de *ſcheiks*. Le peuple jure par lui; enfin le nom de *Schædeli* ne ſera jamais oublié tant que Moka ſubſiſtera.

Au reſte, *Schædeli* n'eſt pas ſeulement le patron de Moka, il l'eſt encore de tous les cafetiers muſulmans, qui font tous les matins

Arabie. mémoire de lui dans leurs prières. Ils ne l'invoquent pas, mais ils rendent graces à Dieu d'avoir enſeigné au genre humain l'uſage du café, par l'entremiſe de *Schædeli*, & ils le ſupplient d'être favorable à ſes ſcheiks & à ſes deſcendans.

Un marchand de la Mecque me fit, ſur ces ſaints, une réflexion qui me ſurprit dans la bouche d'un mahométan : « Il faut toujours à » la populace, me dit-il, un objet viſible » qu'elle puiſſe honorer & craindre. C'eſt ainſi » qu'à la Mecque tous les ſermens ſe font au » nom de Mahomet, au lieu qu'on devrait » s'adreſſer à Dieu. A Moka, je ne me fie- » rais pas à un homme qui affirmerait une » choſe en prenant Dieu à témoin ; mais je » pourrais compter plutôt ſur la foi de celui » qui jurerait par le nom de *Schædeli*, dont » le tombeau & la moſquée ſont ſous ſes » yeux ».

Moka eſt la dernière ville de l'Yemen dont les Turcs aient perdu la domination : les Arabes, à ce qu'on prétend, ne l'ont pas conquiſe, mais achetée. Depuis que les Turcs en ont été dépoſſédés, elle n'a d'autre maître que l'iman. Il y a dans la ville près de 700 banians & autres Indiens, dont quelques-uns commercent ; & les autres gagnent leur vie,

en exerçant différens petits métiers. Quand ils ont fait une petite fortune, ils s'en retournent dans leur patrie; &, par cette raiſon, ils ſont toujours regardés comme étrangers. Arabie.

Ce ſont aujourd'hui les Anglais qui ſe ſont emparés de preſque tout le commerce de cette place. Les Hollandais y paraiſſent rarement; & les Français, jamais en tems de guerre. La douane rapporte à l'iman de grands revenus. Les Turcs, les Arabes, les Indiens ſont obligés de tranſporter leurs marchandiſes immédiatement au bureau, de les y faire viſiter, & de payer huit à dix pour cent de leur valeur, ſuivant la taxe aſſez arbitraire des commis. Les Européens ont le privilége de faire viſiter leurs marchandiſes dans leurs magaſins, & de ne payer que trois pour cent de la valeur de ces marchandiſes.

Outre les droits dus à la douane, les vaiſſeaux paient encore un droit d'ancrage conſidérable, & qui ſe règle ſur le nombre des mâts, & non ſur la grandeur du bâtiment; mais tout marchand, qui charge de café un gros navire européen, reçoit du dola une prime de 400 écus.

Suivant les obſervations des Arabes, les mouſſons ſont régulières dans ces parages. Le vent du nord règne pendant ſix mois; & celui

Arabie. du ſud, pendant les ſix autres. Il ne faut pas cependant s'imaginer qu'on n'y connoiſſe point d'autres vents : pendant le mois d'août principalement, ils ſoufflent de tous les points de l'horizon.

Quand un vaiſſeau étranger arrive à la rade de Moka, il n'oſe pas ſaluer avec le canon, mais il doit arborer ſon pavillon. Le dola envoie alors un bateau pour le reconnaître, & pour s'informer du ſujet de ſa venue : ſi l'on fait quelques difficultés, le capitaine n'a qu'à dire qu'il ira à *Hodeida* ou à *Loheya ;* le dola, qui n'aime pas à perdre les préſens qu'il reçoit de chaque vaiſſeau, ſe met alors à la raiſon.

Il n'eſt pas hors de propos d'ajouter une courte obſervation ſur le caractère des courtiers des différentes nations. Un étranger ne peut pas être aſſez en garde contre les courtiers mahométans. Il trouvera mieux ſon compte de s'adreſſer aux banians, parmi leſquels il y a des marchands conſidérables & pleins de probité. Dans tous les pays de l'orient, les marchands mahométans ont la baſſeſſe d'irriter les chrétiens qu'ils ont trompés, & dont ils craignent le reſſentiment : quand, dans un accès de colère, il échappe à ces étrangers quelque terme injurieux, ces fri-

pons font grand bruit, ſous prétexte qu'ils ont mal parlé de la religion muſulmane, & menacent les chrétiens de les dénoncer aux magiſtrats. Pluſieurs Européens ont été obligés de payer des ſommes, pour ſe mettre à l'abri des chicanes de ces miſérables qui les avaient trompés. Arabie.

CHAPITRE VII.

De la province d'Hedsjas & de quelques unes de ſes villes. — De la ville de la Mecque. -- Pélerinage des Muſulmans du Keabé. --- Cérémonies obſervées par les Pélerins.

Arabie.

L'HEDSJAS eſt borné vers l'eſt par le *Nedsjed*, au nord, par le déſert de Sinaï, au ſud, par l'Yemen, & à l'oueſt par le golfe arabique : ce pays reſſemble à l'Yemen; c'eſt une plaine plus ou moins large qui s'étend depuis les côtes juſqu'aux chaînes des montagnes qui courent parallèlement avec les bords de la mer Rouge; cette plaine eſt comme le *Tehama*, entièrement ſtérile & ſabloneuſe, excepté le terroir arroſé par les eaux des torrens qui deſcendent des montagnes; la partie montueuſe eſt fertile en fruits & denrées de toute eſpèce; on ne compte pas le café parmi ſes productions; on tire le baume de la Mecque, de cette contrée élevée, & principalement de la grande montagne de *Safra*, éloignée de trois journées des côtes du golfe arabique.

Cette plaine ingrate ne peut pas être bien peuplée; les seuls ports & les seules villes de cette côte étendue sont *Jambo*, *Dsjidda* & *Ghunfude*. Les autres petits endroits clair-semés ne méritent aucune attention. Arabie

Il n'y a aucune ville remarquable dans l'intérieur de cette province que celle de *Tanif*, située sur une haute montagne, dans une contrée si agréable, que les auteurs arabes comparent ses environs à ceux de Damas & de *Sana*. Cette ville fournit à *Dsjidda* & à la Mecque d'excellens fruits, & fait un commerce considérable d'amandes qui croissent en abondance dans son territoire.

Il y a quelques villes peu importantes qui appartiennent à une tribu indépendante: on parle aussi d'une vallée délicieuse entre la Mecque & Médine, que Mahomet avait donnée pour dot à *Fatime*, sa fille chérie, & qui est possédée actuellement par la branche cadette de la maison régnante à la Mecque, & par conséquent, descendante de cette princesse.

Le sultan de Constantinople se dit souverain de l'*Hedsjas*, & sur la foi d'un vain titre, les géographes comptent cette partie de l'Arabie parmi les provinces turques; mais cette souveraineté prétendue est un fantôme que les Arabes eussent fait disparaître depuis long-

Arabie.

tems, s'ils n'étaient pas intéreſſés à le conſerver.

Malgré les magnifiques prétentions du grand-ſeigneur, ſon pouvoir en Arabie ſe réduit à quelques minces prérogatives. Il peut envoyer toutes les années à la Mecque des caravanes accompagnées de troupes, qui ſont ſouvent obligées de ſe frayer le chemin à main-armée. Il peut, comme tout ſouverain puiſſant, qui veut abuſer de ſes forces contre un faible, dépoſer le *ſchérif* régnant, & en mettre un autre en ſa place, pendant qu'au moyen de la caravane, il eſt le plus fort à la Mecque; il envoie un pacha à *Dsjidda*, qui partage avec le ſchérif l'autorité ſur cette ville, & qui ne peut aller à ſon gouvernement ni en ſortir qu'au milieu de la grande caravane. Auſſi un turc, nommé à ce gouvernement, ſe regarde comme diſgracié, & ne ſoupire qu'après ſon rappel.

Si les Arabes ne recevaient pas toutes les années de grandes ſommes de la part du ſultan, & n'en tiraient des avantages de toute eſpèce, ils auraient chaſſé depuis long-tems ces gouverneurs turcs: le ſultan donne des penſions à tous les ſchérifs & aux principaux de la province de l'*Hedsjas*, comme à des gardiens de la maiſon ſainte. Pendant tout le tems du pé-

jour des pélerins à la Mecque, il fait distribuer tous les jours autant d'eau que 2000 chameaux peuvent en apporter, sans compter le grand nombre de présens dont il orne le Kaba, & qu'il fait aux descendans de Mahomet : ces Arabes risqueraient par conséquent de perdre leur subsistance, en voulant se soustraire à une dépendance apparente qui flatte la vanité du sultan, sans entamer leur liberté. Arabie.

Les états du schérif comprennent les villes de la *Mecque*, de *Médine*, de *Jambo*, de *Tanif*, de *Sadie*, de *Ghurfude*, de *Hali*, & treize encore moins considérables, toutes situées dans l'*Hedsjas* : près de Tanif, se trouve la haute montagne de *Gazuan*, où, suivant les auteurs arabes, il gèle au milieu de l'été. Comme cet état est peu étendu & peu riche, les revenus de son souverain ne peuvent pas être considérables.

Il trouve une ressource dans les impôts sur les pélerins & dans les gratifications des monarques musulmans ; chaque pélerin paie une taxe suivant ses facultés, depuis 10 jusqu'à 100 écus. Le grand-mogol faisait remettre au schérif par année 60000 roupies assignées sur le gouvernement de Surate ; mais depuis que les Anglais se sont emparés de cette ville &

Arabie.

de ſon territoire, le nabab de Surate n'était plus en état de payer cette ſomme : le ſchérif la demanda alors aux Anglais, comme poſſeſſeurs de Surate, & pour les obliger de les ſatisfaire, il défendit à un capitaine de cette nation de ſortir du port de *Dsjidda* : l'anglais s'étant rembarqué malgré cette défenſe, le ſchérif ſe plaignit à la porte. Il négocia en même tems avec le fantôme de Nabab, qui réſidait encore à Surate ; mais toutes ſes démarches ont été infructueuſes, & il paraît que le ſouverain de la Mecque a été obligé de renoncer à cette contribution des Indes.

Le pouvoir du ſchérif ne s'étend pas juſqu'au ſpirituel qui dépend uniquement du chef des eccléſiaſtiques de chaque ſecte, réſidant à la Mecque : les muſulmans rigides, tels que les Turcs, n'aiment pas les ſchérifs, qu'ils ſoupçonnent peu orthodoxes, & attachés en ſecret à la ſecte mitigée des *Zeidi*.

La ville de la Mecque, éloignée de Dsjidda d'une forte journée, eſt ſituée dans un terrein ſec & ſtérile : à quelques lieues plus loin, vers les montagnes, on trouve les plus beaux fruits en abondance. Pendant les mois d'été, les chaleurs ſont extrêmes à la Mecque ; elle eſt mieux bâtie qu'aucune autre ville de l'Arabie : parmi les beaux édifices qu'elle contient, le plus remarquable

marquable & la fameuſe *kaba* ou maiſon de Dieu, qui avait déja été en grande vénération chez les Arabes avant Mahomet. Aucun chrétien n'oſe aller à la Mecque ; ce n'eſt pas que l'approche en ſoit défendue par une loi expreſſe ; mais le peuple regardant cette terre comme ſainte, croit les chrétiens indignes d'y mettre le pied : elle ſerait profanée, ſuivant l'opinion des ſuperſtitieux, ſi elle était foulée par des infidèles. Le peuple même s'imagine qu'un pouvoir ſurnaturel empêche les chrétiens d'en approcher : on raconte d'un infidèle parvenu juſqu'aux collines qui entourent la Mecque, qu'il avait été aſſailli par tous les chiens ſortis de la ville, & que, frappé par ce miracle, & de l'aſpect auguſte de la *kaba*, ils'était fait muſulman. Arabie.

Perſonne n'ignore que Mahomet naquit à la Mecque. Selon la tradition de ſes compatriotes, il avait une très-belle figure, avantage extérieur qui n'eſt guère mépriſé que de ceux qui ne l'ont pas. Avant de parler en public & en particulier, il diſpoſait en ſa faveur : on applaudiſſait à ſon maintien, qui annonçait l'autorité ; à ſon air majeſtueux, à ſon œil perçant, à ſon agréable ſourire, à ſa longue barbe, à ſa phyſionomie qui exprimait tous les ſentimens de l'ame, & à ſes geſtes qui

donnaient de la force à ſes paroles. Dans la familia ité de la vie privée, il ne s'écartait jamais de la politeſſe grave & cérémonieuſe de ſon pays; ſes attentions reſpectueuſes pour les riches & les hommes puiſſans s'annobliſſaient par ſa condeſcendance & ſon affabilité envers les citoyens les plus pauvres de la Mecque; la franchiſe de ſes manières faiſait que chaque arabe le regardait comme ſon ami particulier, ou comme un citoyen dont le noble cœur accordait ſa bienveillance à tous les hommes; il avait une mémoire très-étendue, un eſprit facile & fait pour la ſociété, une imagination très-riche & un diſcernement net, rapide & déciſif; ſes penſées & ſes actions annonçaient le courage; la première idée qu'il conçut ſur ſa miſſion prophétique, porte l'empreinte d'un genre ſupérieur; il fut élevé au ſein de la famille la plus noble du pays; il y prit l'uſage du dialecte le plus pur des Arabes, & ſachant ſe taire à propos, la facilité & l'abondance de ſes diſcours en avaient plus de prix; avec tous ces dons de l'éloquence, Mahomet ne ſavait pas lire. Il paraît que cet homme, à qui on doit une ſi grande révolution, avait de la piété & du goût pour la vie contemplative: du moment où il ſe trouva au-deſſus des beſoins par ſon mariage, il s'é-

Arabie.

loigna de la route de l'ambition & de l'avarice : il vécut avec innocence jusqu'à l'âge de quarante ans, & s'il fut mort à cette époque de sa vie, il n'aurait eu aucune célébrité. Arabie

La religion mahométane qui se répandit avec une étonnante rapidité par toute l'Asie & dans une partie considérable de l'Afrique, contribua beaucoup à l'augmentation du commerce de la Mecque, & lui donna une nouvelle vigueur, en y mêlant un nouveau principe d'activité, & en le dirigeant vers un centre commun. Mahomet enjoignit à tous ses sectateurs, de visiter une fois dans leur vie la *kaba* ou bâtiment carré dans le temple de la Mecque, objet de vénération pour ses compatriotes, dont l'époque se perd dans la nuit des tems ; suivant leur tradition, c'est le premier lieu sur ce globe où la divinité commença d'être adorée : pour leur rappeler continuellement l'obligation de remplir ce devoir, il établit pour règle que les vrais croyans, dans leurs actes de dévotion multipliés que prescrit sa religion, auraient toujours le visage tourné vers ce lieu saint. Pour se conformer à ce précepte solemnel, inculqué avec le plus grand soin, de nombreuses caravanes s'assemblent tous les ans dans tous les lieux où la foi mahométane est établie ; des rivages de l'atlan-

Arabie.

tique d'un côté ; de l'autre, des régions les plus éloignées de l'Orient, les fidèles disciples du prophète s'avancent vers la Mecque ; aux idées & aux objets de dévotion, se mêlent les idées & les objets du commerce ; les nombreux chameaux de chaque caravane sont chargés des marchandises de l'un & de l'autre pays, du transport le plus facile & du plus prompt débit. La ville sacrée regorge non-seulement de zélés dévots, mais de riches marchands. Pendant le peu de jours qu'ils y restent, il n'y a peut-être point sur la terre de foire plus considérable que celle de la Mecque. Il s'y fait les plus riches affaires ; l'expédition, le silence, la confiance mutuelle & la bonne foi qui y président, en sont la preuve la moins équivoque ; les productions & les manufactures de l'Inde forment le principal article de ce grand trafic, & les caravanes, à leur retour, les répandent dans toutes les parties de l'Asie & de l'Afrique. Parmi ces objets, il en est que l'on juge nécessaires, non-seulement aux commodités de la vie, mais à sa conservation ; les autres en font l'élégance & l'agrément : il y a dans leur immense variété, de quoi satisfaire les goûts de tous les climats à tous les degrés de civilisation : ils sont recherchés avec le même empressement des naturels grossiers de

l'Afrique & des habitans plus raffinés de l'Asie. Pour répondre à leurs différentes demandes, les caravanes reviennent chargées des mouſſelines & des indiennes du Bengale & du Decan, des ſchals de Cachemire, du poivre de Malabar, des diamans de Golconde, des perles de Killare, de la canelle de Ceylan, de la muſcade, des clous de géroſle, & du maïs des Moluques, & une infinité d'autres marchandiſes de l'Inde. Arabie.

Quoique les muſulmans ne permettent pas aux Européens d'aller à la Mecque, ils ne leur refusent pas les deſcriptions de la *kaba*, à en juger par les deſſins & par les relations de tant de muſulmans dignes de foi. La *kaba* eſt un bâtiment meſquin & informe, une eſpèce de tour carrée, dont le haut eſt enveloppé d'une étoffe de ſoie noire brodée en or; cette étoffe ſe fabrique au Caire, & le ſultan turc fait préſent chaque année d'une tenture neuve pour changer la précédente.

L'antiquité de la *kaba* remonte au-delà de l'ère chrétiénne. Diodore de Sicile, dans ſa deſcription de la côte de la mer Rouge, remarque qu'on y trouvait un temple fameux dont tous les Arabes révéroient la ſainteté: ce voile de lin & non pas de ſoie que l'empereur des Turcs y envoie toutes les années, fut of-

Arabie.

fert pour la première fois par un pieux roi des Homérites, qui régnait ſept ſiècles avant l'époque de Mahomet. Le culte des premiers ſauvages put ſe contenter d'une tente ou d'une caverne; mais on éleva enſuite un édifice de pierre & d'argile, & les rois de l'Orient, malgré les progrès des arts & malgré leur puiſſance, ne ſe ſont pas écartés de la ſimplicité du premier modèle.

La *kaba* forme un parallélograme qu'enferme un vaſte portique. On y trouve une chapelle carrée, longue de vingt-quatre coudées, large de vingt-trois, & élevée de vingt-ſept; elle reçoit le jour par une porte & une fenêtre; trois colonnes de bois ſoutiennent le faîte qui a un double toit; l'eau de pluie tombe par une goutière qui eſt aujourd'hui d'or, & un dôme défend le puits des Zemzem contre les ſouillures accidentelles. La tribu des *Koſreiſhites* a obtenu, par l'artifice ou par la force la garde de la kaba; le grand-père de Mahomet exerça cette ſainte fonction, qui était depuis quatre générations dans ſa famille.

Les Arabes vénèrent la kaba, diſent-ils, parce qu'elle a été bâtie par Abraham, & qu'elle lui ſervait de maiſon de prière: dans la même enceinte, ſe trouve le puits de *Zemzem*, eſtimé pour la bonté de ſes eaux, &

honoré à cauſe de ſon origine miraculeuſe. Agar, chaſſée par ſon maître, mit dans cette place le petit *Iſmaël* par terre, pendant qu'elle alla chercher une fontaine pour déſaltérer ſon fils mourant de ſoif. N'ayant pu trouver aucune eau; elle fut ſurpriſe, en revenant, de voir jaillir une ſource entre les jambes de l'enfant; & cette ſource eſt le puits de *Zemzem*, actuellement exiſtant. Arabie.

Ce qu'il y a de plus magnifique dans cette maiſon ſainte, ce ſont les arcades qui entourent la place au milieu de laquelle la kaba eſt ſituée; on parle avec admiration de la quantité de lampes & de candelabres d'or & d'argent qui ornent ces arcades; ces portiques ſont deſtinés à ſervir d'abri aux pélerins, pendant les plus grandes chaleurs du jour; les marchands qui ſuivent en grand nombre les caravanes, étalent leurs marchandiſes ſous ces arcades.

Une rangée de piliers de métal, qui règne tout autour de la kaba, lui ſert encore d'ornement; des chaînes uniſſent ces piliers, & ſoutiennent une multitude de lampes d'argent.

La kaba renferme une relique des plus vénérées & des plus ſingulières; c'eſt la fameuſe pierre noire, apportée par l'ange Gabriel pour

Arabie.

la conſtruction de la ſainte maiſon. Suivant les eccléſiaſtiques, cette pierre, à ſon arrivée, était toute blanche, & d'un brillant qui éblouiſſait les yeux à quatre journées de diſtance; mais elle pleura ſi copieuſement & ſi longtems ſur les péchés des hommes, qu'elle devint opaque & enſuite toute noire. Tout muſulman, chaque fois qu'il fait le tour de la *kaba*, doit baiſer, & toucher au moins cette pierre compâtiſſante.

Les mahométans ont une ſi haute opinion de la ſainteté de la Mecque, qu'ils l'étendent encore ſur ſes environs; le territoire de cette ville eſt réputé ſacré, juſqu'à des diſtances qui ſont indiquées par des marques particulières: chaque caravane trouve dans ſon chemin une marque ſemblable, qui avertit les pélerins de mettre l'habillement modeſte avec lequel ils doivent paraître dans cette terre ſainte.

Tout muſulman eſt obligé, comme on ſait, d'aller au moins, une fois en ſa vie, à la Mecque, pour faire ſes dévotions dans les lieux ſaints. Si cette loi était obſervée à la rigueur, le concours des pélerins ſerait prodigieux, & la ville ne pourrait jamais contenir ces armées nombreuſes des gens de tous les pays, où la religion mahométane domine.

Les caravanes, déja peu nombreuſes à pro-

portion de la multitude immenſe des muſulmans, ſont composées encore d'une grande quantité de gens, qui ne font pas le voyage par dévotion. Ce ſont des marchands qui croient pouvoir tranſporter plus ſûrement, ou débiter plus facilement leurs marchandiſes; des entrepreneurs de toute eſpèce qui fourniſſent le néceſſaire aux pélerins, & des ſoldats payés par la caravane, à laquelle ils ſervent d'eſcorte. Arabie.

La plus conſidérable de ces caravanes eſt celle de la Syrie, commandée par le pacha de Damas; elle ſe joint à une certaine diſtance, à la ſeconde venant d'Egypte, & conduite par un bey qui prend le titre d'*émir hadsji*; il en vient une de l'Yemen, une autre moins nombreuſe du pays de *Laſcha*: quelques pélerins épars arrivent par la mer Rouge, des Indes & des établiſſemens des Arabes ſur les côtes d'Afrique; les Perſans ſe mettent dans celle qui part de Bagdad, & dont le pacha nomme le conducteur. Je dois ajouter que les pélerins doivent partir pour la Mecque, auſſitôt qu'ils ſont arrivés aux bornes qui marquent le commencement du territoire ſacré.

Il eſt avantageux, au reſte, à un pélerin de preſſer ſon arrivée aux lieux ſaints; ſans avoir été préſent, dès le commencement, à toutes

Arabie. les cérémonies, & ſans s'être acquitté de toutes les actes de dévotion, un homme n'acquiert pas le titre de *hadsji* : qualité recherchée parmi les Turcs, parce qu'elle donne des prérogatives réelles, & qu'elle fait reſpecter celui qui le porte. La rareté de ce titre dans les pays mahométans prouve combien on néglige l'obſervation de la loi qui ordonne le pélerinage.

Il règne une coutume ſemblable chez les chrétiens orientaux, qui font auſſi beaucoup de cas du titre de *hadsji* ou de *mokdasi*, qu'on donne aux pélerins de leur communion; pour acquérir ce titre, il ne ſuffit pas d'avoir fait le voyage de Jéruſalem, il faut avoir paſſé dans cette ville la fête de pâque, & avoir aſſiſté à toutes les cérémonies des ſemaines ſaintes.

Le keabé actuel, reconſtruit en entier pour la neuvième fois, eſt de la fondation de *Mourad* IV. Ce ſanctuaire, que tous les muſulmans ſont obligés de viſiter une fois dans leur vie, reſte cependant toujours fermé; on ne l'ouvre que six fois l'an, à des époques déterminées par la légiſlation civile; les trois premières ſont pour les hommes, les autres pour les femmes; ordinairement ils commencent à l'aurore, & finiſſent à midi; on dreſſe alors à la porte du *keabé* un eſcalier portatif; c'eſt

une opinion commune que l'intérieur de ce sanctuaire est d'un éclat éblouissant; on croit assez généralement que la nef en est habitée par des anges & des esprits célestes; & aucun musulman n'ose porter ses regards vers le plafond, dans la crainte de perdre la vue par la splendeur de ces substances spirituelles; les quatre murs sont tapissés de passages du *couran*, écrits en gros caractères; tout musulman qui entre dans ce sanctuaire est obligé de faire une prière devant chacun de ces quatre murs, & de poser la tête contre les quatre angles, à mesure qu'il passe d'un mur à l'autre; dans cette posture, la religion semble permettre aux hommes & aux femmes de demander au ciel des graces relatives aux biens temporels, pourvu cependant, disent les ministres de la loi, qu'une foi vive anime & sanctifie leurs vœux, afin de pouvoir compter sur l'intercession efficace & toute-puissante du prophète auprès de l'éternel. Arabie.

Dans les trois jours consacrés à cet acte de dévotion pour les hommes, toute la ville est en mouvement : un zèle fanatique y occasionne souvent les plus grands désordres : les efforts, les excès auxquels on s'abandonne pour pénétrer des premiers dans ce lieu saint, entraînent assez souvent les scènes les plus san-

glantes. Comme la porte en eſt placée à la
Arabie. hauteur d'un homme, il arrive preſque toujours que l'on marche ſur la tête & ſur les épaules de cette multitude, dont le flux & le reflux, au rapport des pélerins eux-mêmes, offrent dans toute l'étendue extérieure du *keabé*, le tableau effrayant d'une mer agitée. Il eſt d'uſage que les perſonnages les plus diſtingués, tels que les *pachas de Damas* & de *Djidda* n'entrent dans ce tabernacle que pendant la nuit, pour ne pas s'expoſer aux haſards inévitables dans ces momens, où le fanatiſme du peuple n'écoute ni la voix des chefs, ni les ordres de la police.

Le temple, au milieu duquel s'élève le keabé, diffère dans ſa forme & dans ſa conſtruction des moſquées ordinaires. Fondé par le célèbre *Couſſa*, l'un des ayeux du prophète, il ſe conſerva dans le même état pendant plus de neuf ſiècles; mais en 1400, il fut réduit en cendres par l'imprudence d'une femme qui y brûlait des parfums; & ce déſaſtre, dit un auteur mahométan, ſembla annoncer tous les malheurs dont *Timour* accabla l'univers. Trois ans après, il fut réédifié; mais étant tombé en ruines au bout d'un ſiècle & demi, la maiſon ottomane le fit reconſtruire ſur de nouveaux fondemens; cette entrepriſe commencée, en

1571, ne fut achevée que cinq ans après. C'eſt alors qu'on éleva ce ſuperbe périſtyle qui règne autour du temple, & dont les colonnes de bronze, au nombre de deux cent quarante, ſupportent une multitude de dômes qui offrent le ſpectacle le plus impoſant; pendant la nuit, tout l'édifice eſt éclairé par une infinité de lampes. C'eſt ſous ce portique immenſe que le peuple ſe réunit dans le mauvais tems, ainſi que dans les fortes chaleurs de l'été, pour y faire la prière; enfin, ce monument qui a ſix minarets & dix-neuf portes, eſt regardé comme le premier & le plus auguſte de tous les temples mahométans, à cauſe du ſanctuaire keabé qu'il renferme dans ſon enceinte. Arabie.

On lit dans les auteurs mahométans une deſcription pompeuſe des offrandes faites au keabé, par la piété des princes dans les différens ſiècles, mais ſur-tout après l'établiſſement du mahométiſme. Indépendamment de ces dons, pluſieurs des princes muſulmans ont encore ſignalé leur piété par les fondations & les établiſſemens qu'ils ont conſacrés dans cette cité aux beſoins de l'humanité ſouffrante, & à l'inſtruction de la jeuneſſe; un roi de Bengale y a fondé un hôtellerie, un grand hôpital & un beau collége, auquel il attacha des revenus conſidérables pour l'entretien de ſoixante

étudians & de quatre profeſſeurs. Le fameux
Arabic. *Berseba*, roi d'Egypte, fit, entre autres établiſſemens, celui d'entretenir tous les ans un certain nombre de chameaux, de tentes, de fours, de réſervoirs, de boucheries, ſur pluſieurs des routes de *la Mecque*, & particuliérement du côté de l'Égypte, pour la ſubſiſtance & la commodité des pélerins indigens.

La *Mecque*, qui, par ſa ſituation au milieu d'une chaîne de montagnes, a toujours été expoſée à de fréquentes inondations, en eſſuya, en 1682, une terrible qui ſubmergea preſque tout ſon territoire, emporta pluſieurs maiſons, & fit périr une multitude d'hommes & de beſtiaux. Le ſanctuaire même fut extrêmement endommagé. Mahomet IV n'épargna rien pour mettre déſormais la Mecque à l'abri de cette déſolation ; il envoya ſur les lieux ſon premier écuyer, qui, par des travaux conſidérables, oppoſa d'un côté des digues à l'impétuoſité des eaux, & de l'autre, en facilita l'écoulement. A toutes ces dépenſes que la piété des princes ou des grands conſacra de ſiècle en ſiècle aux beſoins de la Mecque, & à la décoration de ſon temple, les ſouverains ajoutaient encore tous les ans de fortes ſommes pour le ſoulagement des pauvres & des autres

claſſes des citoyens; les ſultans ottomans, en ſuccédant à leurs droits, n'ont pas dégénéré de leur munificence. Arabie.

La pierre noire, ainſi nommée à cauſe de ſa couleur, eſt placée à hauteur d'homme, ſur l'un des angles du *keabé*; ſon origine, comme celle du ſanctuaire, ſe perd dans la nuit des tems; la vénération qu'on lui porte eſt également appuyée ſur des notions fabuleuſes. Suivant les auteurs nationaux, cette pierre eſt regardée comme le gage ou le ſymbole précieux de l'alliance que Dieu fit avec les hommes dans la perſonne d'*Adam*. Ce patriarche paſſant par la plaine *Vadi-y-Nœumaan*, y fut arrêté par l'ange Gabriel, qui lui toucha les épaules, & dans l'inſtant il en ſortit une légion d'êtres ſpirituels; c'était ſa poſtérité entière, c'était tout le genre humain; ces eſprits ſe partageant en deux corps, ſe rangèrent les uns à ſa droite, les autres à ſa gauche; les premiers étaient prédeſtinés à profeſſer l'iſlamiſme, & les autres repréſentaient le reſte des nations de la terre; alors l'Éternel apparaiſſant au milieu d'une nuée, leur demanda s'il n'était pas leur Dieu? tous répondirent d'une même voix, *oui*; ce qui fait conclure à un docteur que tout mortel naît muſulman; d'après cette confeſſion, l'Être ſuprême leur donna

Arabie.

ſa loi : elle fut gravée en caractères myſtérieux, ainſi que les paroles de l'alliance ſur cette pierre noire, qu'*Adam* emporta avec lui en ſortant du paradis terreſtre. L'Éternel la dépoſa enſuite ſur la montagne de *Djebel-Eby*, d'où l'ange Gabriel la retira pour la remettre entre les mains d'Abraham, lors de la fondation du *keabé*, avec ordre de la placer à l'angle ſud-eſt, comme un avertiſſement aux fidèles de commencer toujours par-là leurs proceſſions autour du tabernacle.

Cette opinion générale des Arabes & de tous les peuples mahométans a été le principe de leur conſtante vénération pour cette pierre. Auſſi rien n'égala leur conſternation, lorſqu'au milieu de tant de guerres civiles qui déſolaient la Mecque & le reſte de l'Arabie, ils ſe virent enlever ce monument par les *Caramathes*, qui pouſſèrent leurs dévaſtations juſqu'à la cité ſainte. Ce peuple anti-mahométan ne la rendit que vingt-deux ans après, en déclarant que ſa conduite dans l'enlèvement, comme dans la reſtitution de cette ancienne relique, était l'effet d'un ordre myſtérieux & d'un avertiſſement céleſte. Un ſiècle après, elle fut profanée d'une manière encore plus ſcandaleuſe, l'an 1003, au milieu des exercices publics du pélerinage. Un forcené, ſe détachant

chant de la multitude, s'approche de la pierre, tire de deſſous ſon habit une maſſe d'armes, & lui porte trois grands coups, en s'écriant: *Juſqu'à quand cette pierre noire, ainſi que Mahomet & Ali, ſeront-ils l'objet de notre adoration? Mettons fin à ce culte ſacrilége; détruiſons ce temple, & que l'iſlamiſme ſoit enſeveli ſous ſes ruines.* A ce diſcours, tous les eſprits ſe glacent: le profanateur allait prendre la fuite, lorſqu'un des pélerins tombe ſur lui, le poignard à la main. Le peuple accourt; on le met en pièces, on jète ſon corps dans les flammes. Nonobſtant les perquiſitions les plus ſévères, qui coûtèrent la vie à une infinité de citoyens, on ne put rien découvrir des motifs de cet attentat. La pierre noire ſe trouva toute mutilée: c'eſt dans cét état qu'on l'a conſervée, & qu'elle reçoit encore aujourd'hui les hommages de tous les pélerins, tels qu'ils ſont preſcrits par la religion & par la loi. Arabie.

Le keabé eſt toujours couvert d'une étoffe de ſoie noire, ſur laquelle ſont brodés différens paſſages du *coran*, analogues à la ſainteté de ce lieu & à l'acte du pélerinage. Selon la tradition, on eſt redevable de cette inſtitution à un vertueux prince qui régnait ſur l'*Yémen* avant l'établiſſement du mahomé-

Arabie. tiſme. Une nuit, ce prince rêva qu'il couvrait de ſa main tout le keabé : réveillé en ſurſaut, il prit cette viſion pour un oracle du ciel, & ordonna le même jour de couvrir le ſanctuaire de la toile la plus précieuſe qu'on fabriquait dans ſes états. Ses ſucceſſeurs ſuivirent religieuſement ſon exemple.

Ce voile ne fut converti en étoffe riche que du tems du grand-père du prophète. L'honneur de le fournir excita plus d'une fois la jalouſie de pluſieurs princes de l'orient. Ce droit, ſi important aux yeux de l'iſlamiſme & de tous les monarques mahométans, paſſa, avec l'Égypte, avec le ſacerdoce ſuprême & la ſuzeraineté de la Mecque, à la maiſon ottomane. L'Égypte a cependant conſervé le privilége de faire cette étoffe. *Achmet Ier.* fut le ſeul qui dérogea à cet ancien uſage. Quelques mois après ſon avénement au trône, informé que le voile travaillé en Égypte ne répondait pas à la majeſté du temple, il ordonna de fabriquer à Conſtantinople même une nouvelle étoffe, dont la richeſſe & le deſſin n'euſſent rien de commun avec celles qui ſervent ordinairement : on en fit une eſpèce de drap d'or de mille ſoixante pieds pour le voile, & de cinquante-un pour la ceinture. Depuis, la plupart des ſultans en

ont uſé de même, mais ſeulement à l'époque de leur avénement à l'empire. Ainſi l'Égypte reſta en poſſeſſion de ſon ancien droit de fournir ce voile tous les ans ; & c'eſt toujours un de ſes beys qui en eſt chargé, comme de la conduite des pélerins de cette province, & d'une bonne partie de l'Afrique. Arabie.

La conſécration de ce voile au *kaabé* ſe fait tous les ans avec la plus grande ſolemnité. Dans le tems que la troupe des pélerins fait les ſacrifices à *Mahallé-y-Mina*, dans la matinée du premier jour de la fête, le bey prend les devans, entre dans la cité, & va droit au temple, où il remet pompeuſement le voile ſacré, aſſiſté de tous les miniſtres attachés au ſervice du ſanctuaire. Les *délils*, qui en ſont les gardiens, ôtent l'ancien voile, & y ſubſtituent le nouveau. Il eſt toujours garni en dehors d'une ceinture.

Le voile & la ceinture que l'on ôte du ſanctuaire, ſont révérés comme des reliques : autrefois on les adjugeait à la tribu de *Bena Schibé*, comme ſpécialement chargée du ſoin & de l'entretien de ces ornemens : on les coupait en différentes pièces, qui ſe diſtribuaient parmi les principaux de cette tribu. Le calife Omar Ier, abolit ce privilége, & ordonna que tous les mahométans qui allaient rendre leurs

Arabie.

pieux hommages au ſanctuaire, y participeraient également. Mais comme le nombre des pélerins augmentait tous les ans, par le progrès du muſulmanisme, la difficulté de ſatisfaire ſur ce point les vœux de la multitude, engagea les califes, ſes ſucceſſeurs, à abandonner les anciens voiles aux miniſtres & aux *delils* du keabé : cet objet eſt pour eux d'un rapport conſidérable ; ils les coupent en lambeaux, les vendent au poids de l'or, & ceux qui les achètent, les gardent & les laiſſent à leur famille comme des monumens précieux de la religion. Les moſquées ont une ou deux de ces pièces, dont on ſe ſert dans les funérailles pour couvrir le cercueil des morts, ſurtout ceux des femmes & des enfans. La maiſon ſouveraine eſt preſque la ſeule qui laiſſe pour toujours ces voiles ſacrés ſur les mauſolées des monarques, des princes & des princeſſes du ſang.

Une fois tous les ſept ans, l'ancienne ceinture appartient en entier au ſouverain : c'eſt dans l'année du grand pélerinage, lorſque la fête des ſacrifices tombe au vendredi ; l'ancienne ceinture eſt alors envoyée au ſérail où on la reçoit avec tout l'appareil de la religion. La goutière d'or, longue de quatre pieds, eſt placée ſur le haut du *keabé*, entre l'angle d'*I-*

rak & celui de la Syrie : elle eſt deſtinée à l'écoulement des eaux de pluie, parce que le toit du ſanctuaire eſt en plate-forme, comme le ſont les édifices de la Mecque, de Médine & de preſque toute l'Arabie. A la première pluie, dont le ciel toujours d'airain en Arabie, vient favoriſer la cité, le peuple, en foule, court ſe placer ſous cette goutière pour ſe laver & ſe purifier avec ces eaux réputées ſaintes par leur écoulement du ſanctuaire. Si ce bienfait du ciel ſe déclare dans les jours conſacrés au pélerinage, il devient alors funeſte à beaucoup de citoyens : l'ardeur avec laquelle s'y précipite la multitude enthouſiaſte des pélerins, entraîne ſouvent des déſordres qui dégénèrent preſque toujours en ſcènes tragiques. Arabie.

Le puits ſacré de *Zemzem* eſt au-deſſous d'une ſtation voiſine du temple : voici comment on raconte ſon origine prétendue miraculeuſe. *Agar* étoit aſſiſe avec *Iſmaël* ſur le ſol où eſt aujourd'hui le keabé ; preſſée par une ſoif extrême, elle parcourt les plaines & les collines d'alentour, ſans découvrir ni eau, ni aucune trace d'hommes : accablée de fatigue et de douleur, elle revient éplorée vers ſon fils, lorſque tout-à-coup l'ange Gabriel apparaiſſant au lieu appellé *Zemzem*, frappe la terre de ſes ailes,

Arabie.

& auſſitôt il en jaillit une ſource d'eaux douces, ſalubres & abondantes. C'eſt là l'origine de cette vénération profonde que l'on conſerve encore aujourd'hui pour les eaux de *Zemzem*.

Quoique les pélerins ne ſoient réellement obligés de boire de cette eau qu'à la ſuite des tournées de congé qu'ils font autour du *keabé*, le jour de leur départ; pluſieurs cependant ſe font un devoir d'en boire le jour même de leur arrivée, ainſi que dans la fête des ſacrifices; c'eſt ordinairement à la ſuite de leur marche autour du ſanctuaire : on porte l'eau à la bouche avec une dévotion extrême, & en récitant des prières; pluſieurs même s'en verſent quelques ſeaux ſur la tête, & ſur tout le corps en ſigne de purification. En quittant la Mecque, tous les pélerins ont également ſoin d'en emporter des fioles, dont ils ne font que verſer quelques gouttes dans celles qu'ils boivent pendant tout le voyage.

Le chameau ſacré, avec un ſecond, l'un & l'autre entourés d'une trentaine de *baliadjys*, ſont conduits aux différentes ſtations que font les pélerins hors de la ville, l'avant-veille & la veille du *beyram*, ſur-tout à celle du mont *Arafath*. On place ſur le dos du premier, un pavillon en forme de ſiége : ces chameaux ſont

magnifiquement parés, & ont le cou garni d'un chaînon d'argent : on ne les pare avec cette magnificence qu'en mémoire du chameau qui portait le *Mahhsil* ou siége du prophète, dans ses voyages, comme dans ses expéditions guerrières : c'était une espèce de trône où il se plaçait pour rendre la justice aux peuples : on suppose même que ces chameaux sont de la race de celui que montait ordinairement Mahomet. La présence du second chameau n'a d'autre objet que de remplacer le premier en cas d'accident. L'un est gardé en Syrie par le pacha de Damas, qui le conduit tous les ans à la Mecque, avec la caravane des pélerins, & l'autre en Égypte, par l'un des beys de cette province, chargé aussi de la conduite des pélerins qui partent de cette contrée pour l'Arabie : ces deux chameaux sont conservés soigneusement dans ces deux endroits où leur race est censée se perpétuer sans mélange, & d'une manière, pour ainsi dire, miraculeuse. Cette cérémonie est encore symbolique : elle a été instituée en l'honneur du prophète, qui ne faisait jamais que sur un chameau ses courses de la Mecque au mont *Arafath*, & en mémoire des vingt chameaux magnifiquement parés qu'il fit marcher avec trois cents officiers de sa maison, à la suite d'*Ebubekir*, lorsqu'il le chargea,

Arabie.

Arabie.

l'an 9 de l'égire, de conduire les pélerins à la Mecque, ſous le titre d'*Emir-ul-Hadyhs*.

Le temple de la Mecque eſt le ſeul de tout l'empire ottoman où le culte public eſt permis, ſuivant les ſtatuts des quatre rits orthodoxes du muſulmaniſme. Il exiſte, à cet effet, autour du keabé, quatre édifices conſacrés chacun au culte particulier des différens ſectateurs de ces rits : ce ſont, pour ainſi dire, quatre différentes chapelles déſervies chacune par quatre *ſcheiks*, douze *khatibs*, quinze *imans*, ſoixante *muezzinn* & cent *delils*.

Ainſi, les cinq prières du jour, qui conſtituent le ſervice divin chez les muſulmans, ſe font ſéparément dans chacune de ces ſtations. Mais la prière publique des vendredis à midi, & l'oraiſon paſchale dans les deux fêtes de *beyram*, ne ſe récitent jamais ſéparément ; dans ces ſolemnités le culte public exige la réunion de tous les muſulmans des quatre rits. L'office alors ſe fait en corps d'aſſemblée, & tour-à-tour dans l'une des quatre ſtations : par-là elles participent toutes d'une manière égale aux mêmes avantages & aux mêmes diſtinctions, ſoit religieuſes, ſoit politiques.

Le culte public ſe fait alors avec différentes cérémonies qui ne s'obſervent point ailleurs, même dans la capitale. A l'heure de la

prière, le *khatib* paraît couvert de la tête aux pieds d'un *ſchal blanc*, & accompagné de trois autres *khatibs* de la même chapelle ; l'un marche devant lui avec un bâton paſtoral très-riche & très-artiſtement travaillé ; les deux autres ſont à ſes côtés, chacun tenant en main un grand drapeau : le bâton paſtoral eſt le ſymbole de celui de Moyſe, & les drapeaux rappèlent les pratiques uſitées par le prophète, lorſqu'il s'acquitait en perſonne de ces fonctions ſacerdotales. Arrivés aux pieds de la chaire, les deux derniers *khatibs* y plantent les deux drapeaux, l'un à droite, l'autre à gauche, & le *khatib* célébrant monte en chaire, appuyé ſur le bâton paſtoral, qu'il tient de la main droite pendant ſon diſcours. A la ſuite de cette eſpèce de prône, il deſcend & va à ſa ſtation ſe placer à la tête de toute l'aſſemblée, pour faire en commun la prière. C'eſt alors qu'il ſe dépouille de ſon *ſchal* : ce manteau ne ſert qu'à le garantir de toute ſouillure, ſoit pendant la marche, ſoit pendant le diſcours. Si le manteau vient à ſe ſouiller, il ſuffit au *khatib* de le quitter pour conſerver en lui la pureté néceſſaire dans l'exercice de ſes fonctions ; autrement il ſerait obligé de les ſuſpendre & de recourir à des purifications : ces cérémonies ſont encore plus pompeuſes

Arabie.

Arabie. dans la fête des sacrifices. Deux officiers prennent les devans, & se placent sur le haut de la chaire, l'un comme commissaire de la Porte, l'autre au nom du schérif de la Mecque : chacun tient une riche fourure de *zibeline*, dont ils revêtent le *khatib ;* le premier, au moment qu'il profère le nom du sultan, & l'autre, dès qu'il fait mention du nom du schérif.

Rien n'égale le zèle & l'empressement de tous les peuples qui professent l'islamisme, à s'acquitter du pélerinage de la Mecque ; les anciennes traditions relatives à l'origine du keabé ; la profonde & constante vénération des Arabes payens pour ce tabernacle ; la politique qu'eut Mahomet de consacrer ces mêmes opinions, & de présenter la visite du sanctuaire comme un précepte divin, & l'un des principaux articles de sa doctrine ; la dévotion avec laquelle il s'en acquittait lui-même : enfin, l'exemple de ses disciples, de ses successeurs & des musulmans de tous les siècles concourent à faire regarder encore aujourd'hui comme absolue & indispensable en soi l'obligation de visiter au moins une fois en sa vie le temple de la *Mecque*. Les premiers califes établis à *Médine* étaient très-attentifs à donner eux-mêmes, sur ce point, des exemples édifians à leurs peuples. Si tous les califes *ommiades* qui régnèrent

à *Damas* ne remplirent pas cette obligation en perſonne, c'eſt qu'ils furent toujours arrêtés par les diſſentions & les guerres civiles qui déſolèrent l'Arabie. Les premiers califes *abaſſides* établis à *Bagdad*, remplirent très-exactement ce devoir religieux. *Haroun* l^er^. ſurnommé *Reſchid*, le renouvellait tous les deux ans : il avait pour maxime de ſe livrer alternativement à cet exercice & aux expéditions guerrières contre les ennemis de la religion & de l'état : dans les années même où il marchait en perſonne à la guerre, il envoyait à ſa place trois cents mandataires, qui faiſaient à ſes frais le voyage de la *Mecque*, & qui, à leur retour étaient encore généreuſement récompenſés. Arabie.

Des exemples auſſi puiſſans durent entretenir chez les peuples mahométans, ce zèle & cet enthouſiaſme, qui, perpétués de ſiècle en ſiècle, leur ont fait ſurmonter avec une conſtance étonnante les haſards & les difficultés d'un voyage ſi long & ſi pénible. Auſſi voit-on chaque année plus de cent mille muſulmans de tout ſexe, de tout âge, de toute condition, s'acheminer des diverſes contrées de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique vers le *keabé de la Mecque*. Il eſt des années où le nombre des pélerins va juſqu'à cent cinquante

Arabie.

mille. Selon une opinion populaire, il ne peut jamais y en avoir moins de ſoixante-dix mille, parce que c'eſt le nombre arrêté dans les décrets du ciel, & que toutes les fois qu'il reſte inférieur, les anges y ſuppléent d'une manière inviſible & miraculeuſe.

Quelque faible que puiſſe être ſa foi, un muſulman ſacrifie tout à ce devoir eſſentiel de ſon culte. L'importance de ce précepte aux yeux de l'iſlamiſme eſt telle, que ceux qui ſe trouvent forcés d'en différer l'exécution, de remettre le voyage d'une année à l'autre, ſont toujours obligés de nourrir dans leur cœur le deſir & l'eſpoir de s'en acquitter avant leur mort. Pour diſſiper leurs ſcrupules & ſoulager leur conſcience du poids de cette obligation, les perſonnes opulentes, les officiers en charge, ceux qui ſont revêtus de quelque dignité, ne manquent jamais d'y ſuppléer par des aumônes qu'ils envoient tous les ans aux pauvres de l'Arabie, & par des ſecours aux pélerins, peu favoriſés de la fortune. Lors même qu'ils perdent l'eſpérance d'accomplir en perſonne ce précepte du pélerinage, pour cauſe de vieilleſſe, de maladie mortelle, ou autres empêchemens légitimes, ils ne manquent jamais de s'en acquitter par la voie d'un mandataire. C'eſt ce qui arrive ordinairement aux fem-

mes, aux grands de l'état, aux princes & princeſſes du ſang, au ſultan lui-même, à qui des raiſons publiques ne permettent pas de s'abſenter long-tems de ſa capitale. Cette raiſon eſt du nombre des empêchemens légitimes énoncés par la loi. Arabie.

Ainſi, nul monarque ottoman n'a juſqu'ici entrepris le voyage de la Mecque. *Oſman II* eſt le ſeul qui ait formé ce projet à la ſuite de ſa malheureuſe expédition contre les Polonais. Il eſt vrai que l'objet principal & ſecret de ce voyage était de ſe rendre au Caire, pour y créer une nouvelle milice, toute compoſée d'Égyptiens, avec laquelle il ſe propoſait de détruire celle des janiſſaires. On ſait que ce projet funeſte couta à ce jeune prince le trône & la vie, & fit couler des flots de ſang dans la capitale, & dans preſque toutes les provinces de l'empire.

Si des raiſons politiques empêchent les princes ottomans de s'acquitter en perſonne du pélerinage, ils ſont cependant cenſés y ſatisfaire tous les ans par voie de ſubſtitution, aux termes de la loi. En effet, ils ſont repréſentés à la Mecque, dans l'ordre religieux & ſacerdotal, par le *molla* de cette cité, & dans l'ordre civil & politique, par un officier de la cour, ſous le titre de *ſurré-éminy*, & même

Arabie.

par le pacha de Damar, ſous celui d'*émir-ul-Hadjid.*

Le pélerinage de la Mecque a fait de tout tems un article eſſentiel de l'adminiſtration politique dans une monarchie où le ſouverain, réuniſſant les deux pouvoirs, eſt regardé comme le chef ſuprême de la religion, & comme l'auguſte dépoſitaire des clefs du *keabé.* Auſſi ce point du culte extérieur qui intéreſſe tout-à-la-fois la religion, la politique, la gloire même & la dignité du monarque ottoman, fait l'objet de ſon attention principale, & de l'emploi conſidérable d'une partie des deniers royaux.

La ſubſiſtance des différentes hordes arabes, qui ne vivent que des libéralités du ſultan; l'entretien des chemins publics, depuis Conſtantinople juſqu'à la Mecque; les réparations continuelles des réſervoirs d'eau & des bâtimens qui ſervent de dépôts pour les vivres, depuis Damas juſqu'à la cité ſainte; les ſommes conſidérables portées annuellement par le *ſurré-éminy*; les denrées que ſont obligées de fournir l'Égypte & la Syrie; l'emploi de preſque tous les revenus publics de *Dsjidda*, & d'autres villes circonvoiſines; enfin, la marche du *pacha de Damas*, prépoſé à la conduite des pélerins, forment tous les ans une dépenſe très-forte du tréſor impérial.

CHAPITRE VIII.

Du Schérif de la Mecque, & du Pacha de Dsjidda. — De la ville de Médine, & du Sépulchre du Prophète. — Son Portrait, d'après les auteurs arabes. — Courte notice du Couran.

Arabie.

Le *schérif* de la Mecque reçoit tous les ans le corps des pélerins à la tête d'une armée d'environ cinquante mille hommes, tous arabes *nomades*, soumis à sa puissance : ils marchent presque nuds, sur-tout dans les fortes chaleurs de l'été, & sont armés de fusils, de pistolets, de lances, de piques & de javelots. Le *schérif* en forme un cordon depuis le mont *Djebel-Arafuth*, jusqu'à celui de *Djébel Schérif*. Il couvre ainsi toute la troupe des pélerins pendant leurs stations hors de la cité, soit avant, soit après la célébration de la fête des sacrifices. Ce corps de troupes est aussi chargé de la police intérieure & du maintien de l'ordre parmi les pélerins même.

L'autorité du *schérif* est presque absolue

Arabie.

dans tout le *Hidsjas*. C'eſt toujours un prince de la maiſon des *Beno-Kitadé*, iſſue d'Ali, par la branche de *Haſſan*, qui occupe le ſiége de la Mecque depuis environ huit ſiècles. Ces princes ſont ordinairement diſtingués par la forme de leur turban, garni d'ailleurs de groſſes houpes, dont les fils d'or tombent ſur leurs épaules. La dignité de *ſchérif*, quoiqu'héréditaire, éprouve quelquefois des révolutions, par l'ambition des autres princes de la même maiſon. Le droit d'aîneſſe n'eſt pas toujours reſpecté; ſouvent il cède à la force & à l'uſurpation. L'autorité d'un nouveau *ſchérif* n'eſt cependant réputée légitime qu'autant qu'elle eſt formellement reconnue par le monarque ottoman, en ſa qualité d'*iman* ſuprême, & de dépoſitaire des clefs du *keabé*. La politique conſtante de la Porte eſt d'accorder l'inveſtiture d'uſage, à celui qui réunit en ſa faveur les vœux des citoyens de la Mecque : cette inveſtiture conſiſte en un manteau de drap d'or, doublé de martre zibeline, que le ſultan envoie au *ſchérif*, avec un diplome de création. La cérémonie du manteau ſe renouvèle tous les ans, & eſt toujours accompagnée d'une lettre de ſa hauteſſe, en ſigne de faveur & de bienveillance. L'officier, chargé de cette commiſſion, part de Conſtantinople ordinairement deux

deux mois avant le *ſurré-éminy*. La lettre que ce dernier reçoit au ſérail, le jour de ſon audience de congé, recommande expreſſément tous les pélerins aux ſoins actifs & vigilans du ſchérif. Ces deux lettres ſont d'étiquète. Le ſchérif fait ſa réponſe dans le même eſprit. Arabie.

Nonobſtant le pouvoir ſouverain qu'exerce le ſchérif à certains égards, l'autorité des *pachas* de *Damas* & de *Dsjidda* conſerve une grande influence ſur la diſcipline des hordes arabes qui habitent les frontières des provinces où commandent ces deux gouverneurs. Celui de *Dsjidda* eſt en même tems adminiſtrateur de tous les biens conſacrés à l'entretien du temple de la Mecque & de ſon ſanctuaire, ſous les ordres & ſous l'inſpection du ſchérif lui-même. Le pacha de *Dsjidda*, par cette raiſon, eſt obligé de ſe rendre tous les ans à la Mecque, aux approches du pélerinage.

Les fonctions d'*iman*, dans les différens exercices qui conſtituent l'acte de pélerinage en corps, ſont de la plus grande importance aux yeux de l'iſlamiſme. Toutes ont été conſacrées par la loi, d'après l'exemple du prophète & des premiers califes ſes ſucceſſeurs, très ſcrupuleux à s'en acquitter en perſonne. L'inquiète & jalouſe politique des monarques ottomans a enlevé cette prérogative aux ſchérifs de la

Arabie.

Mecque, pour en revêtir le molla de la Mecque, qui l'exerce tous les ans au nom & à la place du ſultan ſon maître. C'eſt donc ce magiſtrat qui fait aujourd'hui l'annonce des trois *khoutbbés* relatifs au pélerinage; c'eſt lui qui conduit le corps des pélerins hors de la ville, dans les différentes ſtations preſcrites par la loi; c'eſt encore lui qui remplit, la veille du *beyram*, les fonctions de l'*imameth*. Placé à la tête de toute la troupe, il fait ſucceſſivement deux des prières du jour dans une même heure canonique.

Il veille en même tems, avec les miniſtres du *keabé*, à ce que chaque pélerin s'acquitte en ſon particulier de toutes les pratiques ordonnées par la loi dans cet exercice religieux. Le molla préſide encore à la ſtation du mont *Arafath*, qui a lieu la veille du beyram: monté ſur un cheval, & placé ſur une eſpèce de terraſſe aux pieds de la montagne, il commence le cantique *telbyré*, & en donne le ſignal à la multitude, avec un mouchoir blanc qu'il tient de la main droite. Au moment où le ſoleil diſparaît de l'horizon, il ſe met en marche le premier, & dirige ſes pas vers *Muſdélifé*. Ce moment eſt effrayant, ſouvent même funeſte à une infinité de pélerins. L'enthouſiaſme les fait courir à toutes jambes

pour arriver les premiers dans l'enceinte des quatre pyramides. Dans ce tumulte, pluſieurs ſont, ou étouffés par la foule, ou écraſés ſous les pieds des chameaux. Mais rien n'eſt comparable au déſordre qu'entraîne preſque toujours le fanatiſme des deux partis de Syrie & d'Égypte, qui, chargés de la conduite des chameaux ſacrés de ces deux provinces, ſe diſputent l'honneur de cette courſe religieuſe: les uns & les autres pouſſent & animent leurs chameaux avec des cris & des hurlemens épouvantables. Dans la chaleur de leur marche, ils ſe heurtent, s'entrechoquent; & en viennent quelquefois aux mains: ainſi, malgré toutes les précautions de la police, malgré la préſence du ſchérif, & le corps d'armée qu'il a ſous ſes ordres, cet acte religieux ſe change quelquefois en une ſcène meurtrière. Arabie.

C'eſt en traverſant les plaines de *Muſdélifé*, au milieu de la nuit même, que les pélerins ramaſſent les petites pierres qu'ils ſont obligés de jeter le jour ſuivant à *Djemré-y-Acabé*. Les hommes les enveloppent dans les bords de leur *ihhram*, & les femmes dans ceux de leur robe, ſans jamais y faire aucun nœud. Les ſacrifices de ce jour ſe font autour de deux bourgs conſidérables. Cette vaſte étendue de terrein eſt inondée du ſang des victimes. L'abandon qu'on

Arabie.

en fait aux pauvres, y attire des pays d'alentour une multitude d'Arabes qui ſe livrent preſque toujours aux excès les plus ſcandaleux.

Enfin, toutes les pratiques, auſſi auſtères que minutieuſes, qui conſtituent le pélerinage, ſe terminent par des fêtes & des réjouiſſances dans les trois nuits du *beyram* que l'on paſſe à *Mina*, & pendant leſquelles le minaret eſt illuminé d'une manière extraordinaire : le ſchérif de la Mecque, les pachas de Damas & de *Dsjidda*, & le bey d'Égypte, ſont dans l'uſage d'y faire tirer des milliers de fuſées à leurs fraix. Ces grands officiers, ainſi que les perſonnes les plus conſidérables parmi les pélerins, occupent pendant ces fêtes les principales maiſons. La muſique militaire y joue preſque ſans interruption nuit & jour ; & une bonne partie des pélerins, ſur-tout les Égyptiens & les Arabes, s'égayent dans ces trois jours par toute ſorte de jeux & de bouffonneries qui n'ont jamais lieu alors dans aucune autre partie de l'empire.

Tous les docteurs donnent à la Mecque un caractère de ſainteté bien ſupérieur à celui de Médine : ils ſe fondent dans leur opinion ſur les graces ſingulières dont il a plu au ciel de favoriſer cette cité. C'eſt, diſent-ils, qu'elle a

été la demeure des patriarches *Abraham* & *Iſmaël;* qu'elle poſſède dans ſon enceinte la pierre noire, & les eaux ſacrées de *Zemzem;* qu'elle donna naiſſance au prophète; qu'elle reçut du ciel les premières révélations de l'iſlamiſme, & la plus grande partie du *coran;* qu'en un mot, elle fut le théâtre où Dieu manifeſta davantage ſa puiſſance par des prodiges & des miracles. Arabie.

C'eſt même une opinion générale chez tous les peuples mahométans, que jamais aucun oiſeau ne ſe repoſe ſur le toit du ſanctuaire, excepté cette race de pigeons qui s'y ſont multipliés depuis l'époque de l'iſlamiſme. On a pour ces oiſeaux une eſpèce de vénération, parce qu'on les croit iſſus des deux pigeons ſauvages qui dépoſèrent leurs œufs à l'entrée de la grotte le jour même que le prophète s'y était caché avec ſon fils, pour ſe dérober aux pourſuites des Mecquois. On croit auſſi que tout animal féroce qui met le pied ſur le territoire de cette ville, prend à l'inſtant un nouveau caractère, & devient animal domeſtique.

Les peuples ont une ſi grande vénération pour cette cité, que le gouvernement y reſpecte juſqu'aux criminels réfugiés dans le keabé ou dans ſon temple. Auſſi c'eſt le ſeul lieu d'aſyle qui exiſte dans l'empire: aucune

Arabie.

mosquée, aucun palais, le sérail lui-même, n'accordent jamais de protection à un coupable ou à un débiteur poursuivi par la loi ou par l'autorité souveraine. Ces franchises, établies par les subtilités du droit public, aux dépens des lois rigoureuses de la justice, ne sont pas connues des Ottomans; & c'est ce qui entraîne quelquefois à Constantinople des désagrémens pour les ambassadeurs ou les ministres étrangers, lorsqu'ils veulent soutenir ces immunités en faveur de ceux qui se réfugient dans leurs hôtels.

Enfin, disent les anciens docteurs, telle est la sainteté de la Mecque, qu'elle exige la vie la plus pure, la plus vertueuse & la plus édifiante dans ceux qui ont le bonheur de l'habiter. Par ce motif, plusieurs *imans* ne permettent pas aux pélerins de se fixer dans cette ville; ils craignent que l'habitude de voir continuellement le sanctuaire, ne diminue en eux cette sainte frayeur dont ils doivent être pénétrés à l'approche d'un lieu si auguste & si saint. Le calife *Omer* l'avait expressément défendu; &, tous les ans, immédiatement après le pélerinage & les fêtes du beyram, il prenait son bâton pastoral, & parcourait tous les rangs des pélerins, en répétant à haute voix ces paroles remarquables; *O vous! peuple de*

*Syrie, reprenez le chemin de Syrie. O vous! peuple de l'*Irak, *reprenez le chemin de l'*Irak, *pour conſerver & affermir dans vos cœurs le reſpect qui eſt dû à la maiſon de votre Dieu.* La difficulté de ſéjourner dans une ville ſi médiocre, & hors d'état, par ſa poſition, de fournir long-tems à la ſubſiſtance d'une multitude auſſi prodigieuſe, eſt ſans doute la raiſon politique de cette loi. Arabie.

Les pélerins n'y reſtent ordinairement que dix ou quinze jours après la célébration de la fête. Tous ont un égal intérêt de quitter promptement le pays, ſoit pour ſe rendre chez eux, ſoit pour profiter des diſpoſitions générales que fait le gouvernement pour la ſûreté du voyage. Il arrive cependant que des perſonnes de condition, ou des citoyens opulens d'un certain âge, ſe font un devoir de demeurer pluſieurs mois, & même quelques années de ſuite, ſoit à la Mecque, ſoit à Médine, viſitant tour-à-tour le keabé & le ſépulcre du prophète, & vivant dans la prière, dans la méditation, & dans la retraite la plus auſtère.

Cette opinion de l'iſlamiſme ſur la ſainteté de ces deux villes de l'Arabie ne permet point aux non-mahométans d'y pénétrer jamais. La défenſe en eſt rigoureuſe: elle date du règne d'Omer 1er. L'extrême piété de ce calife le

Arabie.

porta à expulſer pour toujours de la Mecque, comme de Médine, les chrétiens, les juifs, les payens; enfin, tous ceux qui ne profeſſent pas la doctrine de Mahomet.

Tout le territoire de la Mecque eſt cenſé participer à la ſainteté de cette ville. Il s'étend à une diſtance de trois journées du côté de Médine, de ſept milles du côté de l'Yemen & de l'Irak, & dix du côté de Dsjidda : toute cette enceinte eſt regardée comme ſacrée avec les montagnes qu'elle renferme. Il y en a une principale, nommée le *Djebel-eby-Coubeiſs*, pour laquelle on a une vénération particulière; 1°. parce que la pierre noire y fut portée par l'Éternel lui-même; 2°. parce que le corps d'Adam y fut dépoſé; 3°. parce que c'eſt du haut de cette montagne que le patriarche Abraham invita tous les peuples de la terre à la viſite du keabé; & 4°. parce que c'eſt ſur ſon ſommet que le prophète opéra le miracle de la fraction de la lune, par un ſigne de la main. Pour perpétuer la mémoire de ce prétendu miracle, les muſulmans des premiers ſiècles élevèrent ſur cette hauteur un monument en forme de grotte. Beaucoup de pélerins vont viſiter cette grotte par dévotion. C'eſt ordinairement aux pieds de cette montagne que les pélerins quittent leur mon-

ture : là auſſi les femmes s'arrêtent, & attendent juſqu'à l'entrée de la nuit que la foule ſoit écoulée du temple, pour aller s'acquitter elles-mêmes avec plus de liberté des tournées autour du ſanctuaire. Arabie.

Du côté d'*Arafath* ſont les fameuſes montagnes *Djebel*, *Hira* & *Djebel-un-Nour*, également vénérées par l'iſlamiſme, comme les lieux où Mahomet reçut de l'ange Gabriel les premiers verſets du *coran*, les lumières du ciel & le caractère de prophète. Sur le ſommet de cette dernière montagne on voit un oratoire que les pélerins les plus dévots ne manquent jamais de viſiter. A l'entrée de la Cité, ſe préſentent les ſix mauſolées des ſchérifs de la Mecque : ils ſont ſitués à l'extrémité d'un cimetière, le plus vaſte & le plus conſidérable de la ville; à côté de ces mauſolées eſt celui de *Hadidjé*, la première épouſe du prophète; il n'eſt permis qu'aux femmes d'y pénétrer, les hommes ſe tiennent à l'entrée, d'où ils rendent leurs purs hommages aux cendres de cette mère des mahométans.

Indépendamment de ces lieux conſacrés par la religion, les monumens ou les objets les plus remarquables de cette cité célèbre, ſont : 1°. le palais du *ſchérif*, ſurmonté d'un *keoſck* peint en vert; 2°. l'hôtel du *malla*, qui ſert

Arabie.

en même tems de cour de juſtice, il occupe une partie des périſtyles extérieurs du temple du côté de l'orient ; 3°. l'ancienne hôtel-de-ville, converti en moſquée avec un seul minaret ; 4°. l'hôtel du *déliler baſchy*, chef des gardiens du temple & du keabé ; 5°. celui du doyen des *imans* : on croit que cet édifice eſt élevé ſur le même ſol où était la maiſon habitée par le prophète ; 6°. le bain principal de la ville, où Mahomet faisait ordinairement ſes purifications ; 7°. le marché public où ſe fait preſque tout le commerce de la ville.

Médine, ſi illuſtre du tems du prophète & des premiers califes ſes ſucceſſeurs, comme le permier ſiége de la puiſſance mahométane, n'eſt plus aujourd'hui qu'une ville médiocre, dont les murs ſont flanqués de diſtance en diſtance, de tours & de baſtions. Le précieux avantage de poſſéder dans ſon ſein les cendres du fondateur de l'iſlamiſme, l'a fait décorer du nom de *Médine l'illuminée*. Le ſépulchre de Mahomet eſt enfermé dans un *turbé*, édifice en pierres d'une conſtruction ſimple, élevé ſur le ſol même de la maison qu'habitait autrefois *Aiſché*. L'iſlamiſme la regarde comme l'épouſe la plus chérie du prophète, comme la plus vertueuſe & la plus chaſte de toutes les femmes : elle eſt d'ailleurs diſtinguée, dans la religion, des

autres femmes de *Mahomet*, parce que c'eſt d'elle que l'on tient la plus grande partie des lois vraies & des préceptes de ce légiſlateur. Arabie.

Une tradition commune prétend qu'*Aiſché* vit en ſonge trois étendarts plantés dans la cour de ſa maiſon, & qu'en ayant demandé l'explication au prophète, il lui dit que ces trois enſeignes indiquaient trois tombeaux, le ſien, celui d'*Ebubekir* & celui d'*Omer*: l'événement, dit ici, *Ahmet Effendi*, vérifia la prédiction, puiſqu'en effet ils furent tous trois inhumés dans cette enceinte.

Ce ſépulcre, conſacré par la religion, ſous le nom de *jardin de pureté*, eſt placé au centre d'un ſuperbe temple; il eſt de même forme que celui de la Mecque. Pour donner à ce temple une certaine étendue, *Welid* Ier. voulut que l'on abattit toutes les maiſons d'alentour, même celle d'*Aiſché*, qui tombaient alors en ruines. Le gouverneur de Médine éprouva, dans l'exécution de cette ordre, les plus grandes oppoſitions de la part des citoyens: tout Médine s'éleva contre une entrepriſe que l'on regardait comme impie & ſacrilège, ſur-tout lorſqu'en remuant la terre, ſous la maiſon d'*Aiſché*, on trouva des oſſemens que les uns crurent être ceux du prophète, & d'autres ceux du calife *Omer*. Ce ne fut qu'en uſant

Arabie. de la plus grande ſévérité d'une part & de l'autre, en répandant d'immenſes largeſſes, que l'on parvint à calmer les eſprits.

Trois ans après, en allant en pélerinage à la *Mecque*, *Welid* eût la politique de paſſer par cette ville, & de viſiter le ſépulcre du prophète avec le plus grand appareil; c'eſt alors qu'il fit couvrir ce tombeau d'un riche brocard, à l'imitation de celui du *keabé*: cet uſage s'eſt perpétué depuis & s'obſerve encore aujourd'hui très-ſcrupuleuſement par les monarques ottomans: c'eſt une étoffe de ſoie rouge ſur laquelle ſont richement brodés en or des verſets du *coran*. Elle ſe travaille à Conſtantinople, & ſe renouvelle de droit à l'époque de chaque règne, & par eſprit de dévotion une fois tous les trois ou quatre ans. L'ancien voile, comme celui du *keabé* de la *Mecque*, ſert à couvrir les mauſolées des ſouverains & de tous les princes & princeſſes du ſang.

La piété de tous les monarques mahométans, ſur-tout de ceux de la maiſon ottomane, s'eſt toujours ſignalée par des dons & de magnifiques offrandes envers ce ſépulcre du prophète. On y voit encore aujourd'hui, entr'autres monumens de leurs libéralités, une lampe d'or enrichie de pierreries, & un diamant de la

valeur de quatre-vingt mille ducats. Tous les califes & autres ſouverains, qui ont viſité ce ſépulcre, en faiſant le pélerinage de la Mecque, n'ont jamais manqué de prodiguer des largeſſes aux citoyens de la ville, comme aux miniſtres du temple. Arabie.

Ils donnaient en même tems les marques les plus édifiantes de leur dévotion, lorſqu'ils rendaient hommages aux cendres du prophète : au premier aſpect du tombeau, ils avaient coutume de proférer ces paroles : *ſalut & paix à toi, ô le prophète de Dieu !* Cet uſage couta cher à un iman de la race d'*Ali*. *Harounn* Ier, qui faiſait tous les ans la viſite de l'une & l'autre cité, fut, l'an 179, accompagné au ſépulcre par le ſeptième iman, *Mouſſa Kéazim*, alors établi à Médine; le calife en entrant dans la chapelle, affecta de ſaluer le prophète en l'appelant ſon couſin : *Mouſſa keazim* eut l'imprudence d'en uſer de même, & de ſaluer auſſi le prophète en l'appelant ſon père; l'un & l'autre faiſait alluſion au degré de parenté des maiſons d'*Ali* & d'*Abas* avec Mahomet. *Harounn*, indigné de cette audace du prince, ne peut retenir ſa colère, il l'apoſtropha d'une manière outrageante, il le fit arrêter enſuite & conduire à *Bagdad*, où, quatre ans après, cet *iman* infortuné mourut dans un

Arabie.

cachot, de langueur & d'infirmité. Cet acte de ſévérité fit le plus grand tort à la réputation de *Harounn* qui, par ſes vertus & ſes talens guerriers, eſt placé, d'ailleurs à juſte titre, parmi les grands hommes de ſa maiſon. Pluſieurs *émirs* ſe permettent encore, en viſitant le ſépulcre du prophète, de l'appeler leur aïeul.

Quarante eunuques noirs ſont ſpécialement prépoſés à la garde de ce ſépulcre, ſous les ordres du gouverneur de Médine, qui en eſt le premier gardien : cet officier, qui eſt auſſi un eunuque noir, porte le titre de l'ancien, le ſeigneur du lieu Saint. Ordinairement ce ſont les *ex-kislar-aghaſſys*, qui occupent cet emploi important ; dès qu'ils ſont diſgraciés & relégués en Égypte, ils bornent tous leurs vœux au commandement de Médine, & n'aſpirent plus qu'au bonheur de conſacrer le reſte de leurs jours à la garde & au ſervice du tombeau de leur prophète.

Les fonctions ſerviles dans ce ſépulcre ſont excluſivement remplies par les quarante noirs ; ils ont ſoin des lampes & des ornemens : ils frottent, nétoyent & balayent l'intérieur de la chapelle ſépulcrale. Cet emploi leur vaut le titre de *ferraſch*, qui veut dire *balayeurs*, titre honorable & conſacré par la religion même.

Ils jouiſſent de la plus haute conſidération : ils ont, pour ſubſtituts en ſurvivance, plus de trois cents autres *ferraſchs* domiciliés dans la même ville. Tous ſont diſtingués autant par ce titre que par leur vêtement, qui conſiſte en un large manteau de drap ou de camelot blanc. Arabie.

Indépendamment de ces *ferraſchs* effectifs, il y en a encore environ deux mille ſimples titulaires : c'eſt, à proprement parler, une eſpèce de confrérie, dont les places ſont toujours recherchées avec ardeur par les premiers perſonnages de l'empire, juſqu'aux pachas à trois queues, qui forment le premier ordre de l'état. On attache à la ſeule qualification de *ferraſch* le plus grand prix dans l'ordre de la religion. Au commencement de ce ſiècle, leur nombre avait été fixé à cinq cents; mais, comme à l'époque de chaque vacance, l'enthouſiaſme multipliait à l'excès les ſollicitations, le gouvernement, pour ſatisfaire au zèle & à la piété des perſonnages diſtingués, prit le parti de partager ces emplois en moitié, en quart & en huitième, ſelon l'exigence des cas & des circonſtances ; on défère ces offices ainſi diviſés par autant de diplômes. Le *kizlar-aghaſſy* du ſérail en a l'entière diſpoſition ; & ce n'eſt jamais que d'après les mémoires qu'il

Arabie.

adreſſe au ſouverain, que s'expédient les brevets de ces officiers. Ils ſont conçus en ces termes : « L'ordre ſuprême, décoré du chiffre impérial du plus glorieux des monarques, &c. a pour objet ce qui ſuit :

« Comme le ſaint ſépulcre, jardin pur » qui égale les délices du paradis, mauſolée » embaumé de parfums qui s'élèvent juſqu'aux » cieux, de *Mahomet*, (l'ami de Dieu, le » coryphée des prophètes, l'appui des bien- » heureux, ſur qui ſoient les bénédictions les » plus pures & les plus abondantes), eſt le » ſéjour délicieux de l'archange Gabriel, & » un domicile ſacré où ſe fixent les regards » du Tout-Puiſſant, on ne doit pas douter » que le bonheur de s'attacher au ſervice d'un » lieu ſi ſaint, ſi auguſte, ne ſoit une véri- » table félicité temporelle & ſpirituelle. Auſſi » le plus illuſtre des officiers qui approchent » de mon auguſte perſonne, digne de la con- » fiance des monarques & des ſouverains, le » *kizlar-aghaſſy* actuel de ma maiſon impé- » riale, & l'inſpecteur général des biens voués » aux deux ſaintes cités de l'Arabie, m'a re- » préſenté, par un mémoire dépoſé aux pieds » de mon auguſte trône, que l'office d'un des » *ferraſchs*, conſacré au ſervice du ſaint ſépul- » cre, à Médine l'illuminée, la plus noble

de

» de toutes les cités de l'univers, ſe trouvant
» vacant par la mort de C. D. Il en avait diſ- Arabie.
» poſé en faveur de L. F., qui le ſollicitait
» dans les ſentimens de la plus ardente dévo-
» tion, comme devant mettre le comble aux
» vœux de ſa piété & de ſon bonheur. En
» conſéquence de cette diſpoſition faite par
» une ſuite de ma volonté ſuprême, & de
» cette faveur ſpéciale dont le ſuſdit *kizlar-*
» *aghaſſy* jouit auprès de ma majeſté impé-
» riale, j'ai ordonné, par un effet de ma pleine
» puiſſance & de mon autorité ſouveraine,
» l'expédition du préſent *berath*, diplôme au-
» guſte, en vertu duquel ledit C. F., ſuccé-
» dant aux droits du défunt C. D. dans l'office
» de *ferraſch* dont il était en poſſeſſion, en-
» trera, à compter de ce jour, dans l'exercice
» du même emploi, avec la liberté de nom-
» mer & de conſtituer à ſon gré un ſubſtitut,
» pour s'acquitter en ſa place & en ſon nom,
» avec le vêtement néceſſaire, & avec la mo-
» deſtie, l'humilité, la dévotion & le reſpect
» qu'exige la ſainteté de ce lieu, de tous les
» devoirs attachés à ce noble & auguſte office
» auprès du ſaint ſépulcre, qui eſt le ſeuil ſacré
» de toute interceſſion ſpirituelle auprès du
» trône de l'Éternel. Donné à Conſtantinople
» la bien gardée, &c ».

Arabie. Ces diplômes ſont écrits ſur du papier de ſoie, en groſſes lettres d'or & de couleurs : ils ſont ſurmontés du chiffre du ſultan, dont les ornemens, qui ſont en or, repréſentent une pyramide artiſtement deſſinée. Comme tous ces *ferraſchs* titulaires ſont des perſonnages de diſtinction, employés ou à la cour ou dans les provinces, ils nomment ordinairement pour leur ſubſtitut l'un des *ferraſchs* effectifs de Médine, à qui ils expédient encore leur procuration, avec une copie authentique de leur diplôme. En vertu de ces pièces, le ſubſtitut remplit les devoirs de ſon office auprès du ſépulcre, tant en ſon nom qu'en celui de ſes commettans, qui par-là ſont cenſés participer aux mérites qu'y attache l'opinion religieuſe. L'acte de procuration eſt toujours accompagné de riches préſens, ſoit en eſpèces, ſoit en effets. Ces dons, qui ſe renouvèlent tous les ans, au gré & ſelon la généroſité du *ferraſch* titulaire, ſont un objet conſidérable pour tous les ferraſchs effectifs de Médine. Ils reçoivent auſſi des largeſſes continuelles de preſque tous les muſulmans qui vont viſiter le ſépulcre. Quoique la religion n'impoſe ſur cela aucune obligation, cependant les pélerins qui reviennent de la Mecque, & particulièrement ceux qui prennent la route de Médine, vont ren-

dre leurs pieux hommages aux cendres du prophète.

Arabie.

A ſa mort, lorſqu'il fallut mettre le corps en terre, il s'éleva de grandes conteſtations: les uns voulaient qu'on le tranſportât à la Mecque, & qu'on l'inhumât dans ſa patrie; les autres ſoutenaient qu'il devait reſter à Médine, puiſque cette ville lui avait offert un aſyle contre la perſécution. Un troiſième parti était d'avis qu'on le portât à Jéruſalem, lieu de la ſépulture des prophètes. *Abubeker* termina ces différends, en rapportant ces mots recueillis de la bouche de Mahomet: *un prophète doit être enterré au lieu où il eſt mort.* Ces paroles firent loi : on creuſa la terre à l'endroit où il avait terminé ſa carrière, & l'on y deſcendit ſon cercueil. *Ali*, *Elfald*, & *Couam* entrèrent dans le tombeau, & mouillèrent, pour la dernière fois, de leurs larmes, les reſtes mortels de leur apôtre. On couvrit le corps de terre, & le peuple ſe retira.

Lorſque les funérailles furent finies, *Fatime*, la fille chérie de Mahomet, vint pleurer ſur ſa tombe; elle prononça ce diſcours entrecoupé de ſanglots:

« O mon père ! ô miniſtre du Très-Haut ! » ô prophète du Dieu miſéricordieux ! c'en » eſt donc fait ! la révélation divine eſt enſe-

Arabie.

» velie avec toi. L'ange Gabriel a pris pour » jamais ſon eſſor dans les cieux. Être-Su- » prême ! exauce mes derniers vœux ; hâte- » toi de réunir mon ame à la ſienne ; fais que » je revoie ſa face ; ne me prive pas du prix » de ſes mérites & de ſon interceſſion au jour » du jugement ». Puis prenant un peu de la pouſſière qui couvrait le cercueil, & l'approchant de ſon viſage, elle ajouta : « Lorſqu'on » a ſenti la pouſſière de ſa tombe, peut-on » trouver de l'odeur aux parfums les plus » exquis ? Hélas ! toutes les ſenſations agréa- » bles ſont éteintes pour mon cœur. Les nua- » ges que la triſteſſe élève autour de moi, » changeront en nuits ſombres les plus beaux » jours ».

Les ſouhaits de Fatime furent exaucés ; elle ne ſurvécut que quelques mois à ſon père.

Les auteurs arabes ont pris plaiſir à nous repréſenter leur prophète avec toutes les perfections de l'eſprit & du corps. *Abul-Feda*, plus ſage & moins partial, nous a laiſſé ce tableau tracé par la main d'*Ali*. Mahomet était d'une taille moyenne ; il avait la tête groſſe, la barbe épaiſſe, les paumes des mains & les plantes des pieds fortes & rudes, les os gros & compactes, le teint vermeil, les yeux noirs, le contour des joues gracieux, les cheveux

ſans friſure, & le cou blanc & uni comme l'ivoire. Arabie.

Le même auteur nous peint ainſi ſes qualités perſonnelles & ſes vertus morales. Mahomet avait reçu de la nature une intelligence ſupérieure, une raiſon exquiſe, une mémoire prodigieuſe. Il parlait peu, & ſe plaiſait dans le ſilence. Son front était toujours ſerein. Sa converſation était agréable, & ſon caractère égal. Juſte envers tous; un parent, un étranger, l'homme puiſſant, ou le faible, ne faiſaient jamais pancher la balance dans ſes mains. Il ne mépriſait point le pauvre à cauſe de ſa pauvreté, & ne révérait point le riche à cauſe de ſes richeſſes. Il employait le charme de ſon entretien à gagner le cœur de tous, & réſervait ſa familiarité pour ſes amis. Il écoutait avec patience celui qui lui parlait, & ne ſe levait jamais le premier. Conquérant de l'Arabie, il s'aſſeyait ſouvent à terre, allumait ſon feu, & préparait, de ſes propres mains, à manger à ſes hôtes.

Maître de tant de tréſors, il les répandait généreuſement, & ne gardait pour ſa maiſon que le ſimple néceſſaire. On dit de lui qu'il ſurpaſſa les hommes en quatre choſes, en valeur, en libéralité, à la lutte, & en vigueur dans le mariage. Il diſait ſouvent que Dieu

Arabie.

avait créé deux choſes pour le bonheur des humains, les femmes & les parfums.

Lorſque l'on conſidère le point d'où il eſt parti, le faîte de grandeur où il eſt parvenu, on eſt étonné de ce que peut le genre humain favoriſé des circonſtances. Né idolâtre, il s'élève à la connaiſſance d'un Dieu unique; &, déchirant le voile du paganiſme, il ſonge à donner un culte à ſes ſemblables, & qui puiſſe réunir ſous un même joug le chrétien, le juif & l'idolâtre. Ce plan était vaſte, mais impoſſible dans l'exécution. Il crut en aſſurer le ſuccès, en établiſſant un dogme ſimple, qui, n'offrant à la raiſon rien qu'elle ne puiſſe concevoir, lui parut propre à tous les peuples de la terre : ce fut la croyance d'un Dieu unique, vengeur du crime, & rémunérateur de la vertu. Mais comme il lui fallait, pour faire adopter ſa doctrine, ſe dire autoriſé du ciel, il ajouta l'obligation de le regarder comme le miniſtre du Dieu qu'il prêchait. Il prit de la morale du chriſtianiſme & du judaïſme, ce qui lui ſembla le plus convenable aux peuples des climats chauds. Savant dans l'étude de ſa langue, la plus riche, la plus harmonieuſe de la terre, que tant de poètes ont embélie, & qui exiſte depuis le commencement du monde, il s'appliqua à donner à ſa morale tout le

charme de la diction, à ſes préceptes la majeſté qui leur convenait, aux fables accréditées de ſon tems une touche originale qui les rendît intéreſſantes. Lorſqu'il vit que ſon parti ſe fortifiait, il tonna contre l'idolâtrie. Les diſgraces, l'exil, la proſcription, ne ſervirent qu'à fortifier ſon courage. S'étant préparé par ſes émiſſaires un aſyle à Médine, il arma cette ville contre la Mecque, & réſolut de dompter par les armes ceux qu'il n'avait pu ſoumettre par la force de la perſuaſion. La victoire ou le martyre fut l'alternative qu'il propoſa à ſes ſoldats. L'eſpoir d'un butin, toujours partagé fidèlement, enflamma leur courage. L'aſſurance d'un ſecours divin toujours préſent les rendit invincibles. Obligé de combattre contre l'Arabie entière, la rapidité de ſes attaques, les poſitions avantageuſes qu'il ſut choiſir, la valeur héroïque des guerriers qu'il forma, le rendirent ſupérieur à ſes ennemis. Tandis qu'il ſoufflait dans tous les cœurs le feu du fanatiſme, froid au milieu du carnage, ſon génie applaniſſait tous les obſtacles. Après huit ans de combats & de triomphes, la Mecque, forcée de céder au torrent, ouvrit ſes portes au vainqueur, & il y commanda en maître. Arabie.

De retour à Médine, il s'occupa à lier enſemble les membres épars de ſa monarchie

naiſſante, & à lui donner de la conſiſtance.

Arabie. Profond dans la connaiſſance du cœur humain, ſes gouverneurs, les généraux qu'il choiſit, furent preſque tous de grands hommes. *Abubeker*, *Omar*, *Othman* & *Ali*, ſes amis les plus diſtingués, lui ſuccédèrent à l'empire, & en reculèrent fort loin les limites. Toute cette grande péninſule, qui s'étend entre la mer Rouge & le golfe perſique, obéit à ſes lois & embraſſa ſa religion. Il ſe préparait à pénétrer dans l'empire des Grecs : plus de quarante mille guerriers, raſſemblés ſous ſes étendards, allaient ébranler le trône des Céſars, lorſque la mort arrêta ſes projets & le cours de ſes proſpérités. A cette nouvelle, Médine fut couverte d'un deuil univerſel. La peinture que nous offrent les auteurs contemporains de la conſternation générale où cette ville fut plongée, eſt effrayante, & prouve quel aſcendant Mahomet avait ſur les eſprits. Auſſi profond politique que grand capitaine, il avait établi ſa puiſſance ſur une bâſe ſi ſolide, que l'Arabie demeura fidèle à l'iſlamiſme, & que ſes ſucceſſeurs n'eurent qu'à ſuivre la route qu'il avait tracée. Il avoit ſi fort exalté l'ame des compagnons de ſes exploits, que pluſieurs d'entr'eux devinrent d'excellens généraux ; & que bientôt, ſous le nom

de Sarraſins, ils renverſèrent le trône des Perſes, démembrèrent l'empire d'orient, conquirent l'Égypte, la Syrie, l'Afrique, ſubjuguèrent l'Eſpagne; &, à force de combats & de victoires, menacèrent de donner des fers au monde entier. Tel fut l'effet de l'enthouſiaſme que Mahomet ſut inſpirer aux guerriers élevés à ſon école. Les grandes monarchies que formèrent ſes ſucceſſeurs, ſe ſont écroulées, parce que les talens ne ſe ſuccèdent pas comme les rois; mais les lois qu'il fit, ont ſurvécu à la ruine des empires. Tandis qu'enflammés par un zèle plus louable qu'éclairé, tant d'hiſtoriens nous peignent Mahomet comme un imbécille: depuis douze cents ans, une partie de la terre révère ſa mémoire, & ſuit aveuglément ſa religion. Les ſages d'entre les orientaux, qui, s'élevant au-deſſus de la foible vue du vulgaire, lui refuſent avec raiſon le titre de prophète, le regardent comme un des plus grands hommes qui aient exiſté. Arabie.

Le coran eſt le code des préceptes & des lois que Mahomet donna aux Arabes, comme chef ſuprême de la religion, & comme ſouverain. Il comprend cent quatorze chapitres, diviſés en verſets. Tous ont des titres qui, tirés ſimplement d'un mot remarquable, ne ſont point l'annonce des matières qu'on y

traite. Tous, excepté le neuvième, ont pour
Arabie. épigraphe ces mots, qui ſont le ſigne des Mahométans : *Au nom de Dieu clément & miſéricordieux*. Le coran a pour dogme, la croyance d'un Dieu unique, dont Mahomet eſt le prophète; pour principes fondamentaux, la prière, l'aumône, le jeûne du mois *ramadan*, & le pélerinage de la Mecque. La morale qu'il prêche, eſt fondée ſur la loi naturelle, & ſur ce qui convient aux peuples des climats chauds.

Le coran fut publié dans l'eſpace de vingt-trois ans, partie à la Mecque, partie à Médine, & ſuivant que le légiſlateur avait beſoin de faire parler le ciel. Les verſets furent écrits par ſes ſecrétaires ſur des feuilles de palmier & ſur du parchemin. Auſſi-tôt qu'ils étaient révélés, ſes diſciples les apprenaient par cœur, & on les dépoſait dans un coffre, où ils reſtaient confondus. Après la mort de Mahomet, *Abubeker* les recueillit en un volume. Idolâtre de ſon maître, regardant comme divin tout ce qu'il avait enſeigné, il ne s'attacha point à donner au coran l'ordre dont il était ſuſceptible, en arrangeant les chapitres ſuivant la date des tems où ils avaient paru. Il plaça les plus longs à la tête du recueil, & ainſi de ſuite.

Ce bouleverſement, dans un ouvrage qui

eſt une collection de préceptes donnés dans différens tems, & dont les premiers ſont ſouvent abrogés par les ſuivans, y a jeté la plus grande confuſion. On ne doit donc y chercher ni ordre, ni ſuite; mais le philoſophe y verra les moyens qu'un homme, appuyé ſur ſon ſeul génie, a employés pour triompher de l'attachement des Arabes à l'idolâtrie, & pour leur donner un culte & des lois; il y verra, parmi beaucoup de fables & des répétitions, des traits ſublimes, & un enthouſiaſme propre à ſubjuguer des peuples d'un naturel ardent. Arabie.

Ce livre eſt diviſé en verſets, comme les pſeaumes de David. Ce genre d'écrire, adopté par les prophètes, permet à la proſe les tours hardis, les expreſſions figurées de la poéſie. Le coran, exalté dans tout l'orient pour la perfection du ſtyle & la magnificence des images, eſt le chef-d'œuvre de la langue arabe, féconde en grands écrivains. C'eſt le jugement qu'en a porté l'antiquité. Je citerai à ce ſujet un trait conſacré dans l'hiſtoire.

Les poètes jouiſſaient de la plus haute conſidération en Arabie. Leurs meilleurs ouvrages, affichés ſur la porte du temple de la Mecque, étaient expoſés aux regards du public. L'auteur qui, au jugement des connaiſſeurs, remportait la palme, était immortaliſé,

Arabie.

Labid-enh-Sabia, poète fameux, y avait attaché un poëme de ſa compoſition. Sa réputation & le mérite de ſon ouvrage écartaient les concurrens. Aucun ne ſe préſentait pour lui diſputer le prix. On mit à côté de ſon poëme le ſecond chapitre du coran. *Labid*, quoiqu'idolâtre, fut ſaiſi d'admiration à la lecture des premiers verſets, & s'avoua vaincu.

Cette admiration, que la lecture du coran inſpire aux Arabes, vient de la magie de ſon ſtyle, du ſoin avec lequel Mahomet embélit ſa proſe des ornemens de la poéſie, en lui donnant une marche cadencée, & en faiſant rimer les verſets. Quelquefois auſſi, quittant le langage ordinaire, il peint en vers majeſtueux l'Éternel aſſis ſur le trône des mondes, donnant des lois à l'univers. Ses vers deviennent harmonieux & légers lorſqu'il décrit les plaiſirs éternels du ſéjour de délices. Ils ſont pittoreſques, énergiques, quand il offre la peinture des flammes dévorantes.

CHAPITRE IX.

Des limites de l'Yemen et de sa division. — Étendue des États de l'Iman de Sana. — Leur gouvernement.

CETTE grande province, qui comprend la plus belle & la plus fertile partie de l'Arabie, est entourée du golfe arabique & des provinces d'*Hadramaut*, de *Nedsjed* & d'*Hedsjas*. Arabie.

La nature divise l'Yemen en deux parties, qui diffèrent beaucoup pour le sol & pour le climat. Celle qui borde le golfe arabique, est une plaine aride & sabloneuse, de la largeur à-peu-près de deux journées; l'autre, qui commence où finit la première, est une contrée assez élevée, remplie de montagnes escarpées, mais fertiles, où l'air est beaucoup plus tempéré.

L'Yemen est partagé, comme le reste de l'Arabie, entre un grand nombre de souverains dont les domaines sont d'une étendue très-inégale: la principauté d'*Aden* confine vers le sud à la mer des Indes; vers l'ouest

Arabie.

& vers le nord, aux états de l'iman ; & vers l'eſt, au pays de *Jafa*.

Les terres, dont elle eſt compoſée, appartenaient autrefois à l'iman ; mais, en 1730, les habitans chaſſèrent le gouverneur, mis par l'iman, & élurent un ſcheik, qui ſe ſoutient dans une entière indépendance.

Aden, ville ancienne et célèbre, donne le nom à cette principauté; elle a encore un bon port, quoiqu'elle ſoit bien déchue de ſon état floriſſant. Son commerce n'eſt pas conſidérable, parce que ſon ſouverain ne vit pas en paix avec ſes voiſins. La ſeule marchandiſe qu'on exporte de cette ville, eſt le café qui vient du pays de *Jafa*.

La contrée, qui porte le nom de *Kaukeban*, eſt presque enclavée dans les états de l'iman. La famille qui y règne, deſcend de Mahomet par *Hadi*. Elle gouverne en toute ſouveraineté un état aſſez conſidérable.

Le ſcheik fait ſa réſidence à *Kaukeban*, petite ville peu fortifiée, mais ſituée ſur une montagne preſque inacceſſible. Il y a un chemin pavé, par le moyen duquel les chameaux chargés peuvent parvenir juſques dans la ville.

La plupart des villes & des bourgs ont des châteaux ou citadelles ſur les montagnes du voiſinage. Ces précautions paroiſſent néceſ-

faires pour la défenſe d'un ſouverain foible contre un voiſin puiſſant, tel que l'iman de *Sana*. Arabie

Wadi-laa eſt une vallée fertile en café ; dans ſes environs, il y a des ſources chaudes & minérales.

La contrée étendue, qui eſt partagée entre pluſieurs ſcheiks alliés, s'appèle le pays des montagnards; mais on la nomme à l'ordinaire *haſchid-ubekil*, du nom général des confédérés. L'eſprit républicain eſt ſi rare en Aſie, que cette contrée peut paſſer pour une des ſingularités de l'orient.

Ce pays montueux eſt rempli d'une foule de *ſcheiks*, dont chacun gouverne ſon territoire en ſeigneur indépendant. Ces ſcheiks, ſentant l'impoſſibilité de réſiſter ſéparément à un voiſin puiſſant, ſe ſont ligués pour s'aſſiſter réciproquement.

Il eſt difficile, en Europe même, de ſe mettre en peu de tems au fait de la conſtitution d'un état : dans l'orient, la choſe eſt preſque impoſſible ; je n'ai point pu apprendre quelles ſont les lois & les conditions de cette ligue de petits ſouverains.

Ces alliés & leurs ſujets ſont beaucoup plus guerriers et meilleurs ſoldats que les autres Arabes. L'iman de Sana & le ſhérif de la

Arabie.

Mecque entretiennent chacun pluſieurs régimens de ces montagnards : ces montagnards exigent d'être commandés par les officiers de leur nation. Par cette raiſon, l'iman craint de ſe brouiller avec les confédérés. Quand ils attaquent l'état de Sana, leurs compatriotes, qui ſont au ſervice de l'iman, ſe révoltent & ſe joignent à l'armée de la ligue.

Le pays que ces alliés habitent, eſt d'une bonté aſſez inégale. Il y a cependant au milieu des montagnes des vallées très-abondantes en fruits; & les hauteurs même ſont cultivées & fertiles. Il contient beaucoup de châteaux, mais peu de villes conſidérables : celle de *Keivan*, dans le diſtrict de même nom, eſt remarquable; on y voit des ruines d'un palais, qui ſont d'une haute antiquité.

La principauté d'*Aba-Ariſch*, nommée ainſi d'après ſa capitale, eſt proprement une partie du *Tehama*, & s'étend le long du golfe arabique, depuis le gouvernement vers le nord, l'eſpace de deux degrés de latitude. Son terroir eſt comme celui du reſte de l'Yemen, ſec & aride, par-tout où il ne peut pas être arroſé par les eaux des rivières qui deſcendent de la partie montueuſe de l'Yemen.

Ce pays faiſait, il n'y a pas long-tems, partie des états de l'iman. Les ſouverains de

Sana

Sana ont à l'ordinaire la politique de confier le gouvernement de leurs provinces uniquement à des gens de baſſe naiſſance, à des eſclaves, qui n'aſpirent pas ſi aiſément à l'indépendance, comme fait la nobleſſe arabe. Mais un des derniers imans eut l'imprudence de nommer un noble, qui, en ſe ſoulevant contre ſon maître, vérifia le propos des Arabes, que les deſcendans de Mahomet ont tous la ſoif de régner. Arabie.

Les endroits remarquables de la principauté d'*Abu-Ariſch*, ſont la capitale du même nom, ville murée & réſidence du ſchérif, & la ville de *Dsjeſan*, ſituée ſur le golfe arabique, dans un pays fertile. Cette ville fait un commerce aſſez important de ſéné, qui croît abondamment dans ſon territoire, & de café, qui vient des montagnes. Elle trafique auſſi avec les ports de la côte oppoſée de l'Afrique; mais elle n'entretient aucune communication avec les ſujets de l'iman. Le reſte de la principauté conſiſte dans quelques petites villes & dans pluſieurs gros villages.

Les Arabes nomment *Sahan* le pays montueux ſitué entre celui de *Haſchid-u-Bekil* & l'*Hedsjas*: ce pays, aſſez étendu, eſt riche en fruits de toute eſpèce, principalement en excellens raiſins: on y trouve auſſi des mines

de fer. On prétend que les habitans de cette
Arabie. contrée parlent le meilleur arabe, & le plus conforme à celui de l'alcoran, livre, au reſte, dont ils ne connaiſſent preſque pas le nom.

Leurs mœurs diffèrent beaucoup de celles des Arabes des villes de l'Yemen. Rarement ils ont plus d'une femme; & leurs filles ne ſe marient qu'après leur quinzième année; au lieu que dans les états de l'iman on voit des femmes de neuf à dix ans. Ils ſe nourriſſent de viande, de miel, de lait, de quelques herbes. La contrée leur fournit en abondance ces alimens. Avec une nourriture ſi ſimple & ſi frugale, ils parviennent à l'âge le plus avancé, & conſervent la vue juſqu'à la fin de leurs jours. Ils ſont hoſpitaliers; et, malgré cela, voleurs auſſi redoutables que les Bedouins du déſert.

Il y a dans ce pays beaucoup de ſeigneuries indépendantes. La principale eſt celle de *Saade*, qui donne son nom à la capitale, où eſt une douane qui rapporte beaucoup au ſouverain. Tout ce qui ſort des états de l'iman, paſſe par cette ville, & y paie des droits conſidérables.

Nedsjeran eſt ſitué dans une contrée agréable & bien arroſée, à trois journées de *Saade*. Ce petit pays eſt fertile en blé & en fruits.

Ses pâturages ſont excellens, & ſes chevaux & ſes chameaux recherchés dans toute l'Arabie. La capitale de cette ſouveraineté eſt *Nedſjeran*, ville ancienne & célèbre dans l'hiſtoire des Arabes : les autres endroits ſont de peu d'importance. Arabie.

Le petit pays de *Kachtan* eſt ſitué dans les montagnes, à trois journées au nord de *Nedſjeran*. J'ai vu à Loheya un homme diſtingué de cette contrée, qui avait amené à Sana un train de chevaux pour l'iman : cet homme étant entré en défiance à cauſe de mes queſtions, ne voulut me donner aucun éclairciſſement concernant ſa patrie.

Nehhm eſt un petit diſtrict, poſſédé par un ſcheik, qui inquiète ſouvent l'iman : il poſſède quelques petites villes peu conſidérables, avec une montagne fertile & remplie de villages.

Le petit pays de *Kaulan* a un ſcheik indépendant, iſſu d'une très-ancienne famille : dans cette principauté ſe trouve la ville de *Tanaeim*, célèbre parmi les juifs arabes, qui y avaient anciennement leur principal établiſſement, & un grand nombre de belles ſynagogues ; aujourd'hui elle eſt preſque déſerte. *Beit-el-Kibſi* eſt un village uniquement habité par des ſchérifs, dont l'un doit toujours être le chef de

Arabie.

la caravane qui va chaque année de *Sana* à la Mecque. Cette caravane eſt compoſée de deux à trois mille perſonnes, & reſte quarante-cinq jours en chemin, quoique ces deux villes ne ſoient éloignées que de 100 lieues d'Allemagne.

Le pays de *Dsjof* eſt une grande province de l'Yemen qu'elle ſépare de l'*Oman* : elle eſt remplie de plaines ſabloneuſes & déſertes. Les chevaux de *Dsjof* ſont eſtimés. Les Arabes errans de cette contrée ſont guerriers : leurs armes ſont la lance, le ſabre, & quelquefois des mouſquets à mêche; ils ſe ſervent encore de cottes de mailles, armure que les autres Arabes ne portent plus. On prétend que les meilleurs poètes arabes ſe trouvent parmi ces Bedouins de *Dsjof*, qui ont pour la poéſie des diſpoſitions particulières.

Les princes les plus conſidérables de cette contrée ſont les trois ſchérifs de *Mareb*, de *Harib* & de *Rachoan*. *Mareb* eſt la capitale de la province, quoiqu'elle ne conſiſte qu'en 300 chétives maiſons : elle eſt ſituée à 16 lieues de *Sanâ* ; les anciens l'ont connue ſous le nom de *Marcaba*. On ignore ſi elle a jamais été appelée *Saba*. Dans ſon voiſinage ſe trouvent des ruines, qu'on prétend être celles du palais de la reine de *Balhis*.

Le réſervoir d'eau des Sabéens étoit célèbre déja anciennement, & j'en ai entendu parler ſouvent en Arabie; mais perſonne ne pouvoit m'en donner une idée exacte, excepté un homme diſtingué, né & demeurant à *Mareb*. Cet homme me dit que ce fameux réſervoir était une vallée étroite, entre deux chaînes de montagnes, de la longueur d'une journée. Dans cette vallée ſe réuniſſent ſix ou ſept petites rivières qui viennent des états de l'iman: quelques-unes de ces rivières ſont poiſſonneuſes, & ont de l'eau toute l'année; les autres ne coulent que dans la ſaiſon pluvieuſe. Ces deux chaînes de montagnes s'approchent de ſi près au bout oriental, qu'on en peut traverſer l'intervalle en cinq ou ſix minutes. Pour retenir ces eaux, abondantes dans la ſaiſon des pluies, on avait fermé cette ouverture de la vallée par une muraille haute & épaiſſe; &, pour pouvoir la diſtribuer, dans les tems de ſéchereſſe, aux champs des environs, on avait pratiqué dans ce mur trois portes, l'une au-deſſus de l'autre. La muraille était haute de cinquante pieds, & bâtie de grandes pierres de taille: on en voit encore les ruines; mais les eaux qu'elle avait retenues autrefois, ſe perdent à préſent, après un cours de peu d'étendue dans les plaines ſabloneuſes. Arabie.

Arabie.

Le pays de Jafa eſt ſitué entre *Aden* & les terres du domaine de l'iman. Il était autrefois ſoumis à ce prince : mais vers la fin du ſiècle paſſé, les habitans ſe révoltèrent, & ſe rendirent indépendans. Ils ſont gouvernés aujourd'hui par trois princes ſouverains : un de ces ſcheiks poſſède *Schebbi*, ville & port d'où l'on exporte de l'encens inférieur à celui des Indes, comme l'eſt en général celui de l'Arabie.

Il ſerait aſſez difficile d'expoſer d'une manière claire les limites des états du ſouverain de *Sana*, puiſqu'ils ſont entrecoupés par les domaines de pluſieurs petits princes.

La diviſion générale de l'Yemen en *Téhama* ou plaine, & en *Dsjebbel* ou pays montueux, a lieu auſſi dans les états de l'iman. Sur cette diviſion eſt fondée celle des trente gouvernemens, dans leſquels le royaume de Sana eſt partagé. On compte ſix gouvernemens dans le *Téhama*, & vingt-quatre dans la contrée montueuſe. L'iman eſt proprement l'eccléſiaſtique qui fait la prière publique dans les moſquées. Les ſouverains ſucceſſeurs de Mahomet conſervèrent la coutume de faire ces prières, pour prouver leur pouvoir ſpirituel uni au temporel. Pluſieurs princes arabes, n'oſant pas ſe décorer du titre de califes, ſe contentèrent de celui d'*iman*, ou de celui

d'émir, de prince des fidèles. Tous ces ſouverains, jouiſſant du pouvoir ſpirituel, tels que les califes & les imans, obſervèrent l'ancien uſage de changer de nom, comme font les papes en montant ſur le trône; changement qui doit annoncer apparemment une eſpèce de régénération de l'homme, inveſti d'un emploi qui lui imprime un caractère de ſainteté. Arabie.

Le trône de l'Yemen eſt héréditaire: c'eſt le fils aîné d'une épouſe légitime d'un iman qui doit ſuccéder à ſon père. Dans les états deſpotiques, comme le ſont de fait tous les gouvernemens de l'orient, cet ordre n'eſt pas toujours obſervé, parce qu'on n'y connaît point de lois fondamentales. Il paraît d'ailleurs que la polygamie met en Aſie de l'incertitude dans le droit de ſuccéder, qui devient obſcur, quand des princes, nés de femmes d'un état différent, fondent leurs prétentions au trône ſur des raiſons également fauſſes ou plauſibles.

L'iman eſt un prince abſolu; & il peut l'être d'autant plus, qu'il réunit dans ſa perſonne le pouvoir ſpirituel au temporel. Sa juridiction, à l'égard des affaires eccléſiaſtiques, ne s'étend cependant pas ſur les états des autres ſouverains de ſa ſecte, qui ſont gouvernés, pour le ſpirituel, par des muftis, ou par des

Arabie.

cadis particuliers, réſidans dans chacun de ces états.

Quoique l'iman ſoit abſolu, ſon deſpotiſme eſt tempéré par le tribunal ſuprême de Sana, dont il n'eſt que le préſident. Ce tribunal, compoſé d'un certain nombre de cadis, a ſeul le droit de condamner un criminel à mort. Les cadis de Sana paſſent pour des gens incorruptibles, de mœurs irréprochables, & fort attachés à leurs devoirs : on ne les change pas ſi ſouvent, comme en Turquie; & leur emploi eſt ordinairement à vie.

Cependant ſi le ſouverain veut abuſer de ſon pouvoir, il peut ſecouer les entraves que ce tribunal met à ſes caprices. Les aſſeſſeurs ſont nommés par l'iman, & amovibles à ſa volonté. Il eſt en état, par conſéquent, d'extorquer leurs ſuffrages par les menaces d'une diſgrace; mais la violence n'a pas réuſſi aux ſouverains de Sana; & des actes de tyrannie ont été ſuivis immédiatement de la dépoſition de celui qui s'étoit aviſé de les haſarder.

A la cour de l'iman, les emplois ſont nombreux, les titres d'honneur rares : chaque petite province des états de l'iman a ſon gouverneur particulier. J'ai déja eu occaſion de remarquer que les ſouverains de Sana ſe trouvent mieux de la politique de confier plutôt

ces emplois à des parvenus qu'à des perſonnes de la première qualité. Arabie.

Un *dola*, en Yemen, reſſemble en petit à un pacha turc : il commande les troupes de ſon département, dirige la police, & perçoit les impôts. Quand les gouvernemens ſont lucratifs, on rappèle les dolas après deux ou trois années, de crainte qu'ils ne s'enrichiſſent. Si l'iman continue un dolà, il lui envoie un cheval, un ſabre, & un habit de cérémonie. Tous ſont obligés de rendre compte de tems en tems de leur adminiſtration ; &, s'ils ont fait des fautes marquées, ou s'ils ſont convaincus de malverſations, ils peuvent s'attendre à être punis par la priſon, & par la confiſcation de leurs biens : rarement on leur inflige une peine capitale. Il arrive quelquefois qu'un dola, ainſi diſgracié, paſſe, en ſortant de priſon, à un emploi plus important que le premier dont il avait été dépouillé ; coutume qui annonce un état deſpotique où l'honneur, & par conſéquent la flétriſſure par les châtimens, ſont une choſe inconnue.

On donne aux dolas des gouvernemens conſidérables, un contrôleur, qui doit veiller ſur leur conduite, & informer l'iman de ce qui ſe paſſe. Cet eſpion du gouvernement parvient ſouvent à ſe mettre à ſa place.

Arabie.

Toutes les villes où réſide un dola, ont auſſi un cadi, qui dépend du cadi ſuprême de *Sana*. Le cadi ſeul juge les affaires eccléſiaſtiques, ſans que le dola puiſſe contrarier ou infirmer ſes jugemens. Ces cadis des provinces ont, comme ceux de la capitale, une grande réputation de ſageſſe & d'intégrité.

Il eſt difficile ſans doute à un voyageur d'apprendre avec exactitude l'état des finances d'un pays où il a ſéjourné peu de tems. Ces difficultés ſont plus grandes encore en Arabie, où il faut faire des queſtions avec beaucoup de retenue, pour ne pas réveiller la défiance de la nation, & où l'on trouve des gens ſi peu inſtruits des affaires publiques.

J'ai eu néanmoins l'avantage de pouvoir conſulter librement, ſur cet article, un homme qui, par les places qu'il avait occupées, devait néceſſairement connaître les finances de l'iman. Selon ſon calcul, les revenus de ce ſouverain allaient juſqu'à quarante mille écus par mois, ou à-peu-près à cinq cent mille écus par an. On ne pourra pas juger par cette ſomme des richeſſes de l'iman, parce que j'ignore ſes dépenſes indiſpenſables : on me dit que chaque dola payait les troupes de ſon département, & tout ce qui regardait la police,

& qu'il n'envoyait à l'iman que ce qui reſtait après les dépenſes publiques déduites. Arabie.

Ces revenus proviennent des impôts ſur les terres & ſur les perſonnes, fixés depuis longtems, & des droits ſur les marchandiſes ; ceux ſur le café ſont la principale partie de la recette. Cette denrée paie à l'iman le quart du prix de la vente, avant qu'elle ſoit embarquée.

L'iman entretient une armée de troupes réglées : ſelon l'opinion commune, elle conſiſte en 4000 hommes d'infanterie, & 1000 de cavalerie. Les principaux officiers qui commandent cette armée, ſont quatre ſcheiks ou princes arabes. Outre ces quatre généraux de diſtinction, il y a un grand nombre de *nakibs*, ou de généraux d'une naiſſance commune. *Nakib* eſt le plus grand titre que l'iman puiſſe conférer : celui de ſcheik eſt uniquement deſtiné à la naiſſance, & ne ſe donne qu'à des ſeigneurs ſouverains ou indépendans.

En tems de paix, le ſervice d'un cavalier ſe borne à ſoigner ſon cheval, & à accompagner à la moſquée l'iman ou le dola, ſi c'eſt en province. Les Arabes prennent un ſoin extrême de l'éducation & de l'entretien de leurs chevaux, dont chacun a ſon palfrenier particulier. On laiſſe la tête libre à ces chevaux ;

Arabie. mais on les attache par les jambes fort près de terre ; ce qui les empêche de devenir vicieux. Après que les cavaliers ont reconduit l'iman ou le dola de la moſquée, ils ſe pourſuivent alors au grand galop avec des lances ; & c'eſt à quoi ſe réduit tout leur exercice militaire. Comme les nuits ſont très-froides en Yemen, on met tout de ſuite aux chevaux des couvertures, qu'on leur laiſſe tout le tems qu'on ne les monte pas.

La plupart de ces cavaliers ont auſſi des emplois civils dont ils font les fonctions quand ils n'entrent pas en campagne. Ils ſont armés de lances & de ſabres ; & quelques-uns portent des piſtolets à l'arçon de la ſelle. On ne connaît pas la coutume des uniformes ; & chacun s'habille à ſa fantaiſie.

Dans les garniſons, l'infanterie n'eſt pas moins oiſive ; on la voit rarement en ſentinelle aux portes des villes. Les fantaſſins accompagnent auſſi le dola à la moſquée, marchant en file, & ayant à leur tête quatre hommes qui ſautent, les armes à la main, & chantent comme des fous. Au retour de la moſquée, ces fantaſſins ſaluent le dola par quelques décharges de mouſquéterie, faites ſans ordre ; & cette cérémonie eſt auſſi le ſeul exercice par lequel on les dreſſe aux combats.

Cette infanterie eſt plus mal habillée encore que la cavalerie : la plupart des ſoldats s'enveloppent ſimplement les reins d'un linge ; & la tête d'un mouchoir ; les plus parés portent une chemiſe & une culotte de toile bleue. Arabie.

Les Arabes ont une manière extraordinaire de montrer leur courage dans les combats, qui reſſemble aux dévouemens des anciens : celui qui veut donner des preuves d'attachement à ſon maître, ſe lie la jambe recourbée, & fait feu juſqu'à ce que les ennemis ſe retirent, ou que lui-même ſoit tué. Je regardais comme une fable ce qu'on me racontait de cette coutume ; mais je fus inſtruit de la vérité de ce récit, par l'exemple récent d'un *ſcheik* au ſervice de l'iman, qui ſe dévoua de cette manière dans une bataille contre un de ſes compatriotes. Six eſclaves chargeaient des fuſils à ce *ſcheik*, qui fit feu ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'abandonné par les troupes de l'iman, il fût maſſacré.

Dans ces armées, on ne voit point d'artillerie ; les Arabes ne ſavent pas même ſe ſervir du canon ; de manière que leurs canonniers, dans quelques villes, ſont des renégats, ou des Turcs vagabonds, qui n'ont jamais ſu leur métier.

L'iman, ne craignant ni ennemis, ni cor-

Arabie. faires ſur le golfe arabique, n'a aucun beſoin d'une marine; ſes ſujets ſont en général de mauvais navigateurs. Les ſeuls pêcheurs montrent quelque courage & quelque habileté, en ſe haſardant bien avant dans la mer, ſur de petits canots ſans voiles, & preſque ſans rames.

Malgré les talens naturels de la nation, les arts, faute d'encouragement, ſont entièrement négligés dans les états de l'iman & dans les pays voiſins. Les livres y ſont rares, parce que les Arabes n'aiment pas les caractères imprimés. Leur écriture entrelacée paraît plus belle faite à la main, & ils ont de la peine à lire les livres ſortis de nos preſſes.

Comme les faux dévots parmi les muſulmans, principalement ceux de la ſecte des *ſunnites*, ne peuvent pas ſouffrir aucune image, il n'y a en Yemen ni peintre, ni ſculpteur: on y grave bien cependant les inſcriptions.

Les Turcs ont encore quelques muſiciens; mais les Arabes ne s'appliquent abſolument pas à la muſique. Je n'ai entendu dans l'Yemen aucun inſtrument, excepté des tambours & des chalumeaux.

On y travaille bien l'or & l'argent; mais tous les orfévres ſont juifs ou banians. Ce

ſont encore uniquement des juifs qui ſont employés à la fabrication de la monnaie. Arabie.

Tous les ouvriers arabes travaillent aſſis ; habitude qui ne dénote pas une grande activité. Marchant toujours pieds nuds, & ne portant point de ſouliers qui les gênent, pluſieurs ſe ſervent auſſi de leurs pieds en travaillant, dans leſquels ils ont preſqu'autant d'adreſſe que dans leurs mains.

En Yemen, on ne connaît que des moulins à bras très-ſimples. J'ai vu cependant dans le *Téhama* un preſſoir à huile, tourné par un bœuf. Il eſt étonnant qu'on ne penſe pas à employer cette force mouvante pour les moulins à blé.

Les manufactures, chez un peuple ſi peu induſtrieux, ſe réduiſent preſqu'à rien. On ne fabrique point de ſabres en Yemen, mais ſeulement quelques couteaux recourbés. On y fait des mouſquets à mêche, mais qui réuſſiſſent aſſez mal. C'eſt auſſi ſeulement depuis peu qu'on a établi à Moka la première verrerie. Les toiles groſſières qu'on y fabrique, ne ſuffiſent pas à la conſommation ; le reſte vient de l'Égypte. On ne connaît ni la fabrication, ni l'uſage des draps. Les Anglais, qui en avaient porté à Moka, furent obligés de

reporter leurs marchandiſes aux Indes, ſans pouvoir les débiter en Arabie. Arabie.

Un pays, qui a ſi peu de productions à vendre, ne peut pas faire un grand commerce. Toute l'exportation de l'Yemen conſiſte à-peu-près en café; article important, il eſt vrai, & qui doit ſuffire pour procurer en échange toutes les marchandiſes étrangères dont ce pays a beſoin.

Il y a dans l'intérieur des terres quelques endroits où je ne ſuis pas parvenu, & qui me paraiſſent mériter quelque attention. Les notices que j'en donne, m'ont été communiquées par des gens inſtruits.

Doran, réſidence de quelques imans, ville très-ancienne, ſituée ſur le penchant d'une montagne, pas loin du chemin de Damas à *Sana*.

Kataba, ville avec un dola & une forte citadelle, dans une contrée fertile, & où paſſe la belle rivière qui ſe jète à la mer près d'*Aden*.

Dimlu, ville forte, ſur une montagne, qu'*Abulfeda* avait appelée le tréſor du roi; & *Muhatera*, fortereſſe réputée imprenable, ſur une montagne haute & eſcarpée, à laquelle on ne peut parvenir que par un chemin étroit, qu'on ferme avec une porte.

Kuſma,

Kuſma, petite ville ſituée ſur une haute montagne, eſt remarquable à cauſe des montagnes à café, qui s'étendent dans l'intérieur du pays, & qui ſont habitées par des Arabes libres. Arabie.

Homran, ville ancienne, avec une citadelle ruinée. On dit qu'il y a dans la montagne voiſine 360 réſervoirs taillés dans le roc.

Manacha, ville conſidérable & fameuſe par ſes foires.

Tulla, ville forte & munie d'une citadelle, où réſide un dola. Dans ce diſtrict eſt *Schæhhava*, grande montagne, qui contient plus de 300 villages.

Une des principales ſingularités de l'Arabie, eſt cette foule de petits princes & de ſeigneurs indépendans, qui, depuis la plus haute antiquité, ont toujours partagé entr'eux le gouvernement de leur nation. L'hiſtoire des Arabes nous préſente, dans le cours d'une multitude de ſiècles, le même ſpectacle que l'Europe nous a préſenté pendant quelques ſiècles du moyen âge.

La nature & la ſituation de l'Arabie inſpirent à la nation qui l'habite, cet eſprit d'indépendance qui la diſtingue des autres contrées. Confinés dans des déſerts ou dans des montagnes preſque inacceſſibles, ces Arabes n'ont

Arabie.

jamais été conquis : ceux des plaines ont été ſubjugués par les puiſſances étrangères qui confinent aux deux golfes dont ce pays eſt entouré des deux côtés.

On trouve donc des ſcheiks indépendans parmi les *bedouins* ou Arabes errans qui échappent à l'oppreſſion, à cauſe de la ſtérilité de leurs terres, & de la facilité qu'ils ont de ſe retirer dans les déſerts, où les armées ne peuvent pas les ſuivre ; & parmi les *kobails* ou Arabes montagnards, qui habitent des chaînes de montagnes rudes & élevées, aſſez fertiles cependant pour fournir la ſubſiſtance à un peuple frugal, que ſes ennemis bloqueraient dans ſa retraite.

Les ſcheiks, établis dans les états de l'iman, ſont de cette dernière eſpèce. Les pays montueux qu'ils occupent, ſont hériſſés de hauteurs conſidérables & eſcarpées, mais cultivées juſqu'à leur cîme, & abondantes en denrées. L'accès de ces montagnes eſt très-difficile ; & les paſſages des vallées ſont, à l'ordinaire, barrés par des fortereſſes ou par des châteaux ſur des rochers iſolés. Une preuve de la facilité que ces ſcheiks ont à ſe défendre, c'eſt que les imans, qui chaſſèrent les Turcs aiſément du plat pays, firent des vains efforts pour réduire ces montagnards.

Aucun gouvernement ne contient un plus grand nombre de ſcheiks importans que celui de *Kuſma*, ou des premières montagnes à café. Ce diſtrict, entièrement compoſé de hauteurs eſcarpées, & plantées de cafiers juſqu'au ſommet, eſt naturellement très-peuplé. Il entretient une quantité de ſeigneurs riches & puiſſans : on m'en a nommé plus de trente qui tirent de grands revenus des marchés de leurs domaines, où il ſe vend une quantité étonnante de café. Tous ces ſcheiks ſont entièrement indépendans, & réſident dans leurs châteaux, fortifiés ſur les montagnes. Arabie.

Ce détail peut montrer combien l'état actuel de l'Yemen reſſemble à celui de l'Allemagne. Il ne manque aux Arabes qu'un chef ſuprême : ils ont des princes, une nobleſſe immédiate, & une ligue ariſtocratique ; mais leur conſtitution n'eſt pas récente, ni née dans les forêts ; elle eſt auſſi ancienne que les ſociétés, & elle ſemble devoir durer auſſi long-tems que le pays où la nature l'a établie.

CHAPITRE X.

De la province d'Hadramaut, & de ſon commerce. — Établiſſemens des Arabes ſur les côtes de Perſe.

Arabie.

CETTE province eſt bornée à l'eſt par l'Yemen, au ſud-eſt par l'Océan, au nord-eſt par l'*Oman*, & au nord par un grand déſert. Elle comprend une grande étendue de terres ; il s'y trouve des parties arides & déſertes, & des contrées montueuſes très-fertiles, entrecoupées de vallées bien arroſées.

Les habitans de cette province ſe partagent, comme dans l'Yemen, en Arabes, qui demeurent dans les villes, en Bedouins errans, & en *kobails* ou montagnards. Un homme, né dans l'*Hadramaut*, & que j'ai entretenu, appelait ſa patrie le ſiége des ſciences & de la religion. Les autres Arabes n'en penſent pas ſi avantageuſement; &, avec raiſon, à en juger par la rudeſſe du dialecte de cette province, qui diffère ſi fort de celui qu'on parle dans l'Yemen, qu'il me fallait un interprète

pour converſer avec l'homme qui me fit l'éloge pompeux de ſa patrie. L'Arabie heureuſe faiſait, dans les tems les plus reculés, un commerce très-étendu : elle n'exportait pas ſeulement ſes propres productions, mais encore celles des Indes, qui arrivaient par des vaiſſeaux indiens dans ſes ports, ſitués ſur les côtes de l'Océan. Comme la navigation ſur le golfe arabique fut toujours dangereuſe, ces marchandiſes ſe tranſportaient par terre en Égypte & en Syrie. Par le moyen de ces caravanes, toute la nation s'enrichiſſait; les habitans des villes gagnaient par les achats & par les ventes, & les Bedouins en louant leurs chameaux. Les anciens ne nous trompent donc point, en nous faiſant un tableau avantageux des richeſſes de l'Arabie heureuſe, quoique ſon état ne ſoit plus ſi floriſſant aujourd'hui. Arabie.

Depuis que les Européens ont trouvé un autre chemin, pour aller chercher les marchandiſes des Indes, l'Arabie méridionale a dû ſe reſſentir néceſſairement de la décadence de ſon commerce. L'Yemen s'en eſt dédommagé par l'exportation immenſe de ſon café, qui a commencé il y a plus de deux ſiècles; mais l'*Hadramaut*, qui produit peu de café, manque de cette reſſource. L'encens, la gomme arabique, le ſang de dragon, la mirrhe,

l'aloès, ſont preſque ſes ſeules productions.

Arabie.

Il y a beaucoup de villes conſidérables dans cette province, connues déja des anciens, & mieux peut-être qu'elles ne le ſont actuellement. Malgré mes recherches, je n'ai pu apprendre que les noms de la plupart de ces places; je me diſpenſerai d'en rapporter la liſte aride. Cette obſervation me fait penſer qu'un voyage dans cette province ſerait au moins auſſi intéreſſant que celui que nous avons fait dans l'Yemen. Les difficultés d'un tel voyage ne ſeraient pas plus grandes que celles que nous avons eſſuyées. J'ai connu un Turc qui me raconta avec quelle facilité & avec quelle ſûreté il avait parcouru les ports de l'Arabie méridionale. Les habitans de ces côtes, ſe ſouvenant de la grande affluence des étrangers dans les tems paſſés, & accoutumés par tradition à les bien recevoir, feraient apparemment aujourd'hui un accueil favorable aux Européens.

Les Bedouins & les habitans des montagnes dans cette province ont, comme dans toute l'Arabie, une multitude de ſcheiks indépendans. Les côtes & les pays adjacens ſont partagés entre pluſieurs ſouverains plus importans, que les voyageurs appèlent rois, mais

qui ne prennent que le titre de ſcheik ou de ſultan. Arabie.

La province d'*Oman* a pour limites à l'eſt l'Océan, au nord le golfe perſique, à l'oueſt & au ſud de vaſtes déſerts : elle eſt partagée entre pluſieurs ſouverains, dont l'*iman* d'*Oman*, ou de *Maſhat* eſt le plus conſidérable. Sur toute la côte orientale de l'Oman, il n'y a de plaine ſabloneuſe que la longueur d'une journée de chemin. Tout le domaine de l'iman eſt montueux juſqu'à la mer. Ce pays produit en abondance du froment, de l'orge, & pluſieurs eſpèces de raiſins. On y recueille tant de dattes, qu'on en exporte chaque année la charge de pluſieurs vaiſſeaux. Il s'y trouve auſſi des mines de cuivre & de plomb. La mer y eſt ſi poiſſonneuſe, qu'on ſe ſert du poiſſon, non-ſeulement pour nourrir les vaches, les ânes, & d'autres animaux, mais encore pour engraiſſer les champs, au lieu de fumier.

Les habitans ſont partagés en deux différentes ſectes, qui ſe traitent réciproquement d'hérétiques. Les ſujets de l'iman ſont du parti d'un docteur muſulman ; & ceux des autres ſcheiks ſuivent les ſentimens d'un docteur oppoſé.

Le territoire, poſſédé par l'iman d'Oman,

Arabie. eſt aſſez étendu, & contient un bon nombre de villes dont la plupart cependant ſont peu connues. La plus importante eſt *Mashat* : elle eſt ſituée au bout d'une belle plaine, à côté d'un petit golfe entouré de rochers eſcarpés, & qui forment un excellent port, où les plus grands vaiſſeaux ſont à l'abri de tous les vents. Ce port eſt défendu encore par quelques forts ; de ſorte que cette ville ſe trouve fortifiée par l'art & par la nature.

Arrien l'appèle *Moſca*, & en parle comme d'un grand entrepôt du commerce entre l'Arabie, la Perſe & les Indes. *Mashat* a toujours joui de cet avantage, & fait encore aujourd'hui un commerce conſidérable. Les Portugais s'en emparèrent en 1508. On y voit des traces de leur domination, deux égliſes, dont l'une ſert actuellement de magaſin, & l'autre de maiſon au gouverneur. Cent cinquante ans après la conquête de *Mashat*, les Portugais en furent chaſſés par les Arabes, aidés par la trahiſon d'un banian, dont le gouverneur portugais avait enlevé la fille.

Dans aucune ville mahométane, les banians ne ſont auſſi nombreux qu'à *Mashat* ; on en compte plus de 1200. Ils ont la liberté de vivre ſelon leurs lois, d'amener leurs fem-

mes, d'avoir des idoles dans leurs appartemens, & de brûler leurs morts.

Il exiſte dans l'*Oman* trois familles très-anciennes & très-célèbres : celle de *Gafari*, celle de *Hamani*, & celle d'*Arrabi*. La dernière prétend deſcendre de celle de *Koreiſch*, de la Mecque, fameuſe avant Mahomet. Quoiqu'il en ſoit de cette prétention, la famille *Arrabi* a régné pendant très-long-tems à Maſhat, quoiqu'elle en ait perdu actuellement la ſouveraineté. Les événemens qui l'ont fait deſcendre du trône, ſont liés à l'hiſtoire de *Schah-Nadir*, roi de Perſe.

En 1765, un nouvel iman régnait à Maſhat depuis ſeize ans, à l'entière ſatisfaction de ſes ſujets : il faiſait adminiſtrer prompte & bonne juſtice, ſans diſtinction de rang ni de religion. La ſûreté eſt ſi bien établie à Maſhat, qu'on entend parler rarement de vol. Les marchandiſes reſtent dans les rues toute la nuit ; & peu de gens prennent la peine de fermer leurs portes. Les troupes de l'iman ſont, pour la plupart, des eſclaves cafres, mais bien payés, armés de mouſquets à mêche, & tenus ſous une bonne diſcipline.

Quoique les habitans de l'Oman n'aiment pas à ſe battre ſur mer, ils ſont néanmoins les meilleurs mariniers de toute l'Arabie. Comme

Arabie. ils ont pluſieurs bons ports, ils emploient un grand nombre de bâtimens médiocres dans la navigation. Ces vaiſſeaux ont une conſtruction particulière: ils ſont couſus, & ne contiennent aucun clou; les planches ſont liées avec des cordes.

La principauté de *Seer* s'étend le long du golfe perſique. Ce pays reconnaiſſait, il n'y a pas encore long-tems, la ſouveraineté de l'iman; mais il s'eſt ſouſtrait à cette dépendance, & le ſcheik fait ſouvent la guerre à ſes anciens maîtres. Ce prince figure parmi les puiſſances maritimes de ces parages; & ſa marine eſt une des plus conſidérables du golfe perſique. Ses ſujets naviguent beaucoup dans ces mers, & font un commerce aſſez étendu.

La province de *Lachſa* confine vers l'orient au golfe perſique, vers le ſud à l'*Oman*, & vers le nord aux territoires des Arabes errans aux environs de *Barra*.

Lachſa n'eſt pas riche en productions: ſes ânes & ſes chameaux ſont fort recherchés. Dans l'intérieur, les habitans vivent du produit des dattiers, & ceux des côtes, de la pêche des perles, & d'un commerce aſſez étendu de marchandiſes étrangères.

Autrefois cette contrée était une province de l'empire ottoman. Il y a bien encore quel-

ques Turcs deſcendans des anciens pachas, qui poſſèdent de belles terres dans cette province; mais on ne leur accorde aucune part dans le gouvernement. Arabie.

La plus grande partie du *Lachſa* eſt habitée par des Bedouins & par d'autres petites tribus; elles s'étendent ſi loin dans le déſert, qu'elles inquiètent ſouvent les caravanes entre Bagdad & *Haleb*. Sur la côte, on trouve Katif, avec un bon port. Les habitans ſubſiſtent de la pêche des perles; lorſqu'ils ne ſont pas aſſez riches pour pêcher à leurs propres fraix, ils ſe louent à des entrepreneurs étrangers, qui viennent dans cette ville pendant les mois les plus chauds de l'année, ſaiſon de cette pêche.

La province de *Nedſjed* eſt d'une vaſte étendue : elle comprend tout l'intérieur de l'Arabie entre les provinces dont j'ai donné une deſcription ſuccincte, & le déſert de Syrie. Les Bedouins habitent une grande partie de cette province : l'autre partie, montueuſe, remplie de villes & de villages, eſt partagée entre une multitude de ſeigneurs; de ſorte que preſque chaque petite ville a ſon ſcheik indépendant. Les habitans de cette vaſte contrée ont les mêmes vertus & les mêmes vices que les autres Arabes : ils ſont, comme eux, tour-à-tour brigands ou hoſpitaliers. Comme les petits

Arabie. ſouverains ſe touchent dans le *Nedſjed*, un voyageur ne peut y eſpérer aucune ſûreté. Il ſera dépouillé par le premier ſeigneur ſur le territoire duquel il paſſera ; parce que ce ſeigneur ne voudra pas que ſon voiſin ennemi profite d'une bonne fortune. La caravane, allant de l'*Oman* à la Mecque, voyage ſûrement, parce qu'elle eſt compoſée de mendians avec leſquels il n'y a rien à gagner ; mais les ſcheiks de Nedſjed rançonnent celle de Bagdad dans ſon chemin à la Mecque, comme les ſcheiks de l'Hedſjas rançonnent les caravanes de Syrie & d'Égypte. Ces peuples paraiſſent fort guerriers, & être preſque toujours en armes. On aſſure qu'un jeune homme n'oſe pas ſe marier avant d'avoir fait quelque belle action.

Au nord du Nedſjed, à dix journées de Bagdad, eſt la fameuſe montagne de *Schamer*, fertile & étendue : entre cette montagne & la Syrie, il y a un diſtrict montueux très-peuplé & bien cultivé.

Dans cette province, on trouve des *ſabéens* ou chrétiens de Saint-Jean, & quelques juifs : tout le reſte des habitans ſont mahométans ; mais depuis quelque tems il s'eſt élevé dans le diſtrict *El-Ared* une nouvelle religion, qui a cauſé déja une révolution dans le gouver-

nement de l'Arabie, & qui influera encore plus à l'avenir ſur l'état de cette contrée. Arabie.

Le fondateur de cette religion eſt un certain *Abd-ul-Wabbed* : cet homme étudia dans ſa jeuneſſe les ſciences des Arabes dans ſa patrie, ſéjourna quelque tems à Barra, & fit des voyages à Bagdad & en Perſe.

Après ſon retour dans ſa patrie, il commença à répandre ſes opinions parmi ſes compatriotes, & eut le bonheur de perſuader pluſieurs ſcheiks indépendans dont les ſujets devinrent auſſi ſectateurs de ce nouveau prophète.

Ces ſcheiks convertis, auparavant toujours en guerre contre eux, ſe reconcilièrent par l'entremiſe d'*Abd-ul-Wabbed*, & convinrent de ne rien entreprendre à l'avenir ſans avoir conſulté leur apôtre : par cette aſſociation, l'équilibre de pouvoir fut renverſé dans le *Masjed;* les petits ſcheiks, qui avaient pu ſe ſoutenir contre leurs voiſins iſolés, ne pouvaient plus réſiſter à tant de ſcheiks réunis. Ils avaient même des guerres plus vives & plus fréquentes, parce que leurs ſujets s'imaginaient que dans ces querelles la religion y était intéreſſée.

Comme je n'ai connu aucun ſectateur de cette religion nouvelle, je ne puis rien dire de poſitif à l'égard de ſes dogmes. J'ai eu oc-

Arabie.

caſion cependant d'entretenir ſur cet article un ſcheik arabe, qui, dès ſa jeuneſſe avait voyagé continuellement avec des marchands dans toute l'Arabie & dans les principales villes du *Madſſed*. Ce ſcheih bedouin, qui ſemblait bien inſtruit, me rapporta ce qui ſuit, touchant le ſyſtême de cette religion.

Abd-ul-Wabbeb enſeignait, qu'il ne fallait adorer & invoquer Dieu que comme le créateur & le directeur de l'univers. Il défendait de s'adreſſer aux ſaints, & de faire mention dans les prières de Mahomet, ou d'aucun autre prophète, parce que ces uſages mènent à l'idolâtrie. Il regardait Mahomet, Jéſus-Chriſt, Moyſe & une foule de prophètes comme de grands hommes & des perſonnages reſpectables, dont on pouvait lire avec fruit la vie; mais il niait qu'un livre ait jamais été écrit par une inſpiration divine, ou apporté par l'ange Gabriel: il défendait, comme un crime contre la providence, les vœux faits à la manière des Sunnites, afin d'échapper à un danger imminent.

La religion muſulmane, telle que la profeſſent les Sunnites, a été conſidérablement altérée depuis le tems de Mahomet. Cette ſecte adopte l'autorité de quelques commentateurs, qui expliquent l'alcoran ſuivant leur caprice,

& qui érigent en dogmes leurs opinions particulières ; elle reconnaît une foule de saints, qu'elle invoque dans ses besoins, & auxquels elle attribue une infinité de miracles absurdes, opérés en faveur de ceux qui se sont adressés à ces saints, préférablement à Dieu. Elle croit aux amulettes & à l'efficacité de tous les vœux insensés. Enfin elle s'est livrée successivement à un grand nombre de superstitions condamnées par l'alcoran, mais légitimes par l'explication des docteurs. Arabie.

On peut donc envisager la nouvelle religion d'*Abd-ul-Wabbeb*, comme une véritable réforme du mahométisme, qu'il veut ramener à sa première simplicité ; il est allé peut-être plus loin que d'autres réformateurs ; mais un Arabe n'est pas obligé de connaître les ménagemens. Il faut voir par l'expérience, si une religion, si détachée de tout ce qui frappe les sens, pourra se soutenir chez un peuple ignorant, comme sont les Arabes.

Les géographes se sont trompés, quand ils ont écrit qu'une partie de l'Arabie était sous la domination des rois de Perse. Les Arabes dominent, au contraire, sur toutes les côtes de ce royaume depuis l'embouchure de l'Euphrate jusques vers celles de l'Indus.

Les établissemens de ce peuple sur les côtes

Arabie. de Perſe, n'appartiennent pas ſans doute à l'Arabie proprement dite ; mais, comme ils ſont indépendans des Perſans & que la langue & les mœurs des Arabes s'y conſervent ſans altération, il convient d'en joindre une courte notice à celle du reſte de l'Arabie.

Lea Arabes qui habitent ces côtes vivent tous à-peu-près de la même manière ; ils ne ſubſiſtent que par la négociation & par la pêche ou des perles ou de poiſſons ; ils ſe nourriſſent principalement de poiſſons & de dattes : le poiſſon eſt auſſi la ſeule nourriture du peu de bétails qu'ils entretiennent.

Ils aiment autant la liberté que leurs confrères du déſert. Preſque chaque ville a ſon ſcheik indépendant, auquel ſes ſujets ne payent preſque rien : deſorte qu'il eſt obligé de s'entretenir de ſon propre bien, ou par ſon induſtrie, en tranſportant des marchandiſes, ou en pêchant comme ſes ſujets. Si les principaux habitans ſont mécontens de ſcheik régnant, ils en éliſent un autre de la même famille.

Leurs armes conſiſtent dans un mouſquet à mêche, un ſabre & un bouclier ; leurs maiſons ſont ſi chétives, qu'un ennemi ne prend pas la peine de les démolir : ces Arabes n'ayant, de

de cette manière, rien à perdre ſur le continent, ſe réfugient à l'approche d'une armée ſur leurs vaiſſeaux, & vont attendre dans quelqu'île du golfe la retraite de l'ennemi. Arabie.

Ces Arabes ſont ſunnites, & haïſſent les Perſans ſcythes, avec leſquels ils ne s'allient jamais. La haine entre les deux ſectes a été même une des cauſes, qui ont fait échouer le deſſein de *Nadir Scach* d'aſſujétir ces Arabes. Pour atteindre ſon but, cet uſurpateur avoit, avec des frais immenſes, équipé ſur le golfe perſique une flotte de vingt-cinq vaiſſeaux; mais n'ayant point de matelots perſans, il prit de ſunnites indiens qui combattirent à regret leurs confrères; &, après avoir maſſacré leurs officiers ſcythes, enlevèrent les vaiſſeaux. Vers la fin de ſa vie, *Nadir Scach* forma le projet de ſe ſaiſir de ces Arabes, de les tranſplanter ſur les bords de la mer Caſpienne, & de les remplacer par des Perſans. Sa mort tragique fit évanouir ce projet; & les troubles, dont la Perſe fut agitée, ont ſervi à affermir l'indépendance de ces petits ſouverains arabes.

Le gouvernement & l'état actuel de ces colonies me paraiſſent avoir une grande reſſemblance avec l'état de l'ancienne Grèce. Il ſe

Arabie.

fait continuellement ſur le golfe perſique des actions mémorables, & il arrive des révolutions intéreſſantes; mais les Arabes n'ont point d'hiſtoriens, & leur gloire eſt confinée dans les limites étroites de leur patrie.

CHAPITRE XI.

Mœurs des Bedouins, ou des Arabes paſteurs. — Hoſpitalité qu'ils exercent. — Caractère général des Arabes. — Leur ancienne idolâtrie. — Leur religion. — Détails ſur leurs tribus, ſur leurs ſectes, & ſur leur conſtitution politique.

TOUTES les tribus errantes des Arabes ont les mêmes habitudes : on retrouve dans le tableau des *Bedouins* actuels les traits de leurs ayeux, qui, au tems de Moyſe ou de Mahomet, habitaient ſous des tentes de la même forme, & conduiſaient leurs chevaux, leurs chameaux & leurs moutons aux mêmes ſources & aux mêmes pâturages. Notre empire ſur les animaux utiles diminuant notre travail, & augmentant notre richeſſe, le paſteur arabe eſt devenu le maître abſolu d'un ami fidèle & d'un eſclave laborieux. Les naturaliſtes croient que le cheval eſt originaire de l'Arabie; le climat eſt le plus favorable, non pas à la taille, mais au feu & à la vîteſſe de ce généreux

quadrupède. Les chevaux barbes, eſpagnols, anglais, ont tous du mérite, parce qu'ils viennent des chevaux arabes. Les Bedouins conſervent avec des ſoins ſuperſtitieux le ſouvenir de l'hiſtoire & des ſuccès de la race la plus pure : les femelles s'alièrent rarement ; & la naiſſance d'un noble poulain eſt un ſujet de joie & de félicitation parmi les tribus. Ces chevaux ſont élevés dans des tentes, au milieu des enfans ; ils y prennent l'habitude d'une tendre familiarité qui leur inſpire la douceur & l'attachement. Ils n'ont que deux allures, le pas & le galop : comme on les touche rarement de l'éperon & du fouet, leurs ſenſations ne ſont point émouſſées, on réſerve leurs forces pour les momens où il faut prendre la fuite ou courir avec rapidité ; mais, dès qu'ils ſentent la main ou l'étrier, ils s'élancent avec la légèreté du vent ; &, ſi leur ami tombe au milieu de la carrière, à l'inſtant même ils s'arrêtent juſqu'à ce que le cavalier ſe ſoit remis en ſelle.

Arabie.

Le chameau eſt un préſent du ciel, & un animal ſacré au milieu des ſables de l'Afrique & de l'Arabie. Cette bête de ſomme, qui a tant de force & de patience, peut marcher pluſieurs jours ſans manger & ſans boire ; elle a un cinquième eſtomac où elle tient de l'eau

douce en réſerve, & on trouve ſur ſon corps les empreintes de la ſervitude. Ceux de la plus grande taille ſe chargent d'un poids de dix quintaux; & le dromadaire, d'une ſtructure plus légère & plus active, devance le plus agile courſier. Durant ſa vie & après ſa mort, toutes les parties du chameau ſont utiles à l'homme : la femelle donne une quantité conſidérable d'un lait nourriſſant; lorſqu'il eſt en bas âge, ſa chair a le goût du veau ; on tire de ſon urine un ſel précieux. Ses excrémens tiennent lieu de matières combuſtibles; & les longs poils qu'il jète & qu'il reproduit toutes les années, ſervent à l'habit, à l'ameublement & aux tentes des Bedouins. Durant la ſaiſon pluvieuſe, il ſe nourrit de l'herbe clair-ſemée & inſuffiſante du déſert : pendant les chaleurs de l'été & la diſette de l'hiver, les tribus vont camper ſur la côte de la mer, ſur les collines de l'Yemen, ou aux environs de l'Euphrate; & ſouvent elles ſe ſont portées juſqu'aux rives du Nil, & aux villages de la Syrie & de la Paleſtine. Arabie.

La vie d'un Arabe errant eſt une vie de danger & de miſère; &, quoiqu'il ſe procure quelquefois, par des vols ou des échanges, les fruits de l'induſtrie, un ſimple bourgeois de l'Europe a des jouiſſances plus ſolides &

plus agréables que ce fier émir qui ſe met en
Arabie. campagne avec dix mille chevaux.

Les étrangers & les naturels du pays ont loué l'indépendance perpétuelle des Arabes. Le corps de la nation a toujours échappé à l'empire des plus puiſſantes monarchies. Séſoſtris & Cyrus, Pompée & Trajan ne purent achever la conquête de l'Arabie; & ſi le ſouverain des Turcs exerce une apparence de juriſdiction, ſon orgueil eſt réduit à ſolliciter l'amitié du peuple qu'il eſt dangereux de provoquer, & qu'on attaque vainement. Il eſt ſimple d'attribuer la liberté des Arabes à leur caractère & à la nature de leur pays. Pluſieurs générations avant Mahomet, les contrées d'alentour avaient ſenti leur intrépide valeur dans la guerre offenſive & défenſive. Les habitudes & la diſcipline de la vie paſtorale forment peu-à-peu les vertus patientes & actives d'un ſoldat. Le ſoin des moutons & des chevaux eſt abandonné aux femmes de la tribu; mais les jeunes gens ſont toujours à cheval ſous le drapeau de l'émir. Ils s'exercent à lancer des traits, à manier la javeline & le cimeterre. Le ſouvenir de leur indépendance, qui eſt ſi ancienne, eſt le gage le plus ſûr de ſa durée: à meſure que les générations paraiſſent ſur la ſcène, elles s'empreſſent de montrer qu'elles

ont les vertus de leurs ancêtres, & qu'elles ſauront maintenir leur héritage. L'approche d'un ennemi commun ſuſpend leurs querelles domeſtiques; &, dans leurs dernières hoſtilités contre les Turcs, quatre-vingt mille confédérés attaquèrent & pillèrent la caravane de la Mecque. Lorſqu'ils marchent au combat, ils ont d'autant plus d'aſſurance qu'ils ne ſont pas embaraſſés de leur retraite. Leurs chevaux ou leurs chameaux, qui, en huit ou dix jours, peuvent faire une marche de quatre ou cinq cents milles, diſparaiſſent devant le vainqueur; &, lorſque ſes troupes victorieuſes pourſuivent un ennemi qui devient inviſible, qui mépriſe ſes efforts, & qui repoſe en ſûreté au ſein de ſa brûlante ſolitude, elles ſont conſumées par la ſoif, la faim & la fatigue. Les armes & les déſerts des bedouins ne garantiſſent pas ſeulement leur liberté, ils ſervent de barrière à l'Arabie heureuſe, dont les habitans, éloignés du théâtre de la guerre, ſont énervés par le luxe & le climat. Arabie.

Les hommes ſoumis à une tyrannie domeſtique, ſe réjouiſſent en vain de leur indépendance nationale; mais l'Arabe eſt perſonellement libre, & il jouit à quelques égards des avantages de la ſociété, ſans renoncer aux droits de la nature. Dans chaque tribu, la reconnoiſ-

Arabie.

ſance, la ſuperſtition ou la fortune ont élevé une famille particulière au-deſſus des autres. Les dignités de *ſcheik* et d'*émir*, ſe tranſmettent d'une manière invariable dans cette race choiſie. L'ordre de ſucceſſion eſt néanmoins précaire & mal déterminé, & les perſonnages les plus dignes, ou les plus âgés, obtiennent la préférence, lorſqu'il s'agit de nommer à la fonction ſimple, mais importante, de terminer les diſputes par les conſeils, & de guider la valeur de la nation par leur exemple.

La réunion momentanée de pluſieurs tribus produit une armée; lorſque leur réunion eſt plus durable, elles forment une nation, & le chef ſuprême, l'émir des émirs, qui arbore ſa bannière à leur tête, peut être regardé par les étrangers comme une eſpèce de roi. Si les princes Arabes abuſent de leur pouvoir, la direction de ſes ſujets, accoutumés à une juriſdiction douce & paternelle, les en punit bientôt. L'eſprit de ces ſujets n'eſt aſſujéti à aucune entrave, leurs démarches ne ſont point contenues, le déſert s'ouvre devant eux; & ſi les tribus & les familles ne ſe diſperſent pas, c'est l'effet d'un contrat volontaire. La peuplade de l'Yemen plus douce, a ſouffert la pompe & la majeſté d'un monarque. Les villes de la Mecque & de Médine préſentent

au ſein de l'Aſie, la forme ou plutôt la ſubſtance d'une république ; mais leur liberté eſt bien différente de la ſtructure délicate & artificielle des républiques grecques & de la république romaine, où chaque citoyen avait une part indiviſe des droits civils & politiques de la communauté. Arabie.

L'adminiſtration des Arabes eſt encore plus ſimple aujourd'hui ; la nation jouit de la liberté, parce que chacun de ſes enfans dédaigne ceux qui ſe ſoumettent à la volonté d'un maître ; ils portent dans leur cœur les auſtères vertus du courage, de la patience & de la ſobriété ; ils aiment ſi fort l'indépendance, qu'ils ont acquis beaucoup d'empire ſur eux-mêmes, & ils redoutent ſi fort le déshonneur, qu'ils ne craignent ni la fatigue, ni le danger, ni la mort : leur démarche annonce la gravité & la fermeté de leur eſprit ; ils parlent avec lenteur, d'une manière impoſante & concise ; ils ne rient guère, & n'ont d'autre geſte que celui de frapper leur barbe, reſpectable ſymbole de la virilité. Ils ſont ſi remplis de leur importance, qu'ils abordent leur égaux ſans légèreté, & leurs ſupérieurs ſans embarras.

L'étude des nations fait connoître les cauſes qui les rendent amies ou ennemies, qui re-

Arabie.

tréciſſent ou étendent, qui adouciſſent ou aigriſſent le caractère ſocial. Les Arabes ſéparés du reſte des hommes ſe ſont habitués à confondre les idées d'étrangers & d'ennemis, & la pauvreté de leur ſol a introduit une maxime de juriſprudence, qu'ils ont toujours crue & toujours pratiquée. Ils diſent que dans le partage de la terre, les autres branches de la grande famille ont obtenu les climats riches & heureux, & que la poſtérité de l'infortuné Iſmaël a le droit de reprendre, par l'artifice & la violence, la portion d'héritage dont on l'a privé injuſtement. Selon la remarque de Pline, les tribus d'Arabes ſont toutes adonnées au vol & au commerce; elles rançonnent ou pillent les caravanes qui traverſent le déſert. Si un bedouin apperçoit un voyageur ſolitaire, il s'élance vers lui, & lui dit à haute voix: « déshabille toi, ta tante (*ma femme*), n'a » point de vêtement ». Si la ſoumiſſion eſt prompte, il lui montre de la pitié; mais ſi le voyageur veut faire réſiſtance, ſon ſang doit expier le ſang qu'il s'efforce de verſer dans cette querelle. Celui qui ſeul détrouſſe les paſſans, ou qui a un petit nombre d'aſſociés, eſt traité de voleur; mais les exploits d'une bande nombreuſe prennent le caractère des actions légitimes & honorables de la guerre.

La fureur d'un peuple, ainſi armé contre le genre humain, s'eſt accrue par les vols, les meurtres & les vengeances de ſes mœurs domeſtiques. Dans la vie privée, chaque homme, ou du moins chaque famille, eſt le juge & le vengeur de ſa propre cauſe. Cette ſuſceptibilité de l'honneur qui calcule l'outrage plutôt que le tort, empoiſonne les diſputes de ces pauvres arabes. L'honneur de leurs femmes & celui de leurs *barbes*, ſe bleſſent aiſément; une action indécente, une parole de mépris ne peut être expié que par le ſang du coupable, & telle eſt la patience de leur haine, qu'ils attendent des mois & des années entières l'occaſion de ſe venger. Les barbares de tous les ſiècles ont admis une amende, ou une compenſation pour le meurtre; mais en Arabie les parens du mort ſont les maîtres d'accepter la ſatisfaction ou d'exercer de leurs mains le droit de repréſailles. Leur profonde méchanceté refuſe même la tête de l'aſſaſſin; elle ſubſtitue un innocent au coupable, & rejète la peine ſur l'individu le meilleur & le plus conſidérable de la race dont ils ont à ſe plaindre; s'ils viennent à bout de le tuer, ils ſe trouvent expoſés à leur tour au danger des repréſailles. Les membres de l'une ou de l'autre famille paſſent leurs jours à combiner des

Arabie.

Arabie.

projets de noirceur, ou au milieu des tranſes que leur inſpire la haine de leur adverſaire, & ce n'eſt quelquefois qu'au bout d'un demi-ſiècle qu'on ſolde ce compte de la vengeance. Cet eſprit ſanguinaire qui ne connoît ni la pitié, ni le pardon, s'eſt affoibli cependant par les maximes de l'honneur, qui exige dans toutes les rencontres privées une ſorte d'égalité d'âge & de force, de nombre & d'armes.

On trouve dans les camps des Arabes cette hoſpitalité que pratiquait Abraham, & que chantait Homère. Les féroces bedouins, la terreur du déſert, embraſſent ſans examen & ſans indéciſion l'étranger qui oſe ſe confier à leur honneur & mettre le pied dans leurs tentes. On a pour lui des égards, & on le traite amicalement; il partage la richeſſe ou la pauvreté de ſon hôte, & lorſqu'il s'eſt repoſé, on le remet ſur ſon chemin, avec des actions de graces, des bénédictions & peut-être des préſens. Les Arabes montrent une cordialité encore plus généreuſe à leurs frères & à leurs amis qui ſe trouvent dans le beſoin.

Avant Mahomet, les Arabes ainſi que les Indiens adoraient le ſoleil, la lune & les étoiles: ſuperſtition qui a été celle des premiers peuples, & qui eſt très-ſpécieuſe: ces aſtres éclatans que ſemblent déployer au ciel l'image

de la d'viniſé, qui donnent au philoſophe & au vulgaire l'idée d'un eſpace ſans bornes ; le caractère d'éternité empreint ſur ces globes, qui ne paraiſſent ſuſceptibles ni de corruption ni de dépériſſement ; la régularité de leur marche qui ſemble annoncer un principe de raiſon ou d'inſtinct ; leur influence réelle ou imaginaire, portent à croire que la terre & ſes habitans ſont l'objet de leurs ſoins particuliers. Babylone cultiva l'astronomie avec tout le ſecours de l'art, tel qu'on le connaiſſait alors ; mais les Arabes qui firent des progrès dans cette ſcience, n'eurent d'autre ſecours qu'un ciel & une plaine unie. Dans leurs marches nocturnes, ils prenoient les étoiles pour guides. Les Bedouins excités par la curioſité & la dévotion, avaient appris leurs noms, leurs diſpoſitions & le lieu du ciel où elles ſe montroient chaque jour : l'expérience leur avait montré à deviner en dix-huit parties le zodiaque de la lune, & à bénir les conſtellations, qui accordaient des pluies à la ſoif du déſert ; ils admettaient ſans doute des puiſſances ſpirituelles, puiſqu'ils croyaient à la tranſmigration des ames & à la réſurrection des corps : on laiſſait mourir un chameau ſur la tombe d'un arabe, afin qu'il put ſervir ſon maître dans l'autre vie. On ignore quel fut en détail l'aveugle

Arabie.

Arabie.

mythologie de ces barbares. Chaque tribu, chaque famille, chaque guerrier indépendant créait & changeait les rites & l'objet de ſon culte ; mais dans tous les ſiècles, la nation a adopté, à quelques égards, les divinités locales & la religion de la Mecque.

L'antiquité de la *Caaba* remonte au-delà de l'ère chrétienne. L'hiſtorien grec, Iſidore remarqua dans ſa deſcription de la côte de la mer Rouge, qu'entre le pays des Thamudites, & celui des Sabéens, on trouvait un temple fameux, dont les Arabes révèrent la ſainteté. L'enceinte de la Mecque jouiſſait des prérogatives du ſanctuaire, & le dernier mois de chaque année, une longue ſuite de pélerins, qui apportaient leurs vœux & leurs offrandes dans la maiſon de Dieu, rempliſſait la ville & le temple. Ces cérémonies qu'obſerve aujourd'hui le fidèle muſulman, furent inventées & pratiquées par la ſuperſtition des idolâtres. Arrivés à une certaine diſtance, ils ſe dépouillaient de leurs vêtemens, ils faiſaient à pas précipités le tour de la Caaba, & ſept fois ils baiſaient la pierre noire : ils viſitaient & adoraient ſept fois les montagnes voiſines ; ils jetaient à ſept repriſes des pierres dans la vallée de Mina ; &, pour achever les rites du pélerinage, alors, ainſi qu'à préſent,

on immolait des moutons & des chameaux, & on enterrait dans le terrein ſacré le pied & les ongles de ces animaux. Les diverſes tribus trouvèrent ou introduiſirent leur culte domeſtique dans la Caaba. Trois cents idoles, qui repréſentaient des hommes, des aigles, des lions & des gaſelles, ornaient ou ſouillaient le temple. Arabie.

On a adopté par-tout les ſacrifices, du Japon au Pérou ; &, pour exprimer ſa reconnaiſſance ou ſa crainte, le dévot a détruit ou conſumé, en l'honneur des dieux, les dons du ciel les plus chers & les plus précieux. On en eſt venu juſqu'à croire que rien n'était auſſi propre que la vie d'un homme à écarter une calamité publique ; & le ſang humain a ſouillé les autels de la Phénicie & de l'Égypte, de Rome & de Carthage. Cette abominable coutume s'eſt long-tems maintenue parmi les Arabes : un père qui immole ſon fils aux pieds des autels, préſente le dernier excès du fanatiſme. L'exemple des ſaints & des héros a ſanctifié l'acte ou l'intention d'un dévouement ſi abominable. Le père de Mahomet fut auſſi dévoué à la mort par un vœu téméraire, & on eut beaucoup de peine à faire accepter cent chameaux pour ſa rançon. Dans ces tems d'ignorance, les Arabes, comme les Juifs &

Arabie.

les Égyptiens, s'abſtenaient de la viande de porc; ils faiſaient circoncir leurs enfans à l'âge de puberté; & ces coutumes, qui n'ont été ni improuvées ni ordonnées par le *coran*, ſe ſont tranſmiſes en ſilence à leur poſtérité & à leurs proſélytes. On a conjecturé avec raiſon que l'adroit légiſlateur ſe conforma aux opiniâtres préventions de ſes compatriotes, ſans prévoir cependant qu'un uſage analogue au climat de la Mecque deviendrait inutile ou incommode ſur les rives du Danube ou du Volga.

On devrait s'attendre à voir la religion mahométane conſerver en Arabie, qui a été ſon berceau, ſa première ſimplicité, & la plus parfaite unité dans ſes dogmes; mais les hommes ne pourront être jamais d'accord ſur leurs opinions religieuſes. Une ancienne tradition rapporte un mot de Mahomet, qui prouverait qu'il a ſenti l'impoſſibilité de l'union conſtante de ſes ſectateurs. Il doit avoir prédit que ſa nouvelle religion ſerait diviſée en 70 ſectes différentes, comme l'était de ſon tems celle des chrétiens.

Cette prédiction eſt accomplie en partie, puiſqu'il ſe trouve aujourd'hui pluſieurs ſectes mahométanes en Arabie. Toutes ces diverſes ſectes reconnaiſſent Mahomet pour leur prophète, & regardent le *coran* comme le code

de

de leurs lois civiles & eccléſiaſtiques. Malgré cela, elles ſe traitent réciproquement d'hérétiques. Arabie.

Les ſunnites de la Mecque ne ſouffrent autour de la *kaba* que quatre maiſons de prière, pour les quatre de leurs ſectes, qu'ils regardent comme les ſeules orthodoxes. Pour ſe dédommager de cette privation, les *zéïdites* ſe bâtiſſent dans l'air, immédiatement au-deſſus de la *kaba*, une maiſon de prière inviſible, qui, ſelon leur opinion, les met en poſſeſſion des lieux ſaints. Malgré ces prétentions, chaque pélerin de cette ſecte eſt obligé de payer une forte capitation au ſhérif, qui, depuis quelques années, fait payer cher encore aux Scythes la permiſſion de venir à la Mecque.

Les zéïdites paraiſſent moins rigides et moins ſuperſtitieux que les ſunnites, qui ſont fort adonnés au culte des ſaints, & qui croyent aux miracles les plus ridicules. Toutes ces ſectes ont en vénération les deſcendans de Mahomet; excepté les *béïnſi*, qui ſoutiennent que tous les Arabes ont un égal droit pour prétendre à la ſouveraineté; cette ſecte s'abſtient non-ſeulement des liqueurs fortes, comme les autres muſulmans, mais encore du tabac & du café. Les *béïnſi* ſe piquent d'une grande auſtérité,

Arabie.

& de beaucoup de ſimplicité dans leur manière de vivre : les plus grands, même parmi eux, évitent un air de magnificence dans l'habillement, dans le logement, & dans les moſquées. Le prince adminiſtre lui-même la juſtice, & permet à tous ſes ſujets de s'aſſeoir en ſa préſence.

A *Maſkat*, on me raconta l'origine miraculeuſe de la ſecte de *Dsjedſal*, dans la province de Meeram : ſon premier auteur était un vieillard vénérable, que des coupeurs de bois avaient trouvé renfermé au milieu d'un arbre, tenant un livre à la main. Chaque ſecte fait, au reſte, des autres, de ces contes ridicules pour les dépriſer.

Il n'y a ni couvens ni moines, ni chez les *zéidites*, en Yemen, ni chez les *béinſi*, en Oman : les ſunnites, & principalement les Turcs, ont, comme on ſait, un grand nombre d'ordres religieux, dont les membres, connus ſous le nom de *derviches* & de *ſantons*, ſe diſtinguent les uns des autres par l'habillement & par les uſages. A Moka, on appèle *derviches*, des mendians qui chantent dans les rues, & quelques autres pauvres qui, pour une bagatelle, liſent ſur les tombeaux des paſſages de l'alcoran.

Les Turcs & les Perſans ont eu continuel-

lement entr'eux de cruelles guerres, que l'ambition de leurs ſouverains a trouvé le moyen de faire enviſager au peuple comme des guerres de religion. C'eſt la raiſon de la haine violente que ſe portent réciproquement les Scythes & les ſunnites. En Turquie & en Perſe, on permet aux chrétiens de bâtir des égliſes, & aux juifs d'avoir des ſynagogues; mais en Perſe, on ne ſouffre aucune moſquée des ſunnites; & les Turcs n'accordent pas non plus aux Scythes la permiſſion d'exercer leur culte, excepté le pélerinage au tombeau de leur prophète, aux environs de Bagdad; liberté qu'ils paient fort cher à la Porte ottomane. En Yemen, les ſunnites & les zéidites vivent bien enſemble; parce que ces derniers, plus tolérans, ſont la ſecte dominante. Arabie.

Les muſulmans en général ne ſont pas perſécuteurs à l'égard des autres religions, excepté dans le cas d'un commerce galant avec une mahométane; il s'agit alors de la vie, ſi le délinquant n'embraſſe pas la religion mahométane. Un chrétien riſquerait encore la vie, s'il était convaincu d'avoir proféré un blaſphême: dans ce cas, il eſt vrai, un muſulman ne ſerait pas plus épargné. Pendant mon ſéjour à Bagdad, un janiſſaire preſſait pour dettes un bourgeois, qui lui répondait

Arabie.

toujours d'un air dévot, qu'il devait ſe ſouvenir de Dieu & du prophète, & attendre le paiement ſans ſe mettre en colère : le janiſſaire, impatienté, répliqua à la fin par un blaſphême. Le bourgeois hypocrite appela des témoins ; & le janiſſaire, reconnu coupable, fut chaſſé de ſon corps le même jour, & pendu le lendemain.

Toutes les ſectes muſulmanes ne marquent pas également de l'averſion pour les images : en *Oman*, on ſouffre que les banians expoſent publiquement leurs idoles dans les appartemens ; les ſunnites paraiſſent même revenir à cet égard de leur prévention. Ceux des Indes ont des tableaux : j'en ai vu deux dans une maiſon de plaiſance du ſultan, près de Conſtantinople. Au Caire, j'ai trouvé, chez un ſavant homme, deux eſtampes, & un buſte de plâtre.

Dans toute l'Arabie, on trouve des juifs, qui y ſont beaucoup plus mépriſés que les chrétiens. Autrefois ceux-ci étaient nombreux en Arabie ; aujourd'hui je ne connais dans ce pays aucune égliſe chrétienne. Dans la province de *Lachſa*, il y a beaucoup de sabéens, mais le chriſtianiſme de cette ſecte ſemble un compoſé informe de pluſieurs religions.

Les banians des Indes s'établiſſent en grand

nombre dans les villes commerçantes. Il y a auſſi de ces Indiens dans la Perſe ; mais les Turcs n'en ſouffrent point dans leurs provinces. Un mahométan, qui épouſe une chrétienne ou une juive, ne l'oblige pas d'abandonner ſa religion ; mais cet homme n'épouſerait pas une baniane, parce que cette ſecte indienne eſt cenſée ne pas connaître Dieu, puiſqu'elle n'a aucun livre divin. Les mahométans des Indes paraiſſent encore plus tolérans que les Arabes ; ils vivent en très-bonne intelligence avec les banians. Arabie.

Ce penchant vers une tolérance univerſelle préſerve les Arabes de la fureur de faire des proſélytes : ils ne cherchent ni à ſéduire, ni à contraindre perſonne, excepté quelquefois leurs jeunes eſclaves, pour embraſſer le mahométiſme ; mais, ſi un proſélyte ſe préſente volontairement, ils ſont obligés de le recevoir, & même de pourvoir à ſa ſubſiſtance.

Il ne ſera pas hors de propos de remarquer que les Indiens ſont encore moins convertiſſeurs que les Arabes. Les *bramins*, les *rasboutes* & les *banians* ne reçoivent perſonne dans leur communion ; ils en chaſſent, au contraire, tous les membres de mauvaiſe vie, & fourniſſent de cette manière des proſélytes aux chrétiens.

Arabie.

Le climat, le gouvernement & l'éducation, ſont ſans doute les agens qui forment & qui modifient le caractère national : le premier donne aux Arabes de la vivacité & un penchant à la pareſſe ; le ſecond augmente ce penchant, & inſpire la duplicité ; le troiſième enfin produit cet extérieur grave & réfléchi, qui ſe communique auſſi aux facultés de l'eſprit.

Rien de plus différent que l'éducation des Arabes & celle des Européens. Les premiers tâchent de précipiter l'âge mûr, autant que les derniers paraiſſent vouloir l'éloigner : les Arabes n'ont jamais été enfans ; & beaucoup d'Européens le ſont encore à 80 ans.

En Arabie, on laiſſe les garçons juſqu'à l'âge de quatre à cinq ans, dans le *harem*, entre les mains des femmes, où ils s'amuſent naturellement de puérilités, adaptées à leur âge & à leur ſociété ; mais auſſi-tôt qu'on les a tirés de ces lieux de frivolité, on les accoutume à penſer & à parler avec gravité, à paſſer des jours entiers dans la compagnie de leur père, à moins qu'il ne ſoit en état de leur donner un précepteur. Comme la muſique & la danſe paſſent pour indécentes chez les Arabes, que les femmes ſont exclues de toutes les aſſemblées, & que l'uſage des boiſ-

ſons fortes eſt défendu, la jeuneſſe arabe n'a aucune idée des plaiſirs prétendus qui affectent tant, & qui prolongent la jeuneſſe européenne. Les jeunes Arabes, étant toujours ſous les yeux de gens d'un âge mûr, deviennent ſérieux même dès leur enfance. Arabie.

Sous cet air grave & concentré, la nation cache cependant une grande vivacité, qui a ſes gradations ſuivant la différente nature des provinces. Les habitans de l'Yemen, vivant dans un climat heureux, & dans un pays agréable, ſont plus vifs que ceux de l'Hedſjas & de l'Arabie pétrée, dont l'imagination doit être amortie par la vue continuelle des déſerts & des rochers arides. J'ai vu, en Yemen, de jeunes arabes ſe réjouir en danſant & en ſautant, les armes à la main, au ſon de petits tambours. Les habitans du déſert montrent néanmoins plus de vivacité que les Turcs. Je n'ai jamais remarqué que les mélancoliques Égyptiens donnaſſent quelque ſigne d'une véritable joie, même dans les fêtes les plus brillantes.

Cette vivacité des Arabes fait qu'ils aiment la compagnie & les grandes aſſemblées, malgré leur extérieur ſérieux: ils fréquentent aſſidument les cafés publics, & les foires, ſi nombreuſes en Yemen, que chaque bon village

Arabie.

en a une par ſemaine. Si les villages ſont trop éloignés, les habitans s'aſſemblent en raſe campagne, les uns pour vendre ou pour acheter, les autres pour s'entretenir & pour jouir de ce ſpectacle. On peut juger, par ce goût pour la ſociété, que cette nation eſt mieux civiliſée qu'on ne le croit communément.

Un peuple vif & ardent, qui a les paſſions violentes, eſt porté naturellement à outrer le deſir de venger les injures. Les Arabes ne paraiſſent pas querelleurs; mais, quand ils ont quelque diſpute, ils font beaucoup de bruit, & ſe laiſſent appaiſer facilement. Pour opérer ſouvent leur réconciliation, il ne faut qu'un homme de ſang-froid qui leur diſe: penſez à Dieu & à ſon prophète.

Ces orientaux, en général, tâchent de maîtriſer leur colère. Un batelier de *Maskat* vint ſe plaindre, avec emportement, au gouverneur de la ville, qu'un marchand ne voulait pas lui payer le fret de ſes marchandiſes. Le gouverneur remit toujours à une autre fois d'écouter ſes plaintes. A la fin, le batelier plaida de ſang-froid ſa cauſe, & le gouverneur lui rendit juſtice ſur-le-champ, en lui diſant: je ne vous ai pas écouté les précédentes fois, parce que vous étiez ivre de colère, qui eſt la plus dangereuſe des ivreſſes.

Malgré ce ſang-froid dont on ſe pique dans l'orient, les Arabes ſont d'une ſenſibilité extrême à tout ce qu'ils regardent comme une injure. Si un homme crache à côté d'un autre, celui-ci ne manquera pas de ſe venger de cette inſulte imaginaire. J'ai vu dans une caravane qu'un homme, crachant par haſard, avait ſali un peu la barbe d'un arabe, qui ſe crut réellement offenſé: le prétendu offenſeur eut de la peine à l'appaiſer, en lui demandant humblement pardon de ſon étourderie involontaire, & en lui baiſant la barbe en ſigne de ſoumiſſion. Arabie.

Mais l'eſpèce d'hommes la plus irritable, eſt la nobleſſe des bedouins, qui, toute guerrière, paraît pouſſer plus loin encore les mêmes préjugés que les conquérans ſauvages, ſortis du nord, ont répandus en Europe. L'honneur bedouin eſt encore plus tendre que le nôtre, & exige qu'on lui immole un plus grand nombre de victimes. Si un ſcheik dit à un autre ſcheik, d'un air ſérieux : ton bonnet eſt ſale, ou ton turban eſt de travers; cette injure atroce ne peut être lavée que dans le ſang, non-ſeulement dans celui de l'offenſeur, mais encore dans celui de tous mâles de la famille.

On me raconta à *Basra*, une hiſtoire ar-

Arabie.

rivée aux environs de cette ville, qui peut donner une idée à quel excès cet eſprit vindicatif porte cette nation : un homme diſtingué de la tribu de *Montefidsi*, avait donné ſa fille à un arabe de *Korne ;* peu de tems après les nôces, un ſcheik d'une tribu ſubordonnée à celle de *Montefidsi*, lui demanda, dans un café, d'un ton plaiſant, s'il n'était pas le père de la jeune & belle femme d'un tel qu'il nomma : le père croyant l'honneur de ſa fille perdu, quitta ſur-le-champ la compagnie pour aller la poignarder : revenu de cette cruelle exécution, il ne trouva plus ce queſtionneur indiſcret; ne reſpirant que la vengeance, il le chercha par-tout, & ne pouvant le rencontrer, il tua, en attendant, quelques parens de ſon agreſſeur, ſans épargner ni ſes domeſtiques ni ſes beſtiaux : ce dernier offrit au gouverneur de Korne une grande ſomme, s'il voulait le délivrer de cet ennemi furieux. Le gouverneur fit venir l'offenſé, tâcha de le forcer à une reconciliation par les menaces & les apprêts du ſupplice ; mais le vindicatif arabe mépriſant la mort, ne voulut pas renoncer à ſa vengeance ; alors le gouverneur, pour épargner un homme ſi plein d'honneur, ménagea un accommodement, par lequel l'agreſſeur donna ſa fille avec une bonne dot en mariage

à l'offenſé; mais jamais le beau-père n'oſa ſe préſenter devant les yeux de ſon gendre. Arabie.

La ſoif de la vengeance ſe montre encore dans la manière différente dont on pourſuit le meurtre chez les Arabes : dans la partie montueuſe de l'Yemen, le tribunal ſuprême de Sana fait ordinairement le procès aux meurtriers ; mais, dans pluſieurs diſtricts de l'Arabie, les parens du défunt ont la liberté d'accepter une compoſition en argent, ou de ſe faire livrer le meurtrier pour l'exécuter, ou enfin de pourſuivre leur vengeance contre la famille entière du meurtrier, dont ils tâchent de tuer le chef ou le plus diſtingué, comme le plus coupable pour n'avoir pas veillé ſur la conduite de ceux qui ſont cenſés ſoumis à ſa direction : dans beaucoup d'endroits, il eſt réputé honteux de recevoir de l'argent pour du ſang répandu, qui, ſuivant les lois de l'honneur arabe, ne peut être vengé que par le ſang. Un arabe de diſtinction, qui nous viſitoit ſouvent à *Loheya*, portoit toüjours, outre ſon poignard, une petite lance qu'il ne quittoit pas même en compagnie; il nous expliqua la raiſon de cette ſingularité, en nous apprenant qu'on avait tué un homme de ſa famille, dont il ſe voyait obligé de venger la mort ſur un homme de la famille ennemie qui ſe trouvait

Arabie.

actuellement en ville, armé d'une lance ſemblable ; il nous avoua que la crainte de rencontrer ſon ennemi & de ſe battre avec lui troublait ſon ſommeil.

On accuſe les Arabes d'être vains, attachés aux prejugés de la naiſſance, & trop occupés de leurs généalogies, puiſqu'ils en tiennent même pour les chevaux ; ce reproche ne peut pas tomber ſur la maſſe de la nation, qui, ne connoiſſant pas les noms de famille, ne s'embarraſſe guère d'enregiſtrer des filiations. La plupart des gens d'une condition médiocre ignorent qui etoient leurs grands-pères, & ne ſauroient ſouvent rien de ce qui concerne leurs pères, ſi la coutume ne vouloit pas que le fils joignît à ſon nom propre celui de ſon père.

Tous ces petits princes qui gouvernent ſouverainement l'Arabie, ſont ſans doute très-fiers de leur naiſſance. Ils ont des prérogatives que la tradition nationale reconnaît avoir toujours appartenu à certaines familles : ce qui peut ajouter à la haute opinion que les ſcheiks bedouins ont de leur nobleſſe, c'eſt qu'elle eſt incommunicable, & ne peut pas, & n'a jamais pu être conférée par aucun ſouverain, pas même par les califes.

Parmi les grandes maiſons de l'Arabie, les deſcendans de Mahomet tiennent avec quel-

que juſtice le premier rang. Ce chef de ſecte était iſſu d'une des familles les plus illuſtres & devint un prince puiſſant. Son premier métier de marchand de chameaux prouve déja qu'il étoit un ſcheik de la pure & véritable nobleſſe de ſa nation : on doit juger cependant, par la vénération ſingulière qu'on a pour cette famille, que les opinions religieuſes ont contribué à lui faire accorder cette prééminence ſur des maiſons ſouveraines, probablement plus anciennes. Arabie.

On donne différens titres à ces deſcendans de Mahomet ; en Arabie on les appèle *ſcherifs* ou *ſejids*, dans les pays mahométans ſitués vers le nord, *ſchérifs* ou *émirs*, & dans les colonies orientales des Arabes, ſimplement *ſejids*. Dans quelques contrées, cette famille ſe diſtingue par un turban verd : les vaisseaux même arborent un pavillon verd ſur les mers d'Arabie, ſi un ſéjide les équipe ; le turban verd, cependant, n'eſt pas toujours la marque diſtinctive d'un des deſcendans de Mahomet. Les mendians en portent quelquefois, & un de nos domeſtiques le prit auſſi ſans qu'on y trouvât à redire.

Les ſchérifs de l'*Hedsjas* paſſent pour les plus nobles deſcendans de Mahomet, parce qu'ils ſe ſont moins méſalliés que les autres.

Arabie. Dans cette province, on les reſpecte à un point preſque incroyable : un ſchérif oſe s'expoſer au milieu d'une mêlée, ſans craindre qu'on lève la main contre lui, ou qu'on le tue à deſſein ; il eſt ſi bien à l'abri des voleurs, qu'il n'a pas beſoin de fermer ſa porte ; dans les autres provinces ottomanes, on n'a pas les mêmes égards pour la famille du prophète.

Dans tous les pays mahométans, on reconnaît une quantité étonnante de ſchérifs. J'ai vu en *Yemen* des villages entiers peuplés uniquement de cette famille. On doit être ſurpris, en effet, de cette multitude de gens d'un ſi haut rang, lorſqu'on ignore la manière dont ſe tranſmet ce titre : la polygamie multiplie naturellement les races, qui, ſubdiviſées à l'infini, ſe perdent dans la miſère. Une coutume particulière augmente encore plus la race des ſchérifs : c'eſt que le fils d'une femme de la famille de Mahomet eſt ſchérif auſſi, ainſi que toute ſa poſtérité.

En Turquie, où ces ſchérifs ne ſont pas nombreux, ils jouiſſent de pluſieurs priviléges ; entr'autres, de celui de dépendre dans chaque ville conſidérable, non du pacha, mais d'un homme de leur famille, qu'on appèle le *nakib*, ou le général des ſchérifs. Le gouvernement ottoman paraît cependant

craindre leur ambition & ne leur confie jamais le moindre emploi : on les appele à l'ordinaire émirs : titre vague, qui ſe donne à des gens de la plus haute qualité, & à des officiers ſubalternes. Arabie.

De tous les titres uſités parmi la nobleſſe arabe, le plus univerſel, comme le plus ancien, eſt celui de ſcheik. La langue arabe, d'ailleurs ſi riche, paraît pauvre, en termes propres à dénoter les diſtinctions des rangs. Un ſcheik d'une ancienne famille ne troquerait pas ſon titre contre celui de ſultan, que prennent quelques petits princes dans les montagnes du pays d'*Hadramaut*.

Ce ſont ces ſcheiks des familles illuſtres, principalement parmi les bedouins, qui ont le plus grand intérêt à faire cas de leur généalogie : il y en a dont les ancêtres, déja avant le tems de Mahomet & des premiers califes, ont été princes ſouverains : outre ces ſcheiks & ces princes, il y a à la Mecque quelques familles qui ne ſont pas moins intéreſſées à conſerver leur généalogie avec toute l'exactitude poſſible, parce qu'elles y poſſèdent certains emplois héréditaires depuis le tems de Mahomet & de ſes premiers ſucceſſeurs. Ces charges ſont : 1°. celle de garde-clef de la

kaba ; 2°. celle de mufti ; 3°. celle d'un ſcheik lettré attaché à la ſainte moſquée.

Arabie.

Je n'ai pas entendu faire formellement la diſtinction entre les vrais arabes & ceux qui ſont naturaliſés : elle doit cependant avoir lieu, puiſque les bedouins ſont ſi fiers de la pureté de leurs races, qu'ils ne font aucun cas des arabes des villes, comme d'un peuple abâtardi par ſon mélange avec d'autres nations. Les ſcheiks n'épouſeraient pas les filles des arabes des villes, ſi la pauvreté ne les obligeaient pas quelquefois à une telle méſalliance. J'ai vu à Bagdad un ſchérif diſtingué du déſert qui avait épouſé, par un ſemblable motif, la fille du mufti de cette ville.

Les Arabes paraiſſent encore mettre de la vanité dans les noms diffus ; mais cette longueur des noms & des titres vient de la néceſſité de diſtinguer les individus chez une nation qui ne connaît pas les noms de famille : ainſi un arabe, nommé *Ali*, prendra encore le nom de ſon père, il y ajoutera celui de ſa patrie, & s'il eſt ſavant, celui de ſa ſecte ; ainſi on ne pourra pas le confondre avec un autre de ſes compatriotes. Un homme illuſtre ne prend jamais de ſon vivant ces noms longs, compoſés d'épithètes faſtueuſes, dont les auteurs le décorent après ſa mort.

Les

Les Arabes, qui habitent les villes, & ſur-tout les ports de mer, ont perdu, par le commerce & par le mélange avec les étrangers, une partie du génie national. Les Bedouins, qui vivent ſous des tentes en tribus ſéparées, conſervent au contraire les mœurs & les uſages qu'avaient eu leurs ancêtres dès les tems les plus reculés; ce ſont les vrais Arabes qui montrent en tout des traits particuliers qui les diſtinguent des autres branches de leur nation. Arabie.

Dans pluſieurs endroits de cette relation, on a dû remarquer la diverſité des acceptions du titre de *ſcheik* : chez les Bedouins, il déſigne un noble, qu'il ſoit de la première ou de la ſeconde claſſe. Cette nobleſſe eſt extrêmement nombreuſe, & paraît preſque conſtituer la nation, puiſque le peuple reçoit uniquement l'impulſion de ſes ſcheiks, qui ſont par-tout & le mobile de tout.

Les ſcheiks & leurs ſujets ſont nés ſoldats & paſteurs dans les grandes tribus : ils élèvent beaucoup de chameaux pour les vendre à leurs voiſins, ou pour les employer dans leurs guerres & au tranſport des marchandiſes. Les petites tribus ont des troupeaux de brebis. Dans les tribus qui s'adonnent à l'agriculture, les ſcheiks, au moins, vivent toujours ſous

des tentes, & laiſſent le ſoin des terres à leurs ſujets qui habitent de miſérables huttes.

Arabie.

C'eſt la différente manière de ſubſiſter qui fait la grande diſtinction entre les tribus. Les vrais Arabes dédaignent la culture des terres, comme une occupation qui les dégraderait: ils n'entretiennent que des chameaux & des moutons, ou tout au plus des chevaux. Les tribus mêlées & moins pures vivent de leurs bufles, de leurs vaches, de leurs chevaux, & d'une culture médiocre de quelques terres. Ces dernières tribus paſſent pour une claſſe mitoyenne entre les vrais Arabes & les payſans: elles tranſportent leurs habitations d'un pays à l'autre, ſelon le beſoin qu'elles ont de champs & de pâturages; de ſorte qu'on voit ſubitement un village, où, le jour auparavant, il n'exiſtait pas une ſeule cabane.

Les vrais Bedouins, vivant toujours au grand air, ont l'odorat très-fin: ils déteſtent les villes, où ils trouvent toujours des exhalaiſons qui affectent déſagréablement leur organe. Ils ne comprennent pas comment des gens, aimant la propreté, peuvent reſpirer un air auſſi impur. Des hommes dignes de foi m'ont aſſuré qu'un tel Bedouin, mené dans l'endroit où un chameau s'eſt égaré, peut ſuivre cet animal à la piſte, & le retrouver, ſans

ſe laiſſer confondre par les traces des autres chameaux qui ont paſſé par le même chemin. Arabie.
Ces Arabes, errans dans le déſert, peuvent vivre cinq jours ſans boire, & ſavent découvrir la profondeur où les eaux ſont cachées, en examinant la nature du terroir & des plantes qu'il produit.

On accuſe ce peuple d'aimer le brigandage; & cette accuſation n'eſt pas ſans fondement, quoiqu'elle puiſſe tomber également ſur toutes les nations qui mènent une vie errante. Les ſcheiks ſont toujours à cheval ou ſur leurs dromadaires, pour voir leurs ſujets, viſiter leurs amis, ou aller à la chaſſe, en parcourant le déſert, où l'horizon eſt auſſi étendu que ſur l'océan. Ils apperçoivent les voyageurs de loin: comme ces rencontres ſont rares, ils s'en approchent naturellement, & ſont tentés, quand ils ſe ſentent les plus forts, de dépouiller les étrangers. On voyage d'ailleurs toujours en caravane dans ces déſerts: un homme ſeul, ou une petite troupe frappe donc d'abord par la ſingularité de l'apparition, & préſente à leurs yeux quelque choſe de ſuſpect. Par ces raiſons, les Bedouins ſont plus tentés encore d'attaquer ces nouveaux venus.

Il y a des voleurs en Arabie, comme dans tous les pays peu habités; mais les voleurs

Arabie.

arabes ne ſont pas cruels, & ne tuent pas ceux qu'ils pillent, excepté quand les voyageurs, en ſe défendant, tuent un Bedouin, dont les autres vengent alors le ſang. Dans d'autres occaſions, ils ont de bons procédés, qui tiennent à leur hoſpitalité naturelle. J'ai appris à cet égard quelques anecdotes que je crois devoir rapporter.

Un mufti de Bagdad, revenant de la Mecque, fut pillé dans le *Nedsjed* : il fit un accord par écrit avec ſes voleurs, qui s'engagèrent à le livrer ſain & ſauf chez lui, pour une certaine ſomme payable à ſon retour à Bagdad. Ces Arabes le conduiſirent à la première tribu, qui le remit à une autre, de ſorte qu'il retourna en parfaite ſûreté, eſcorté de tribu en tribu.

Un Européen, qui fut pillé avec toute la caravane entre Alep & Baſra, avait gagné la peſte en chemin : les Arabes, le voyant trop faible pour ſuivre ſes compagnons, le prirent avec eux, le logèrent hors de leur camp, le ſoignèrent, & le menèrent, quand il fut guéri, à *Baſra*.

Le pillage des caravanes ne doit pas toujours être attribué à la paſſion des Arabes pour le brigandage : ces attaques ſont pour l'ordinaire des expéditions militaires contre des ennemis

qui fraudent les droits dus à la nation, ou qui protègent & conduiſent avec des troupes ces caravanes. Arabie.

Dans une de ces expéditions, faite il y a peu d'années contre le pacha de Damas, qui eſcortait la caravane de la Mecque, la tribu d'*Anæſe*, qui gagna la victoire, donna des preuves de ſon ignorance & de la ſimplicité de ſes mœurs. Ceux de cette tribu, qui prirent des marchandiſes précieuſes, n'en connurent pas la valeur, & les troquèrent contre des bagatelles. Un de ces Arabes, ayant eu pour ſa part une bourſe de perles, crut que c'était du riz, dont il avait entendu parler comme d'un bon mets: il les donna à ſa femme pour les cuire, laquelle, n'ayant pu parvenir à rendre tendres ces perles, les jeta comme inutiles.

Quoique la dignité de ſcheik ſoit héréditaire, elle n'eſt pas attachée au droit d'aîneſſe: les petits ſcheiks, qui compoſent la nobleſſe, éliſent le grand ſcheik dans la famille régnante, ſans avoir égard à la parenté avec le ſcheik précédent.

On ne paie rien, ou une légère contribution au grand ſcheik, qui doit regarder le reſte des nobles plutôt comme ſes égaux que comme ſes ſujets. Si ces nobles ne ſont pas contens de ſon gouvernement, ils le dépoſent,

Arabie.

ou vont avec leur bétail ſe joindre à une autre tribu. Ces émigrations, aſſez uſitées, ſont la cauſe de l'obſcurité où ſont tombées des tribus autrefois puiſſantes, & de l'accroiſſement de quelques petites tribus, qui jouent actuellement un grand rôle.

L'eſclavage perſonnel eſt établi chez les Bedouins; mais ils ne connaiſſent pas la ſervitude de la glèbe: un payſan, mécontent de ſon ſeigneur, eſt libre de le quitter, & de s'établir ailleurs.

Les Bedouins, qui vivent ſous des tentes, n'ont jamais été ſubjugués par un conquérant; mais ceux des Arabes, qui, par l'appas d'une vie plus aiſée, ſe ſont approchés des villes, & ſe ſont établis dans des provinces fertiles, dépendent aujourd'hui d'une certaine manière des ſouverains de ces provinces.

Tels ſont les Arabes répandus dans différentes parties de l'empire ottoman: quelques-uns paient des redevances pour des pâturages, ou pour des villages qu'ils poſſèdent; d'autres ne viennent ſur le bord de l'Euphrate que pendant une ſaiſon, & retournent en hiver au déſert. Ces derniers ne ſe mettent dans aucune dépendance de la Porte.

Ni les uns ni les autres ne peuvent être regardés comme ſujets des Turcs, dont ils ſe-

raient de dangereux voiſins, ſi les pachas ne trouvaient pas le moyen de ſemer la diviſion entre les tribus & dans les grandes familles, où il y a pluſieurs prétendans à la dignité de ſcheik des ſcheiks. Arabie.

Cette politique des Turcs occaſionne de fréquentes guerres entre les Bedouins ; mais elles ne ſont ni longues ni ſanglantes. Dès que les Turcs ſe mêlent de leurs querelles, toutes les tribus ſe réuniſſent pour repouſſer cet ennemi commun à la nation entière.

Chaque ſcheik ſe croit, & avec raiſon, abſolu dans le territoire qu'il occupe : il exige par conſéquent les mêmes droits ſur les marchandiſes, & les mêmes péages que les autres ſouverains demandent des effets qui paſſent par leurs états. Les Européens ſe ſont trompés, en croyant que les ſommes payées aux grands ſcheiks par les voyageurs, étaient uniquement une rançon pour racheter le pillage.

Les Turcs, qui envoient des caravanes par le déſert de la Mecque, ſe ſont ſoumis à ces droits de paſſage. Ils paient annuellement une certaine ſomme aux tribus qui habitent près du chemin de la Mecque, pour les engager à entretenir les puits, à laiſſer paſſer les marchandiſes, & à eſcorter les caravanes.

Si les Bedouins pillent quelquefois ces ca-

ravanes, la conduite hautaine & perfide des officiers turcs en eſt toujours la première cauſe. Ces Turcs orgueilleux regardent tous les Arabes comme des rebelles, c'eſt-à-dire, ſelon la ſignification moderne de ce mot, comme des faibles qui ont l'inſolence de ne vouloir pas ſe laiſſer opprimer par le plus fort. Ils manquent, d'après ce beau raiſonnement, à leur paroles; & les Arabes ſe vengent, en pillant les caravanes.

Arabie.

Le fameux Ali-Bey, conduiſant la caravane d'Égypte, ne paya pas tous les droits en allant à la Mecque, & promit de s'en acquiter à ſon retour; mais il oublia ſa promeſſe. L'année ſuivante, les Arabes s'aſſemblèrent en plus grand nombre: ils obligèrent le conducteur de la caravane à payer pour lui & pour Ali-Bey. Les Turcs crièrent au brigandage. Les Arabes cependant n'avaient fait que ſe rendre juſtice à eux-mêmes.

La conduite d'*Abdalla*, pacha de Damas, qui, en 1756, commandait la caravane de Syrie, fut plus odieuſe encore. Lorſque les ſcheiks de la tribu de *Harb* vinrent à ſa rencontre, pour recevoir la ſomme ſtipulée par les traités pour le paſſage, il les invita amicalement; mais, au lieu de les payer, il leur fit couper les têtes, qu'il envoya à Conſtan-

tinople comme une preuve de ſa victoire ſur les Arabes rebelles. Ces Arabes, abattus par la perte de leurs chefs, ne tentèrent rien cette année ni la ſuivante. Les caravanes allaient en triomphe à la Mecque, & les Turcs vantaient la valeur & la prudence d'*Abdalla ;* mais la troiſième année, les Arabes ſe vengèrent de cette perfidie : avec une armée de 80000 hommes, raſſemblée de toutes les tribus, ils battirent les Turcs, & pillèrent la caravane. Arabie.

Parmi les tribus, il règne une certaine ſubordination : les petites, incapables de ſe défendre par leurs propres forces, ſe mettent ſous la protection d'une plus grande, qui la gouverne alors, comme elle eſt gouvernée elle-même. Des tribus puiſſantes ſe ſont formées de cette manière, par la réunion de pluſieurs autres.

La nation arabe eſt, au reſte, beaucoup plus nombreuſe & plus répandue qu'on ne le croit ordinairement : elle occupe des contrées autrefois très-cultivées & très-peuplées, dont les anciens habitans ont diſparu. On ne peut pas aſſigner l'époque de ces établiſſemens des Arabes ; & l'on ignore s'ils ne ſont pas antérieurs déja au règne des califes. Les anciens ne diſtinguaient pas toujours les nations. Les

rois de Palmyre, qu'on a cru juifs, étaient apparemment auſſi arabes.

Arabie.

Les tribus les plus anciennes & les plus puiſſantes de ce peuple, ſont celles qui ont la facilité de ſe retirer dans le déſert quand un ennemi étranger les attaque. Ce ſont auſſi celles qui ont conſervé le caractère national dans ſa plus grande pureté, & leur liberté ſans aucune dépendance. De ce nombre ſont les ſuivantes.

Benikhaled, une des plus puiſſantes tribus de l'Arabie, par ſes conquêtes, par ſes richeſſes, & par le nombre de tribus qui ſont ſous ſa domination. Le ſcheik de cette tribu ne demeure pas toujours dans la ville de *Lachſa*, ſa réſidence, il vit ſouvent dans le déſert, ſous des tentes.

Benilam, grande tribu, entre *Korne* & *Bagdad*, ſur les bords du Tygre: elle jouit des péages que doivent payer les marchandiſes tranſportées entre *Baſra* & *Bagdad*. Ces Arabes pillent quelquefois les caravanes. Le pacha de Bagdad envoie alors des troupes contre eux, & parvient à les châtier, en faiſant couper la tête à leurs chefs.

Monteſik eſt la tribu la plus puiſſante du nord du déſert, tant par l'étendue de ſes poſſeſſions, que par le grand nombre de tribus

ſubalternes qui reconnaiſſent ſa domination. Elle poſſède toute la contrée aux deux bords de l'Euphrate. Pendant l'été, quand l'herbe du déſert eſt comme brûlée, le ſcheik régnant réſide à *Nabbr-el-Antar*, ville près de l'Euphrate; en hiver, il mène ſon bétail paître dans le déſert, & campe ſous des tentes. Les habitans des villages, appliqués à l'agriculture, & par cette raiſon mépriſés des Bédouins, paient un tribut. Arabie.

Les Arabes de cette tribu dépouillent ſouvent les voyageurs. Le pacha de *Bagdad* les châtie à l'ordinaire, & dépoſe quelquefois le ſcheik régnant, en mettant à la place un autre prince de la même famille. Ces Arabes ſouffrent cette ombre de dépendance de la part des Turcs, parce qu'ils craignent de perdre leurs établiſſemens ſur les bords fertiles de l'Euphrate.

Toutes les autres tribus qui demeurent ſur les frontières du déſert, ſont de vrais Arabes, qui élèvent des chameaux & des moutons, & qui vivent ſous des tentes. Il faut appliquer cette aſſertion ſur-tout aux tribus dominantes; car je crois qu'il y a parmi les petites tribus ſubalternes quelques-unes qui, par le mélange de l'agriculture avec la vie paſtorale, ont perdu leur nobleſſe.

Arabie.

Les belles plaines de la Méſopotamie & de l'Aſſyrie, autrefois ſi bien cultivées par un peuple nombreux, & ſi bien arroſées par les efforts ſurprenans d'une ancienne induſtrie, ſont actuellement habitées, ou plutôt dévaſtées par des Arabes errans. Auſſi long-tems que ces fertiles provinces reſteront ſous le gouvernement ou plutôt ſous le deſpotiſme des Turcs, elles ne ſeront que des déſerts où la nature eſt étouffée par la négligence des habitans barbares.

Les pachas, ne ſachant quel parti tirer des diſtricts dépeuplés, & ne pouvant pas éloigner les Arabes, permettent, ſous une redevance annuelle, à ce peuple de cultiver les terres, & d'y faire paître leurs troupeaux. Ils voudraient, par cette raiſon, regarder & traiter comme leurs ſujets tous les Arabes qui demeurent ou qui errent dans leurs gouvernemens; mais ce peuple, idolâtre de ſa liberté, montre bien par ſa conduite qu'il ne ſe croit pas ſoumis au joug des Turcs. Les guerres fréquentes que les tribus font au pacha de Bagdad, traitées de révolte par les officiers ottomans, prouvent bien leur indépendance.

Une riche campagne invite ſes habitans à la culture. La contrée, coupée par un grand nombre de canaux entre le Tygre & l'Eu-

phrate, ne contient que des tribus cultivatrices.

Dans le gouvernement de Bagdad, tous les Arabes ne ſe ſont pas appliqués à la culture des terres : au ſud de cette ville, on trouve des Bedouins qui élèvent des chameaux. Toute la contrée entre *Bagdad* & *Moſul* eſt remplie de ces hordes de Bedouins dont l'une, établie dans une chaine de montagnes près du Tygre, attaque ſouvent les troupes du pacha.

Tay, grande & puiſſante tribu de Bedouins, entre *Merdin* & *Moſul*, eſt en poſſeſſion, ſous une petite redevance, de la grande & belle plaine de l'Aſſyrie. Sans la politique ordinaire des Turcs de ſemer la diviſion parmi leurs voiſins, les pachas ne pourraient pas tenir tête à cette tribu ; mais le pacha de Bagdad envoie le *togh*, ou la queue de cheval, tantôt à un ſcheik, tantôt à un autre ; ce qui excite une rivalité continuelle entre les ſcheiks, & affaiblit leurs forces. Cette queue de cheval n'eſt pas un vain honneur ; elle donne la dignité de *bey*, avec la poſſeſſion de la plaine qui eſt cenſée être à la diſpoſition des Turcs.

Tous les voyageurs ſe plaignent des brigandages de ces Bedouins de l'Aſſyrie ; il ſemble que l'inquiétude & l'amour du pillage augmentent chez ce peuple, à meſure qu'il s'é-

loigne du déſert, ſa patrie, & qu'il s'approche
Arabie. des pays habités par des brigands, comme ſont les *Kourdes* & les *Turcomans*..

Les pachas de la Syrie ne ſont pas moins occupés par les Arabes errans que les gouvernemens turcs ſur les frontières de la Perſe. Il importe aux villes d'Alep & de Damas que leurs caravanes, deſtinées pour Bagdad ou pour Baſra, puiſſent paſſer en ſûreté par le déſert, ſans les faire accompagner par une armée; les pachas ne pourraient pas les garantir des inſultes & du pillage. Ils ont trouvé le moyen de procurer à leurs ſujets la ſûreté néceſſaire, en ſe ſervant d'une tribu arabe contre les autres.

A cet effet, le pacha donne le titre d'*émir* au ſcheik le plus puiſſant du voiſinage. Cet émir eſt obligé de conduire les caravanes, de tenir en reſpect les autres Arabes, & de faire payer les redevances à ceux qui en doivent, pour la permiſſion de faire paître leur bétail ſur les terres du pacha. Pour le récompenſer de ſes ſervices, & pour le rembourſer de ſes fraix, on lui donne annuellement une certaine ſomme.

Lorſqu'on calcule d'un côté les modiques tributs que la Porte tire des Arabes, & de l'autre, les ſommes immenſes qu'elle dépenſe pour tenir dans la ſubordination ces peuples

vagabons, on voit clairement que cette ombre d'autorité lui eſt viſiblement à charge; mais la vanité ottomane ſe contente de la chimère de poſſéder des états immenſes, dont le ſultan ne retire rien, & où l'on ne reſpecte point ſes ordres. Arabie.

La tribu d'*Anæſe* paſſe pour la plus grande tribu du déſert de l'Arabie. La caravane des pélerins turcs lui paie un droit conſidérable pour le paſſage; c'eſt auſſi cette tribu qui, ſi elle eſt mécontente, pille les caravanes; elle fait ſouvent la guerre au pacha de Damas.

Le nom de l'Arabie pétrée, uſité chez nos géographes, eſt aſſez vague; il paraît devoir déſigner ces contrées remplies de déſerts, & ſituées entre l'Égypte & la Syrie & l'Arabie proprement dite. Il ſerait difficile de déterminer les bornes exactes de ces pays peu peuplés & peu connus, où les habitans errent parmi les ſables & parmi les rochers, pour trouver quelque place iſolée, propre à fournir un peu de nourriture à leur bétail; les habitans, diſperſés dans ces déſerts ſans limites, ſont toujours des bedouins. Les moines européens, qui ſont aujourd'hui les ſeuls pélerins qui faſſent encore le voyage en Judée, peignent ces Arabes comme des diables incarnés, & font des plaintes tragiques de leur cruauté envers

Arabie.

les pauvres chrétiens : ces lamentations excitent la pitié ſuperſtitieuſe des bonnes ames en Europe, & attirent de larges aumônes au couvent des Franciſcains à Jéruſalem; ainſi, ces récits exagérés des ſouffrances des pélerins de la part de ces bedouins inhumains, ne finiront point, puiſque les moines ſont intéreſſés à les autoriſer. Il eſt vrai que les Arabes des environs de Jéruſalem ont une averſion décidée pour les moines; ils ſont d'ailleurs honnêtes: ils tranſportent de *Jafa* à Jéruſalem des richeſſes conſidérables en argent & en marchandiſes, que les moines reçoivent continuellement d'Europe, ſans toucher jamais à ce qu'on leur confie, & ſans en détourner la moindre choſe. Ils ſavent que le ſupérieur du couvent de Jéruſalem paie la dépenſe des pélerins en chemin, & que ces pélerins ſont de pauvres moines avec leſquels il n'y a rien à gagner; malgré cela, ils ne peuvent s'empêcher d'attendre en chemin ces indigentes caravanes, non pas pour les piller, mais pour avoir le plaiſir de roſſer des moines.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.
VOYAGES D'ASIE.

CHAPITRE PREMIER. *Voyage de Richard Pockoke dans la Syrie. --- Description géographique de cette contrée. --- Son état physique. --- Caractère général de ſes habitans.* Page 1.

CHAP. II. *De la Paleſtine en général. --- Départ de Damiette, où Pockoke s'embarque pour Joppé. --- De Rama. --- Entrée à Jéruſalem. -- Pélérinage. --- État actuel de cette ville & de ſes environs.* 27.

CHAP. III. *Du Pachalic de Saide, dit auſſi d'Aire. --- De la ville de Saide, jadis Sidon. -- Du village de Sour, jadis Tyr. --- Du Mont-Carmel. --- Du Mont-Thabor. --- De la Mer de Tibériade.* 51.

CHAP. IV. *Des villes ſituées entre Sidon et Bayreut, --- Du territoire du prince des Druſes.*

— *Des montagnes de* Caſtravan *& des endroits qui ſont ſur la route de Tripoli.* — *État de cette ville.* — *Des cèdres du Liban.* — *Route de Tripoli à Balbeck.* — *Deſcription de ſes ruines.* 76.

CHAP. V. *Du Pachalic de Damas* — *Deſcription de cette ville & de ſes environs.* — *Ruines de Palmire.* — *Digreſſion ſur Odenat & Zenobie.* 106.

CHAP. VI. *Route de Damas à Alep, par Hems, l'*ancienne Emèſe. — *D'Hamah & Marrah.* — *Du pachalic d'Alep.* — *Deſcription de cette ville.* — *Etat actuel d'Alexandrette.* 141.

CHAP. VII. *D'*Antab, *& de* Romkala *ſur l'Euphrate.* — *Paſſage de ce fleuve.* — *Du Deabekir ou de la Méſopotamie.* — *D'Oufa ou de l'ancienne* Ideſre. — *De Diarbeck & de Bagdad, villes ſituées ſur le Tigre.* — *Retour à Alep.* 166.

CHAP. VIII. *Climat de la Syrie.* — *Des Maronnites, des Druſes.* — *Leurs mœurs, leur religion, leur gouvernement.* 188.

CHAP. IX. *Des peuples errans qui habitent la Syrie.* — *Leurs coutumes, leur police & leur gouvernement.* — *Les Turcomans, les Kourdes, les Arabes.* 203.

CHAP. X. *Gouvernement des Turcs en Syrie.* — *L'adminiſtration de la juſtice.* — *Influence*

de la religion — État de l'agriculture & du commerce.–Caractère général des Syriens. 213.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER. *Voyage du Caire à Suès, — Situation de cette ville. — Particularités sur les Arabes des environs. — Voyage à la Montagne des inscriptions dans le désert. — Du Mont-Sinaï & du couvent de Sainte-Catherine. — Retour à Suès.* 227.

CHAP. II. *Description de l'Arabie. — Son étendue & sa division. — Singularité de sa situation. — Ses révolutions. — Gouvernement des Arabes.* 256.

CHAP. III. *Départ de Suès. — Mouillage au port de Tor. — Navigation de Tor à Dsjidda. Description de cette ville & de ses environs, de son gouvernement & de son commerce.* 277.

CHAP. IV. *Navigation de Dsjidda à Loheya. — Séjour dans cette ville. — Mœurs & coutumes des habitans. — Leurs maisons. — Départ de Loheya. — Route par le Theama. — Arrivée à la ville de Beit-el-Fakih.* 298.

CHAP. V. *Voyage à Chalifca, à Hodeida, à Zehid, à Kahhme, aux montagnes qui produisent le café. — Départ de Beit-el-Fakih. — Route jusqu'à la ville d'Udden & à celle de Dsjobla.* 315.

CHAP. VI. *Route jusqu'à* Moka. --- *Arrivée & séjour dans cette ville.* --- *Mort de M. de Haven.* --- *Départ de Moka.* --- *Route jusqu'à Taés.* --- *Description de cette ville.* -- *Départ pour* Jerim. --- *Route de Jerim à* Sana. --- --- *Arrivée dans cette ville.* --- *Audience de l'Iman & du Visir.* --- *Pompe de l'Iman, revenant de la Mosquée.* --- *Départ de* Sana. 336.

CHAP. VII. *De la province d'Hedsjas & de quelques-unes de ses villes.* --- *De la ville de la Mecque.* --- *Pélerinage des Musulmans du Keabé.* --- *Cérémonies observées par les Pélerins.* 380.

CHAP. VIII. *Du Schérif de la Mecque, & du Pacha de Dsjidda.* --- *De la ville de Médine, & du Sépulchre du Prophète.* --- *Son Portrait, d'après les auteurs arabes.* --- *Courte notice du Couran.* 415.

CHAP. IX. *Des limites de l'Yemen & de sa division.* --- *Étendue des États de l'Iman de Sana.* --- *Leur gouvernement.* 445.

CHAP. X. *De la province d'Hadramaut, & de son commerce.* --- *Établissemens des Arabes sur les côtes de Perse.* 468.

Fin de la Table des Chapitres.

64831